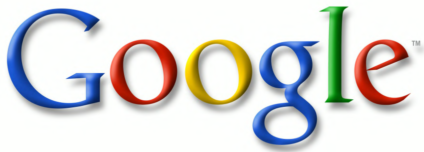
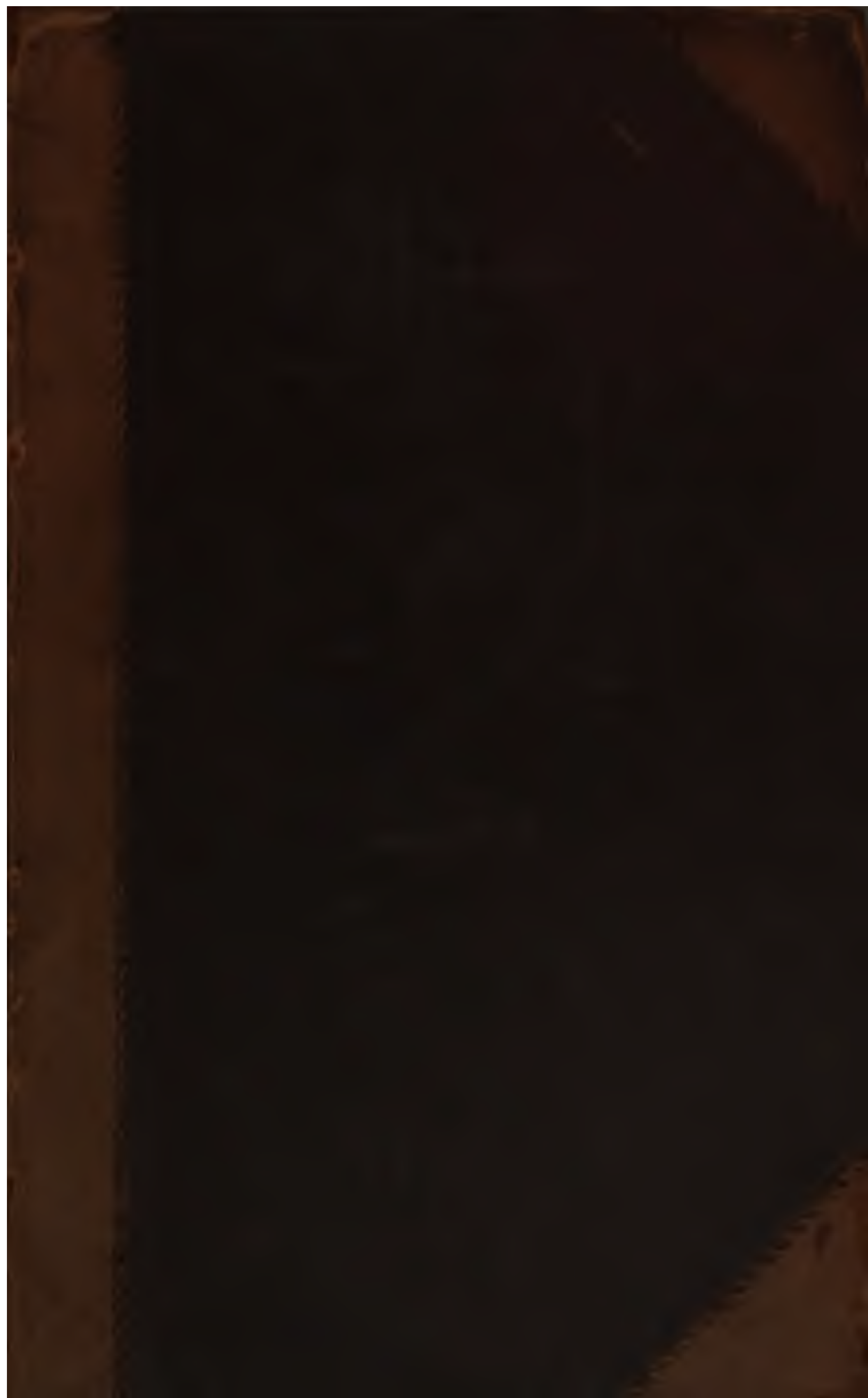





600025832Q



CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION.

TOME V.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840,

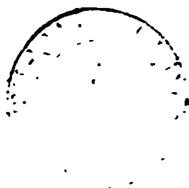
SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. LAPLACE,

CAPITAINE DE VAISSEAU,

Publié par ordre du Gouvernement, sous les auspices du Ministre de la Marine.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

ARTHUS BERTRAND, ÉDITEUR,

Librairie de la Société de Géographie, rue Hautefeuille, 21.

1853.

AVERTISSEMENT.

Le voyage de *l'Artémise* autour du monde date de douze années. Quatre volumes ont été successivement publiés, de 1840 à 1848, sous l'égide du gouvernement; et si ce volume-ci de même que le dernier qui le suivra incessamment, n'a pas vu le jour plus tôt, la faute en est aux révolutions qui ont agité notre patrie depuis cette époque, et dont un bras puissant l'a si heureusement tirée.

Le récit d'événements passés depuis si longtemps, n'aura, je le crains, que bien peu d'attraits pour le lecteur, tant les hommes et les choses changent vite au temps où nous vivons; aussi mon cœur a-t-il souvent failli devant l'accomplissement final d'une si lourde tâche: mais la pensée qu'elle pouvait être de quelque utilité m'a soutenu; j'ai cru que le tableau d'une grande partie du globe tel qu'il était en 1840, esquissé avec une parfaite vérité, sans faiblesse comme sans passion, serait une source à laquelle les hommes d'État comme les écrivains viendraient un jour puiser

des renseignements et chercher des termes de comparaison. Je ne me suis pas dissimulé tout ce qu'il y avait de grave, d'imposant, dans le rôle que je prenais; combien ma façon d'écrire, toute consciencieuse et pure de flatterie, pouvait exciter d'amères critiques; mais à mes yeux le présent s'est effacé devant l'avenir; et si ma main, osant parfois saisir le burin de l'histoire pour tracer quelques lignes, s'est trouvée trop faible pour le tenir, du moins ces lignes, tout insuffisantes qu'elles sont, paraîtront écrites, j'ose l'espérer, sous la seule influence de l'humanité, de la philosophie et de l'impartialité.

Oui, je l'avoue, l'espérance d'avoir approché de ce noble but m'a encouragé à marcher d'un pas de moins en moins chancelant dans la voie que je me suis tracée dès mes premières œuvres; et quand j'ai vu à mon second voyage autour du monde la relation du premier accueillie avec faveur dans les colonies étrangères que j'avais visitées sur *la Favorite;* quand j'ai su que l'appréciation faite par moi de la situation des partis qui agitent une des principales d'entre elles, avait été admise sans contestation par un tribunal de la métropole comme document juridique dans un procès politique assez important, je me suis senti la force de supporter les déceptions inséparables du métier d'écrivain. Aussi viens-je aujourd'hui, fort de mes bonnes intentions, offrir au public la fin du voyage de *l'Artémise*; solliciter son indulgence en

faveur d'un ouvrage bien imparfait sans doute, mais qui du moins, j'en suis convaincu, ne pourra inspirer à mes compatriotes, que de bons et nobles sentiments, un surcroît d'amour pour leur pays et une plus haute opinion encore de la France.

CAMPAGNE

DE

CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE

L'ARTÉMISE,

PENDANT LES ANNÉES 1837, 1838, 1839 ET 1840.

CHAPITRE PREMIER.

ARRIVÉE A HOBART-TOWN. — ÉTAT ACTUEL DE LA COLONIE AUSTRALE DE VAN-DIEMEN. — DESCRIPTION DU PÉNITENCIER DE PORT-ARTHUR. — DÉPART POUR LA NOUVELLE-HOLLANDE.

Le grand océan Pacifique, que *l'Artemise* devait parcourir pendant bien des mois, ne m'était pas inconnu. Sept années auparavant et à la même époque, *la Favorite*, abandonnant Java par le détroit de Baly, avait pris la route que nous suivions. Et alors, comme maintenant, j'allais chercher les terres australes, cette jolie ville d'Hobart-Town où je comptais premièrement relâcher.

Je ne pouvais donc me faire illusion sur les fatigues, sur les dangers que nous réservait une sembla-

ble navigation, à travers des mers orageuses et sur des côtes battues presque sans cesse par le mauvais temps.

Mais j'avais laissé à Van-Diemen, lors de mon dernier voyage, d'agréables connaissances et même des amis; j'étais curieux de voir les changements que le temps écoulé depuis cette époque avait produits sur ce pays nouveau. Enfin, je partageais l'impatience de mes compagnons, matelots comme officiers, pour lesquels ces contrées étaient l'objet d'une vive curiosité; et qui, fatigués du climat chaud et humide du grand Archipel d'Asie, soupiraient tous après une température plus analogue à celle de notre patrie et susceptible par conséquent de rétablir leur santé délabrée.

Cependant nous ne comptions qu'un petit nombre de malades; notre équipage, acclimaté par les deux épidémies successives qui l'avaient décimé si cruellement aux Indes l'année précédente, s'était trouvé, plus heureux que celui de *la Favorite*, en état de respirer impunément l'atmosphère empoisonnée des rivages de Java.

Poussée d'abord par une brise favorable, *l'Artémise* descendit rapidement vers le sud, où bientôt nous jouîmes d'une température douce, fraîche, dont nous étions privés depuis tant de mois. Aussi les gros temps que nous ne tardâmes pas à rencontrer en approchant l'extrémité des terres australes, nous trouvèrent-ils tout disposés à les bien recevoir. Que pouvaient-ils, en effet, contre un navire aussi beau, aussi fort, contre des hommes bien portants, habitués depuis plus

de deux années à braver toutes les chances périlleuses d'un voyage d'exploration ; et pour lesquels le mouvement, les distractions, dussent-ils être achetés au prix de nouveaux dangers, étaient devenus pour la plupart d'entre eux un aliment moral de première nécessité ?

Tel est le principal moteur qui soutient le marin militaire dans ces longues et périlleuses expéditions ; qui lui inspire, au milieu des épreuves les plus difficiles de son aventureux métier, cette persévérance, cette énergie, dont l'heureuse union avec le goût de l'étude et l'esprit d'observation fait les grands hommes de mer. J'étais heureux qu'un semblable moteur existât chez la plupart des personnes appelées à me seconder dans l'accomplissement de la tâche épineuse qui m'était confiée ; car malheureusement beaucoup de mois ne devaient pas s'écouler avant que nous fussions de nouveau aux prises avec quelques-unes de ces terribles épreuves dont je viens de parler.

La route que la frégate devait suivre avant de parvenir aux côtes nord-ouest d'Amérique, est hérissée d'écueils ; je le savais par expérience ; aussi, lorsque le soir, penché à l'une des fenêtres de mon appartement, je me livrais à mes réflexions, m'arrivait-il souvent, en voyant cette belle frégate courir si légèrement sur les lames, de tressaillir à la pensée que l'un de ces mille récifs encore inconnus des navigateurs au sein de ces mers immenses, pouvait, pendant l'obscurité des nuits, anéantir ce chef-d'œuvre de construc-

tion, cette belle *Artémise*, si gracieuse, si rapide, l'objet de mon orgueil, et, avec elle, les cinq cents hommes d'élite qui en ce moment s'abandonnaient insoucieusement au sommeil. Mais ces réflexions pénibles étaient de courte durée; elles disparaissaient bientôt effacées par cette insouciance des dangers futurs, par cette confiance dans l'avenir, ou pour mieux dire, dans ses propres forces, qui est inhérente au caractère du véritable marin.

Je subis tour à tour, et non sans une sorte de jouissance amère et pourtant attachante, ces diverses impressions, durant les longues heures de la nuit du 24 au 25 janvier, alors que par un temps sombre, menaçant, par une mer très-forte, *l'Artémise*, poussée rapidement par de violents grains de l'ouest, venait reconnaître la pointe sud-ouest de Van-Diemen, que d'après les observations de la veille, je savais ne plus être qu'à quelques lieues seulement devant nous.

Nous l'aperçûmes, en effet, aux premières lueurs du jour; mais tellement embrumée, que j'aurais pu la prendre pour une masse de nuages épais, si le souvenir de ce même atterrage accompli sur *la Favorite* en 1831 et dans des circonstances semblables, ne m'eût fait la deviner sur-le-champ.

C'étaient bien les mêmes terres abruptes, sauvages, au pied desquelles la houle venant du pôle austral brisait avec fureur. Je distinguai un moment après, à travers la brume qui les enveloppait, les roches de New-Town, puis l'île Bruny avec ses falaises blanchâtres. Mais déjà le soleil avait paru à l'horizon et

quoique ses rayons fussent souvent interceptés par de grosses nuées poussées par le vent, je n'en reconnus pas moins de très-bonne heure l'entrée du canal d'Entrecasteaux, où huit années auparavant j'avais trouvé un si heureux abri contre la tempête qui commençait.

Une petite tour blanche surmontée d'un phare avait été construite à l'extrémité de la pointe la plus avancée; j'en approchai et attendis quelques instants pour voir si quelque pratique ne se présenterait pas afin de guider la frégate dans cet étroit passage; mais n'en voyant pas venir, et les grains de neige accompagnés de vent devenant de plus en plus intenses, je me décidai à faire route pour la baie des Tempêtes, où, à la faveur de la brise qui mollit un peu et d'une mer assez belle, la frégate, après un louvoyage pénible, put laisser tomber l'ancre devant l'embouchure de la rivière Derwent un peu avant la nuit, au moment où le pilote en sortait pour nous offrir son assistance. Le lendemain au point du jour, *l'Artémise* remettait à la voile et gouvernait vers Hobart-Town, devant lequel elle arriva peu d'instants après midi, mais non sans avoir fait un nombre assez considérable de bords.

Ces collines élevées qui nous entouraient de toutes parts, ces pointes verdoyantes, ces jolies baies de sable que nous dépassions successivement, étaient pour moi d'anciennes connaissances que je retrouvais avec un vif plaisir. Le temps était beau et clair; nous avions laissé en dehors les grains de neige dont nous avions été assaillis la veille; tout ce que nous voyions

autour de nous annonçait la belle saison, l'été avec tous ses charmes, et ce contraste causait à chacun de nous un sentiment de bonheur plus aisé à comprendre qu'à exprimer. Des cris de plaisir s'échappaient des groupes accourus sur le pont pour satisfaire leur impatiente curiosité, chaque fois qu'apparaissait à nos regards un joli paysage orné de maisonnettes bien blanches, bien propres, dont la mer venait battre le pied, et que de riches vergers entouraient des autres côtés. Je partageais ces heureuses émotions, quoique le spectacle qui les excitait ne fût pas nouveau pour moi ; mais elles s'augmentaient du plaisir que j'éprouvais en reconnaissant les changements avantageux accomplis depuis mon premier voyage par la main des hommes dans ces contrées. Le nombre des habitations répandues sur le penchant des hautes terres voisines, ou bien groupées sur le rivage, s'était considérablement accru. Là où régnait encore la solitude huit années auparavant, où des bois épais couvraient la terre, se déroulaient aujourd'hui à mes yeux de belles fermes, de riantes habitations qu'entouraient des champs cultivés. Dans toutes les anses, même les plus petites, nous distinguions des groupes de caboteurs occupés à déposer sur des embarcadères commodes leurs cargaisons d'articles européens, ou bien à prendre des chargements de grains, de légumes, de volailles, de moutons, destinés à l'approvisionnement du chef-lieu. Mais ce fut surtout quand la frégate, courant son dernier bord pour gagner le mouillage découvrit compléte-

ment la ville à nos regards, que je pus juger combien cette dernière avait pris de développement en quelques années. Presque partout sur les bords de la mer, les grèves, hérissées autrefois de rochers, s'étaient transformées en quais bordés de vastes magasins ou de belles maisons entourées de pelouses garnies de fleurs. Au fond de l'anse, près d'une longue jetée qu'assiégeait la foule des bateaux et qu'abandonnait, à l'instant même où nous laissions tomber l'ancre, un steamer chargé de passagers, se dirigeant vers le haut de la Derwent, s'élevait, dans sa grandeur monumentale, un immense édifice à deux étages, de forme quadrangulaire, aux blanches murailles, aux nombreuses croisées. C'était le nouvel hôtel de la Douane, près duquel se montrait la bande de flâneurs ou faiseurs de nouvelles, qui avaient coutume de se réunir journellement à cette place, d'où l'on domine la rade ainsi que la route suivie par les navires arrivant de la mer, et que les manœuvres de *l'Artémise*, le bruit de ses canons et de ceux des batteries de terre échangeant les saluts d'usage, avaient fait se recruter d'une multitude de curieux.

Je dus traverser cette nombreuse assemblée quand je descendis à terre quelques heures avant le coucher du soleil pour faire visite au gouverneur; mais, contre mon attente, je n'y rencontrai aucune figure de connaissance. Personne ne vint au-devant de moi me souhaiter la bonne arrivée. Hélas! tous mes anciens amis avaient disparu ; les uns n'existaient plus ou bien avaient été s'établir sur quelque partie du continent

austral, désirant y rencontrer de meilleures chances de fortune; d'autres avaient quitté le pays avec leurs familles pour retourner en Angleterre, afin d'y jouir de l'aisance qu'ils avaient acquise par de longs travaux, soit comme possesseurs de terres, soit comme négociants, soit enfin comme employés de l'État. J'appris ces diverses circonstances par l'aide de camp du gouverneur qui vint au-devant de moi jusqu'au débarcadère. Cet éloignement, cette disparition en quelques années de tant de gens que j'affectionnais, parmi lesquels se trouvaient bon nombre de hauts fonctionnaires et de notabilités de la colonie, aimés, estimés comme des gens de mérite et recommandables sous tous les rapports; de plus jouissant d'une bonne santé et de tous les avantages de la fortune au sein de familles charmantes; me suggérèrent de tristes réflexions sur l'instabilité des choses humaines et ramenèrent mes pensées vers tant de personnes chères que j'avais laissées dans ma patrie depuis bientôt trois longues années.

Ces réflexions occupaient encore mon esprit lorsque nous arrivâmes, mon guide et moi, à la demeure de la première autorité de Van-Diemen, dont le nom illustré dans la marine royale britannique par un voyage de découverte au pôle nord était, à mes yeux, la sûre garantie d'une réception cordiale en ma double qualité de collègue et d'explorateur.

Cette fois, mon espoir ne fut pas déçu; sir John Franklin m'accueillit de la manière la plus aimable, la plus empressée; et j'avoue que dès qu'il m'eut

présenté à lady Franklin, chez laquelle je trouvai toutes les grâces de l'esprit, la douceur, la simplicité réunies à mille qualités essentielles et à une solide instruction, j'oubliai trop vite, peut-être, les regrets que je donnais un instant auparavant à ces mêmes anciennes connaissances dont l'absence m'avait affligé.

Comment en aurait-il pu être autrement dans une semblable compagnie où je recevais journellement de nouvelles marques d'amitié, et dont chaque membre se prêtait avec une complaisance charmante à mon goût pour l'étude des hommes et des choses, en m'offrant à l'envi tous les moyens de satisfaire mon insatiable curiosité.

Peu de jours se passaient sans que le gouverneur ou sa gracieuse compagne m'emmenassent avec eux visiter quelques-uns de ces établissements publics consacrés à la déportation, que je désirais d'autant plus connaître dans tous leurs détails, qu'à mon précédent voyage je n'avais pu jouir de cette faveur que d'une manière très-imparfaite.

Je me trouvai donc heureux d'accompagner un matin sir John dans la visite qu'il fit à la prison des femmes convicts, le jour même où une bande de ces misérables créatures venait d'être débarquée du navire qui l'avait amenée d'Angleterre. Je connaissais déjà cette prison et me souvenais de toutes les critiques que j'avais entendu faire en 1831 sur le mauvais choix de son emplacement, sur l'humidité, sur l'insalubrité même des terrains qui environnaient cette espèce de

thébaïde, située à quelque distance de la ville, dans un vallon écarté; critiques dont je n'avais pas admis la complète vérité lorsque je parcourus ces lieux pour la première fois, et que je repoussai d'autant mieux celle-ci, que je trouvai toutes les pensionnaires de cette vilaine communauté, à très-peu d'exceptions près, dans un état fort satisfaisant, non moins au moral qu'au physique; ce qui témoignait en faveur des soins tout philanthropiques dont ses membres étaient l'objet.

Combien de pauvres mères de famille livrées en Europe à toutes les horreurs de la misère ou des plus cruelles privations et ne pouvant suffire, malgré un travail incessant, aux besoins de leurs petits enfants, se trouveraient heureuses d'être ainsi abritées durant la nuit dans des salles bien closes, couchées dans des lits garnis de bonnes couvertures, et de recevoir trois fois par jour, au prix d'un travail presque nul, des aliments abondants et très-substantiels ! Et pourtant, ces femmes soignées avec tant de sollicitude sont la honte de leur sexe, sont des êtres souillés de mille infamies et si dépravées, qu'elles aiment mieux rester sous les verrous que de se livrer aux occupations de la vie tranquille, mais décente, mais réglée, auxquelles on cherche à les assujettir quand elles servent comme domestiques chez les habitants!

Pour toutes, presque sans exception, l'abus des liqueurs fortes, la débauche sous ses formes les plus hideuses, ont un attrait irrésistible ; enfin elles sont tellement avilies que, malgré tous les efforts ten-

tés par le gouvernement, malgré les encouragements donnés par lui pour qu'elles soient prises comme compagnes légitimes par les convicts libérés ou graciés, bien peu d'unions de ce genre ont lieu, même aujourd'hui, et celles qu'on est parvenu à former ont été promptement brisées.

Je savais tout cela depuis longtemps; et pourtant, lorsque le gouverneur, que je n'avais pas quitté, passa l'inspection des femmes convicts nouvellement arrivées d'Angleterre, je ne pus me défendre d'un sentiment de peine et de commisération; non que ces malheureuses rassemblées sous nos yeux, possédassent aucun des charmes extérieurs dont notre sexe subit toujours l'influence; car toutes étaient laides, communes, et appartenaient, sans aucune exception, aux dernières classes de la population des grandes villes; mais leur mise assez propre en raison sans doute de la circonstance, leur air inquiet, étonné et même très-humble devant nous, alors que frappées de tant d'objets nouveaux pour elles, l'avenir était encore un mystère à leurs yeux; tout cela m'inspirait une sorte d'intérêt que je ne vis partagé, je l'avoue, par aucune des personnes qui m'entouraient et chez lesquelles, probablement la connaissance des antécédents de ces femmes de même que l'expérience de ce dont elles étaient capables, avait détruit toute espèce de pitié.

Quoique la plupart d'entre elles fussent souillées de méfaits sans nombre commis dans l'ancien monde, leur sort futur ne dépendait pourtant que de la conduite qu'elles allaient tenir dorénavant; leur passé sem-

blait entièrement oublié; sous peu de jours, placées comme domestiques chez les habitants de la ville ou de la campagne, les portes de la prison allaient s'ouvrir devant elles et leur nouvelle condition devenir assez douce pour être enviée par beaucoup d'honnêtes filles de nos pays. Croirait-on cependant que pour ces pensionnaires de la Grande-Bretagne aux terres australes, habituées à la vie licencieuse de leur pareilles dans les grandes cités d'Europe, cette nouvelle position est encore trop pénible ; et qu'elles lui préfèrent généralement l'existence paresseuse, les coupables liaisons de la prison, où ne tarde pas à les ramener leur penchant irrésistible pour la débauche et l'ivrognerie, malgré l'avis sévère qu'elles ont reçu que, dans ce cas, commencerait pour elles le régime de punitions rigoureuses suivi depuis longtemps, mais en vain dans la colonie, pour les ramener au bien.

En effet, dès qu'elles ont été renvoyées par leurs maîtres et sont rentrées sous les verrous par suite de leur inconduite, elles descendent à la seconde des deux catégories dans lesquelles les prisonnières sont classées, c'est-à-dire celle où se trouvent comprises les plus méchantes, les plus indisciplinables; tandis que la première est composée des femmes qui, pour une cause quelconque, n'ont pas encore été mises en service à l'extérieur, ou bien en ayant été renvoyées y sont retournées après avoir expié, suivant le règlement, leur faute nouvelle par une année d'épreuve parmi les incorrigibles ; lesquelles, il faut le dire, sont toujours en très-grand nombre, quoique le mode de discipline em-

ployé à leur égard, ait excité bien souvent, comme trop sévère, les observations des philanthropes d'Hobart-Town.

Il est vrai qu'aux captives de cette deuxième classe sont réservés les travaux les plus rebutants, les plus durs; ainsi ce sont elles qui entretiennent la propreté dans l'établissement, qui lavent le linge des soldats de la garnison et celui des convicts hommes enfermés dans les geôles; enfin, elles portent la livrée de la prison, c'est-à-dire la casaque et le jupon de laine brune. Chacune occupe durant la nuit une cellule particulière, à moins qu'ayant commis un délit grave, elle ne soit enfermée dans la prison solitaire ou le cachot noir. Alors seulement la nourriture, journellement composée d'aliments aussi sains qu'abondants, parmi lesquels figurent en première ligne de la viande fraîche, des légumes en abondance et d'excellent pain, est légèrement modifiée. C'est là ce qu'aux terres australes on trouve un traitement rigoureux.

Quant à moi, lorsque j'eus parcouru la cour et les bâtiments qu'elles occupent, visité ces prisons, ces cachots soigneusement garnis de bons lits ainsi que de tous les meubles nécessaires, et que partout j'eus trouvé une grande propreté, jointe à une sorte de confortable dont je lisais les heureux effets sur les figures pleines et animées de ces femmes, je me rangeai tout à fait de l'avis du directeur de l'établissement qui, en réponse à plusieurs observations du gouverneur, ne balança pas à déclarer que, suivant lui, le sort de ces vilaines créatures était beaucoup trop heureux; que

très-peu sensibles aux bontés qu'on avait pour elles, loin de s'amender, elles devenaient plus perverses encore et ne cédaient qu'à la crainte des châtiments.

Le directeur ne portait pas un jugement plus favorable de ses administrées de la première catégorie, dont la plupart, disait-il, devaient la faveur d'y être admises, non à une meilleure conduite ou à des antécédents moins fâcheux, mais seulement à l'indulgence des règlements; car elles aussi avaient été, pour la plupart, renvoyées au pénitencier par des maîtres mécontents, ou bien étant devenues mères au milieu de leurs débordements, avaient expié par six mois de séjour parmi les prisonnières les plus coupables, après avoir toutefois allaité leurs enfants, cette nouvelle infraction à leurs devoirs. Puis, cette expiation accomplie, elles devaient être avant peu de temps assignées une fois de plus à quelque colon.

Si je n'avais connu tous ces détails, peut-être me serais-je figuré que j'avais sous les yeux une de ces communautés où sont entretenues en France, par la générosité publique, des femmes respectables mais pauvres et hors d'état de gagner leur vie par le travail; tant les soins matériels me semblaient prodigués à ces êtres dégradés, horrible écume des grandes cités d'Angleterre. Les dortoirs étaient vastes, bien aérés, blanchis soigneusement à la chaux, et, de chaque côté, régnaient le long des murs des files de hamacs étendus les uns près des autres, entre deux longues rambardes de bois garnies de crochets auxquels ces morceaux de toile se fixaient par les quatre coins, de

manière à former des espèces de lits suspendus fort commodes et que je trouvai garnis d'épaisses couvertures de laine ornées de bariolages aux couleurs brillantes qui produisaient à l'œil un très-joli effet. Toutefois, je remarquai, non sans étonnement, que ces hamacs étaient si rapprochés les uns des autres et arrangés de telle façon, que les couvertures pouvaient servir à deux détenues à la fois. Nous visitâmes également les réfectoires où les prisonnières viennent prendre leur café le matin, dînent et soupent confortablement; puis les salles de travail situées au rez-de-chaussée. C'est là qu'elles passent une partie de la journée, les unes à tisser des étoffes grossières de laine pour faire, soit des couvertures, soit des habillements destinés aux convicts; les autres à raccommoder le linge blanchi dans l'établissement; et toutes, presque sans exception, à faire preuve d'une nonchalance, d'une mauvaise volonté, contre lesquelles venait échouer, au grand désespoir du directeur, l'espérance des récompenses ou la crainte des châtiments. De sorte que les frais énormes que coûte l'établissement ne sont guère plus compensés par les revenus tirés du travail des recluses, que par les avantages moraux sur lesquels comptaient les philanthropes en fondant cette dispendieuse institution.

En effet, ils ont complétement manqué leur but, celui de convertir au bien, de faire de bonnes mères de famille, en les transportant sous un climat lointain, des prostituées, des voleuses de Londres et des autres grands centres de la population britannique.

Ils ne sont parvenus qu'à faire vivre dans l'abondance, aux dépens de la communauté, sans travailler, pour ainsi dire, et à l'abri de toute espèce de châtiments corporels, de détestables femmes, la honte, l'opprobre de leur sexe et qui se montrent incorrigibles sans aucune exception; tandis qu'en Angleterre une foule d'honnêtes familles d'artisans ou de cultivateurs luttent contre la misère et les plus cruelles privations.

Partout dans l'établissement j'ai trouvé les soins les plus minutieux pour adoucir leur captivité; grande propreté dans tous les détails, même sur elles dont le linge de corps est soigneusement changé à des époques très-rapprochées et principalement dans la première catégorie, où les femmes sont dispensées de porter la livrée de la prison. Les appartements étaient parfaitement clos; l'hôpital me parut ne rien laisser à désirer sous aucun rapport; tout enfin, jusqu'aux cachots noirs où je trouvai renfermées dans une tenue vraiment très-propre, les plus indomptables prisonnières que le directeur considérait comme capables de tout en fait de mal, ainsi que l'attestaient, du reste, suffisamment leur air menaçant, des voix se ressentant de l'abus des liqueurs fortes et des manières grossières. Tout, je le répète, portait l'empreinte d'une philanthropie exagérée.

Mais cette philanthropie, toute dangereuse qu'elle est, dans ce cas, pour la moralité des classes inférieures, puisque ainsi se trouvent encouragés chez ces dernières par trop d'indulgence, les mauvais penchants que la société a tant d'intérêt à réprimer, cette philanthropie,

dis-je, qui n'est par le fait que l'exagération d'un sentiment honorable, paraîtra bien excusable, j'en suis convaincu, si l'on considère qu'elle prend sa source dans un louable motif, l'amendement des criminels. Toutefois, il est bon de rappeler à ses adeptes que l'œuvre aussi difficile que dispendieuse qu'ils ont imposée à leur patrie dans l'établissement pénitencier que j'avais sous les yeux, n'est accomplie qu'à moitié, autant du moins que j'ai pu en juger; car si le bien-être matériel de leurs protégées excite tant de sollicitude, il n'en est pas de même de l'éducation morale qui m'a semblé complétement négligée; en effet nulle mesure n'a été prise pour inculquer dans l'âme de ces femmes des sentiments élevés.

En France, dans la plupart des maisons de détention pour femmes, la direction est confiée à des religieuses chez lesquelles l'expérience s'unit à une grande patience, à la douceur, à la fermeté. Les mauvais sujets sont surveillés, contenus. Les prisonnières chez lesquelles les bons sentiments ne sont pas tout à fait effacés, trouvent des conseils et des encouragements salutaires; de bons prêtres viennent presque chaque jour, avec un dévouement, une charité vraiment évangéliques, les consoler, réveiller chez elles les idées religieuses, et leur rendre ainsi l'espérance d'un meilleur avenir.

A Van-Diemen et même en Australie, rien de semblable ne se voit. Bien rarement, les femmes convicts renfermées au pénitencier rencontrent dans leurs surveillants de toutes classes, de l'un comme de l'autre sexe,

une semblable sympathie. Celle d'entre elles qui, seulement égarée par les passions violentes ou par le vice, serait disposée à s'amender, n'entendant jamais une voix consolatrice capable de réveiller en son âme quelque lueur de vertu, ne trouvant jamais l'occasion de confier ses combats contre l'esprit du mal ou ses douleurs à un ministre de la religion, ni même de les déposer au sein d'une de ces personnes que le sentiment religieux, qu'une charité sublime rendent miséricordieuses, bienveillantes même pour le coupable repentant, subit bientôt la funeste influence des exemples et des leçons du vice, et finit par devenir non moins dépravée que ses compagnes. Ce qui arrive d'autant plus sûrement, qu'il n'y a pas de contrée au monde, peut-être, où les classes inférieures se montrent aussi corrompues qu'aux colonies australes, dont Sidney et Hobart-Town sont les chefs-lieux.

Le lecteur voudra bien croire que les sentiments de commisération que j'éprouvais en faveur de ces néophytes de la philanthropie étaient tout à fait désintéressés; et il le croira mieux encore quand je lui aurai assuré qu'il serait difficile de trouver une collection de femmes plus laides, plus repoussantes, plus grossières sous tous les rapports que celles dont nous étions entourés. En vain je cherchais une physionomie un peu agréable; et j'aurais fini par être convaincu que ce pénitencier ne se recrutait décidément que dans la fange la plus abjecte des grandes cités d'Angleterre, si je n'avais su que parmi les recrues arrivées nouvellement se trouvait une jeune et belle victime de

la rigueur des lois contre l'escroquerie, et dont le malheureux sort intéressait vivement un si grand nombre d'habitans d'Hobart-Town, que ne sachant auquel entendre parmi tant de protecteurs de notre héroïne, qui pour la tirer probablement d'une position aussi fâcheuse en l'employant dans l'intérieur de leurs maisons, la demandaient en assignement, le gouverneur avait décidé, au préalable, que le charmant objet de tant de soins resterait jusqu'à nouvel ordre sous les verrous, mais logé séparément et ne travaillerait pas.

Cette jeune recluse devait-elle ces preuves d'intérêt à une condamnation inique; était-elle victime de quelque machiavélique combinaison pour perdre sa vertu? Non; on racontait, qu'ayant été tout bonnement convaincue de complicité avec une bande de voleurs de bon ton qui exploitaient depuis longtemps la capitale de la Grande-Bretagne, elle se trouvait déportée pour ce fait; puis on ajoutait que, parvenue à intéresser à son malheur un grand personnage politique d'Angleterre, séduit probablement par ses protestations d'innocence, son départ pour l'exil avait été ajourné bien des fois et n'aurait même pas eu lieu, suivant toute apparence, si un membre influent de l'opposition à la Chambre des communes n'avait demandé malicieusement des explications à cet égard et précipité ainsi l'envoi de notre sirène à Van-Diemen.... Elle y était arrivée, accompagnée, précédée même de hautes recommandations dont s'appuyaient bon nombre de personnes notables auprès de l'autorité

pour obtenir que la nouvelle venue fût mise sous leur protection.

Il n'était question que de cela dans la société d'Hobart-Town; et Dieu sait à combien d'histoires un pareil sujet avait donné lieu; aussi trouverai-je grâce aisément, j'ose l'espérer, devant mes lecteurs quand je conviendrai humblement que l'envie de voir l'héroïne de ce roman avait eu bonne part dans ma détermination de visiter un établissement que je connaissais déjà. Mais, soit que mon âme flétrie, pour ainsi dire, par les sensations pénibles que la vue de tant de misères morales m'avait fait éprouver; soit que la réalité ne répondît pas au portrait séduisant que je m'étais fait de l'intéressante convict d'après ce que j'en avais entendu dire, je ne fus nullement charmé quand, enfin, sur la demande de mon auguste cicérone, elle se présenta devant nous. Des yeux et des cheveux noirs faisaient ressortir la blancheur septentrionale d'un teint que ni les peines de l'âme, ni les fatigues d'un long voyage, ne paraissaient avoir terni; ces attraits fixèrent d'abord mon attention, déjà captivée par le contraste remarquable que produisaient la robe de soie noire et les fichus coquettement arrangés que portait la jeune personne, avec les vêtements grossiers des femmes convicts dont nous étions entourés. Mais cette première impression ne fut pas de longue durée; elle fit bientôt place aux pénibles réflexions que m'inspirèrent l'air hardi, la physionomie peu distinguée, le regard faux et assuré en même temps de l'héroïne, à laquelle autrement j'aurais pu passer, si elle eût eu

quelque chose d'intéressant, sa figure ronde, sa taille épaisse, des pieds et des mains fort peu aristocratiques. Elle ne se montra d'ailleurs nullement humiliée de sa position, et me parut même très-empressée d'aller prendre possession de l'un des emplois que ses patrons d'Hobart-Town lui réservaient; mais sir John se refusa, avec juste raison, à toute espèce de concession dont la morale publique aurait eu à souffrir. Aura-t-il pu résister longtemps encore aux sollicitations de toutes sortes dont il était assailli? C'est fort douteux, et suivant toute probabilité, la fille perdue de Londres, marchant sur les traces de ses pareilles déportées aux terres australes, aura continué son ancien métier et fait de nouvelles dupes.

Cette visite dans un établissement que je voyais pour la seconde fois, où rien ne me sembla changé depuis mon précédent voyage dans ces contrées, et qui ne m'offrait plus rien d'attrayant sous aucun rapport, se prolongeait beaucoup trop à mon gré; aussi n'étais-je nullement satisfait quand le directeur, voulant obtenir de la première autorité que j'accompagnais, quelques augmentations aux bâtiments du pénitencier, nous le fit parcourir de nouveau de la cave jusqu'au grenier. Enfin pourtant cette inspection eut une fin, et nous retournâmes au gouvernement où je trouvai lady Franklin se disposant à aller faire sa visite hebdomadaire à l'école des orphelins ou, pour mieux dire, des enfants des femmes convicts, auxquelles on les retire dès que l'allaitement est terminé.

Une semblable partie, faite en si agréable société, me souriait beaucoup, et je l'envisageais comme un dédommagement des fatigues de la matinée. La bonne et aimable gouvernante devina mon désir, et bientôt nous montâmes dans sa voiture qui prit rapidement la route de New-Town, jolie petite ville voisine du chef-lieu, où depuis peu d'années seulement avait été construit, à grands frais, l'espèce d'hospice que nous allions visiter.

Pendant la route j'obtins sur ce dernier, de ma compagne de voyage, quelques détails intéressants. Plusieurs centaines d'enfants des deux sexes y sont élevés jusqu'à l'âge de quatorze ans, époque à laquelle, d'après la loi, ils doivent être remis à leurs parents, si ceux-ci jouissent de leur liberté. Cette clause, qui au premier abord semble naturelle et philanthropique, a toujours été, cependant, un des plus grands obstacles à ce que cette institution eût les bons résultats qu'on en attendait. En effet, ces enfants et principalement les jeunes filles, rentrés dans un âge si tendre sous l'autorité de pères et de mères dénués pour la plupart de toute espèce de principes, oublient bientôt les bonnes leçons qu'ils ont reçues, et perdus en peu de temps par de mauvais conseils ou des exemples pires encore, s'abandonnent, les uns à l'oisiveté, à l'ivrognerie et par conséquent au mal, les autres, à la prostitution. Parfois on a vu de ces enfants qui, effrayés de ce qui se passait sous leurs yeux au foyer maternel, venaient réclamer, comme une grâce, la faveur de revenir prendre place dans l'asile où ils avaient

passé leurs premières années ; alors le directeur de l'établissement, protecteur de leur jeunesse, qui, pendant plusieurs années a veillé à leur bien-être matériel et moral avec une sollicitude vraiment paternelle, les place en apprentissage chez des artisans ou des cultivateurs estimables, comme il le fait, du reste, pour ceux de ses pupilles que leurs parents n'ont pas réclamés à l'époque de la sortie de l'hospice ; et continue à les surveiller, à les guider dans leur nouvelle position ; aussi tournent-ils généralement d'une manière assez satisfaisante.

Bien des démarches ont été faites sans succès près du gouvernement de la métropole pour obtenir qu'à l'âge de quatorze ans, époque légale de la sortie des enfants, on substituât celui de dix-huit ans auquel les jeunes gens des deux sexes, plus capables de gagner leur vie au moyen du métier qu'ils ont appris et de marcher d'un pas plus assuré dans la bonne voie, se trouveraient bien moins exposés à succomber aux dangers qui les attendent à leur entrée dans une pareille société. En vain l'on a démontré que l'empressement qu'elles mettaient à réclamer leurs enfants n'était, chez la plupart des mères, que le résultat d'un abominable calcul ; qu'elles ne venaient que bien rarement visiter ces pauvres êtres avant l'époque de la sortie, et restaient par conséquent complétement étrangères aux douces émotions de la maternité. La loi n'a pas été modifiée. Aussi, malgré les efforts continuels du directeur pour arrêter le mal, celui-ci ne diminuait que bien lentement. Cependant, me disait mon charmant

cicérone, avec l'air peiné d'une bienfaitrice vaincue, malgré tous ses efforts, par un pouvoir supérieur, rien n'a été épargné pour obtenir de meilleurs résultats. Le genre d'instruction que reçoivent ces enfants est conforme au rang qu'ils doivent occuper dans la société : ils apprennent tous à lire, écrire et chiffrer par la méthode Lancastre ; les garçons choisissent la profession qu'ils aiment le mieux et deviennent artisans, ouvriers, cultivateurs ou marins ; les jeunes filles sont formées pour devenir de bonnes ouvrières ou des domestiques fidèles et intelligentes ; les uns et les autres ignorent les punitions sévères et les mauvais traitements ; le régime de nourriture est aussi abondant que sain ; enfin, ils sont entourés de soins de tous genres, tant sous le rapport matériel que sous celui de l'éducation morale et de l'instruction religieuse. De plus, ajoutait lady Franklin, ce qui témoigne en faveur de l'ordre et de l'activité qui règnent à la fois dans l'administration de l'établissement et dans la direction des travaux mécaniques des enfants, c'est que les revenus payent déjà un tiers des dépenses et s'accroissent chaque jour.

Comme on le pense bien, tous ces détails, entremêlés de réflexions plus intéressantes, plus spirituelles les unes que les autres, avaient augmenté mon envie de voir cet hospice des orphelins dont l'organisation me paraissait d'autant mieux en rapport avec ma manière de voir touchant l'amélioration des classes inférieures, que j'ai toujours pensé que, pour les régénérer, leur inspirer le goût du travail, détruire leurs

préjugés contre les rangs élevés de la société, les porter aux sentiments religieux, enfin pour les instruire, pour les éclairer sur leurs véritables intérêts, il faut s'occuper de prime abord de l'éducation de la génération naissante et la rendre telle que les pères et mères soient fiers de leurs enfants. Dès lors, si ce moyen est sagement employé, si chacun ne reçoit que la dose d'instruction nécessaire à l'accomplissement de ses devoirs dans la société, on verra le bien se propager parmi le peuple avec une rapidité toujours croissante. Sans doute que ce moyen n'a eu à Hobart-Town que des résultats très-peu sensibles : mais si l'on considère de quels horribles éléments est composée la population inférieure de cette ville, on comprendra aisément, quelles peines, quels soins il a fallu pour conserver au milieu de la dépravation générale, pures et intéressantes sous tous les rapports, des jeunes filles nées de ces abominables femmes dont j'ai parlé plus haut.

Cette tâche difficile était confiée au ministre anglican de la paroisse; il la remplissait, me dit lady Franklin, avec un zèle, une charité et une intelligence tout à fait remarquables; il aimait ses pupilles comme un père ses enfants, aussi en était-il adoré; une simple réprimande de sa part suffisait pour contenir dans l'ordre les plus turbulentes; sa religion était douce, indulgente; il s'efforçait de débarrasser l'instruction de cette sévérité, de ces exigences qui rendent si souvent pénibles à l'enfance les premiers rudiments de l'éducation; enfin, par une administration économe,

bien entendue, cet excellent homme était parvenu non-seulement à diminuer les frais de l'établissement confié à ses soins, mais encore d'en augmenter considérablement les revenus en plaçant avec avantage, chez les marchands du chef-lieu, les ouvrages fabriqués par les enfants des deux sexes.

Jamais encore, pensais-je, de semblables résultats n'avaient été obtenus dans aucun établissement de ce genre, et même en entendant ma compagne de voyage en faire l'énumération avec tant d'entraînement, je redoutais une exagération bien pardonnable, du reste, à la personne dont la protection aussi active qu'éclairée avait puissamment contribué à conduire les choses au point où elles étaient parvenues ; mais, j'en conviens avec un vif plaisir, mes craintes ne furent justifiées sous aucun rapport.

Quelques heures auparavant je parcourais, en proie à de bien pénibles émotions, un triste pénitencier, véritable thébaïde dans laquelle rien ne venait récréer l'âme ni la vue attristées par de hautes murailles entourant des cours dont pas un arbre, pas un brin d'herbe ne rompaient la monotone uniformité, où enfin l'esprit et le cœur étaient également froissés par la vue des plus hideuses misères morales de l'humanité. Ici, au contraire, quand notre équipage eut traversé en partie le charmant bourg de New-Town ainsi que les riches vergers et les riantes prairies qui l'entourent, mes yeux s'arrêtèrent tout d'abord sur un gracieux édifice composé de deux corps de logis à un étage, liés chacun par une galerie couverte à la petite

mais jolie église du lieu, dont la façade non moins blanche, non moins simple et élégante à la fois que celle de l'hospice des orphelins, ressortait de même que celui-ci, d'une manière tout à fait pittoresque à travers le feuillage des grands arbres qui entouraient les deux bâtiments.

Nous fûmes reçus à la porte du pavillon de droite, où sont logés les garçons, par le même directeur dont quelques moments auparavant j'avais entendu faire un si bel éloge; son air digne et avenant à la fois, sa physionomie douce et spirituelle, ses manières distinguées, m'eurent bientôt rangé parmi les nombreux appréciateurs de son mérite; et pour moi commença un des plus agréables moments que mon insatiable désir de voir et de m'instruire m'eût encore procurés. Quelle propreté je remarquai partout! Les chambres étaient, il est vrai, bien modestement meublées, à l'exception toutefois de l'appartement de réception; mais quel ordre dans ces dortoirs garnis de petits lits de fer coquettement couverts de couvertures bariolées de cent couleurs brillantes; dans ces réfectoires au milieu desquels s'étendaient de longues tables non moins nettes, non moins blanches que les bancs dont elles étaient accompagnées!

Quelles bonnes petites mines espiègles et réjouies avaient ces enfants que je trouvai réunis, les uns dans les salles d'étude, prenant leurs leçons de lecture, d'écriture ou de calcul, les autres dans les ateliers où, sous la direction de maîtres ouvriers respectables, ou de leurs camarades les plus âgés et les plus adroits!

Ils s'instruisaient dans toutes sortes de professions mécaniques, tandis que ceux de leurs camarades qui montraient du goût pour le métier de marin ou celui d'agriculteur s'exerçaient à manœuvrer un bateau amené dans ce but sur la rivière dont les eaux coulent auprès de New-Town, ou bien à travailler la terre dans les champs voisins appartenant à la communauté. Tous étaient proprement et uniformément habillés en velours de coton couleur olive et avaient pour coiffure une casquette. Soit que l'apparition de la gouvernante dans les classes fût un grand événement, soit qu'il en fût toujours ainsi, le plus grand silence régnait parmi la gente écolière; et quand le bon directeur, voulant me montrer jusqu'à quel point ses élèves avaient profité de ses leçons, en fit comparaître successivement quelques-uns devant les nombreux tableaux noirs qui tapissaient les murs de la salle, je fus enchanté non moins de la facilité et de la convenance avec lesquelles les enfants répondaient aux nombreuses questions qui leur étaient adressées, que de la simplicité des connaissances qu'on leur donnait.

La disposition des diverses parties de l'établissement me parut aussi parfaitement entendue; les salles, quelle que fût leur destination, étaient bien aérées, bien éclairées et en même temps arrangées avec beaucoup de discernement pour les deux saisons opposées. L'eau circulait partout; d'un côté elle coulait rapidement au fond d'une longue et étroite caisse de bois dans laquelle les petits hôtes de la maison se lavaient les pieds à certains jours de la semaine; de l'autre, et

non loin de là, se trouvait un bassin où les enfants se baignaient dans la saison des chaleurs et apprenaient à nager. De toutes parts je reconnaissais les traces de l'ordre ainsi que du soin; et pourtant depuis que les convicts des deux sexes, qui autrefois encombraient comme servants l'établissement, en avaient été sagement expulsés, c'étaient les jeunes garçons et les jeunes filles seulement qui entretenaient partout cette propreté que j'admirais.

Naturellement les agréables impressions que je venais de ressentir en visitant le pavillon où sont élevés les garçons, m'avaient très-bien disposé en faveur de ce que j'allais voir chez les jeunes filles; puis, ce nom-là n'entraîne-t-il pas avec lui des pensées de candeur, d'innocence, de grâces, enfin un je ne sais quoi qui réveille toujours chez l'homme de douces émotions et rend son âme, pourquoi ne pas dire son cœur, bien plus accessible à l'amour du prochain ?

J'avoue que je subis toutes ces influences en entrant dans l'espèce de gynécée dont, grâce à lady Franklin, je pus visiter l'intérieur dans tous ses détails.

Il est du reste distribué, à quelque différence près, comme l'école des garçons; dortoirs au premier, réfectoires au second, salles d'étude au rez-de-chaussée, partout même arrangement, même propreté, et de plus quelque chose de gracieux, de virginal répandu sur tous les objets qui s'offraient à mes yeux. Dans les cours et dans les jardins, des fleurs; dans les appartements encore des fleurs; enfin partout des fleurs ainsi que des petites filles bien proprettes, au

minois doux et modeste, à la physionomie mobile et riante, enfin au teint de lis et de roses. Bon nombre d'entre elles touchaient à leurs quatorze ans et se faisaient distinguer de leurs jeunes camarades qu'elles étaient chargées de conduire, par un air posé, raisonnable et un aimable maintien; aussi m'associai-je de cœur et d'âme aux paroles flatteuses par lesquelles le bon directeur, que la vue de ses gentilles pupilles semblait rajeunir, encouragea leur zèle et leur bonne volonté.

En effet, c'était à elles qu'était confiée l'instruction des plus jeunes écolières; à elles encore étaient dévolus les soins du ménage, l'entretien de la maison depuis le renvoi des femmes convicts qui autrefois s'en trouvaient exclusivement chargées, au grand détriment du personnel et du matériel de l'établissement. Aussi la directrice, femme digne sous tous les rapports de remplir de semblables fonctions, m'assura-t-elle que cette mesure avait produit les meilleurs résultats et que depuis cette époque le nombre des pupilles qui tournaient mal après leur sortie de l'hospice avait considérablement diminué. Ce qui se concevra aisément, si l'on songe que ces servantes étaient fournies par le pénitencier et ne pouvaient qu'exercer une bien funeste influence par les conseils ou par les exemples sur de jeunes filles dont les mères étaient leurs compagnes d'infamie et au milieu de qui elles vivaient constamment.

Nous trouvâmes la majeure partie des écolières réunies dans une vaste salle d'étude. Elles étaient

rangées sur des bancs, les unes brodant, les autres cousant ou occupées à des ouvrages de leur sexe, voire même à de petites tapisseries faites à l'aiguille dont plusieurs me furent offertes avec beaucoup de grâce par deux jeunes filles réputées les meilleurs sujets de la classe. Réellement elles n'étaient point jolies; cependant je les trouvai très-bien lorsque d'un air timide, le visage couvert d'un charmant incarnat, les yeux baissés, elles m'offrirent l'une un joli petit panier en chenille, l'autre un canevas sur lequel elle avait brodé, avec l'adresse et la patience d'une fée, plusieurs devises par lesquelles l'auteur se recommandait à mon souvenir dans les pays lointains, était-il ajouté, que je devais encore parcourir.

Dirai-je que ces quelques mots si simples, si naïfs, me firent venir les larmes aux yeux.... Pourquoi pas? La sensibilité du cœur et de l'âme, un penchant aux douces émotions ne peuvent-ils s'allier à l'énergie, au courage, à la volonté d'airain dont le véritable homme de mer doit être doué, surtout quand il accomplit des campagnes semblables à celle dans laquelle *l'Artémise* se trouvait engagée; j'ajouterai même que plus il possède ces qualités plus il est accessible aux sentiments sous l'influence desquels je me trouvais; et bien rarement, sous l'enveloppe un peu rude parfois des gens de notre profession, on ne rencontre pas cette noble et généreuse protection que l'homme fort au moral comme au physique, doit aux femmes et aux enfants.

En sortant de cette classe nous allâmes visiter le

pavillon écarté où sont soignés les pauvres petits êtres enlevés à leurs mères quand celles-ci en ont terminé l'allaitement et vont retourner au pénitencier y expier, par six mois de travaux forcés, leur coupable fécondité. Ils étaient couchés chacun dans un petit hamac suspendu par les quatre coins à deux tringles de bois très-peu élevées au-dessus du sol. Leurs langes étaient blancs comme la neige; tout ce qui les entourait me parut d'une netteté parfaite, et les soins les plus tendres leur étaient prodigués. Bon nombre pourtant avaient l'air malingre; plusieurs étaient malades et j'appris que chaque jour quelques-uns mouraient malgré tout ce qu'on faisait pour les conserver, tant leur constitution se ressentait de l'abandon qu'ils avaient subi durant les premiers mois de leur existence, de l'impureté du sein qui les avait allaités, et plus encore, comme je l'ai appris depuis, des horribles tentatives que font les femmes convicts devenues enceintes pour anéantir dans leurs entrailles le fruit de leur débauche et se soustraire ainsi non moins aux fatigues de la maternité qu'au châtiment qui les attend. Aussi le nombre de ces pauvres petits orphelins est-il bien moins considérable que pourrait le faire supposer la grande quantité de femmes convicts employées chez les colons et vivant par conséquent dans une liberté de mœurs sans bornes. L'humanité doit gémir sans doute d'un pareil état de choses; mais d'un autre côté l'intérêt de la société qu'il offense, à laquelle il impose de pesantes charges, ne fait-il pas désirer que cette source impure dans laquelle

la population européenne des terres australes puise une partie de ses éléments, ne devienne pas plus abondante; car enfin quoi que la philanthropie puisse dire ou faire, les honnêtes gens malheureux ont plus de droits à ses bienfaits que les prostituées et les voleurs de grands chemins.

Cependant la soirée avançait; l'heure de la prière était arrivée, et sur l'invitation du ministre nous nous acheminâmes, ma compagne de voyage et moi, entourés de nos nouvelles connaissances, vers la petite église dont j'ai déjà parlé. Quelle simplicité primitive, quelle exquise propreté régnaient dans ce petit temple! Combien étaient multipliées les précautions nécessaires pour garantir la santé des fidèles, contrairement à ce qui se pratique malheureusement dans nos églises catholiques! Si dans ce joli petit édifice, de larges croisées assuraient la libre circulation de l'air durant les chaleurs de l'été, quatre vastes foyers en échauffaient suffisamment l'intérieur lorsque se faisaient sentir les rigueurs de l'hiver. L'ornementation n'était pas moins soignée que la construction. Au-dessus de la porte d'entrée figurait un orgue qui commença à se faire entendre dès que la congrégation fut réunie, d'abord seul, puis vinrent se joindre successivement à ses sons imposants les accents d'une dizaine de voix fraîches et sonores chantant, suivant l'usage du rite anglican, les psaumes bibliques.

Ces voix étaient celles des pensionnaires que j'avais vues un moment auparavant dans la salle d'étude, et dont le directeur avait mis ainsi à profit, avec suc-

cès, les dispositions naturelles pour le chant ainsi que pour la musique. Aussi chaque fois que ce concert d'orgue et de voix devait se faire entendre, non-seulement la haute société de New-Town, mais encore celle du chef-lieu, accourait pour assister à la cérémonie. Moi-même j'y trouvai un plaisir infini, au point que je ne m'aperçus pas de la longueur du sermon que le revérend ministre jugea nécessaire de nous faire et auquel, je le confesse, je ne compris pas un mot, malgré tous mes efforts pour obtenir de mes connaissances dans la langue anglaise un meilleur résultat. Toutefois, après être remontés en voiture, mon aimable cicérone et moi, et en avançant rapidement vers Hobart-Town, les impressions sentimentales que je venais d'éprouver firent place peu à peu à de graves réflexions, et je ne pus m'empêcher de songer que le bon ministre et directeur de l'hospice à la fois, entraîné probablement par un vif désir d'attirer dans son temple un plus grand nombre de fidèles et de faire valoir les talents de ses pupilles, avait oublié à quelle classe de la société ces dernières appartenaient, le genre des devoirs qu'elles devaient être appelées à remplir un jour, et combien il était imprudent de les initier ainsi aux jouissances d'un art si peu en rapport avec leurs futures occupations, ou bien aux enivrantes sensations que cause l'amour-propre flatté par les applaudissements de la foule; triomphe si dangereux pour la vertu des femmes en général et surtout pour celles dont le travail manuel et la médiocrité forment l'apanage en ce monde.

Cette journée que je finis, comme les précédentes, chez le gouverneur, avait donc été parfaitement employée. Le lendemain lady Franklin devait rassembler dans ses salons, en l'honneur de *l'Artémise*, toutes les principales familles du chef-lieu et de la campagne. Cette faveur de sa part m'était d'autant plus agréable qu'elle devait me mettre à même de faire une ample moisson d'observations. Cependant je n'en étais pas moins, le lendemain, à peine le soleil se levait-il au-dessus de l'horizon, parcourant les rues de la ville ainsi que ses environs pour juger des changements qu'y avaient apportés les huit années écoulées depuis le passage de *la Favorite* à Van-Diemen.

Dans ces contrées lointaines vers lesquelles, à cette époque, se dirigeait principalement le flot de l'émigration britannique, un pareil laps de temps avait nécessairement amené bien des changements, non-seulement parmi les populations, mais encore dans la figure du pays; j'étais curieux de voir comment cette colonie que j'avais trouvée sortant, pour ainsi dire, des langes de l'enfance et pour laquelle un brillant avenir semblait se préparer, avait justifié la haute idée qu'en avaient conçue ses fondateurs.

Toutefois je ne m'attendais pas à des progrès fort extraordinaires, car je savais que la Tasmanie rencontrait de forts obstacles dans l'accomplissement des grandes destinées qui lui étaient promises, et que beaucoup de ses nouveaux enfants, mécontents de la marche politique suivie à leur égard par le gouvernement, découragé par les déceptions fréquemment

renouvelées que leur faisait éprouver un climat froid, tempétueux, où le cultivateur est exposé à des alternatives de longues sécheresses et de pluies prolongées, avaient transporté leurs pénates sur d'autres points des terres australes plus favorisées du ciel sous le rapport du climat. Lorsqu'en 1831 je passai par cette colonie, alors dans toute la force de la jeunesse et gouvernée par la main exercée, mais gantée d'airain, du colonel Arthur, j'avais remarqué les premiers symptômes du mal qui plus tard devait l'arrêter dans sa prospérité. La métropole venant à cette époque, sans trop y regarder, au secours d'un établissement qu'elle protégeait efficacement comme lieu de déportation pour ses criminels, et celui-ci ayant d'un autre côté des revenus assez considérables pour son importance, la colonie jouissait de finances très-prospères et hors de proportion avec les besoins réels du pays. De là naturellement dans les dépenses un laisser aller dont les habitants et les fonctionnaires publics profitaient également, d'une manière légale, sans doute, mais fort onéreuse pour le présent et l'avenir de la Tasmanie. Aux uns, des terres et des convicts pour les cultiver étaient concédés très-facilement; les autres devenaient, presque sans frais, propriétaires des cantons les plus fertiles, et obtenaient autant de bras qu'ils en avaient besoin pour les mettre en valeur; aussi aucune plainte grave n'était-elle proférée alors contre le gouverneur, qui, ainsi soutenu, exerçait d'autant plus facilement l'espèce de pouvoir absolu dont il était investi, qu'il ne comptait guère parmi ses administrés

que des employés de l'État civils ou militaires, soit en activité de service, soit admis à la retraite et devenus riches propriétaires terriens, ainsi que je l'ai dit plus haut, ou bien des convicts libérés, établis dans le pays. De manière que tous, sans exception, se trouvaient plus ou moins dans la dépendance du gouvernement et n'en souhaitaient pas moins, malgré ce joug, la conservation d'un état de choses si favorable à leurs intérêts.

Cet état de choses si commode pour tout le monde, chefs comme administrés, ne devait, ne pouvait durer longtemps, et bientôt l'affluence des émigrants libres dans l'île amena nécessairement de graves modifications dans le système politique suivi jusqu'alors. Aussi le colonel Arthur, voyant lui échapper chaque jour davantage, malgré tous ses efforts, le pouvoir illimité dont il prétendait, non sans raison peut-être, avoir absolument besoin pour maintenir l'ordre dans la colonie confiée à ses soins, demanda et obtint son rappel au moment même où les difficultés surgissaient de toutes parts. Déjà les émigrants d'Angleterre, qui s'étaient dirigés presque entièrement vers Sidney, commençaient à aborder en foule Hobart-Town, et imitant sur ces rivages l'exemple de leurs voisins d'Australie, demandèrent bientôt compte à l'autorité de ses actes, et la contraignirent de rester dans les limites assignées au pouvoir du gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud : enfin, ils ne tardèrent pas à montrer les mêmes prétentions à l'indépendance que leurs compatriotes de la Nouvelle-Galles du Sud vis-à-vis le représentant

de la couronne; fermant ainsi les yeux malheureusement sur le peu d'analogie qui existe sous plusieurs rapports entre les deux colonies. Aussi ne tardèrent-ils pas à éprouver combien était mauvaise pour leurs intérêts la voie dans laquelle ils s'étaient si aveuglément engagés.

En effet, tandis que les revenus de la Nouvelle-Galles du Sud augmentaient constamment par suite de la prospérité toujours croissante de la colonie, la Tasmanie voyait les siens décroître rapidement. D'abord la métropole, soit qu'elle fût mécontente de la conduite des colons à son égard, soit qu'elle considérât comme devenue inutile la subvention annuelle qu'elle avait accordée jusqu'alors à Van-Diemen, la supprima, sans toutefois cesser de lui envoyer une foule d'employés à rétribuer richement, et de mettre à sa charge les frais d'une forte garnison. Peut-être la colonie serait-elle parvenue à faire face à tant de dépenses accrues encore de l'entretien des déportés qu'une nouvelle mesure du gouvernement lui imposait, si, à cette époque, une foule de cultivateurs et d'ouvriers n'avaient abandonné ses rivages pour aller chercher fortune aux établissements nouvellement créés sur les bords du détroit de Bass, en même temps que le flot des émigrants, venant de l'ancien monde, prenait une autre direction et s'éloignait d'Hobart-Town. Enfin, comme pour rendre la position plus difficile encore, une sécheresse qui dura plusieurs années détruisit les pâturages ainsi que les moissons, et ruina complétement une foule d'habitants qui, livrés ainsi à l'avidité

des usuriers, virent passer leurs propriétés aux mains de ces derniers. D'un autre côté, la quantité des convicts envoyés annuellement d'Europe ne se trouvant plus en rapport avec les progrès des cultures, celles-ci ne s'étendirent plus, faute de bras, avec autant de rapidité qu'auparavant; en sorte que, malgré la disparition complète des sauvages indigènes qui avaient pendant tant d'années arrêté l'essor de Van-Diemen, malgré l'accroissement considérable de la population libre, malgré enfin le choix que la métropole avait fait dernièrement pour les gouverner de sir John Franklin, homme religieux, sage et animé des meilleures intentions pour le bien de la colonie, celle-ci semblait complétement arrêtée dans la carrière de prospérité qu'elle avait parcourue depuis sa fondation.

Tout languissait à la fois; la pénurie du trésor arrêtait toute espèce d'amélioration matérielle, et la mésintelligence qui régnait d'une part entre les habitants, de plus en plus exaspérés du fardeau financier qui pesait sur eux, et de l'autre entre les employés de l'État, intéressés, au contraire, à ce que les choses restassent dans le même état, rendait chaque jour plus épineuse la position de la première autorité. Celle-ci qui, d'un autre côté, contrainte par les circonstances d'observer un tout autre régime politique que celui qu'avait suivi le colonel Arthur, c'est-à-dire de faire des concessions aux exigences de ses administrés, là où celui-ci aurait montré une volonté de fer, était parfois d'autant plus embarrassée, qu'elle ne trouvait pas toujours chez les fonctionnaires sous ses ordres la franche coopération dont elle

aurait eu tant besoin, et rencontrait, au lieu de cet esprit de modération, de conciliation, d'union même, si nécessaire pour faire le bien, rencontrait, dis-je, un penchant à la jalousie, à la discorde qui, se traduisant en débats continuels, affaiblissaient l'influence du pouvoir dans un moment où elle aurait été si nécessaire, et livrait celui-ci presque sans défense aux attaques de ses ennemis.

Chaque matin ces journaux si sages si calmes, ou pour mieux dire si muets sous l'administration précédente, étaient remplis de pamphlets où les hommes du gouvernement australien étaient traités sans aucun ménagement. La polémique se montrait amère et les attaques d'autant plus embarrassantes pour les fonctionnaires qui en étaient l'objet, qu'elles étaient faites par les principaux membres du parti des mécontents, lesquels comptaient dans leurs rangs des hommes d'un mérite incontestable, appartenant presque tous au barreau, et brûlant du désir de suivre dans cette carrière politique leurs collègues de Sidney.

Le texte ordinaire de ces attaques était d'abord le nouveau système d'assignation des convicts qu'on voulait introduire dans la colonie et dont nous parlerons plus bas; ensuite le goût prononcé que les hauts fonctionnaires formés à l'école du précédent gouverneur, montraient pour les mesures violentes et arbitraires; enfin le faste hors de toute proportion avec leurs appointements tout énormes qu'ils étaient et avec la pauvreté du pays, qu'affichaient, disait-on, à l'envi les employés de l'État.

Ces diatribes étaient les mêmes à peu près que celles que j'avais lues sept années auparavaut dans les gazettes du chef-lieu de la Nouvelle-Galles du Sud et qu'on retrouve généralement dans les journaux de tous les pays d'Europe ou d'Amérique où règne la liberté de la presse. Cependant, je dois en convenir, elles avaient ici quelque fondement, et j'ajouterai même que ce goût du luxe que montraient, sans presque aucune exception, les fonctionnaires publics, et auquel le colonel Arthur lui-même avait, en prudent législateur, essayé, mais en vain, de mettre un frein, ne s'étant répandu qu'avec trop de rapidité parmi les colons de toutes les classes, pouvait être considéré comme une des principales causes de l'état de gêne dans lequel se trouvait le pays au moment où je le visitai pour la seconde fois.

Cet air simple et pour ainsi dire agreste, qui m'avait charmé dans Hobart-Town à mon précédent voyage, avait fait place à toutes les apparences d'une grande cité. De vastes maisons ornées de balcons pour la plupart et construites les unes en briques, les autres en bois, avaient remplacé presque entièrement les petites maisonnettes, si fraîches, si gracieusement entourées de pelouses et de fleurs, où j'étais venu tant de fois visiter mes connaissances; je reconnaissais à peine celles qui existaient encore, à travers les riches couleurs dont on les avait bariolées. Vis-à-vis de l'ancien temple protestant et faisant avec cet édifice un singulier contraste, s'était élevée une charmante petite église dans le style gothique, œuvre de la piété

généreuse des catholiques romains établis au chef-lieu de Van-Diemen. Les terrains que j'avais vus abandonnés comme lieu de pâture aux animaux, je les retrouvais couverts de constructions plus brillantes les unes que les autres; les collines, qui entourent la ville étaient comme émaillées de jolis cottages dont l'emplacement avait été creusé à grands frais au sein même des rochers; enfin partout se montrait l'opulence dans les édifices particuliers, tandis que les monuments publics, les rues même, offraient généralement les traces de l'abandon ou au moins d'un mauvais entretien; sans même en excepter l'hôtel du gouverneur qui, reconnu dès 1831 comme peu digne de sa destination, devait être remplacé par une belle habitation dont on se préparait dès cette époque à jeter les fondements dans une position délicieuse, sur le bord de l'eau, au milieu d'un parc. Il était toujours le même, il n'avait été nullement amélioré. Enfin ce même parc, que je représente dans la relation du voyage de *la Favorite* comme un séjour enchanteur, était dans un état déplorable.

Ces charmantes fabriques où le colonel Arthur réunissait souvent le beau monde d'Hobart-Town pendant l'été; ces gracieux enclos, ces vastes volières où l'on avait rassemblé les animaux et les oiseaux indigènes de la Tasmanie, étaient déserts, en ruine; la plupart des bosquets à l'ombre desquels j'étais venu si souvent me reposer, n'existaient plus; enfin les ronces, les mauvaises herbes avaient envahi les allées, et les clôtures gisaient sur le sol.

J'étais venu dans ces lieux chercher de douces émotions, me livrer à ces rêveries si agréables au pauvre exilé qui cherche à recréer autour de lui, dans la solitude, l'image des êtres chers dont son cœur conserve fidèlement le souvenir. Je n'éprouvai qu'un pénible désappointement; ce désordre, cet abandon froissaient mon âme; aussi, terminant ma promenade plus tôt que je n'en avais eu primitivement l'intention, je m'acheminai tristement vers la mer à l'endroit de la baie où la frégate, alors en réparation, se trouvait amarrée tout près du rivage.

Pour arriver au terme de ma promenade, je pris suivant mon habitude le chemin des écoliers, espérant toujours voir des choses nouvelles et dignes d'observations. En effet je trouvai de notables changements dans cette partie de la ville; mais ces changements ne furent nullement de nature à effacer les pénibles impressions sous lesquelles je me trouvais.

Je vis bien des quais, de vastes magasins, une petite chapelle méthodiste pour les marins, un assez beau débarcadère, bon nombre de jolies maisons bourgeoises de nouvelle formation, les unes bordant le rivage, les autres garnissant le sommet ou le penchant des berges rocheuses que j'avais laissées abruptes et solitaires quelques années auparavant. Je vis aussi une foule de matelots et d'ouvriers qui étaient occupés à charger ou à décharger les nombreux navires amarrés près de la rive ou bien à mettre en ordre de longues files de tonneaux d'huile de baleine et des milliers de sacs de laine dégorgeant, pour ainsi dire, par toutes les

ouvertures de vastes édifices qui n'auraient pas déparé les docks de Londres ou de Liverpool. Ces magasins contenaient en outre une immense quantité de sacs de blé ou de farine destinés à l'exportation; des centaines de barils remplis de pommes de terre que les consommateurs de la Nouvelle-Galles du Sud recherchent beaucoup. Ainsi donc j'avais sous les yeux les preuves irrécusables que le commerce extérieur de Van-Diemen s'était accru; que le nombre des navires baleiniers de la colonie avait augmenté; mais j'acquis en même temps la conviction que les habitants d'Hobert-Town voulant rivaliser de magnificence avec les riches marchands ou armateurs de Sydney, avaient élevé à grands frais des constructions hors de toutes proportions avec leurs moyens et les besoins du commerce; de manière qu'ils avaient sacrifié, on peut le dire, le présent à un avenir que chaque jour rendait plus douteux. Ces réflexions que me suggérèrent bientôt les nombreux renseignements que j'avais recueillis depuis mon arrivée auprès de personnes notables, touchant l'état de la colonie, changèrent presqu'en regrets le plaisir que m'avait fait épouver d'abord cet accroissement de prospérité. Ce changement se fit d'autant plus facilement dans mon esprit, qu'à mesure que j'approchais du bord de la mer, j'eus de plus en plus sous les yeux le spectacle des horribles plaies de la civilisation européenne; aussi commençai-je à douter qu'Hobart-Town eût réellement progressé dans la voie du bien.

En effet, dans ces rues voisines du port, où, sous

la sévère administration du colonel Arthur, régnaient de nuit comme de jour, un ordre parfait, la plus grande décence ; où les cabarets étaient très-rares, et les lieux de tolérance tout à fait inconnus; je rencontrais à chaque pas d'horribles bouges remplis d'hommes ivres, et aux fenêtres ou aux portes desquels paraissaient des bandes de prostituées.

C'est dans ces bouges que viennent se perdre les soldats de la garnison et les marins des bâtiments mouillés sur la rade; c'est là que, mêlés à l'abominable populace d'Hobart-Town, ils se livrent à tous les excès de la débauche et de l'ivrognerie; puis quand, au moyen de drogues narcotiques mêlées aux liqueurs fortes, les habitués de ces espèces de coupe-gorge sont parvenus à les faire tomber dans une sorte d'anéantissement momentané, ils sont dépouillés complétement, mis au secret jusqu'à la nuit, puis jetés au milieu de la rue; ou bien, quand ils appartiennent à des marines étrangères, ils sont gardés en charte privée jusqu'au départ de leur navire, pour être ensuite livrés, sauf rançon au profit du capteur, à quelque capitaine de navire en partance, dont l'équipage affaibli comme cela n'arrive que trop souvent au chef-lieu de Van-Diemen, par la désertion, cette dangereuse ennemie de la navigation dans ces contrées, ne peut prendre la mer faute de bras.

Souvent les imprudents visiteurs de ces horribles lieux étaient attaqués, sous un prétexte quelconque, par des bandes de coquins, des mains desquels ils ne parvenaient à s'échapper, qu'en y laissant tout ce qu'ils por-

taient sur eux d'objets de quelque valeur. Toutefois les chances ne se montraient pas toujours favorables à ces forbans de nouvelle sorte; car dans une rencontre qu'ils eurent avec les matelots de *l'Artémise,* et qui fut d'autant plus chaude que le butin devait être considérable et que la haine nationale se mit de la partie, nos gens, quoique en petit nombre, mais presque tous maîtres d'arme ou bâtonnistes, par conséquent tapageurs de leur nature, remportèrent une victoire complète; mais non pourtant sans quelques bons horions, qui envoyèrent à l'hôpital la plupart des vainqueurs, dont, malgré cela, les récits belliqueux enflammèrent si bien l'esprit aventureux de leurs camarades, que je me vis forcé de consigner à bord pendant quelques jours l'équipage tout entier, autrement les mauvais lieux du chef-lieu de Van-Diemen auraient été bientôt mis à sac.

Je fis d'autant mieux de prendre ces précautions pour arrêter le désordre, que la police, habituée sans doute à de pareilles histoires, ne s'en émut nullement et me confirma ainsi dans la mauvaise opinion que j'avais conçue dès longtemps de la composition de son personnel, et de la négligence que celui-ci apporte dans l'accomplissement de ses importants devoirs au milieu d'une pareille population.

Comment, du reste, pourrait-il en être autrement, lorsque tous ses agents, excepté les principaux chefs, sont des convicts choisis parmi leurs camarades, non sans doute à cause de leur bonne conduite ou de leurs bons principes, mais tout simplement à cause de

leur intelligence et de leur activité. De là il arrive ce à quoi on devait s'attendre naturellement, que les agents de police ne valent pas mieux que les coquins dont ils sont chargés de surveiller la conduite. Aussi existe-t-il entre les surveillants et les surveillés une sorte de sympathie, voire même une communauté d'intérêts qui fait qu'à l'exception peut-être de Sidney, il n'y a pas, je crois, de lieu au monde où la dépravation des basses classes soit plus effrayante qu'à Hobart-Town. L'ivrognerie y est poussée à un point vraiment incroyable; les meurtres, les vols qualifiés, y sont plus nombreux, proportion gardée, qu'à Londres ou à Paris; et pourtant Van-Diemen est une colonie pénitentiaire destinée à l'amendement des malfaiteurs de la métropole, et pour laquelle celle-ci a dépensé des sommes prodigieuses. Tels sont les résultats que la Grande-Bretagne a retirés de la déportation. Bientôt nous verrons les moyens qu'elle allait employer pour la rendre à la fois moins dispendieuse et plus efficace, et quels étaient les succès que l'avenir semblait lui réserver dans cette nouvelle voie.

J'avais donc été à même d'apprécier le matin combien étaient vraies les plaintes que j'entendais élever de toutes parts au chef-lieu de la Tasmanie, contre la démoralisation effroyable des classes inférieures, l'incurie de la police, ou pour mieux dire, l'impossibilité où se trouve l'autorité locale d'empêcher le désordre, tant celui-ci est poussé loin, et tant les moyens dont elle dispose pour l'arrêter sont faibles et insuffisants. Non moins favorisé le soir par les circonstances, je de-

vais voir réunies à un bal dans les salons du gouverneur, toutes les notabilités, tant de la ville que de la campagne, c'est-à-dire cette haute société que j'avais, comme observateur, tant d'intérêt à connaître, et que j'espérais pouvoir étudier à son tour dans cette circonstance extraordinaire. Mon attente se trouva d'autant mieux remplie que ce fut la bonne et gracieuse lady Franklin elle-même qui m'introduisit auprès de ses nombreux hôtes, dont la liberté du bal et l'aide de plusieurs cicérones aussi spirituels que complaisants[1], me mirent à même d'observer à loisir les manières et la tenue.

Cette nombreuse réunion était composée d'employés du gouvernement, de riches marchands du chef-lieu, et surtout des familles de colons auxquelles la proximité de leurs propriétés avait permis de se rendre à la fête donnée par les premières autorités à toutes les notabilités de la colonie, et qui, à mon grand étonnement, me semblaient pour la plupart étrangères aux maîtres de la maison et même aux citadins, tant il existait peu de relations sociales entre ces derniers et les habitants de l'intérieur.

Il faut convenir aussi qu'il y a entre eux, sous tous les rapports, une différence dont je fus frappé dès le premier coup d'œil. Autant les fonctionnaires de l'État et les sommités du commerce étaient faciles à reconnaître par leurs manières aisées et distinguées, par les toilettes de bon goût des dames de leurs familles, autant celles-ci se montraient aimables et avenantes pour les étrangers; autant leurs compatriotes des

champs me parurent arriérés à cet égard, et peu disposés à nous faire les honneurs du pays.

Peut-être aussi faut-il attribuer ces dispositions, qui furent d'autant plus remarquées des danseurs de *l'Artémise*, que parmi ces dames bon nombre étaient jeunes, fraîches et montraient à la fois de jolies figures et des tailles bien prises, quoique, sans presque aucune exception, leurs parures fussent très-peu favorables à la beauté; peut-être, dis-je, faut-il attribuer ces dispositions fâcheuses pour nous chez la plupart des individus des deux sexes accourus de la campagne chez lady Franklin, bien moins à un sentiment de malveillance, qu'à l'embarras qu'éprouvent toujours, en entrant dans un salon rempli de monde, les personnes vivant constamment sur leurs terres, surtout quand elles s'attendent à y rencontrer des censeurs fort peu indulgents.

Tel était, en effet, le cas où se trouvait cette partie des hôtes du gouverneur; et je n'eus pas besoin d'observer longtemps pour deviner que la société réunie sous mes yeux, quoique composée de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans les classes élevées de la population de Van-Diemen, n'en était pas moins divisée en plusieurs coteries animées de sentiments fort peu charitables les unes envers les autres; et qu'il avait fallu une occasion aussi solennelle, pour les décider à se réunir sur le même terrain.

Quand j'avais visité Hobart-Town en 1831 et assisté à des réunions du même genre chez le gouverneur, la haute société n'était pas en proie à ces jalousies,

à ces fâcheuses rivalités; elle ne se composait encore que des fonctionnaires publics, soit en fonctions, soit devenus colons, et de quelques riches négociants ou habitants venus d'Angleterre. Tenues sous le joug de préjugés hautains et sous une sorte de réprobation morale, les familles des convicts libérés n'osaient pas encore, malgré l'opulence où bon nombre d'entre elles étaient parvenues par leur industrie, entrer en lutte avec les deux classes dont j'ai parlé plus haut. Puis comme l'autorité d'airain du colonel Arthur tenait alors chacun dans sa sphère sociale, les rivalités flagrantes étaient à peu près impossibles.

Mais en quelques années, sous la douce et paternelle administration de sir John Franklin, le mal avait fait de rapides progrès; et je trouvai en 1839 la société d'Hobart-Town attaquée des mêmes maladies morales que j'avais observées chez celle de Sidney sept années auparavant. Comme au chef-lieu de la Nouvelle-Galles du Sud, les agents du pouvoir et la classe riche de la population formaient une sorte d'aristocratie tasmanienne, s'efforçant de dominer par tous les moyens possibles les classes moyennes et inférieures; mais de même aussi qu'à Sidney, elles trouvaient à compter avec ces dernières qui, ayant reçu de nombreux renforts d'Angleterre, et contenant dans leur sein des hommes capables, d'un esprit ardent, jaloux, indépendant comme en fournissent dans tous les pays les professions libérales, voulurent briser un joug qu'elles détestaient, et y parvinrent avec d'autant moins de peine, que les émancipés (ainsi appelle-t-on les convicts

libérés et leurs familles) s'empressèrent naturellement de faire cause commune avec elles afin de venger leurs injures passées. Ainsi donc se trouvaient d'un côté le pouvoir et les richesses qui exercent toujours un grand ascendant sur les masses; alors que de l'autre se montraient réunis avec toutes leurs redoutables conséquences pour les hautes classes de la société, le talent de la parole et du style, en même temps que cet esprit d'agression, cette unanimité de dispositions malveillantes à l'égard de tout ce qui est élevé dans l'ordre social, et dont la presse locale, devenue libre, se montra la fougueuse interprète.

Si le parti de l'aristocratie n'eût été formé que d'éléments homogènes ou du moins fortement unis entre eux et cimentés par des intérêts communs, il aurait pu, maître comme il l'était de l'oreille des premières autorités, résister au torrent démocratique pendant quelque temps encore, en employant les moyens de captation ou d'intimidation au besoin, ou en faisant des concessions en temps opportun; mais la zizanie, les rivalités fermentaient dans son sein; elles divisaient entre eux les principaux fonctionnaires dont les uns, imbus des principes d'absolutisme du précédent gouverneur, poussaient aux mesures sévères et arbitraires à la fois contre les opposants; tandis que leurs collègues venus d'Europe à la suite de sir John Franklin, penchaient de même que celui-ci pour les moyens de douceur et de conciliation. Or, comme les membres influents de chaque parti entraînaient et enchaînaient à leur suite une foule de subordonnés ou

de créatures, le moment arriva où la première autorité se trouva isolée, pour ainsi dire, au milieu de fonctionnaires désunis qui, au lieu de se disputer entre eux, auraient dû, au contraire, se grouper autour d'elle pour la mettre à même de réaliser ses excellentes intentions en faveur de la colonie.

La presse, de son côté, profitant de ces fâcheuses circonstances, attisait la discorde, battait en brèche l'influence, la réputation des membres les plus distingués de l'administration; au point que, succombant sous les fatigues d'une lutte incessante, convaincus de l'impossibilité, reconnue, du reste, par tous les partis, de résoudre tant de graves questions d'une manière favorable aux vrais intérêts du pays, la plupart d'entre eux se montraient complétement découragés et se disposaient à abandonner la partie pour retourner en Europe.

A ces causes de dissension, d'autres causes venaient encore se joindre; et qui, pour être d'un tout autre genre, n'en empêchaient pas moins la paix morale de la colonie de faire des progrès. Les ministres de ces sectes dissidentes, si intolérantes, si fanatiques et en même temps si multipliées chez nos voisins, ces ministres, dis-je, pour lesquels les nombreux avantages dont jouissaient leurs collègues de l'Église anglicane, considérée comme religion de l'État, étaient un sujet de récriminations dont bien souvent retentissaient les échos de la chaire, ne s'entendaient pas davantage entre eux et donnaient ainsi à leurs ouailles de mauvais exemples que celles-ci ne suivaient qu'avec trop

d'empressement. Il était arrivé de là que chaque congrégation se trouvant, en raison de la faiblesse de la population libre de la colonie, trop peu nombreuse et par conséquent pas assez riche pour fonder des établissements de charité, il était arrivé, dis-je, que les institutions de ce genre s'étaient fort peu multipliées, contrairement à ce qui se voit généralement chez nos voisins; et tel était l'embarras qu'éprouvait le gouvernement dans le choix des ministres pour diriger, tant au temporel qu'au spirituel, les écoles dont il désirait doter les divers quartiers de la colonie pour l'instruction des enfants, que de ce côté-là aussi ses bonnes intentions étaient complétement paralysées. Enfin, ce fatal esprit d'intolérance, se mêlant chez les dames aux rivalités de rang et de fortune, non-seulement s'opposait à la formation de ces associations charitables dont les résultats sont si avantageux aux basses classes sous le double rapport de leur moralisation et du soulagement des malheureux, mais encore empêchait les relations intimes entre la plupart des familles; en sorte qu'elles ne se voyaient que dans les grandes réunions semblables à celle où je me trouvais chez le gouverneur; et encore n'en sortaient-elles, la plupart du temps, que moins disposées qu'auparavant à la conciliation.

Mais, dira le lecteur, et avec raison, il n'est pas besoin d'aller aux terres australes pour connaître cette maladie morale; on peut l'observer parfaitement dans presque toutes nos villes de province, et même quelquefois au sein du grand monde de nos capitales. Aussi

n'en ai-je parlé qu'afin d'expliquer une des véritables causes, suivant moi, de cette sévérité de manières, de cette absence d'urbanité qu'on remarque chez beaucoup de colons de Van-Diemen, même des rangs élevés, et qui empêche les étrangers d'apprécier au premier abord, tout ce qu'il y a de bon, de généreux dans leur caractère. Quel regret n'ai-je pas éprouvé en voyant des hommes dont j'entendais l'éloge dans la bouche de leurs concitoyens, appelés devant les tribunaux et condamnés à une peine correctionnelle pour s'être vengés à coups de poing de quelque injure privée ou bien d'un méchant article de journal dont ils faisaient les frais! J'ajouterai, avec le même regret, que ces histoires scandaleuses se renouvelaient malheureusement souvent, et, en raison de cela probablement, ne causaient aucune espèce de répulsion ni même d'étonnement dans la société.

Malgré le soin avec lequel j'observais au bal cette même société pour reconnaître les symptômes du mal qui la tourmentait, je n'y serais peut-être que bien imparfaitement parvenu, si le gouverneur et lady Franklin ne m'eussent mis en rapport avec plusieurs personnages des plus notables de la colonie, dont la conversation spirituelle et les connaissances locales devaient être à la fois pour moi une source d'agréables distractions et de précieux renseignements. Aussi, pendant que les colonnes britanniques, les contredanses françaises et les valses se succédaient sans interruption et avec une animation toujours croissante, grâce à une excellente musique ou mieux encore, je

crois, aux infatigables danseurs de *l'Artémise*, je recueillais une foule de détails sur les personnes comme sur les choses qui passaient sous mes yeux.

J'avais part, ainsi que tous mes officiers, aux gracieuses attentions de la maîtresse de la maison qui voulut bien, faisant une exception bien flatteuse en ma faveur, m'admettre, et à côté d'elle, au souper auquel les dames seules assistaient. Je pus donc jouir d'un charmant coup d'œil. Toutes ces jeunes femmes, les unes blanches comme des lis, les autres brunes, aux yeux noirs, dont les traits de même que les charmes témoignaient très-éloquemment en faveur de la nouvelle génération née sous le soleil d'Australie, composaient un parterre de fleurs plus fraîches, plus brillantes les unes que les autres, auxquelles, il faut le dire, les couleurs un peu trop voyantes, peut-être, des toilettes donnaient un très-vif éclat. Le festin était fort beau; les œuvres d'un pâtissier français, établi depuis peu de temps à Hobart-Town, y figuraient d'une façon tout à fait séduisante; aussi, ces dames, point encore habituées, du moins pour la plupart, à ces friandes merveilles, leur firent-elles un très-bienveillant accueil.

Mais bientôt il fallut laisser la place aux hommes qui, généralement chez nos voisins, ne se montrent guère disposés, en pareille circonstance, à laisser le beau sexe passer avant eux; et, au signal donné par ma voisine à table, nous rentrâmes dans les salons qu'abandonnèrent promptement les danseurs dont bientôt les éclats de gaieté et les toasts bruyants nous

annoncèrent la présence dans la salle à manger. Il était tard, et pendant que lady Franklin s'occupait des belles délaissées, je me sauvai à bord, fort content mais très-fatigué de ma journée; et cependant je devais prendre encore sur mon sommeil le temps nécessaire pour consigner sur le papier les diverses notes que j'avais recueillies dans la soirée; notes qui devaient être comparées, avant d'être adoptées comme vraies par moi, avec celles que je comptais recueillir dans les parties de plaisir auxquelles mes aimables connaissances de la soirée m'avaient invité.

Au nombre de ces parties de plaisir figuraient en première ligne ma visite à une belle propriété située auprès de Lance's-Town, c'est-à-dire de l'autre côté de l'île, et par conséquent à une assez grande distance d'Hobart-Town, dont je ne m'étais éloigné encore que pour voir Richmond, jolie petite ville sans doute et placée dans une position charmante, mais qui soumise nécessairement, en raison de son voisinage du chef-lieu aux mêmes conditions morales et matérielles de gouvernement que celui-ci, ne pouvait offrir par conséquent aucun sujet nouveau de quelque importance à mes observations, alors pourtant que j'avais tant besoin de voir les choses par moi-même, afin d'acquérir une idée aussi juste que possible de la véritable situation de la colonie, au milieu de toutes les versions contradictoires que j'entendais émettre autour de moi par des personnes recommandables pourtant, non moins par leur capacité, leur expérience que par le rang élevé qu'elles occupaient dans la société.

Ce fut donc avec un véritable empressement que le surlendemain du bal je me rendis, vers six heures du matin, au bureau des *stage coachs* ou diligences légères, faisant trois fois par semaine le transport des voyageurs du chef-lieu à Lance's-Town, seconde ville de la colonie, située sur la rive septentrionale de Van-Diemen et au bord du détroit de Bass.

Je trouvai tous mes compagnons de route des deux sexes avec leurs petits paquets, aussi exacts que moi au rendez-vous; et j'avoue qu'ayant jeté successivement les yeux sur notre commun véhicule, espèce de berline de poste attelée de quatre chevaux, puis sur la société nombreuse qu'il devait contenir avec armes et bagages, je conçus de l'inquiétude pour mes aises pendant la route, d'autant plus que ma place me confinait dans l'intérieur; mais je fus promptement rassuré : les paquets disparurent jusqu'au dernier au fond des coffres de la voiture; un ministre et plusieurs dames occupèrent le dedans de la caisse; le cocher partagea son siége avec un amateur de chevaux; enfin mon amphitryon, un monsieur de sa connaissance et moi nous occupâmes la banquette installée sur l'impériale, qui, d'ordinaire est réservée chez nos voisins aux gens comme il faut, contrairement aux usages établis chez nous. D'abord la température plus que fraîche de l'atmosphère encore chargée des vapeurs de la nuit, me fit trouver mon poste élevé un peu trop aéré, surtout quand la voiture, entraînée par un vigoureux attelage, commença à fendre l'air avec rapidité; mais le soleil en s'élevant de plus en plus au

dessus de l'horizon fit bientôt disparaître cet inconvénient dont j'aurais été du reste dédommagé dans tous les cas par l'attrait qu'avait pour moi la conversation de mon futur hôte, homme distingué, jouissant à juste titre de l'estime des premières autorités, et celle de mon autre partner de la banquette dont l'esprit gai, un peu satirique sinon frondeur, faisait un contraste aussi amusant qu'utile pour moi, avec l'optimisme gouvernemental de notre compagnon. Aussi Dieu sait si, par mes questions, mes observations parfois malicieuses, je le confesse, je les mis souvent aux prises afin de découvrir la vérité à la faveur de la discussion; moyen souvent employé par moi dans mes longs voyages, et toujours avec un nouveau succès, malgré le mutisme que les étrangers et surtout les Anglais affectent souvent avec les voyageurs.

Dans ce moment il me servit parfaitement; car chaque instant amenant sous mes yeux des objets nouveaux pour moi, j'avais besoin sans cesse de renseignements, et je trouvais toujours mes deux cicérones disposés à me les donner. Rarement ils étaient d'accord, il est vrai, mais en prenant le milieu entre leurs opinions opposées, j'approchais bien près de la réalité.

Cependant nous avions laissé derrière nous Hobart-Town et ses rues extérieures bordées de petites maisonnettes données presque toutes, ainsi que le terrain qu'elles occupaient, à des soldats licenciés par l'État, comme récompense de leurs services passés. Elles

me parurent généralement nettes, bien entretenues ainsi que les petits jardins qui les entouraient. Des femmes, des enfants bien propres et en bonne santé se groupaient aux portes pour nous voir passer. Cette fois je n'entendis autour de moi qu'une approbation unanime donnée à cette noble générosité du gouvernement britannique envers ses vieux et dignes serviteurs, que du reste il n'oublie jamais, alors même qu'ils l'ont servi à l'autre extrémité du monde. Mais quand, avançant toujours, la voiture fut parvenue après avoir traversé des cantons de plus en plus déserts, de plus en plus arides, sur les bords de la Derwent à un endroit où il fallait traverser cette rivière au moyen du bac qu'un courant rapide menaçait à chaque instant d'engloutir, la discussion recommença; après l'avoir écoutée avec attention, je crus devoir me ranger à l'avis du membre de l'opposition.

Voyez, disait-il en me montrant du doigt au moment où nous entrions pêle-mêle avec les chevaux dans le bac très-agité par la houle que soulevait une forte brise de nord, la longue jetée en maçonnerie non encore achevée, construite dans le but de rétrécir le cours de la rivière fort large, il est vrai, mais peu profonde en cet endroit; voyez ce massif de pierres aussi mal bâti que mal placé; il a coûté en main-d'œuvre et en matériaux des sommes tellement exagérées, que pour y faire face on a été forcé d'épuiser les ressources financières de la colonie; quand tout, même la situation des rives, facilitait l'établissement d'un pont de fer suspendu qui aurait coûté beaucoup

moins cher et remplacé avec avantage le bac qui souvent ne peut braver sans des risques graves les mauvais temps de l'hiver.

Une semblable amélioration était d'autant plus nécessaire, que ce passage fait partie de la grand'route qui traverse l'île du nord au sud, et relie par conséquent les principaux cantons de la colonie entre eux et avec le chef-lieu. Aussi est-elle demandée depuis longtemps par la population qui se plaint également que tous les chemins vicinaux venant aboutir à cette grand'route et celle-ci elle-même, sont si mal entretenus, qu'il arrive fréquemment que les communications restent parfois interrompues plusieurs jours de suite durant la mauvaise saison et sont difficiles en tout temps. De façon que les productions des cantons environnants, qui pourraient si aisément, au moyen de communications convenables, parvenir à l'endroit dont nous parlons et de là être rapidement transportées au chef-lieu sur les nombreux bateaux de dix à vingt tonneaux que je voyais amarrés au pied de la jetée, n'arrivaient au bord de la mer que très-lentement et avec une grande difficulté. Mais, ajoutait mon interlocuteur, on a dépensé énormément d'argent pour mettre à fin des travaux aussi grandioses qu'inutiles au bien général, afin d'établir des voies de communication qui ne servent à rien, entre autres une large et longue route taillée au pic et à la mine dans les flancs d'une montagne, qui, traversant des campagnes stériles et désertes, n'a d'importance que pour la propriété privée à laquelle elle aboutit. On a jeté sur de simples

ruisseaux des ponts dignes des Romains et construits dans le seul but probablement de faire parvenir le nom de l'ingénieur à la postérité; tandis que de véritables rivières, quand elles sont gonflées par les pluies, voient souvent de nombreux voyageurs arrêtés sur leurs bords durant des semaines entières faute de moyens pour les traverser.

A ces terribles arguments contre l'administration coloniale, notre conservateur répondait que toutes ces fautes, dont au reste il ne disconvenait pas, appartenaient à une époque reculée, et ne devaient nullement être imputées au gouverneur actuel qui les avait trouvées en grande partie accomplies, et n'était occupé depuis plusieurs années qu'à doter le pays de monuments publics vraiment utiles, autant que le lui avaient permis non-seulement l'extrême pénurie du trésor, épuisé dès longtemps par les énormes dépenses dont nous avions les résultats sous les yeux, mais encore les obstacles sans cesse renaissants que les colons eux-mêmes opposaient la plupart du temps au tracé des routes, sous le prétexte que celles-ci passaient trop près ou trop loin de leurs propriétés; ou bien en refusant de s'entendre entre eux pour établir le bornage de leurs terres ou seulement pour fixer les limites des principaux districts de la colonie.

Quoique chacune de ces opinions opposées fût sensiblement entachée d'exagération, je n'en fis cependant pas moins mon profit, tout en m'imposant une parfaite neutralité, jusqu'au moment où de nouveaux débats entre mes compagnons de route m'auraient

mis à même d'apprécier davantage de quel côté se trouvait la vérité.

Dans ce moment, j'en conviens, je commençais à trouver quelque chose de fondé dans les arguments du champion de l'administration; tant j'étais séduit non moins par le mouvement, l'activité qui régnaient autour de nous, que par la charmante perspective qu'offrait à ma vue les belles plaines à travers lesquelles serpentait la Derwent avant de porter ses eaux à la mer.

Sur le premier plan de ce beau tableau étaient de nombreuses bandes d'ouvriers occupés activement à terminer la maçonnerie du bout extrême de la jetée dont il a été question plus haut. Une belle caserne pour les soldats, des baraques pour les convicts employés aux travaux, s'élevaient à mi-côte d'une colline dont la rivière baignait le pied; puis en tournant les yeux un peu vers la gauche, j'apercevais celle-ci emportant vers Hobart-Town sur ses eaux bleues et alors tranquilles une foule d'embarcations. Ses rives étaient découpées par une multitude de jolies petites anses au fond desquelles se montraient de gracieuses habitations dont les murs blancs et les toits rouges tranchaient de la manière la plus agréable sur la verdure des champs cultivés qui les entouraient. Enfin un bateau à vapeur transportant des passagers du chef-lieu à la côte opposée et qui laissait dans l'air une longue trace de fumée derrière lui, achevait de donner à cette charmante perspective une teinte tout à fait pittoresque.

J'étais sous ces agréables impressions quand le bac,

ayant enfin touché la rive gauche malgré un très-fort courant, nous remontâmes sur l'impériale de la voiture qui reprit avec une nouvelle vitesse sa course vers la petite ville de Bright-Town, située à seize milles du chef-lieu, et où nous devions déjeuner. La campagne que nous parcourûmes jusque-là me parut un peu triste; le sol s'y montrait sablonneux, aride presque partout; toutefois le voisinage du chef-lieu ainsi que de la Derwent y entretenait une certaine vie. Des deux côtés du chemin nous apparaissaient de temps à autre des fermes et des maisons de plaisance entourées de plantations ou de champs dont les barrières venaient, en serpentant à travers la campagne, border parfois la route que nous suivions. Mais la perspective reprit son premier charme quand, approchant de la station, nous vîmes tout à coup, à un tournant du chemin, la belle plaine qui entoure Bright-Town. La récolte était commencée. Des bandes de moissonneurs affairés s'occupaient, les uns à scier le blé dont les épis jaune d'or attestaient la complète maturité, les autres à en construire de hautes meules qu'entouraient de grandes charrettes apportant les gerbes fournies par les champs les plus voisins. Enfin, de tous côtés régnaient le mouvement et l'activité intelligente; au point que j'aurais pu croire, à la distance où nous étions, avoir sous les yeux autant de ruches d'industrieuses abeilles. Au sommet de chaque ondulation du terrain se montraient une habitation de plaisance ou de vastes bâtiments d'exploitation avec leurs jardins et leurs vergers, annonçant la

présence de l'abondance et de la prospérité. Toutefois, comme il était dix heures, et que mon admiration pour les beautés de la nature australe embellie par notre civilisation, ne produisait pas sur mon estomac, à jeun depuis la veille, le même effet magique que sur mon esprit, j'arrivai avec un véritable plaisir à l'auberge où nous devions déjeuner.

Au milieu des réflexions que m'inspiraient tant de choses intéressantes qui m'occupaient depuis le matin, s'étaient glissées quelques craintes horriblement matérielles, je l'avoue, que m'avait suggérées la faim qui, chez moi, se faisait sentir de plus en plus à mesure que la matinée avançait, touchant le genre de déjeuner qui nous attendait. Mais au premier coup d'œil j'eus la douce certitude que mes craintes étaient sans fondement, quand la voiture, rendue au terme de cette première partie de sa course, s'arrêta devant une jolie maison, assez vaste pour sa destination, située entre la grande route et un fort beau jardin potager, enfin présentant dans toutes ses parties l'image de l'ordre et de la propreté.

Le festin fut en tout point digne du logis : on nous servit du bœuf et du mouton excellents, des végétaux d'Europe à profusion et un certain civet de kangourou enleva l'approbation de tous les convives. J'y fis honneur avec d'autant plus d'empressement, que j'avais appris par mes compagnons de voyage que, sous le rapport culinaire comme sous tous les autres, la seconde partie de ma pérégrination ne devait pas être aussi attrayante que la première.

En effet, nous n'étions remontés que depuis quelques moments en voiture, et j'avais eu à peine le temps d'apprendre comme quoi Bright-Town fait un commerce important de grains et de légumes avec le chef-lieu, que déjà l'aspect général du pays avait sensiblement changé. A cette végétation si riche, si variée, que je venais d'admirer quelques moments auparavant, avait succédé une verdure flétrie, maigre comme le sol qu'elle recouvrait. Je revoyais ces terres blanchâtres, sablonneuses dont l'aspect désolé m'avait attristé l'âme le matin; et qui me parurent d'autant plus tristes que çà et là, le long du chemin, se laissaient apercevoir dans leur misérable nudité des chaumières de pauvres émigrants.

La plupart de ces chaumières n'étaient que des huttes construites avec des broussailles et de l'écorce d'arbre, laissant de larges passages au vent et à la pluie. Quelques-unes, moins chétives, étaient formées de gros pieux enfoncés dans le sol, joints entre eux par des traverses servant à soutenir des murs faits de terre glaise et un toit en essentes tirées des bois voisins comme les autres matériaux.

Au lieu d'être rapprochées autant que possible les unes des autres, ainsi que semblait le conseiller l'intérêt mutuel de leurs malheureux hôtes, ces misérables demeures étaient, au contraire, de même que les splendides habitations de Bright-Town, séparées entre elles par de grandes distances, visiblement dans la même intention que chez les riches propriétaires,

celle de s'isoler des voisins; et pourtant tous ces émigrants, sans presque aucune exception, avaient l'air souffrant et découragé. Je les voyais avec un sentiment de pitié, que partageaient mes deux compagnons de voyage, assis nonchalamment sur le sol, à la porte de leurs cabanes, le mari d'un côté, la femme et les enfants de l'autre, tandis que le petit jardin, situé derrière la cabane, restait improductif faute de bras pour le cultiver. Enfin, les individus comme les choses, portaient le sceau fatal de l'abandon, de l'isolement, de la profonde misère, et une teinte de sauvagerie qui froissait chez moi tous les sentiments d'humanité et de philanthropie. Étaient-ce bien là, me demandais-je, ces terres australes que les Européens considèrent comme la terre promise pour ceux de leurs compatriotes pauvres et malheureux qui peuvent y débarquer? étaient-ce bien là ces émigrants dont j'entendais vanter depuis si longtemps, par nos voisins, l'heureuse existence? Mais vraiment les convicts sont cent fois moins malheureux qu'eux. En effet, qu'ils soient employés chez les colons ou bien aux travaux publics, leur nourriture est aussi saine qu'abondante, leurs vêtements chauds et propres; ils sont au moins, la nuit et durant les moments de repos, tout à fait à l'abri de l'intempérie des saisons. Jouissent-ils d'une liberté temporaire en attendant leur complète libération, le gouvernement lui-même s'occupe de leur fournir des moyens d'existence, dans le cas, assez rare, où ils n'en trouveraient pas chez leurs camarades libérés avant eux. Enfin, des philan-

thropes ne veillent-ils pas avec une sollicitude bien touchante à leur bien-être, à leur avenir; tandis que les pauvres émigrants, parce qu'ils sont d'honnêtes gens, point débauchés, point ivrognes, du moins à leur arrivée aux terres australes, sont abandonnés, la plupart du temps, sans conseils, sans appui, à la merci des vendeurs de terre et des usuriers ?

Mais n'en est-il pas de même chez nous ? n'a-t-on pas vu depuis longtemps, et récemment encore, une foule de membres notables de nos assemblées législatives montrant une pitié bien dangereuse pour les intérêts de la société, venir plaider à la tribune, au nom de la philanthropie, la cause de ces voleurs et de ces assassins, que la juste vengeance des lois a conduits au bagne; et imposer au pays d'énormes sacrifices pour améliorer leur sort; alors que des milliers d'honnêtes familles, réduites par les inondations de nos grands fleuves à la dernière misère, n'obtenaient qu'avec peine de ces législateurs philanthropes quelques chétifs secours ? Je me gardai bien, par amour-propre national, de faire part de ces réflexions à mes deux voisins; pendant qu'avec une complète unanimité de sentiments, cette fois, ils m'expliquaient le genre des obstacles que les émigrants rencontraient à leur établissement dans la colonie. Ne possédant pas de capitaux, disaient-ils, et le gouvernement ne cédant les terres qu'au comptant, en exécution d'une mesure fatale aux intérêts matériels de la colonie, ces pauvres gens sont forcés d'emprunter aux usuriers, à des conditions très-dures, les capitaux dont ils ont be-

soin, ou bien de s'adresser aux capitalistes qui par spéculation, ayant acheté des districts tout entiers, vendent les terrains le plus cher possible, tout en prenant mille précautions bien lourdes pour l'acquéreur, afin de le contraindre, sous peine de spoliation, à payer sa dette dans le terme fixé. De manière que les petits émigrants ne deviennent propriétaires qu'au prix de mille sacrifices, auxquels ils espèrent d'abord pouvoir faire face à force de travail et d'industrie; mais bientôt cet espoir est déçu, et d'autant plus vite que la plupart du temps les parcelles du sol ainsi concédées sont prises, ainsi que nous en avions la preuve irrécusable sous les yeux, dans des contrées peu fertiles, mal arrosées et presque toujours privées de communications faciles avec les grands centres de population.

Ce fatal mode de concession des terres appartenant à la couronne a été bien souvent attaqué dans les chambres d'Angleterre, sans qu'on ait pu obtenir qu'il fût modifié, de façon que la classe des émigrants habitués aux travaux de la campagne, classe dont la colonie a tant besoin, trouvant beaucoup plus de facilité dans l'acquisition des terrains du domaine royal, susceptibles de culture, restent dans le pays au lieu de se diriger comme ils le faisaient en grand nombre vers les établissements britanniques nouvellement fondés sur les côtes occidentales et méridionales de l'Australie, où le sol était pour ainsi dire au premier occupant, tant les concessions s'y faisaient aisément et à bas prix. En Tasmanie, au contraire, ainsi que

nous l'avons expliqué plus haut, elles sont généralement fort chères, surtout celles que la fertilité du sol ou la proximité des villes font rechercher; mais malheureusement leur nombre est très-borné et on peut les comparer à de véritables oasis au milieu de campagnes souvent sablonneuses et parsemées de cailloux, comme on en rencontre beaucoup à Van-Diemen.

J'eus bientôt occasion de vérifier combien cette assertion de mes deux guides était juste. Le matin, je l'avais devinée avant de traverser les campagnes fertiles de Bright-Town; l'après-midi j'en fus frappé bien davantage encore quand après avoir voyagé durant plusieurs heures à travers une contrée triste et rocailleuse, nous nous trouvâmes subitement et presque sans aucune transition au bord de la petite vallée de Bagdad qui nous offrit un coup d'œil plus gracieux peut-être, mais moins grandiose que celui dont nous avions joui à notre première station.

La végétation, aussi riche que variée, qui couvrait comme un beau tapis vert les flancs des collines, était émaillée de maisonnettes aux murs blanchis à la chaux, aux toits rouges, aux abat-vent verts et que le feuillage des arbres fruitiers qui les entouraient semblait vouloir cacher coquettement à nos regards.

Même activité, même mouvement dans les champs que dans la plaine de Bright-Town; et, comme pour rendre l'analogie plus frappante encore, une jolie auberge bien proprette, bien confortable, à la porte de laquelle se pressaient une foule de cavaliers et de

piétons : ce qui me fit penser et avec juste raison que la vallée de Bagdad était un des riches districts de Van-Diemen. J'aurais bien désiré m'y arrêter quelques instants; mais comme l'heure du repos n'était arrivée ni pour l'attelage, ni pour les voyageurs, ils durent continuer leur route. Mon regret eut d'autant plus de durée, que bientôt nous nous trouvâmes de nouveau au milieu de cantons presque sans culture et à peine habités.

Cependant l'aspect général du pays n'était plus le même que celui des cantons que nous avions précédemment traversés. Là, j'avais vu la nature tasmanienne subissant le joug des laboureurs venus de l'ancien monde, mais non sans leur avoir fait acheter sa défaite au prix de bien des travaux, de bien des sueurs souvent inutiles; ici, au contraire, elle se montrait dans toute la splendeur de sa sauvage indépendance et paraissant braver les efforts de la civilisation précédée de la hache et de la charrue.

Sur notre droite s'étendaient des campagnes revêtues d'une herbe haute et touffue, refuge de myriades de sauterelles dont nous entendions le monotone bruissement; interrompu seulement par les cris des troupes d'oiseaux que notre passage avait effrayés et parmi lesquels se distinguait par son joli plumage, la corneille au collier blanc, cette avide ennemie des moissons et à qui, en conséquence, les cultivateurs australiens font une guerre sans trêve ni merci. A gauche, une perspective d'un autre genre se déroulait à nos regards. Du sein de la couche de vé-

gétation, dure et flétrie par un soleil brûlant, qui couvrait au loin la terre, surgissaient çà et là d'abrupts massifs de rochers et des bouquets d'eucalyptus au feuillage sombre. Enfin au delà et à l'horizon peu lointain, ce tableau était comme encadré par la chaîne de hautes terres qui, dans cette partie de l'île, bordent les côtes de Van-Diemen. Quoique ces montagnes fussent à plusieurs lieues de la route que nous parcourions, elles semblaient nous toucher; et, grâce aux renseignements topographiques que me donnaient mes compagnons de voyage, je pouvais distinguer aisément, au-dessous de leurs sommets sourcilleux alors couverts de neige, et entourés de forêts vieilles comme le monde qui descendaient par étages jusqu'aux plaines, je distinguais, dis-je, quelques beaux lacs dont la surface bleuâtre et les eaux brillantées par les rayons du soleil, produisaient un effet vraiment magique au milieu des masses de verdure qui les entouraient.

Ces forêts, les seules peut-être de l'île qui aient échappé à la fureur de déboisement dont les émigrants se sont montrés animés depuis la fondation de la colonie; et cela, grâce à la position très-escarpée qu'elles occupent, ainsi qu'au manque de voies de communication avec les lieux habités, ces forêts, dis-je, servent à arrêter les nuages qui ne rencontrant, dans les autres parties de l'île, que des terres dénudées au-dessus desquelles les fait passer rapidement le vent de nord-ouest qui règne presque constamment dans ces parages de l'hémisphère austral, vont se perdre dans l'Océan; abandonnant ainsi en proie à de longues et fréquentes

sécheresses, ces contrées où des pluies périodiques entretenaient autrefois, en toutes saisons, une superbe végétation.

Jusqu'à présent, les bords de ces beaux lacs, de ces vastes réservoirs d'eau, ont servi seulement de repaireà des bandes de convicts déserteurs fuyant la rigueur des lois et ne sortant de ces lieux presque inaccessibles que pour aller piller les fermes les moins éloignées. Mais un jour viendra sans doute où, par suite de l'accroissement de la population, ces plaines inhabitées que nous parcourions, se couvriront aussi de cultivateurs. Alors ces forêts seront exploitées et les eaux des lacs, prudemment épanchées sur les terrains inférieurs par la main de l'industrie, porteront au sein de ces derniers l'abondance et la fertilité.

La plupart des autres cantons de Van-Diemen ne doivent guère prétendre à un semblable avenir. Partout la hache a détruit les bois qui les couvraient presque entièrement; de façon que beaucoup d'entre eux, surtout ceux qui sont situés sur le versant occidental des montagnes dont je viens de parler, sont exposés en première ligne aux terribles vents du large et condamnés par conséquent à une stérilité presque éternelle. Il en est un pourtant qui, malgré sa position sur les bords de la mer et dans la partie nord de l'île, semble préservé de cette calamité. Ce canton doit un aussi précieux avantage, non-seulement aux hautes terres par lesquelles il se trouve abrité du côté du nord-ouest, mais plus encore peut-être à la concession qui en a été faite à une compagnie formée à Londres, rendue à

peu près indépendante du gouvernement de la Tasmanie, avant que les émigrants, arrêtés par la difficulté des communications entre Hobart-Town et ce canton isolé, abordable alors seulement par mer, eussent pu le traiter avec la même aveugle insouciance de l'avenir qu'ils ont montrée jusqu'à présent dans leurs opérations de ce genre. Aussi le district de Circular-Head est-il très-prospère, riche en bestiaux et en grains qui s'exportent aisément aujourd'hui, au moyen d'une belle route qui le lie avec le port de Lance's-Town où de nombreux caboteurs viennent les embarquer.

Bien moins heureux était le canton que nous traversions en ce moment. Notre équipage cheminait lentement au milieu d'une profonde solitude, sur un sol rocailleux, sablonneux, et à travers des torrents de poussière soulevés par la brise dont l'haleine sèche et brûlante aurait rendu notre situation tout à fait insupportable, si quelques nuages n'étaient venus par moments, voiler les rayons du soleil; car autrement je crois vraiment que nous aurions été rôtis tout vifs tant la chaleur était étouffante.

J'aurais donc bien désiré me rafraîchir à un petit hameau que nous traversâmes, quoiqu'il ne fût composé que de quelques habitations sans importance; mais comme la journée avançait, la voiture ne s'y arrêta pas; et malgré mon désappointement, je fus bientôt contraint de convenir que notre conducteur avait, dans cette circonstance, agi avec discernement.

A mesure, en effet, que nous avancions vers le terme du voyage, la route devenait de plus en plus

difficile; parfois même elle était à peine tracée, et les roues entraient si profondément dans le sable que le cocher, afin de ménager ses pauvres chevaux haletants, prenait à travers champs espérant trouver ainsi un sol moins mouvant. Pourtant cette route était une des grandes artères de la colonie; elle servait de principale voie de communication, non-seulement entre les deux points extrêmes de l'île, le siége du gouvernement et Lance's-Town, mais encore entre ces derniers et les principaux cantons de l'île.

Dieu sait si mon voisin le radical, trouvant un aussi beau sujet pour ses philippiques contre l'administration, les recommença avec plus de malignité et peut-être non moins de raison qu'auparavant; surtout quand, pour soulager nos pauvres coursiers accablés par la chaleur et aveuglés par la poussière, nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de marcher pendant une bonne heure, c'est-à-dire jusqu'au moment où par suite de la qualité plus dure du terrain les roues n'enfoncèrent plus dans le sable jusqu'au moyeu. J'avoue que tout en excusant, en défendant même l'administration de mon ami sir John, contre ces nouvelles attaques, je ne pouvais concevoir qu'un grand chemin aussi important pour la prospérité commerciale et agricole du pays, fût sillonné d'ornières si profondes et tellement hérissé de rochers dans beaucoup d'endroits, qu'il est à peu près impraticable quand il a plu; que ni les voitures, ni même les charrettes n'osent s'y aventurer la nuit, dans la crainte d'être brisées et d'y laisser bêtes ou gens estropiés.

Nous parcourûmes ainsi plusieurs lieues tantôt à pied tantôt en voiture avant d'atteindre Oat's-Land, point assez important comme chef-lieu de district, situé au centre de la colonie et sur la route d'Hobart-Town à Lance's-Town ; mais fort peu de chose sous le rapport des cultures, de l'industrie et de la population. Les maisons particulières sont clair-semées, et bien peu ressemblent pour l'air d'opulence et de confortable à celles de Bright-Town. Il est vrai que ce canton situé au milieu d'une plaine élevée et sans abri contre les vents du nord-ouest, est complétement dépouillé d'arbres et privé d'eau courante; en sorte que les sécheresses, qui désolent souvent les terres australes, n'y laissent venir que fort peu de céréales, et encore sont-elles généralement d'une qualité inférieure. J'apercevais aussi çà et là quelques troupeaux de moutons maigres, misérables, paissant une herbe rare et flétrie.

A cette place les voyageurs destinés pour Lance's-Town changent de voiture, celle qui les a portés jusque-là retournant au chef-lieu. Quant à mes deux compagnons et à moi nous trouvâmes, à notre grande satisfaction, une bonne calèche attelée de deux vigoureux chevaux, qui attendait notre amphitryon et nous déposa, après deux heures de route à travers des plaines un peu arides et desséchées, devant une jolie maison de campagne, à la porte de laquelle nous fûmes reçus par la maîtresse du logis, son fils aîné, jeune homme de bonnes manières et par plusieurs jolis enfants.

Le soleil avait disparu derrière l'horizon ; le ciel se

couvrait de brume; la soirée était humide et froide; nous avions depuis longtemps oublié le déjeuner; chacun se ressentait plus ou moins des fatigues du voyage; de sorte qu'après avoir dîné aussi longuement que confortablement, je me retirai dans ma chambre où je trouvai, non sans une sorte de jouissance, un bon feu, un excellent lit, et tout ce qu'il fallait pour me convaincre tout à fait que chez les Tasmaniens on s'entendait parfaitement en hospitalité.

De très-bonne heure le lendemain matin nous parcourions à cheval, mon hôte et moi, les diverses parties de sa vaste propriété; nous trouvions l'un et l'autre un grand plaisir à cette promenade; lui comme propriétaire, enchanté de faire apprécier à un étranger les heureux résultats de ses travaux agricoles; moi comme curieux pour qui toutes les choses nouvelles avaient un très-grand intérêt. D'abord, il est vrai, je vis des champs de blé dont je ne fus que médiocrement content; ce dont s'apercevant mon cicérone, il m'expliqua longuement comme quoi, faute de cultivateurs entendus, on ne pouvait guère obtenir, même dans les meilleures terres, des résultats plus satisfaisants. Les siennes quoique classées dans cette dernière catégorie, ne donnaient que treize pour cent; ce qu'il fallait aussi attribuer, ajoutait-il, à la sécheresse du sol livré sans abri, depuis la disparition des forêts voisines, à la terrible influence des vents du nord-ouest, tandis que dans la partie nord de l'île, aux environs de Lance's-Town et de Circular-Head, où ce dernier inconvénient n'existe pas, les récoltes donnent généralement vingt-cinq

pour cent, lorsque toutefois elles n'ont pas été offensées par les froids tardifs, comme cela n'arrive que trop souvent dans certains cantons de Van-Diemen ; tant les grands déboisements accomplis depuis quelques années en ont changé le climat qui autrefois, ne se montrant ni trop chaud ni trop froid et toujours un peu humide, était très-favorable aux productions d'Europe. A présent au contraire on se plaint généralement de l'excessive chaleur durant l'été, de la rigueur du climat pendant l'hiver, enfin de la rareté des pluies durant une grande partie de l'année. Ces graves inconvénients ne pourront que s'accroître encore, puisque maintenant les acquéreurs de terres trouvant tous les cantons fertiles de la colonie envahis par leurs devanciers, ou bien abandonnés par leurs maîtres actuels comme épuisés faute d'engrais, se portent de préférence vers l'ouest, du côté des montagnes dont j'ai parlé plus haut ; et commencent à dépouiller ces nouveaux districts de leurs antiques forêts au sein desquelles les petites rivières que possède encore la Tasmanie prennent leur source. Aussi, il y a tout lieu de craindre que cette île, dont on comparait, avec raison, vingt années auparavant, le climat à celui de la Grande-Bretagne, à cause de ses brumes et de l'humidité continuelle de l'atmosphère, ne devienne impropre un jour à la culture de la plupart des végétaux de nos contrées tempérées.

Malheureusement comme cet état de choses a plutôt favorisé que contrarié jusqu'ici les intérêts des grands propriétaires du sol, qui seuls avaient assez d'influence

auprès du gouvernement de la colonie, pour obtenir de celui-ci des règlements qui missent un frein à la fureur de déboisement dont la généralité des colons semble possédée, on ne peut guère espérer voir le mal s'arrêter. En effet, ces grands propriétaires ayant pour la plupart conservé ou transformé leurs terres en pâturages pour les moutons dont la laine, autrefois grossière et peu estimée, s'est beaucoup améliorée à mesure qu'a diminué l'humidité du climat, ne plaideront sans doute pas une cause qu'ils considèrent comme opposée à la leur. Toutefois, comme ils commencent eux-mêmes à souffrir des sécheresses de plus en plus fréquentes qui désolent maintenant Van-Diemen, car souvent leurs troupeaux ne trouvent que difficilement une pâture suffisante dans les champs à certaines époques de l'année, on peut espérer qu'ils finiront par faire cause commune avec les colons cultivateurs.

Tel était le sort des troupeaux de moutons appartenant à mon hôte, que j'apercevais disséminés sur le penchant des collines voisines où, sans doute, ils trouvaient une herbe moins rare, moins desséchée que dans la plaine, grâce à la précaution qu'avait prise le propriétaire, à l'exemple de ses voisins, de laisser, lors des défrichements des terres élevées, assez d'arbres pour abriter le sol contre les rayons du soleil. Toutefois, je dirai qu'à l'exception d'un petit troupeau de brebis de race précieuse, qui était tenu soigneusement parqué sous un hangar, toutes celles de ces pauvres bêtes que je pus voir de près, me pa-

rurent bien maigres, bien misérables et faisant fort peu d'honneur à la fertilité des pâturages au sein desquels, suivant l'usage du pays, elles passaient les jours et les nuits en toute saison. Cependant les produits de leur tonte n'en formaient pas moins un des meilleurs revenus de la propriété.

Toutefois, les soins de mon hôte me parurent dirigés de préférence vers l'éducation des chevaux, dont la vente, me disait-il, lui donnait d'assez forts bénéfices; aussi, ses élèves ainsi que leurs mères étaient-ils conduits chaque matin dans un champ soigneusement entouré de barrières, et chaque soir rentrés dans une vaste écurie où leur maître se donna le plaisir de me les faire admirer les uns après les autres. En effet, bon nombre de poulains me parurent d'une grande beauté et faire honneur à la race chevaline de Van-Diemen; laquelle du reste issue de chevaux andalous tirés du Chili lors de la fondation de la colonie, jouissait déjà en Australie d'une certaine réputation.

A la faveur du luxe d'équipages qui allait toujours en croissant au chef-lieu de la colonie, mon hôte trouvait une vente aussi facile que lucrative de ses produits, en même temps qu'il se procurait ainsi des engrais pour ses terres labourées dont il avait considérablement étendu la surface, contrairement à ce que faisaient généralement les autres grands propriétaires qui, probablement, ne possédant pas les mêmes moyens de fumer leurs terres, les mettaient en pâturages, ainsi que je l'ai déjà dit. De là, il arrive que les petits co-

lons qui s'occupent seuls, à peu près, de la culture des céréales, n'ayant pas les ressources nécessaires pour amender leurs champs fatigués, les abandonnent successivement et vont chercher de nouvelles campagnes à défricher. Aussi, dans presque tous les cantons de l'île, surtout ceux qui sont éloignés des villes, rencontre-t-on à chaque pas des terrains en friche ou fort mal cultivés.

Cette cause n'est pourtant pas la seule à laquelle on doive attribuer ce fâcheux résultat, ainsi que je fus à même de le vérifier en voyant la manière imparfaite dont les champs de blé de mon hôte étaient préparés; lui-même me le fit remarquer; mais aussi m'assura-t-il que les choses devaient changer de face sous tous les rapports, quand seraient arrivés d'Europe les laboureurs qu'il avait demandés, et auxquels son projet était de confier comme à des tenanciers, les nombreuses fermes entre lesquelles il partagerait alors ses propriétés, afin d'en accroître considérablement le revenu et de former ainsi un village autour de la principale habitation. Cette idée lui souriait beaucoup; aussi prenait-il à l'avance toutes les précautions qu'il pensait nécessaires pour en assurer la réalisation. Il me montra, en train d'exécution et déjà même avancés, des travaux entrepris dans le but d'assainir le canton en le débarrassant des flaques d'eau croupissante que répandait dans les bas-fonds une petite rivière, quand devenue, dans la saison des pluies, un torrent impétueux, elle inonde au loin ses rives; je visitai également un joli pont presque achevé, qui réunissait ces

dernières entre elles; puis un aqueduc dont la construction me parut bien entendue, et à la faveur duquel les machines d'un beau moulin à eau étaient mises en mouvement.

Sachant combien il était difficile de se procurer des ouvriers d'art à Van-Diemen et surtout dans les cantons aussi éloignés du chef-lieu que celui-ci, je me montrai désireux de savoir par quels moyens mon hôte était parvenu à faire exécuter de semblables constructions : « Avec mes convicts dirigés par quelques-uns de leurs anciens compagnons rendus à la liberté, me répondit-il, et dont j'ai payé, il est vrai, fort cher les services, comme du reste cela est ordinaire dans toutes les parties de la colonie; tant les gens de métier venus d'Europe sont rares aujourd'hui. Du reste, vous allez juger de quoi mes hommes sont capables, » ajouta-t-il en me montrant plusieurs grands bâtiments d'exploitation entourés de meules de foin et de blé vers lesquels nous nous dirigions.

Nous entrâmes, en effet, peu d'instants après, sous un vaste hangar où j'aperçus une bande de ces convicts, objet de l'ardente sympathie des philanthropes des trois royaumes comme de ma vive curiosité; et que je n'avais pu encore étudier que dans les villes et sur les grands chemins des colonies australes, où généralement ils ne se montrent pas sous leur côté le plus avantageux. Je m'attendais donc, après tout ce que j'avais entendu dire en faveur des déportés employés dans l'intérieur du pays aux travaux agricoles ou à la garde des troupeaux, à trouver sur l'habitation de mon

hôte, homme très-considéré, avec juste raison, de tous ses compatriotes et regardé comme un maître non moins généreux que bon et juste envers ses serviteurs; je m'attendais à trouver, dis-je, des criminels touchés de leurs fautes passées, sur lesquels le calme, la régularité de la vie des champs, le spectacle incessant d'une belle nature, enfin les soins éclairés de leur maître, avaient produit les effets moraux les plus salutaires. J'avoue que cette illusion, la dernière qui me fût restée de mes anciens rêves de philanthropie en faveur des criminels frappés par les lois, se dissipa presque complétement quand je les vis de près et que je ne trouvai que bien peu de différence entre eux et les hôtes des bagnes de nos arsenaux maritimes, même avec ceux que leur costume bariolé de vert fait reconnaître pour les plus coupables et les plus dangereux. Ils étaient une douzaine environ, occupés à déjeuner ensemble quand nous arrivâmes auprès d'eux. Aucun ne se leva, ne tira son bonnet, ni même ne parut faire attention à nous. Ils avaient généralement cet air sinistre, insolent, déhonté, audacieux, ces traits repoussants qui frappent péniblement les personnes visitant pour la première fois les établissements pénitentiaires de nos ports. Leurs physionomies, comme celles de nos forçats, portaient l'empreinte des plus mauvaises passions, des plus détestables instincts; enfin ma déception devint plus complète encore quand je remarquai l'air fort peu respectueux avec lequel le surveillant, convict, il est vrai, comme ses subordonnés, répondit aux questions que

lui adressa mon compagnon sur l'état des travaux. Ce fut au point que celui-ci, comprenant sans doute le sentiment que me faisaient éprouver le ton et les manières de ces misérables, s'empressa de m'expliquer qu'il en était de même chez presque tous les colons ; bien heureux encore parmi ces derniers, devaient s'estimer ceux qui par la fermeté de leur caractère, la dignité de leur conduite, parvenaient à tenir leurs convicts sous le joug de l'ordre, et à les empêcher de se familiariser avec eux, voire même d'exercer sur leur esprit ce fatal ascendant que ne prennent que trop souvent, dans les cantons isolés, sur des campagnards peu dignes, parfois, dans leur conduite privée et peu réglés dans leurs plaisirs, des coquins ou des intrigants audacieux, comme il s'en rencontre tant parmi les criminels des deux sexes fournis par les grandes villes d'Europe. Si dangereux est cet ascendant, que non-seulement les enfants des colons les plus respectables n'y échappent la plupart du temps qu'à force de surveillance de la part de leurs parents ; mais que ces derniers eux-mêmes ont bien de la peine à s'y soustraire complétement. Aussi, dans les campagnes comme dans les villes, les habitants, entourés qu'ils sont uniquement de serviteurs capables de tout, deviennent inquiets, soupçonneux ; leur caractère se montre absolu, irascible, par conséquent peu sociable ; de sorte que les relations intimes entre familles ou entre voisins sont, sinon absolument nulles, du moins extrêmement rares dans la plupart des districts agricoles de la colonie.

Telle est une des fâcheuses conséquences de la pré-

sence des déportés sur les habitations; mais, de leur côté, les maîtres ont-ils fait tout ce qu'ils devaient faire pour amender les mœurs et les instincts de ces hommes placés sans presque aucune condition sous leur pouvoir absolu? Je répondrai, avec regret, négativement. Sans doute, que chez la plupart des propriétaires campagnards de Van-Diemen, les convicts n'éprouvent aucune peine afflictive, qu'ils sont bien nourris, bien vêtus suivant les saisons; mais n'étant pas assez surveillés, ils jouissent d'une beaucoup trop grande liberté qui, presque toujours, dégénère en licence ou en dévergondage sur beaucoup d'habitations. Tantôt conduits avec beaucoup trop de bonté par leurs maîtres, ils forment la société de ces derniers qu'ils entraînent dans toutes sortes d'écarts; tantôt au contraire traités avec dureté, avec le plus grand mépris, plutôt comme des bêtes de somme que comme des êtres humains, ils deviennent de désespérés coquins. Jamais ou bien rarement, quelle que soit leur position, une voix charitable, compatissante, ne vient réveiller de bons sentiments dans l'âme de ces malheureux, leur rappeler des parents, des femmes, des enfants que la juste sévérité des lois les a forcés d'abandonner; ne vient leur rendre l'espérance d'échanger à la faveur de quelque amendement un présent de douleurs contre un avenir heureux; enfin jamais ils n'entendent de paroles capables de faire résonner chez eux quelqu' une de ces cordes qui vibrent toujours un peu chez l'homme, même le plus criminel. Il est bien rare également, soit à cause de l'éloignement des temples,

soit par suite de l'indifférence des ministres du Seigneur, que ces malheureux reçoivent les consolations ou les conseils de la religion. Si encore dans ces établissements agricoles, où ils sont réunis en plus ou moins grand nombre, les déportés se trouvaient soustraits à quelques-unes de ces mesures adoptées malheureusement par le régime des geôles du gouvernement de la colonie, celle par exemple d'après laquelle ils sont constamment rassemblés la nuit comme le jour, on pourrait espérer que le nouveau genre de vie qui les attend dans l'assignation, exercerait quelque favorable influence sur leurs dispositions; mais, il n'en est rien, ainsi que j'en eus la conviction en causant avec mon hôte et quand je parcourus avec lui les logements de ses convicts.

En effet, de même que dans les prisons que j'avais visitées à Hobart-Town, ils sont renfermés chaque soir huit ou dix ensemble, dans des chambres où des lits de camp garnis de mauvais matelas et de sales couvertures, reçoivent leurs membres fatigués. A peine ces misérables couches sont-elles séparées entre elles par une légère tringle de bois; en sorte que celui de ces malheureux auquel les travaux des champs, la vue continuelle des beautés de la nature, auraient inspiré de salutaires réflexions, ne peut trouver un seul moment de solitude pour s'y livrer paisiblement, et est ainsi contraint d'entendre sans cesse les discours licencieux, les propos infâmes de ses compagnons de captivité. Dans ces logements construits pourtant de pierre et de bois, tout avait un air de provisoire, d'abandon même qui m'étonna; les cloisons intérieures garantis-

saient à peine, tant elles étaient disjointes, les locataires des intempéries de l'air; le sol mal nivelé portait encore les traces des boues du précédent hiver; enfin, de quelque côté que je tournasse les yeux, je voyais les tristes marques de la malpropreté.

A toutes les émotions pénibles que ce spectacle des misères de notre pauvre humanité me faisait éprouver, se joignait un sentiment de tristesse que je ne pouvais d'abord m'expliquer et qui pourtant n'avait cessé de peser sur mon âme depuis le matin. Ces bois, ces champs, ces collines, ces fermes, cette petite rivière serpentant à travers les prairies, me rappelaient la France, je les regardais avec plaisir; mais il me semblait qu'une certaine vie manquait à tout cela et empêchait l'illusion d'être complète. Je me trouvais isolé. Pourquoi donc cela? Je le compris enfin; c'est que ces campagnes, ces champs, ces maisons étaient solitaires, abandonnées, comme le semblerait un paysage en peinture où l'artiste aurait oublié de placer quelques personnages pour donner de la vie à son tableau. Cette vie, le mouvement, manquaient complétement aux divers points de vue qui se montraient à mes yeux. Rien ne me rappelait la population de nos campagnes si mouvante, si occupée, si intéressante en même temps. Pas un laboureur, pas un moissonneur dans les champs; pas un paysan, pas une paysanne sur la route; pas une matrone assise à la porte de sa chaumière, entourée de ses petits enfants gais et bruyants; pas une seule petite colonne de fumée s'échappant du faîte d'un toit de chaume; ni le mugisse-

ment du bétail, ni le chant du coq, ni le gloussement des poules ne se faisaient entendre; pas un être vivant ne venait réjouir ma vue et rompre l'espèce d'isolement qui m'entourait. Cette belle nature australienne me paraissait sans couleur et comme inanimée.

Toutefois la vue de la bonne et aimable maîtresse de la maison, que nous trouvâmes en rentrant au logis, et qui voulut bien à son tour, en attendant le déjeuner, me montrer les diverses parties de la propriété commises à sa surveillance, me fit oublier ces fâcheuses impressions, d'autant plus aisément, qu'elle offrit un nouvel aliment à ma curiosité. Nous visitâmes d'abord l'intérieur de la maison dont les appartements me parurent, par la manière dont ils étaient distribués, faire non moins d'honneur que l'extérieur de l'édifice au talent de l'architecte qui, je l'avais appris à Hobart-Town, n'était autre que le propriétaire lui-même, et avait ainsi justifié de nouveau la réputation d'homme d'esprit et de moyens dont il jouissait parmi ses concitoyens de Van-Diemen. Il avait eu visiblement l'intention de copier l'architecture des villas italiennes. Le bâtiment avait la forme d'un carré long, le premier et seul étage soutenait un toit en terrasse, et du milieu de chacune des deux façades opposées se projetait un portique à colonnes d'un fort joli effet. Beaucoup de travaux devaient être encore exécutés, tant au dedans qu'au dehors de l'édifice, avant que les plans de construction fussent accomplis; mais tel qu'il était à ce moment, on le considérait déjà comme une des plus jolies de-

meures champêtres de la colonie. Les chambres étaient en général très-propres, confortablement meublées et garanties suffisamment du froid et de l'humidité; toutes choses qui me donnèrent une haute opinion de l'ordre de la maîtresse de la maison; car je savais d'avance que les domestiques, mâles ou femelles dont on se sert à Van-Diemen, étant des convicts, il est bien difficile d'en tirer un bon parti. « Ils sont, sans presque aucune exception, me disait ma gracieuse hôtesse, paresseux, fripons, insolents, et toujours mal disposés, malgré les bontés qu'on a pour eux. Si, pour réprimer leurs mauvais penchants de toutes sortes, on les renvoie, suivant les règlements, à la geôle du district pour être punis, ils en reviennent la plupart du temps pires qu'auparavant, et finissent ainsi par forcer leurs maîtres à les remettre pour toujours aux mains du magistrat; au risque de se priver de serviteurs qu'il est bien difficile de remplacer par d'autres convicts, tellement, malgré tout, ces derniers sont recherchés par les colons. »

Que dirait, je le demande, une de nos ménagères d'Europe, si soigneuses, si sévères pour la moralité de leurs domestiques, si on lui donnait pour servants ou pour servantes ce qu'il y a de plus dépravé parmi les voleurs et les prostituées de Londres et des autres grandes cités d'Angleterre? Ce sont pourtant ces horribles créatures qui remplissent aux colonies australes toutes les fonctions de la domesticité chez les habitants. Ils sont valets de chambre, femmes de chambre, cuisiniers ou cuisinières; souvent on leur fait remplir

les fonctions de secrétaire et même celles, bien plus délicates encore, d'instituteurs des enfants des deux sexes dans beaucoup de familles respectables. Enfin, ils vivent dans l'intérieur des ménages, comme s'ils étaient autre chose que des coquins capables de tout.

Aussi étais-je agréablement étonné de l'arrangement parfait qui régnait partout où la maîtresse du logis me conduisait. Je le fus encore davantage quand elle me fit entrer dans la laiterie, objet, il est vrai, de toute sa sollicitude, en raison de l'importance dont ses produits étaient dans les revenus de la propriété.

Ce n'était pas du fromage pourtant qu'on y fabriquait principalement; celui de Van-Diemen étant beaucoup moins estimé, à ce qu'il paraît, que la même denrée fournie par la Nouvelle-Galles du Sud, ne trouve pas à l'extérieur un débouché facile et avantageux; mais on y faisait considérablement de beurre, lequel, de même que celui de la majeure partie des autres cantons de l'île, jouit d'une bonne réputation aux terres australes. Aussi mon hôte en expédiait-il de grandes quantités à Hobart-Town et à Lance's-Town. Toutefois il n'en cherchait pas moins à perfectionner les procédés employés à la confection de cet important produit. Il savait qu'on reprochait à celui-ci une sorte d'amertume que n'ont pas les denrées similaires en Europe, et il l'attribuait avec raison à la mauvaise qualité du sel employé à Van-Diemen dans la fabrication du beurre destiné à l'exportation. Les moyens employés par les Hollandais, si soigneux de faire prospérer cette branche d'industrie chez eux, moyens qui consistent prin-

cipalement dans le choix des différentes qualités de sel entrant dans la composition du fromage et du beurre néerlandais, lui étaient parfaitement connus; mais jusqu'alors des obstacles insurmontables l'avaient empêché de les adopter.

Des causes à peu près semblables, à ce qu'il paraît, avaient empêché de réussir les nombreux essais tentés dans la colonie pour y perfectionner la préparation des viandes salées qui, étant généralement de qualité médiocre et ne pouvant se conserver que peu de temps à la mer, étaient consommées uniquement par les hôtes des geôles et par les équipages des caboteurs. Ajouterai-je qu'il en était à peu près de même pour les farines, que les marins ne pouvaient se procurer à Hobart-Town, préparées de manière à supporter, sans s'avarier, de lointaines navigations. Cependant ces diverses branches de trafic étant bien exploitées, pourraient aider puissamment à la prospérité de la colonie; laquelle trouve dans la présence continuelle de tant de navires sur ses rades, un facile débouché aux productions de son terroir. Mais pour profiter, autant que cela était possible, d'une aussi belle chance de splendeur pour leur nouvelle patrie, il aurait fallu que les habitants de la Tasmanie marchassent d'un pas plus ferme, plus égal qu'ils ne le faisaient, dans la voie tracée par leurs compatriotes de la Nouvelle-Galles du Sud; il fallait de plus qu'ils joignissent à ce caractère énergique, à cet esprit entreprenant, aux précieuses qualités qui les distinguent, plus d'activité dans l'exploitation des nombreuses branches d'industrie dont le succès doit faire

monter un jour leur île au haut point d'importance qui semble lui être destiné.

D'un autre côté, on doit le constater, ils trouvent un bien fort obstacle à surmonter pour atteindre le but élevé que leur montre l'avenir, dans l'ignorance complète de tous les arts utiles et surtout en ce qui touche l'agriculture, où se trouvent les classes inférieures presque entièrement composées de déportés sortis de la lie des populations des grandes villes d'Angleterre. J'en eus la preuve, lorsque après avoir admiré l'arrangement symétrique, l'excessive netteté de toutes ces terrines où la crème subissait ses diverses transformations avant de passer à l'état de beurre, et que mon complaisant cicerone m'eut expliqué l'emploi d'une foule d'ustensiles de toutes sortes rangés sur les longues tables de pierre scellées dans les murs, nous passâmes au jardin potager ou du moins à l'espèce d'enclos que l'on honorait de ce nom. Il n'en était nullement digne, je suis forcé d'en convenir; car à l'exception de quelques légumes communs étendus languissamment sur un terrain hérissé de mauvaises herbes fanées elles-mêmes par une sécheresse que l'arrosoir n'avait probablement jamais tempérée, à l'exception encore de quelques jeunes arbres fruitiers plantés çà et là et abandonnés aux seules directions de la nature, je ne vis rien qui annonçât la main d'un homme tant soit peu expérimenté en horticulture. En effet ce prétendu jardin était confié, faute de mieux, aux soins d'un convict qui, sans nul doute, ne s'était jamais occupé, pas

plus aux terres australes que dans l'ancien monde, d'un semblable genre de travail. Du reste il en était à peu près de même sur la plupart des propriétés agricoles de la colonie, sans en excepter même celles qui avoisinent le chef-lieu. Partout le manque d'agriculteurs se faisait gravement sentir. Le remède au mal semblait bien douteux, bien éloigné encore, et il faudra que le personnel de tous les rangs de la population subisse des modifications de plus d'un genre, avant que celle-ci voie se réaliser son ambitieux rêve, que Van-Diemen joue un jour aux terres australes en raison de son climat, de sa position et de l'esprit de ses habitants, le rôle que remplit dans l'ancien monde la puissante et riche Angleterre.

Cependant cette journée étant la seule qu'il me fût loisible de passer entièrement à la campagne, et mon absence loin de la frégate et surtout de son personnel, ne pouvant se prolonger davantage, mon hôte et son aimable compagne saisissaient toutes les occasions de me distraire et de me faire connaître le pays dans tous ses détails, autant que cela dépendait d'eux. Afin d'y parvenir, ils voulurent bien, non-seulement me faire parcourir en voiture les bourgs voisins de leur habitation, mais encore ils avaient invité à dîner chez eux, ce jour-là même, à mon intention, bon nombre de leurs voisins, parmi lesquels plusieurs exerçaient, non moins par leurs talents que par leur opulence, une grande influence sur leurs concitoyens, et jouaient à ces divers titres un certain rôle dans les débats politiques qui, à cette époque comme

toujours, du reste, depuis sa fondation, agitaient la colonie.

Une semblable réunion était une bonne fortune pour moi, puisqu'elle me promettait une ample moissons de précieux renseignements échappés aux convives pendant la chaleur de la discussion qui ne pouvait manquer de s'élever en pareille circonstance entre des personnages presque tous d'opinions opposées. Aussi, encouragé par l'espérance de trouver durant la promenade projetée quelque heureuse occasion de m'éclairer davantage encore, touchant les questions importantes que je prévoyais devoir être débattues le soir devant moi, je partis avec empressement, en sortant de table, pour commencer notre pérégrination, malgré une chaleur intense, un soleil brûlant et une très-forte brise de nord-ouest.

Nous arrivâmes en peu d'instants à un village où mon hôte me laissant avec son fils aîné, jeune homme instruit et bien élevé, alla, ainsi qu'il en avait été convenu entre nous précédemment, assister à une réunion composée de propriétaires professant tous comme lui la religion anglicane, et dont le but était de rassembler les fonds nécessaires pour construire au chef-lieu du canton, et à l'usage de la congrégation seulement, un temple qui pût lutter de magnificence avec ceux que les autres sectes faisaient également élever.

C'était une affaire importante, comme, du reste, toutes celles du même genre qui se traitaient à Van-Diemen, où malheureusement il existait entre les diverses sectes que renferme la religion réformée, une

rivalité d'autant plus fâcheuse, qu'elle désunissait souvent les familles, nuisait aux bonnes relations entre voisins, et les empêchait par conséquent de coopérer avec ensemble au bien commun ; enfin devenait une source de mauvaises affaires et de procès, où les personnalités les plus offensantes n'étaient pas toujours épargnées.

Nous continuâmes notre route à travers une plaine où je ne distinguais aucune voie tracée, et que couvraient des nuages de poussière soulevée par une violente brise de nord-ouest. Cependant j'apercevais çà et là quelques habitations entourées de nombreux bâtiments de servitude bien entretenus, lesquels avec le vaste parc, reste des antiques forêts qui naguère encore couvraient ces cantons, avec ces légères barrières serpentant au loin sur le penchant des collines où paissaient des troupeaux de moutons, formaient des points de vue dignes de nos plus belles provinces méridionales au cœur de l'été; et comme pour rendre la similitude plus parfaite encore, nous étions brûlés par un soleil dont pas un nuage au ciel ne voilait les rayons ardents. Aussi laissâmes-nous sans regret tous ces beaux paysages, quand notre équipage entra enfin dans le petit bourg de Ross, situé au milieu d'une plaine assez fertile, sur le bord de la route qui lie Oat's-Land à Lance's-Town.

Là, nous descendîmes de voiture pour examiner le pont de pierre considéré comme une des curiosités du canton. Jeté sur un ruisseau alors presque à sec, mais qui dans la saison des pluies devient par-

fois une espèce de torrent, il est à ce dernier titre incontestablement très-utile; toutefois, même après en avoir causé avec plusieurs habitants notables des environs, qui étaient venus pour serrer la main aux voyageurs et un peu aussi pour satisfaire leur curiosité, je ne pus me rendre compte pourquoi on l'avait fait si grand et surtout pourquoi on avait dépensé, pour le couvrir de sculptures tout à fait inutiles, des sommes considérables qu'une administration sage aurait dû refuser à l'architecte, alors même que le monument, au lieu de figurer dans des lieux à peu près isolés, eût servi à embellir le chef-lieu.

Ces réflexions qui s'étaient déjà présentées à mon esprit plusieurs fois depuis mon arrivée dans la colonie et la veille encore, lors de notre passage à Bright-Town, me parurent d'autant mieux fondés en ce moment, que la grande route dont ce pont faisait pour ainsi dire partie, se trouvait de même que celles des environs, dans un état déplorable, faute de travaux qu'une somme de peu d'importance et sortie en temps opportun du trésor, aurait donné la faculté d'exécuter facilement. Mais après la prospérité qui avait régné dans les finances de la colonie, sous le précédent gouverneur, et dont on avait un peu abusé comme on le voit, était venu, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas, le moment de la pénurie. Le trésor était pauvre, la dette publique considérable; aussi sir John Franklin, malgré tout l'ordre, toute l'économie qu'il s'était efforcé d'introduire dans l'administration des revenus et des dépenses, ne pouvait

suffire à tous les besoins urgents que l'intérêt public signalait de toutes parts.

D'un autre côté, il rencontrait non moins d'obstacles à la réalisation de ses projets pour le bien du pays confié à ses soins, dans l'esprit d'opposition de beaucoup de ses administrés qui, tout en demandant impérieusement, on peut le dire, que les petites comme les grandes voies de communication destinées à relier entre eux les divers centres de la population, fussent créées ou entretenues avec plus de soin, ou bien mieux tracées, ne voulaient aider en rien pour cela l'administration. Les uns faisaient mille difficultés pour donner passage sur leurs terres, quoique tous les contrats de concession en imposassent l'obligation; les autres dont les propriétés se trouvaient situées sur les chemins condamnés à l'abandon en raison de leur mauvaise direction, s'opposaient de tous leurs moyens à ce que cette décision fût exécutée, ou bien exigeaient d'énormes dédommagements; enfin tous faisaient chorus pour se plaindre des administrateurs passés, présents et même à venir.

Cependant la sollicitude du gouverneur ne s'en étendait pas moins sur le canton de création assez moderne que nous parcourions; car sur la route se trouvait une bande de convicts occupés à réparer cette dernière qui portait encore, il est vrai, les traces d'un long oubli. Le groupe principal travaillait auprès du pont, pour ainsi dire sous nos yeux; de sorte que je pus, chose bien intéressante pour moi, étudier dans la même journée la position soit morale,

soit physique des déportés employés chez les particuliers, et de ceux que le gouvernement s'était réservés pour les travaux publics.

Je n'avais guère été satisfait le matin, je ne le fus pas davantage l'après-midi; et une fois de plus j'eus lieu d'être convaincu que, dans ses détails, la déportation ou l'emploi des criminels d'Europe dans les pays lointains, dément, en pratique, les théories séduisantes de la philanthropie. Si même j'avais pu en douter encore, les observations un peu sévères suggérées aux personnes de connaissance de mon hôte qui m'entouraient, ces observations suggérées, dis-je, par le spectacle que nous avions sous les yeux, m'auraient complétement fixé à cet égard.

Après m'avoir fait remarquer, non sans raison, je dois l'avouer, l'air nonchalant et insolent à la fois de ces travailleurs, l'effronterie, le cynisme avec lequel ils nous regardaient les bras croisés, lors même que leurs surveillants (convicts, il est vrai) se trouvaient au milieu d'eux, mes cicerones chez lesquels, je le compris bientôt, cette conversation réveillait de nombreux griefs contre l'administration ou du moins contre les agents chargés de l'assignation des déportés, m'énumérèrent toutes les raisons de plainte que leur donnait la manière dont ce service et celui de la police étaient organisés. « Depuis quelques années, disaient-ils avec une animation qui doit toujours être suspecte à l'observateur cherchant la vérité, un relâchement inquiétant s'est introduit dans le système de surveillance exercée à l'égard des convicts ainsi que dans la

manière dont les magistrats répriment aujourd'hui les nombreux délits de cette tourbe d'hommes dangereux.

« Ces gangs (bandes de convicts employés aux travaux publics), comme vous en avez une sous les yeux et de laquelle vous pouvez apprécier les bonnes dispositions, continuaient-ils, étaient autrefois bien mieux gardées, bien plus actives et n'étaient point surtout, comme aujourd'hui, un sujet de terreur pour les propriétaires voisins des lieux où ils travaillent et qui voient fréquemment leurs propriétés assaillies par de déterminés bandits auxquels les complices ne manquent pas parmi les convicts en service chez les particuliers, et que leur exemple non moins que leurs incitations entraîne aisément au mal.

« Cette propagande, ajoutaient-ils en terminant, se fait d'autant plus activement que nos assignés trouvent beaucoup trop d'indulgence chez les magistrats chargés d'apprécier leurs faits et gestes, tandis que les maîtres voient souvent mettre en doute leurs assertions; en sorte que cette classe devient chaque jour de plus en plus ingouvernable. »

Je comprenais, au milieu de toutes ces récriminations, que de cet état de choses compromettant à la fois pour l'amour-propre, les préjugés, les intérêts matériels des colons, naissaient en foule d'amères récriminations de leur part contre les magistrats préposés dans les districts à la direction des affaires de ce genre et qui, choisis pourtant d'ordinaire dans les rangs des plus respectables habitants, n'en sont pas moins accusés journellement de partialité et d'abus de pouvoir en fa-

veur de leurs administrés, par les propriétaires et pai les journaux de l'opposition, interprètes des plaintes de ces derniers.

L'autorité qu'ils exercent est, à vrai dire, presque discrétionnaire comme juges ou comme protecteurs. Ce sont eux qui apprécient les plaintes portées par les colons contre leurs servants et qui fixent la punition méritée; leur pouvoir va même jusqu'au point non-seulement d'absoudre les accusés mais encore de les enlever à leurs maîtres pour les faire rentrer à la geôle, ou même jusqu'à les assigner à d'autres habitants, s'ils pensent que l'ancien maître s'est rendu coupable d'abus de pouvoir dans l'exercice de son autorité.

Il est facile d'apprécier du premier coup d'œil combien des prérogatives aussi étendues donnent d'influence à ces magistrats dans un pays où les déportés sont pour ainsi dire les seuls moyens que les propriétaires de terres en culture ou de troupeaux aient de faire valoir leurs biens, comme aussi les habitants des villes et des campagnes de se faire servir dans leurs maisons.

Serait-il étonnant après cela que ces autorités, alors même qu'elles eussent montré la sagesse de Salomon, se soient fait de nombreux ennemis, et souvent si puissants que parfois l'administration, ne pouvant résister à la pression que ces derniers exerçaient sur elle, a cru devoir abandonner ses agents, laissant ainsi supposer qu'ils s'étaient trop avancés.

Une heureuse circonstance m'offrit l'occasion de faire la connaissance d'un de ces fonctionnaires re-

doutés, celui de Campbell-Town, avec lequel la famille de mon hôte était très-liée; aussi ce fut vers sa demeure que nous nous dirigeâmes en entrant dans ce chef-lieu de canton. Il ne se trouvait pas chez lui; il était au prétoire; nous nous y rendîmes; la présentation de rigueur eut lieu, et je fus enchanté de rencontrer dans ma nouvelle connaissance, un homme de moyens, de bonnes manières et de plus parlant le français avec facilité, ancien officier dans l'armée, qui avait abandonné le service pour se faire colon à Van-Diemen.

Mis au courant de mes désirs par mon jeune compagnon de voyage, il me fit asseoir auprès de lui et assister ainsi à la séance de police qu'il présidait. Plusieurs convicts accusés de délits peu graves, furent appelés successivement; à mesure qu'ils comparaissaient, je lisais dans un grand registre matricule placé à cet effet devant moi, l'histoire de leurs antécédents qui généralement étaient détestables.

L'un de ces misérables, condamné à Londres pour plusieurs vols avec effraction, et dont la physionomie basse et féroce ne prévenait nullement en sa faveur, était signalé comme un dangereux coquin. Un autre grand gaillard bien découplé, aux traits durs et accentués, au regard audacieux, ancien soldat expulsé du service et envoyé en exil pour cause de mutinerie, se montrait impatient de toute espèce de joug. L'un comme l'autre, de même que les autres prévenus, allèrent expier, mais non toutefois sans s'être faits bons et doux comme des agneaux pour échapper à la sévé-

rité du juge, leur désobéissance envers les gardiens, par plusieurs jours de prison solitaire à la geôle du district.

La séance terminée, nous restâmes quelques moments à deviser sur les hommes et les choses qui venaient de passer devant nous, et j'obtins par ce moyen de nouveaux et précieux renseignements.

J'appris que le pouvoir du magistrat avait des limites assez restreintes sous quelques rapports. Ainsi, par exemple, il ne pouvait, de sa seule autorité, infliger que trente jours au plus de prison cellulaire, ni plus de soixante coups de fouet en une seule fois. Il est vrai que, assisté de deux autres magistrats des districts voisins, il pouvait prononcer des peines doubles de ces dernières, et même condamner les coupables à plusieurs années de geôle ou de travaux publics. Quant aux crimes entraînant des peines encore plus grandes, comme une longue captivité à Port-Arthur, ou bien la pendaison, ils étaient justiciables des tribunaux du chef-lieu. Malgré ces sages limites, le pouvoir des magistrats de district n'en était pas moins considéré généralement dans la colonie comme exorbitant, en ce qu'il mettait la fortune des habitants des cantons ruraux à la merci, pour ainsi dire, d'un homme qu'un sentiment exagéré de son importance ou bien cet esprit de tracasserie qui divise les propriétaires dans les campagnes, peut entraîner à des actes arbitraires, peut-être même injustes, envers leurs voisins possesseurs de convicts dont l'aide est absolument nécessaire pour faire valoir leurs biens, et que pourtant une simple

décision du magistrat peut leur enlever en les envoyant à la geôle sous un prétexte quelconque de police ou d'ordre public. Aussi chaque jour la presse opposante signalait-elle avec sa violence accoutumée, quelque prétendu déni de justice de ce genre, et l'autorité intimidée par les violentes réclamations dont elle était sans cesse accablée à ce sujet, contrainte aussi parfois d'en reconnaître la justice, changeait souvent ceux de ses agents qui les avaient causées.

Or, ainsi qu'il arrive le plus souvent en pareil cas, malgré ces concessions à l'opinion publique, les nouveaux magistrats n'en avaient pas moins à lutter bientôt contre la malignité des journalistes et les mêmes récriminations qui avaient renversé leurs prédécesseurs; tant leur position était difficile et leurs fonctions épineuses. Je n'oserais pas assurer que le magistrat de Campbell-Town ne se trouvait pas dans ce cas, car à Van-Diemen, comme du reste dans beaucoup de nos pays d'Europe, l'employé du gouvernement qui remplit ses devoirs consciencieusement et avec fermeté, échappe bien rarement aux traits de la calomnie. Toutefois, je rencontrai en celui-ci un cicerone aimable, instruit, très-complaisant, dont la conversation me fournit une foule de détails sur le convictisme; sur la véritable cause des plaintes diverses dont il était l'objet de la part des colons; enfin sur le fort et le faible des nombreux systèmes proposés par les philanthropes de l'époque, touchant ce sujet si important pour la Tasmanie. Voulant même joindre autant qu'il dépendait de lui les preuves matérielles au

raisonnement, il voulut bien me montrer, dans tous ses détails, la geôle confiée à sa juridiction.

Je la trouvai assez semblable pour l'étendue de ses constructions, leur arrangement et leur distribution, à celle que j'avais parcourue quelques jours seulement auparavant à Hobart-Town et dont la bonne tenue était remarquable sous tous les rapports. Là, en effet, les dortoirs étaient très-vastes, propres, bien blanchis, de même que les couloirs; partout des courants d'air ménagés avec autant d'intelligence que de soin; les cours offraient une surface unie et bien nettoyée; les cellules pouvaient être considérées comme des modèles dans ce genre pour la solidité, la manière dont elles étaient arrangées à l'intérieur et disposées à l'extérieur, de manière que les prisonniers n'eussent pas à subir d'autre peine que celle de la solitude, mais une solitude telle qu'ils ne vissent aucun objet, n'entendissent aucun bruit pouvant apporter quelque diversion à leurs salutaires réflexions, ou bien exciter chez eux de mauvais penchants. Ici au contraire, je trouvai partout dans la geôle en question, un air de provisoire qui me frappa péniblement, je l'avouerai à regret, dès mon entrée dans la première cour, où la vue des pauvres gens détenus pour dettes renfermés dans la même enceinte que les voleurs ou les assassins, m'inspira un sentiment que je ne puis exprimer, et qui froissa d'autant plus mon âme qu'elle me rappela ce que j'avais entendu dire aux pauvres émigrants avec lesquels j'avais parfois causé. Ils se plaignaient généralement et non sans

quelque raison de ce que leur sort dans la colonie était plus à plaindre que celui des déportés au bien-être desquels, du reste, tout semblait sacrifié, dont l'amendement, l'existence, tant au présent que dans l'avenir, restait l'objet de la constante préoccupation de l'autorité; et chez lesquels l'apparence seule du repentir était récompensée par mille avantages matériels; tandis que l'honnête laboureur que la misère forçait à venir chercher du travail et un sort moins malheureux aux terres australes n'y rencontrait qu'indifférence sinon dureté chez le gouvernement; lequel, de plus, ne leur concédait des terres qu'à des conditions tellement onéreuses, que tôt ou tard le nouveau propriétaire se trouvait contraint d'abandonner sa chétive propriété. D'un autre côté, livrés en proie à l'avidité des usuriers, par le besoin des capitaux nécessaires pour payer au fisc le prix d'achat des terres, mettre celles-ci en valeur, enfin pour créer à leur famille un abri contre les intempéries des saisons, tous leurs rêves de bonheur allaient le plus souvent se terminer à l'hôpital ou bien aux geôles dans la prison des débiteurs insolvables, sous le même toit que les malfaiteurs.

En vain les émigrants libres, du moins ceux qui sortent des classes agricoles de la population britannique, voudraient lutter contre l'élément convict; celui-ci domine, à Van-Diemen, de toutes les façons; et cet intérêt qu'il y inspire provient à la fois de la protection que lui accordent les philanthropes et des avantages considérables que trouvent les riches colons

sous le rapport de l'économie, à faire travailler leurs terres ou garder leurs troupeaux par des criminels déportés. De là il arrive naturellement que les cultivateurs libres, et surtout les petits colons, trouvent très-peu de sympathie chez les grands propriétaires ou les capitalistes tasmaniens.

Je faisais ces réflexions pendant que nous traversions cette première cour entourée de bâtiments élevés servant aux prisonniers pour dettes, et dont à ce titre l'aspect sinistre et isolé me faisait mal. Mon juge, que l'habitude de fréquenter ces lieux, avait rendu, sans doute, peu accessible à une semblable émotion, ne parut pas y faire attention; j'imitai son exemple, ne jugeant pas devoir la lui laisser apercevoir, afin de réserver toutes les ressources de la conversation pour le sujet qui m'intéressait le plus, le convictisme, sur lequel, je le savais d'avance, notre magistrat pouvait me fournir les meilleurs documents, en homme profondément versé dans cette matière et qui, par conséquent, se trouvait sous beaucoup de rapports en état plus que personne de me mettre sur la voie de la vérité au milieu de cette foule de manières de voir opposées que je rencontrais sur mon chemin. Après cela, à moi le soin de faire de ce côté comme de l'autre, la part de l'exagération qui presque toujours, en pareil cas, vient se mêler aux opinions même le plus consciencieusement exprimées.

Mon cicerone passa condamnation sur le fâcheux état de la geôle que nous parcourûmes dans toutes ses

quelque raison de ce que leur sort dans la colonie était plus à plaindre que celui des déportés au bien-être desquels, du reste, tout semblait sacrifié, dont l'amendement, l'existence, tant au présent que dans l'avenir, restait l'objet de la constante préoccupation de l'autorité; et chez lesquels l'apparence seule du repentir était récompensée par mille avantages matériels; tandis que l'honnête laboureur que la misère forçait à venir chercher du travail et un sort moins malheureux aux terres australes n'y rencontrait qu'indifférence sinon dureté chez le gouvernement; lequel, de plus, ne leur concédait des terres qu'à des conditions tellement onéreuses, que tôt ou tard le nouveau propriétaire se trouvait contraint d'abandonner sa chétive propriété. D'un autre côté, livrés en proie à l'avidité des usuriers, par le besoin des capitaux nécessaires pour payer au fisc le prix d'achat des terres, mettre celles-ci en valeur, enfin pour créer à leur famille un abri contre les intempéries des saisons, tous leurs rêves de bonheur allaient le plus souvent se terminer à l'hôpital ou bien aux geôles dans la prison des débiteurs insolvables, sous le même toit que les malfaiteurs.

En vain les émigrants libres, du moins ceux qui sortent des classes agricoles de la population britannique, voudraient lutter contre l'élément convict; celui-ci domine, à Van-Diemen, de toutes les façons; et cet intérêt qu'il y inspire provient à la fois de la protection que lui accordent les philanthropes et des avantages considérables que trouvent les riches colons

sous le rapport de l'économie, à faire travailler leurs terres ou garder leurs troupeaux par des criminels déportés. De là il arrive naturellement que les cultivateurs libres, et surtout les petits colons, trouvent très-peu de sympathie chez les grands propriétaires ou les capitalistes tasmaniens.

Je faisais ces réflexions pendant que nous traversions cette première cour entourée de bâtiments élevés servant aux prisonniers pour dettes, et dont à ce titre l'aspect sinistre et isolé me faisait mal. Mon juge, que l'habitude de fréquenter ces lieux, avait rendu, sans doute, peu accessible à une semblable émotion, ne parut pas y faire attention; j'imitai son exemple, ne jugeant pas devoir la lui laisser apercevoir, afin de réserver toutes les ressources de la conversation pour le sujet qui m'intéressait le plus, le convictisme, sur lequel, je le savais d'avance, notre magistrat pouvait me fournir les meilleurs documents, en homme profondément versé dans cette matière et qui, par conséquent, se trouvait sous beaucoup de rapports en état plus que personne de me mettre sur la voie de la vérité au milieu de cette foule de manières de voir opposées que je rencontrais sur mon chemin. Après cela, à moi le soin de faire de ce côté comme de l'autre, la part de l'exagération qui presque toujours, en pareil cas, vient se mêler aux opinions même le plus consciencieusement exprimées.

Mon cicerone passa condamnation sur le fâcheux état de la geôle que nous parcourûmes dans toutes ses

parties; sur le dénûment des salles, le délabrement des portes et des fenêtres; attribuant ce déplorable abandon à la nouveauté de l'établissement ou, mieux encore, au manque de fonds nécessaires pour l'installer et l'entretenir convenablement. Lui-même attira mon attention sur le mauvais entretien des cellules qui entouraient un vaste préau, sur leur peu de solidité, enfin sur la manière imparfaite dont elles étaient appropriées à leur destination. Toutefois son amour-propre me parut flatté quand, à mon tour, je lui fis remarquer combien ces mêmes cellules étaient soigneusement blanchies à la chaux à l'intérieur et munies de tous les meubles et ustensiles nécessaires aux prisonnier, tels que chaises, tables et lits garnis de matelas ainsi que de couvertures, le tout propre et en bon état. Aussi s'empressa-t-il de me dire que là ne se bornaient pas les soins qu'il prenait du bien-être de ses administrés, autant du moins que le permettait la modicité de ses ressources financières. Le pain, la viande, les légumes qu'ils recevaient chaque jour étaient de la même qualité que ceux dont se composait la ration des soldats de la garnison; et rien n'était négligé sous le rapport hygiénique, pour adoucir leur position et les entretenir en bonne santé.

Mes pensées se tournèrent de nouveau vers les pauvres émigrants qui souvent meurent de faim et de misère, alors que des hommes flétris par les lois vivent dans une semblable abondance aux dépens de la société. Je ne pus m'empêcher de témoigner mon étonnement de ce qu'on traitait avec tant de bien-

veillance des misérables dont les habitants se plaignaient généralement beaucoup; quoique je susse fort bien que je touchais une corde qui allait vibrer fortement chez le magistrat du district; mais cette question devait aussi amener de sa part des explications; or c'était justement le but que je me proposais.

En effet, si jusqu'alors, n'ayant entendu traiter ce sujet délicat que par des colons, j'avais pu, contre mon habitude, adopter sans défiance les nombreux griefs émis par ces derniers contre les convicts et leurs protecteurs, je me serais trouvé dans le cas de le regretter, quand mon cicerone se fût expliqué à son tour sur ce sujet et avec toutes les apparences de la sincérité et de la conviction; mais toutefois en homme un peu aigri par les récriminations non moins injustes qu'amères, selon lui, dont ses actes étaient le sujet de la part de ses adversaires; et, par conséquent, aussi en homme un peu enclin à l'exagération.

Les assignés, disait-il avec animation, ne sont pas aussi méchants qu'on voudrait le faire croire. Le proverbe : « aux bons maîtres les bons serviteurs, » est non moins vrai aux terres australes qu'en Europe. Quand à Van-Diemen les colons se montraient sages, humains et dignes envers leurs servants, ils les trouvaient généralement travailleurs et obéissants. Mais considérés presque toujours maintenant comme des bêtes de somme; traités avec le plus dégradant mépris par des gens qui souvent leur sont inférieurs en intelligence et en moyens; ces malheureux se livrent au dégoût, tombent dans le découragement;

chez eux se réveillent les plus mauvais penchants, et ils deviennent les ennemis des maîtres qu'ils auraient probablement servis avec fidélité, s'ils en eussent été traités avec discernement.

La majeure partie des colons, continuait mon cicerone, ne comprennent pas le but philanthropique de la déportation, ni les obligations que leur impose l'avantage de trouver, grâce à elle, des ouvriers à bon marché pour faire valoir leurs propriétés. A leurs yeux le convict est un instrument de fortune; peu leur importe ce qu'il est et ce qu'il deviendra pourvu que les troupeaux soient convenablement gardés et les terres cultivées tant bien que mal. S'il se comporte bien et mérite à ce titre, de la part du gouvernement, la liberté sous caution, le maître se garde bien d'en rendre compte à qui de droit, de peur de se voir ainsi enlever un bon serviteur. Si au contraire c'est un mauvais garnement, on le cite à l'autorité comme un sujet d'élite, afin de pouvoir s'en débarrasser et obtenir plus aisément à sa place un assigné moins paresseux ou moins turbulent.

D'autres propriétaires, ajoutait mon juge, donnent dans le travers opposé, et, oubliant la position de ces hommes, quels sont leurs précédents, non-seulement ils les admettent, pour ainsi dire, dans leur société, mais encore ne craignent pas de laisser s'établir des relations beaucoup trop familières entre eux et leurs enfants. Puis ils sont étonnés que ces forçats pervertissent leurs pupilles et se rendent indignes, par quelque friponnerie, de la confiance qu'on leur avait

si imprudemment accordée. Ainsi donc de tous les côtés se présentent des difficultés. Or, pensera-t-on qu'il soit aisé au magistrat chargé de réprimer les mauvais penchants des déportés, de les faire rentrer dans la bonne voie et en même temps de les protéger contre l'arbitraire des colons auxquels ils les confient comme travailleurs? qu'il soit aisé, répétait-il, non-seulement de trouver un grand nombre de maîtres possédant les qualités nécessaires pour remplir les hautes obligations morales qu'ils contractent en obtenant des assignés, mais encore de les ramener sans blesser des amours-propres presque toujours irritables, sans faire soulever des orages, des récriminations contre le donneur d'avis, à l'exécution de ces mêmes obligations? Non, cette tâche est ingrate, très-difficile, et le devient de plus en plus chaque jour, dit en terminant le magistrat de Campbell-Town; aussi j'appelle de tous mes vœux les grandes modifications qui doivent être apportées au mode actuel d'assignation des déportés, quoique convaincu que, quel qu'il soit, il excitera toujours les plaintes des parties intéressées.

Le jugement était sévère, tel, du reste, que je devais l'attendre d'un homme harcelé constamment d'accusations d'arbitraire ou de partialité par ses compatriotes, et que les papiers publics, trop souvent interprètes, à Van-Diemen comme partout ailleurs, des mauvaises passions et des vengeances privées, attaquaient non moins souvent que ses collègues des autres districts. Et pourtant ce jugement ne man-

quait pas d'une certaine vérité, comme j'eus lieu de m'en convaincre quelques heures plus tard, lors des discussions qui eurent lieu au dîner entre les convives et dont j'aurai occasion de parler bientôt.

La geôle que je parcourais était déserte en ce moment; tous ses hôtes étaient employés sur les grandes routes des environs. Cependant j'en trouvai quelques-uns dans les salles, et parmi eux deux Français à qui l'on accorda de m'être présentés. L'un, que sur sa mine je jugeai devoir être un rusé coquin, se trouvait dans les fers pour avoir pris le nom d'un général polonais et commis une foule d'escroqueries. Son cynisme me dégoûta et je ne voulus rien faire pour lui, quoiqu'il se réclamât vivement auprès de moi de son titre de compatriote. L'autre était un matelot breton, déserteur de quelque bâtiment français en relâche à Hobart-Town, et qui, embarqué à bord d'un baleinier anglais, n'ayant pas épargné suffisamment les provisions de son capitaine, expiait sa faute par six mois de prison. Son air franc, ouvert, sa bonne figure, enfin la franchise de ses aveux m'intéressèrent; puis les notes déposaient en sa faveur; aussi quelques jours après, gracié par le gouverneur, il passait sur *l'Artémise*, où il s'est toujours bien conduit et montré bon marin.

Quand nous eûmes parcouru toutes les parties de l'établissement qui, au résumé, ne m'offrit rien d'intéressant, si ce n'est un puits remarquable par sa largeur, sa profondeur et la bonne qualité de l'eau qu'il fournissait, véritable trésor pour le canton, la jour-

née était très-avancée; nos chevaux, qui avaient été mis à l'écurie dans une auberge voisine, paraissaient ne plus se ressentir des fatigues de la matinée; la brise ne soufflait plus que mollement et le soleil approchait de l'horizon. Je me séparai donc de mon complaisant cicerone, non, toutefois, sans l'avoir remercié beaucoup de ses gracieux procédés à mon égard et bu un verre de madère à sa santé; puis nous nous acheminâmes rapidement vers notre demeure, devant laquelle, après avoir pris en route mon hôte où nous l'avions laissé, l'équipage arriva sain et sauf au moment où l'on allait servir le dîner.

Les invités étaient peu nombreux, mais l'élite des propriétaires du district; aussi, grâce aux choses flatteuses que notre amphitryon voulut bien dire de moi en me présentant à chacun d'eux en particulier, grâce à un bon dîner; grâce enfin surtout à l'expansion que le madère et le claret donnent ordinairement à nos voisins d'outre-mer; et qui, dans cette circonstance, ne furent pas épargnés, je me trouvai en grande connaissance avec tous les invités quand arriva ce moment où, l'appétit satisfait et les têtes un peu échauffées par de nombreux toasts, les convives, suivant l'usage assez généralement suivi par leurs compatriotes, commencèrent à discuter les questions politiques ou d'intérêt public. C'est là où je les attendais; et bientôt l'affaire du convictisme, qui en ce moment occupait si vivement la population libre de Van-Diemen, fut mise sur le tapis et envisagée sous des faces diverses, suivant l'opinion radicale plus

ou moins avancée à laquelle chaque orateur appartenait; ou bien suivant l'esprit de contradiction dont il se montrait plus ou moins animé.

Je ne m'en plaignais pas, comme on le pense bien; moi qui espérais faire sortir la vérité de la controverse; aussi ne me fis-je pas faute d'animer la discussion quand elle mollissait, par les moyens oratoires employés en pareil cas; auxquels, du reste, je n'eus pas besoin de recourir souvent; le nouveau système de répartition des déportés aux colons, qu'on venait d'adopter, au grand mécontentement de ceux-ci, étant un sujet suffisant et au delà pour exciter la verve de mes voisins. Un d'entre eux, en effet, riche habitant, dont les immenses propriétés territoriales ne rapportaient qu'un modique revenu, faute de bras pour les cultiver, et qui se trouvait en instance depuis longtemps auprès des autorités pour obtenir un plus grand nombre d'assignés, commença l'attaque avec une vivacité que semblaient partager ses compatriotes présents, lesquels, pour la plupart, il est vrai, étaient dans la même situation que lui. Sans doute, disait-il, de graves modifications devraient être apportées au mode actuel des choses; mais bien plus dans les accessoires que dans la base du système suivi jusqu'à présent. Pourquoi avoir décidé que dorénavant les déportés arrivant dans la colonie devront subir au moins une année de travaux publics avant de pouvoir être assignés à des particuliers; c'est pour rendre, sans doute, la peine de la déportation plus sévère et leur faire considérer cette dernière position

comme la récompense d'un retour au bien. Cette pensée semble juste au premier abord; mais les partisans de la nouvelle mesure n'ont pas réfléchi que pour atteindre un but peu important, ils compromettaient à la fois les plus graves intérêts de la colonie, ceux de l'agriculture, ceux des finances de l'État, enfin ceux de l'humanité qui doit désirer avant tout l'amendement des criminels.

Aujourd'hui, continuait mon orateur, tous ces divers intérêts sont au contraire également ménagés. Les convicts étant placés dès leur arrivée chez les habitants, d'abord ne coûtent rien à la communauté; ensuite soustraits ainsi à l'horrible contact des criminels entre eux, dans les prisons, ils peuvent s'amender si, comme il arrive souvent, il existe encore dans leur âme quelques bons sentiments; puis enfin, après avoir concouru pendant plusieurs années avec zèle, avec intelligence, avec probité à la prospérité de leur maître, ils obtiennent pour prix de leur bonne conduite, une libération d'abord temporaire, qui leur permet de travailler pour leur compte, soit dans les villes, soit à la campagne, et de vivre ainsi d'une manière honnête sans être à charge au gouvernement. Eh bien! continuait le préopinant en s'animant de plus en plus, tous ces avantages vont être perdus par l'application du nouveau système, œuvre des idéologues philanthropes qui n'ont pas compris qu'ils lutteraient en vain, pour la réalisation de leurs trop sublimes théories, contre l'esprit humain avec ses faiblesses et ses mauvaises passions. Par leur faute, la

déportation est déjà condamnée ou à peu près dans les deux chambres, comme trop dispendieuse et n'ayant pas donné les avantages matériels et moraux qu'on avait le droit d'en attendre après tant de sacrifices de toutes sortes. Par cette décision se trouvera arrêtée dans sa marche vers une immense prospérité, une colonie que son heureuse situation dans l'hémisphère austral, que ses productions, les beaux ports dont la nature a doté Van-Diemen, devaient certainement conduire à être un jour la Grande-Bretagne de l'Océanie.

Mais cet esprit entreprenant et, par conséquent, peu docile au joug, ajoutait mon voisin dans sa philippique contre la métropole, ne devrait-il pas être ménagé davantage par la mère patrie, dont le devoir est de concourir par tous les moyens à l'accomplissement des hautes destinées réservées à sa colonie? Et pourtant elle ne fait rien pour cela; au contraire, elle s'aliène chaque jour davantage l'affection filiale de la population tasmanienne; laquelle, exaspérée de voir ses intérêts les plus chers compromis par d'absurdes théories, et le mode d'assignations des déportés, base de son bien-être, modifié d'année en année, contrairement à la prospérité du pays, prête l'oreille, de plus en plus, aux cris d'indépendance qui s'élèvent menaçants de chez sa sœur, la Nouvelle-Galles du Sud. Comment en serait-il autrement quand nous voyons la métropole, tombant de déceptions en déceptions, dans l'exécution de projets si légèrement adoptés, quoique si importants pour l'Australie, hésiter sur

la manière de s'y prendre pour les accomplir; au point de faire croire à leur abandon; et cela au moment même où les retards apportés à la solution de cette grave question, ont jeté le plus grand relâchement dans l'application des mesures d'ordre et de police relatives aux convicts, et compromettent ainsi la sécurité non moins que la tranquillité de la colonie.

Sans doute que les auteurs du projet avaient promis, pour décider le gouvernement à l'adopter, que les dépenses causées par la déportation seraient plutôt diminuées qu'augmentées. L'expérience prouve le contraire; et comme on devait s'y attendre, la métropole et ses colonies australiennes voient en même temps leurs dépenses augmentées, sans aucun dédommagement moral ni matériel pour aucune d'elles; de plus, cet accroissement de frais arrive au moment où Van-Diemen se trouve de moins en moins capable d'établir l'équilibre entre ses dépenses et ses revenus. Aussi les empiriques se présentent-ils en foule, et chacun de mettre en avant un plan de réforme qui doit tout arranger et faire disparaître toutes les difficultés. Pour atteindre ce but, les uns proposent de créer un super-intendant des convicts qui, à peu près indépendant du gouvernement local, serait chargé de conduire et d'administrer cette si nombreuse classe d'individus. Les autres prétendent arriver aux mêmes résultats, en continuant de décider que tous les convicts, sans exception, quel que soit leur degré de culpabilité ou d'immoralité, resteront toujours renfermés dans les geôles et ne les quitteront

qu'à l'expiration de leur peine, pour devenir, bon gré mal gré, citoyens de l'Australie.

D'autres encore, et malheureusement pour nous, disait en terminant mon orateur de l'opposition, leurs projets ont été adoptés, veulent que dès leur arrivée dans la colonie les déportés soient employés uniquement aux travaux publics, pendant un nombre d'années proportionné à la durée de la peine à laquelle ils sont condamnés. Si à l'expiration de ce temps d'épreuve, ils ont montré de bonnes dispositions, ils seront mis en service chez les particuliers qui devront leur payer une solde journalière en échange de leur travail. Ensuite, plus tard, ils pourront, en persévérant dans le bien, obtenir la permission de travailler pour leur compte, moyennant toutefois un salaire déterminé par des règlements, et seulement dans une résidence fixée; puis enfin ils auront, plus tard encore, la faculté d'exercer leur industrie dans toute la colonie, et même de faire venir leurs familles aux frais de l'État.

Je me demandais, en entendant les commentaires peu bienveillants des convives sur ce dernier système, jusqu'à quel point étaient justes les diatribes dont il était l'objet, et si elles devaient me paraître complétement désintéressées. Je comprenais parfaitement que, pour les colons, la question considérée sous le point de vue de la punition et de l'amendement des convicts fût tout à fait secondaire, mais aussi qu'il ne pouvait en être de même sous le rapport de leurs intérêts qu'elle lésait sensiblement.

En effet, l'incarcération prolongée des convicts dès

leur arrivée dans les colonies diminuait beaucoup le nombre des travailleurs qu'ils comptaient obtenir par l'assignation ; puis ne devaient-ils pas payer dorénavant ceux qui leur seraient accordés? Obligation d'autant plus déplaisante pour eux, que dès longtemps ils faisaient entendre de vives réclamations contre les frais de nourriture et d'entretien fixés par les règlements en faveur des assignés, et que, à tort ou à raison, ils trouvaient exagérés. Enfin, n'était-il pas naturel qu'ils jugeassent aussi inutile que fâcheuse cette mesure qui privait les habitants des villes, de la faculté dont ils avaient joui jusqu'alors, celle de se faire servir par des convicts en place de domestiques libres, qui étaient en très-petit nombre et fort exigeants à cette époque dans la colonie?

Mais les critiques étaient plus fondées en ce qui touchait à la partie morale de la question. Des déceptions n'étaient-elles pas à redouter également de ce côté? D'abord ne devait-on pas s'attendre à ce que les convicts, encore susceptibles d'amendement en mettant le pied aux terres australes, se perdraient tout à fait durant un séjour aussi prolongé dans les geôles, lieux peu différents des bagnes de nos arsenaux maritimes? Ensuite ne devait-on pas s'attendre également à ce que les plus rusés, les plus hypocrites parmi ces misérables, obtiendraient les faveurs réservées aux coupables véritablement repentants, comme cela n'arrive que trop souvent dans nos établissements pénitentiaires? Enfin n'y avait-il pas lieu de craindre que le gouvernement, soit de la métropole, soit de la colo-

nie, effrayé bientôt du surcroît de dépenses causé par l'accomplissement de cette première condition du nouveau système, n'en vint, afin de diminuer les frais des geôles, au moyen employé déjà bien souvent dans le même but aux terres australes, celui de diminuer aussi promptement que possible, en les assignant aux particuliers, sans presque aucune condition d'amendement, le nombre des convicts restés à la charge de la communauté? Ce nouvel état de choses serait certainement favorable aux finances de la colonie ainsi qu'aux intérêts des habitants; mais comme punition, la déportation n'y perdrait-elle pas beaucoup sous le double point de vue de la moralisation et surtout de la punition des criminels?

Ne serait-on pas porté, ajouterai-je, en voyant ces coquins souillés de mille méfaits, bien nourris, chaudement vêtus, gagnant un salaire journalier, et de plus pouvant obtenir à la faveur d'un semblant de repentir une libération complète, et plus tard une existence confortable dans un beau pays, ne serait-on pas porté à croire, dis-je, que la philanthropie a voulu rendre jalouse la partie honnête des basses classes de la population britannique, de celle qui donne l'exemple du crime et de la perversité?

D'un autre côté est-il bien aisé d'empêcher, même par les règlements les plus sévères, qu'il ne s'établisse une sorte de sympathie basée sur la commisération, voire même sur un sentiment de bienveillance, entre ces malheureux et les habitants libres de la colonie dont après tout ils forment presque entièrement le personnel

travailleur, comme laboureurs, bergers, ouvriers, manœuvres, et même comme domestiques dans toutes les maisons particulières sans exception? La répugnance qu'inspirent généralement, en Europe, les forçats, est à peu près inconnue aux terres australes où l'habitant, soit de la ville, soit de la campagne, ayant sans cesse besoin de leurs services, se trouvant constamment en contact avec eux, doit par conséquent chercher à se les attacher par de bons traitements; aussi semble-t-il avoir complétement oublié les précédents fâcheux de ses servants. Peu lui importe qu'ils aient commis des crimes plus ou moins graves contre la vieille société d'Europe, pourvu qu'ils se montrent actifs, intelligents et point trop immoraux dans leur nouvelle patrie.

C'est ce même sentiment auquel, il faut le dire, la plupart des employés grands et petits du gouvernement, finissent aussi par payer tribut, sans même en excepter ceux qui sont spécialement chargés de la police ou de l'administration des déportés; c'est ce sentiment, dis-je, qui a toujours excité les plaintes des partisans comme des antagonistes de la déportation, et s'est opposé jusqu'ici, comme il s'opposera toujours, quelque chose que l'on fasse, au succès de celle-ci, qu'on la considère comme un moyen d'amendement ou comme un châtiment. La société d'Europe pourra, sans doute, se débarrasser momentanément de ses criminels en les transportant, en les entretenant à grands frais au delà des mers; mais qu'elle ne se flatte pas qu'ils y subiront jamais des peines proportionnées à leurs crimes, parce que les instincts du cœur humain,

soit l'égoïsme, soit l'humanité, s'y opposeront toujours; et l'on verra dans l'avenir, comme cela est au présent et a été dans le passé en Angleterre, la déportation, telle qu'elle est appliquée aujourd'hui chez nos voisins, devenir dans l'ancien monde une prime pour les vices et les mauvais penchants, aux yeux des dernières classes de la société, là où la vie morale n'est rien et l'existence matérielle est tout.

De semblables réflexions auront-elles quelque intérêt pour les lecteurs? Je n'ose l'espérer, car elles sont bien sérieuses et peut-être aussi trouvera-t-on qu'elles sont un peu décousues; mais il ne pouvait guère en être autrement. Si j'en eusse fait le sujet d'un chapitre tout entier, bien peu de personnes auraient eu le courage de le parcourir; au lieu qu'en les mêlant à des sujets moins graves, comme je m'efforce de le faire dans ce long ouvrage, peut-être parviendrai-je à instruire en amusant.

Ces réflexions passèrent toutefois comme un éclair dans mon esprit, tant je portais attention à la discussion agitée autour de moi. Elle continuait à être vive, et le devint encore plus quand, venant en aide au maître de la maison, qui faisait tous ses efforts pour empêcher la conversation de tourner à la politique et le pouvoir d'être mis en cause, ce à quoi les convives ne se montraient que trop bien disposés, je fis l'observation à un de ces derniers, ennemi juré des magistrats protecteurs des convicts, dont il attaquait vivement la prudence et l'impartialité, que peut être aussi les colons ne se montraient pas suffisamment pénétrés de

l'importance des devoirs que leur imposait l'assignation des déportés considérée sous le point de vue moral; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais jeté de l'huile sur le feu. Oui, je le sais, me répondit-il du ton d'un homme piqué au vif et qui me rappela ma conversation avec le juge de Campbell-Town, on nous accuse de ne porter aucun intérêt au succès de la déportation, comme mesure philanthropique; de ne rien faire en faveur de l'amendement de nos assignés; enfin, de les regarder plutôt comme des bêtes de somme que comme des hommes. Leur éducation morale et religieuse est négligée; ils ne sont pas en général assez soigneusement surveillés. Mais comment pourrait-il en être autrement, lorsque pour eux le maître n'est rien et le magistrat tout; que celui-ci, en interposant, sous le plus léger prétexte, son autorité, et presque toujours d'une manière partiale, en faveur de ses administrés, a complétement détruit toute espèce d'influence du colon sur ses convicts; au point que ces derniers, se sentant soutenus, élèvent sans cesse des réclamations; portent des plaintes au magistrat devant lequel ils forcent ainsi leurs maîtres à comparaître souvent; de sorte que ceux-ci, fatigués de ces visites aussi dispendieuses qu'inutiles au bon ordre chez eux, répugnent à les recommencer pour, à leur tour, signaler l'inconduite de leurs servants; et préfèrent, même la plupart du temps, leur donner un salaire journalier, pour les engager à travailler, que d'avoir recours, pour réprimer leur paresse, à un juge duquel bien rarement ils obtiennent satisfaction. De là

il arrive que les convicts, on peut le dire, jouissent d'une sorte d'impunité.

Mais que font-ils eux-mêmes, ces fonctionnaires qui nous jugent si sévèrement? que font-ils de ces milliers de déportés employés aux travaux publics? Jamais on n'en vit autant sur les grandes routes, et jamais celles-ci ne furent aussi mal entretenues. Dans les villes, non moins que dans les campagnes, le désordre va toujours croissant parmi les convicts faute d'une bonne police et de magistrats qui les tiennent sous le joug d'une main ferme, et comprennent enfin que l'excessive faiblesse qu'ils montrent pour ces misérables, cause le plus grand tort au succès de la déportation. Cela est si vrai qu'aujourd'hui l'affranchissement avec permission de travailler pour leur propre compte, considéré autrefois par les condamnés comme une grande faveur et la récompense d'une excellente conduite, a tant perdu de sa valeur à leurs yeux, à force d'être prodiguée, qu'ils pensent, et les faits leur donnent raison, avoir des droits suffisants à l'obtenir après peu de temps de captivité, quand ils n'ont ni volé ni assassiné dans la colonie.

Sans doute que sous l'administration bienveillante et paternelle de sir John Franklin les habitants ne peuvent regretter le joug bien sévère que le précédent gouverneur leur avait imposé, quoique ce joug ait été favorable à la Tasmanie, il faut en convenir. A cette époque l'ordre régnait partout, la police se faisait parfaitement. Les assignés se montraient obéissants, travailleurs, parce que leurs moindres délits

étaient punis sévèrement. Ceux d'entre eux qui étaient employés aux travaux publics, soumis à une discipline d'airain, accomplissaient en peu de temps d'immenses ouvrages d'utilité publique, et leur présence dans les districts, même les plus éloignés du chef-lieu, n'inquiétait nullement les propriétaires voisins de leurs stations. Leurs relations avec les gens libres de tous les rangs excitaient l'inquiète surveillance de l'autorité chargée de la police et de la morale publique. Enfin il n'était pas jusqu'aux déportés employés comme domestiques dans les villes, et qu'on veut supprimer aujourd'hui sous prétexte qu'ils s'y corrompent, qui, à cette époque, ne se fissent, au contraire, remarquer par leur bonne conduite et leur fidélité.

Les temps sont bien changés, quoi qu'en disent nos nombreux administrateurs, qui payés généreusement et exactement par le trésor de la colonie, trouvent naturellement que tout est pour le mieux. Loin de moi la pensée, continua l'orateur d'un ton beaucoup plus doux, de critiquer l'administration de notre gouverneur actuel; ce serait injuste, car il fait tout ce qui dépend de lui pour adoucir notre triste position qu'il paraît comprendre parfaitement; mais ses bonnes intentions viennent se briser malheureusement contre une foule d'obstacles nés des circonstances, et plus encore peut-être du régime financier suivi avant son avénement au pouvoir.

D'une part les revenus diminuent rapidement; non-seulement en raison du ralentissement depuis quel-

ques années du commerce des denrées du pays et des transactions publiques, mais à cause aussi de l'interruption presque complète survenue dans la vente des terres, produite par le haut prix auquel le gouvernement a fait monter leur concession; prix tellement élevé que les émigrants venus d'Europe aux bords de Van-Diemen, ne trouvant aucun avantage à s'y fixer, ne font que passer et se portent vers les nouveaux établissements qui naissent pour ainsi dire chaque jour sur les côtes du continent voisin. D'une autre part, la métropole qui ne se montre guère plus soucieuse que par le passé des intérêts financiers de la colonie, paraît fort peu disposée à diminuer cette quantité d'employés hors de proportion avec les besoins ou les ressources du pays, qu'elle conserve en Tasmanie à la charge des habitants. Les conséquences de cet état de choses sont que pour suffire à de pareilles dépenses, momentanément du moins, le fisc cherche à augmenter ses revenus par toutes sortes de moyens; entre autres celui qui avait toujours été repoussé jusqu'alors comme dangereux, comme immoral sous tous les rapports; je veux parler des encouragements donnés à l'importation des liqueurs fortes, et à la multiplication des licences que doivent se procurer à grands frais les propriétaires de cabarets ou d'établissements du même genre, également pernicieux pour les mœurs et la moralité des classes inférieures, déjà si dépravées à Van-Diemen. Malgré tout, le numéraire devient de plus en plus rare et fait place au papier-monnaie, même pour les plus petites sommes; l'usure

dévore les grands comme les petits propriétaires, et les terres tombent aux mains des usuriers ; le bien-être de la colonie est tout à fait compromis ; enfin une crise financière semble imminente et aura les plus fatales conséquences pour le pouvoir et pour ses administrés. Alors il faudra bien que l'ordre de choses actuel soit largement modifié ; que les employés de l'État deviennent moins nombreux et renoncent à une partie de leurs énormes appointements ; enfin que le mode d'assignement des convicts soit mis plus en harmonie avec les besoins de la colonie sous le double rapport de l'agriculture et de l'industrie, en même temps que l'émigration des familles libres, largement encouragée aux frais de la métropole et de la colonie, viendra combler les pertes énormes qu'a fait subir depuis quelque temps à la population agricole le départ d'une masse de travailleurs partis pour aller chercher fortune ailleurs. Autrement c'en est fait de la prospérité présente et future de notre belle Tasmanie (1).

Mais non ; vous verrez, ajouta mon orateur arrivé à sa péroraison et en regardant successivement tous les convives qui, je dois le dire, avaient approuvé du geste et de la voix ce qu'il avait dit, vous verrez que nos réclamations resteront sans effet comme par le passé, jusqu'au moment où ayant obtenu de gré ou de force de notre ingrate métropole, une assemblée législative et la libre discussion de nos intérêts, nous pourrons voter nous-mêmes nos impôts et surveiller l'emploi des revenus. Alors seulement on verra notre nouvelle patrie marcher à grands pas vers les brillantes

destinées qui lui sont réservées, dans un avenir peu lointain.

Un toast général porté avec enthousiasme à la prospérité de la colonie termina la discussion; et nous passâmes au salon prendre le thé auprès de la maîtresse du logis qui, suivant la mode anglaise, avait quitté la table depuis longtemps. Il était tard, et comme la plupart de mes nouvelles connaissances se trouvaient assez éloignées de leurs foyers, la société se sépara bientôt, chacun prit le chemin de chez soi, et moi celui de mon appartement où, malgré la fatigue d'une journée aussi laborieusement employée, je m'occupai pendant longtemps encore à confier au papier les précieuses notes que j'avais recueillies depuis le matin. Heureux de voir se réaliser en partie mon espérance de finir par découvrir la vérité, malgré les exagérations dont les partis opposés l'entouraient à qui mieux mieux.

Cette vérité, que j'avais cherchée aux mêmes lieux bien des années auparavant, lors de mon premier passage aux terres australes et depuis dans les nombreuses contrées que j'avais parcourues, et qu'une fois encore je venais demander à ces mêmes colonies pénales, me semblait bien douteuse encore, malgré mes efforts pour la saisir dans toute sa pureté.

Dans la relation du voyage de *la Favorite*, je m'étais montré peu favorable à la déportation et je penchais pour l'emprisonnement solitaire. Maintenant, après de nouvelles études, de nouvelles recherches, après avoir visité soigneusement les établissements pénitentiaires

de New-York et de Philadelphie, je doutais, sachant mieux à combien de dépenses excessives entraînait ce système, combien de plus il avait dû être modifié avant d'obtenir la sanction des pouvoirs législatifs en France ; et je doutais d'autant plus que je venais à l'instant même de voir jusqu'à quel point la déportation était mal comprise, justifiait peu les espérances de ses partisans, entraînait d'inconvénients à sa suite, enfin donnait lieu à de nombreuses discussions sur la manière dont elle devait être employée, non pas vraiment dans l'intérêt de la société et de la punition ou de l'amendement des criminels, mais presque uniquement dans celui des colonies pénales, et des finances du gouvernement. Que devais-je faire en pareilles circonstances ? M'abstenir jusqu'à plus ample informé. Ce fut le parti que je pris ; me promettant de redoubler de persévérance et de soin dans mon rôle d'observateur.

Le lendemain, jour fixé pour mon départ, après un bon déjeuner et avoir témoigné à mes hôtes ma gratitude pour leur franche et cordiale hospitalité, je montai en voiture avec mon jeune compagnon de promenade de l'après-midi précédent, qui devait l'être encore jusqu'à Hobart-Town, et nous commençâmes à cheminer vers notre destination. Le temps était beau mais très-chaud ; aussi fûmes-nous obligés, quand à deux heures après-midi la voiture entra dans Oat's-Land, de laisser souffler les chevaux quelques instants avant d'aller plus loin.

Je profitai de ce moment de liberté pour visiter ce chef-lieu de district. Rien ne fixa mon attention

quoique toutes les constructions fussent du dernier moderne, au point que les rues ne comptaient que peu de maisons complétement achevées. Auprès d'elles je remarquai plusieurs établissements publics consacrés à l'éducation des enfants, qui se trouvaient à peu près dans le même état; toutefois une petite église qui s'élevait comme une oasis au milieu de vastes terrains encore inoccupés, me parut jolie et d'un style d'architecture aussi simple que gracieux. Sans doute que Oat's-Land deviendra un jour une belle ville par sa population, ses monuments publics, par la manière dont ses rues larges et tirées au cordeau seront bordées d'opulentes habitations; mais jamais, je crois, elle ne pourra se soustraire à la teinte monotone que jettera toujours sur elle l'aspect triste des plaines blanchâtres et dénudées qui l'entourent de toutes parts.

Quand nous les avions traversées l'avant-veille, le soleil touchait presque à l'horizon; mais cette fois il se trouvait sur nos têtes et ses rayons n'étaient voilés seulement que par les nuages de poussière soulevés par la brise de nord-ouest, presque toujours forte à cette heure du jour et dans la saison où nous étions. Je ne me sentis nullement disposé à envier le sort des gens destinés à habiter un jour ces contrées; et je fus enchanté quand, après quelques moments de repos donnés à notre attelage, nous continuâmes d'avancer rapidement à travers les campagnes que j'avais parcourues dernièrement en diligence, vers le charmant village de Spring-Hill, où nous nous arrê-

tâmes enfin le soir devant une petite auberge dans laquelle pourtant, suivant la promesse qui m'en avait été faite, je me trouvai très-confortablement établi pour souper et pour coucher, grâce à la société de mon compagnon de voyage qui, de même que les autres membres de sa famille, était considéré par l'hôte comme un des meilleurs habitués de sa maison.

Pendant qu'on apprêtait notre festin, je me livrai au plaisir de contempler, des fenêtres d'une salle à manger coquettement arrangée et donnant sur la grand'route, le paysage non moins pittoresque que sauvage et solitaire qui entourait la maison. Celle-ci était complétement isolée au fond d'un vallon que dominent de toutes parts des collines couvertes de bois épais, du sein desquels descendait bruyamment un torrent que le chemin seul, bordé d'un ravin escarpé dans cet endroit, séparait de la façade de notre hôtellerie. Sur les derrières, au contraire, s'étendaient sur un même plan les bâtiments de servitude, plusieurs champs de blé et de légumes, dont le bon entretien faisait autant d'honneur à l'industrie du propriétaire qu'à la fertilité du terrain. Mes yeux, que la perspective monotone des campagnes blanchâtres et poudreuses que nous venions de traverser avaient fatigués, se reposaient complaisamment sur ces masses de verdure, sur les bouquets d'arbres indigènes voisins, dont le feuillage servait d'abri à des bandes de kakatoës et de perruches qui criaient et s'agitaient à qui mieux mieux, cherchant

sans doute un refuge pour la nuit. Le soleil, en disparaissant derrière les montagnes, mit fin à leur tapage et me fit paraître le paysage, sur lequel les ombres de la nuit s'épaississaient rapidement, un peu plus que romantique c'est-à-dire sombre et isolé. Alors les faits tragiques des *bushrangers* (convicts déserteurs réfugiés dans les bois), dont les effrayants récits tiennent une grande place dans les traditions que conservent les anciens colons, et qui, à ce double titre, se trouvent bien souvent dans la bouche des habitants, surtout des femmes et des enfants, me revinrent à l'esprit, et, soit curiosité, soit inquiétude, comme on voudra, je ne pus m'empêcher de demander à mon compagnon de voyage, du ton le plus naturel, le plus dégagé que je pus prendre, si ces messieurs ne venaient pas rendre quelquefois visite aux habitations situées comme celle-ci au milieu de la forêt. Oui, me répondit-il, et même fréquemment; mais jamais ils n'y commettent de déprédations, à moins que le maître ne les maltraite, ou bien les ait dénoncés; ce qui est assez rare, comme on le pense bien; aussi notre hôte vit-il en bonne intelligence avec eux, et les voyageurs ont d'autant moins à craindre sous son toit, que l'administration n'accorde le droit d'élever une hôtellerie sur les routes, qu'à des hommes connus par leur moralité. Ainsi donc, ajouta-t-il, n'ayez aucune crainte pour votre sûreté pendant que vous serez ici; mangez et dormez tranquillement; conseil que je suivis sans perdre de temps, car, en ce moment, on vint annoncer que le dîner était servi.

Nous entrâmes sur-le-champ en fonction, et je mangeai en homme qui avait faim et n'éprouvait nullement de soucis. Rien ne manquait au couvert; la propreté et le confortable britannique brillaient partout. Les domestiques se montraient soumis, empressés, et la cuisine me parut bonne, quoique plusieurs ragoûts fussent un peu extraordinaires pour moi. Aussi je goûtai avec plaisir d'une grillade de kanguroo tué la veille dans la forêt voisine, et dont le gigot nous fournit un excellent rôti. Ce gibier, assez commun du reste à Van-Diemen, me parut avoir le goût et le fumet du lièvre, sans toutefois être aussi délicat. Je fêtai également un gros et gras canard sauvage d'une espèce particulière et indigène aux terres australes; des poissons d'un goût très-fin, puis de délicieuses écrevisses comme on en pêche dans la plupart des cours d'eau de la Tasmanie. Pour faire passer l'assaisonnement un peu trop épicé à mon goût de ces différents mets, nous eûmes recours, mon compagnon et moi, non au cidre ou à la bière, deux boissons généralement mauvaises à Van-Diemen, mais à une bouteille de bon vin de Bordeaux; ensuite nous gagnâmes nos lits, dont l'excessive netteté et le moelleux me charmèrent si bien, que je dormais encore profondément quand le lendemain, au point du jour, on vint me prévenir que le moment du départ était arrivé. Nos comptes réglés, à la satisfaction des deux parties, nous remontâmes en voiture, et les chevaux bien reposés se dirigèrent au grand galop vers Hobart-Town dont nous n'étions plus éloignés que de dix-huit milles.

Plus nous approchions du chef-lieu, plus le pays devenait animé; les fermes, les maisons de campagne se succédaient sur les deux côtés de la route qui nous conduisit par une montée un peu rapide au sommet de la colline assez élevée d'où l'on jouit du plus beau point de vue de la Derwent. Elle coulait majestueusement entre ses rives couvertes de villages et de plantations au milieu desquels se distinguait par les nombreux bâtiments d'exploitation qui l'entouraient, la ferme modèle, création nouvelle de sir John Franklin qui n'avait rien négligé pour qu'elle rendît d'utiles services à l'agriculture; mais malheureusement, la sécheresse de l'année avait empêché jusqu'alors les essais d'être favorables. Une multitude de petites embarcations, profitant d'un beau jour, sillonnaient la surface tranquille de la rivière qui, quelques mois plus tard, comme j'en avais fait cruellement l'expérience huit années avant sur *la Favorite* à la même époque de l'année, devient tumultueuse sous l'influence des coups de vent, au point d'interrompre le cabotage. Aussi était-il fortement question d'établir un service de bateaux à vapeur pour assurer en tout temps les communications non-seulement d'une rive à l'autre, mais encore entre le haut pays et la mer.

Nous admirions encore ce magnifique point de vue, que déjà notre voiture atteignait les premières maisons d'Hobart-Town. Je distinguais avec un plaisir facile à concevoir, la haute mâture de *l'Artémise,* mouillée paisiblement sur la rade. Depuis trois longs jours je l'avais abandonnée; aussi étais-je vraiment bien heureux lors-

que mon canot m'ayant déposé à bord je me retrouvai au milieu de mes compagnons de fatigues et de dangers, après toutefois avoir fait à mon aimable guide, mes remercîments pour les attentions dont il m'avait comblé et de plus mes adieux, mon intention étant de mettre à la voile incessamment.

Si l'accomplissement de toutes les dispositions nécessaires pour mettre la frégate en état de prendre la mer, n'eût dépendu que de l'activité, du zèle et de l'intelligence de mon second et des officiers, le départ eût eu lieu à l'époque très-prochaine que j'avais fixée. En effet, la voie d'eau qui nous avait entraînés dans de grands travaux d'allégement du navire, était complétement bouchée; toutes les avaries éprouvées dans la dernière traversée se trouvaient également réparées et *l'Artémise* se montrait aussi brillante, aussi gracieuse que jamais, malgré ses trois années d'aventureuse navigation. Mais on n'avait pu mettre, malheureusement, autant de célérité dans l'embarquement des vivres de campagne dont je faisais prendre un fort approvisionnement, surtout en farine, que je savais coûter plus cher à Sidney où je comptais toucher en quittant Van-Diemen. Or cette denrée, que me fournissaient en quantité suffisante les moulins à vapeur du chef-lieu, n'était point préparée pour la mer. Nous fûmes obligés de la mettre nous-mêmes en barils avec les plus grandes précautions; seul moyen de la conserver longtemps. Mais cette opération délicate demandant non moins de temps que de soins, je me vis forcé d'ajourner un peu le départ.

cordait une nourriture saine et abondante; qu'ils étaient bien vêtus suivant les saisons et tenus dans une grande propreté. Jamais une épithète injurieuse ou grossière ne leur était adressée, ni un châtiment corporel quelconque infligé sans l'ordre de la première autorité. Mais aussi étaient-ils l'objet d'une surveillance incessante; leur moindre méfait était réprimé sur-le-champ avec une justice et une sévérité d'airain. Jamais une réclamation juste n'était repoussée, et chacun d'eux était parfaitement fixé sur ses droits comme sur ses devoirs. Aussi la garnison de soixante soldats tout au plus; une petite quantité de gardiens pris parmi les convicts eux-mêmes; un personnel administratif très-restreint; la crainte de châtiments corporels ordinaires, ou bien d'une détention plus ou moins prolongée dans les cellules; l'espoir jamais trompé, quand il était juste, d'une amélioration dans le sort du criminel vraiment repentant; enfin l'influence de la religion employée avec discernement et persévérance, suffisaient pour maintenir l'ordre le plus parfait et l'activité du travail parmi cette tourbe horrible de brigands et d'assassins. Toutefois il faut dire que des circonstances heureuses, tenant soit aux localités, soit à l'état d'enfance de la colonie, concouraient à la durée de cet état de choses surprenant. Aussi, tout en faisant ressortir avec l'impartialité dont je me suis fait une loi, ce j'ai trouvé de vraiment admirable dans cet établissement pénitentiaire, mon intention n'est pas de soutenir la cause des bagnes, cause perdue avec toute justice devant le tribunal de la morale et de l'humanité,

thur devint vacante, elle lui fut offerte sur-le-champ avec des avantages tels qu'il consentit à s'éloigner sans trop de regrets, pendant un laps de temps plus ou moins long, du corps auquel il appartenait et où sa place devait toujours lui appartenir, conformément à l'usage suivi dans l'armée britannique, à moins qu'il ne renonçât complétement à la carrière militaire. De pareilles mutations n'ont rien d'inusité chez nos voisins et même s'y présentent d'autant plus fréquemment, qu'ils considèrent les états-majors des divers corps de l'armée, spéciaux ou non, comme autant de pépinières de sujets de mérite, loyaux, d'un moral fortement trempé, ne pouvant avoir que des antécédents honorables, enfin habitués à commander et à administrer des soldats, où le gouvernement se pourvoit sans peine des personnages dont il a continuellement besoin pour diriger ses établissements pénitentiaires; et cela sans contracter envers eux de pesantes obligations pour l'avenir; puisque ces officiers appartiennent toujours à l'armée et n'en sont détachés que momentanément, à moins que, récompensés de leurs nouveaux services par des places élevées dans l'administration, ils ne se décident, ce qui arrive rarement, à changer de profession. Chez nous, on le sait, les choses ne sont pas malheureusement ainsi; et notre gouvernement se prive, en ne suivant pas le système adopté en Angleterre, d'un secours en personnel dont on sent chaque jour davantage le besoin.

En effet, où trouverait-il, et en aussi grand nombre,

cordait une nourriture saine et abondante; qu'ils étaient bien vêtus suivant les saisons et tenus dans une grande propreté. Jamais une épithète injurieuse ou grossière ne leur était adressée, ni un châtiment corporel quelconque infligé sans l'ordre de la première autorité. Mais aussi étaient-ils l'objet d'une surveillance incessante; leur moindre méfait était réprimé sur-le-champ avec une justice et une sévérité d'airain. Jamais une réclamation juste n'était repoussée, et chacun d'eux était parfaitement fixé sur ses droits comme sur ses devoirs. Aussi la garnison de soixante soldats tout au plus; une petite quantité de gardiens pris parmi les convicts eux-mêmes; un personnel administratif très-restreint; la crainte de châtiments corporels ordinaires, ou bien d'une détention plus ou moins prolongée dans les cellules; l'espoir jamais trompé, quand il était juste, d'une amélioration dans le sort du criminel vraiment repentant; enfin l'influence de la religion employée avec discernement et persévérance, suffisaient pour maintenir l'ordre le plus parfait et l'activité du travail parmi cette tourbe horrible de brigands et d'assassins. Toutefois il faut dire que des circonstances heureuses, tenant soit aux localités, soit à l'état d'enfance de la colonie, concouraient à la durée de cet état de choses surprenant. Aussi, tout en faisant ressortir avec l'impartialité dont je me suis fait une loi, ce j'ai trouvé de vraiment admirable dans cet établissement pénitentiaire, mon intention n'est pas de soutenir la cause des bagnes, cause perdue avec toute justice devant le tribunal de la morale et de l'humanité,

de leurs intérêts matériels; pour lesquels les fatigues, les dégoûts, les déceptions n'étaient rien, pourvu qu'ils parvinssent au but, objet de tous leurs sacrifices, de tous leurs désirs. En France, en Angleterre même, quelques tentatives partielles du même genre, faites dans des circonstances analogues, ont également réussi, sinon complétement, du moins en partie; et dès ce moment les philanthropes ont pensé que le grand problème était résolu; qu'avec de nouvelles lois pénales, des sacrifices financiers, ils allaient enfin, en les régénérant, débarrasser leur pays de cette foule de coquins dont les prisons sont encombrées, et qui, rendus à la liberté lors de l'expiration de leur peine, forment aujourd'hui, quoi qu'on en fasse, une effroyable communauté, toujours en guerre avec la société. A leurs sollicitations se sont élevés, en France comme en Angleterre, des pénitenciers d'après les nouveaux modèles; et les partisans de l'emprisonnement solitaire ont ainsi obtenu gain de cause devant les assemblées législatives comme auprès des gouvernements. Mais les résultats ont-ils été, jusqu'à présent, en rapport avec les sacrifices financiers accomplis? Les rivaux du système prétendent que non, et ils pourraient bien avoir raison; ce qu'il faudrait attribuer principalement, selon moi, aux modifications que le système a subies dans la discussion aux chambres, et mieux encore, peut-être, aux difficultés presque insurmontables que le gouvernement a éprouvées dans la pénurie d'hommes capables de l'exécuter.

En effet, de quels talents, de quelles qualités ne

cordait une nourriture saine et abondante; qu'ils étaient bien vêtus suivant les saisons et tenus dans une grande propreté. Jamais une épithète injurieuse ou grossière ne leur était adressée, ni un châtiment corporel quelconque infligé sans l'ordre de la première autorité. Mais aussi étaient-ils l'objet d'une surveillance incessante; leur moindre méfait était réprimé sur-le-champ avec une justice et une sévérité d'airain. Jamais une réclamation juste n'était repoussée, et chacun d'eux était parfaitement fixé sur ses droits comme sur ses devoirs. Aussi la garnison de soixante soldats tout au plus; une petite quantité de gardiens pris parmi les convicts eux-mêmes; un personnel administratif très-restreint; la crainte de châtiments corporels ordinaires, ou bien d'une détention plus ou moins prolongée dans les cellules; l'espoir jamais trompé, quand il était juste, d'une amélioration dans le sort du criminel vraiment repentant; enfin l'influence de la religion employée avec discernement et persévérance, suffisaient pour maintenir l'ordre le plus parfait et l'activité du travail parmi cette tourbe horrible de brigands et d'assassins. Toutefois il faut dire que des circonstances heureuses, tenant soit aux localités, soit à l'état d'enfance de la colonie, concouraient à la durée de cet état de choses surprenant. Aussi, tout en faisant ressortir avec l'impartialité dont je me suis fait une loi, ce j'ai trouvé de vraiment admirable dans cet établissement pénitentiaire, mon intention n'est pas de soutenir la cause des bagnes, cause perdue avec toute justice devant le tribunal de la morale et de l'humanité,

-ons de correction ou de détention. Mais, je le dis re, il faut qu'abandonnant les errements qu'il a .s jusqu'à présent, il aille chercher les hommes t il a besoin, là où il est certain de les trouver. -evais-je trouver employé à Port-Arthur un des .rs systèmes pénitentiaires mis en pratique de-s quelques années en France ou chez nos voisins atre-Manche? devais-je voir des criminels renfer-s nuit jour dans des cellules et n'ayant aucune espèce relations entre eux, comme dans le pénitencier de iladelphie; ou bien les convicts soumis, la nuit seu-nent, à l'isolement et travaillant en commun le jour, mme cela se pratique à la prison d'Auburn, située près de New-York? Non, je savais que j'allais trouver ut simplement un véritable bagne dans lequel étaient enfermés au nombre de sept cents environ, les plus ncorrigibles déportés de la colonie pénale de Ván-Diemen. En effet, je vis un bagne où les prisonniers sont employés le jour aux travaux forcés et couchent la nuit dans des salles communes; portant un costume uniforme, soumis aux coups de bâton ou de fouet et au cachot comme cela se pratique dans les établissements du même genre à Brest et à Toulon. Mais celui-ci, comme je fus à même de m'en convaincre de plus en plus à mesure que je pus étendre mes investigations et recueillir tous les renseignements dont j'avais besoin pour fixer ma façon de voir, était tenu dans un ordre parfait sous tous les rapports. J'avoue que, contrairement à ce qui a lieu dans nos arsenaux, les forçats n'étaient pas enchaînés deux à deux, qu'on leur ac-

cordait une nourriture saine et abondante; qu'ils étaient bien vêtus suivant les saisons et tenus dans une grande propreté. Jamais une épithète injurieuse ou grossière ne leur était adressée, ni un châtiment corporel quelconque infligé sans l'ordre de la première autorité. Mais aussi étaient-ils l'objet d'une surveillance incessante; leur moindre méfait était réprimé sur-le-champ avec une justice et une sévérité d'airain. Jamais une réclamation juste n'était repoussée, et chacun d'eux était parfaitement fixé sur ses droits comme sur ses devoirs. Aussi la garnison de soixante soldats tout au plus; une petite quantité de gardiens pris parmi les convicts eux-mêmes; un personnel administratif très-restreint; la crainte de châtiments corporels ordinaires, ou bien d'une détention plus ou moins prolongée dans les cellules; l'espoir jamais trompé, quand il était juste, d'une amélioration dans le sort du criminel vraiment repentant; enfin l'influence de la religion employée avec discernement et persévérance, suffisaient pour maintenir l'ordre le plus parfait et l'activité du travail parmi cette tourbe horrible de brigands et d'assassins. Toutefois il faut dire que des circonstances heureuses, tenant soit aux localités, soit à l'état d'enfance de la colonie, concouraient à la durée de cet état de choses surprenant. Aussi, tout en faisant ressortir avec l'impartialité dont je me suis fait une loi, ce j'ai trouvé de vraiment admirable dans cet établissement pénitentiaire, mon intention n'est pas de soutenir la cause des bagnes, cause perdue avec toute justice devant le tribunal de la morale et de l'humanité,

mais tout simplement de citer des exemples qui pourront être utiles à qui de droit.

Ainsi le capitaine Booth avait accompli en peu de temps, avec ses seules ressources en personnel, des travaux de terrassement, de bâtisse et de défrichement vraiment extraordinaires. Il était parvenu, à force d'industrie et d'activité, à doter l'établissement, aux dépens des masses de rochers que la mine avait détruites pour faire de la place au bord de la mer, de la plupart des édifices dont celui-ci avait besoin; puis à subvenir en grande partie, au moyen de la culture du sol, à la subsistance de son monde; enfin à suffire, par la vente du produit du travail des condamnés, aux dépenses de Port-Arthur. Mais aussi quelle vigueur morale et physique! quelle persévérance dans ses projets! quel dévouement de tous les instants, n'avait-il pas déployés dans ses difficiles fonctions! de quelle connaissance des hommes, de quelle habitude de les conduire, de les commander, enfin de quelle philanthropie pratique n'avait-il pas eu besoin pour obtenir de semblables résultats! Sans doute que le germe de ces précieuses qualités était naturellement en lui; mais ce germe aurait-il jamais fructifié à ce point si, militaire depuis sa jeunesse, il n'eût été mis à même de se familiariser de bonne heure avec les devoirs imposés aux hommes qui commandent des corps organisés?

Cependant quelque grand que fût à mes yeux le mérite du super-intendant de Port-Arthur, je n'en suis pas moins convaincu qu'il n'aurait pas obtenu des

succès aussi extraordinaires si, comme je l'ai dit plus haut, il n'eût été autant favorisé par des circonstances locales qu'on ne rencontrera jamais ou du moins bien difficilement en Europe, dans le choix de l'emplacement d'un établissement pénitentiaire du même genre.

Qu'on se figure, en effet, une petite terre se projetant isolément dans la mer, montagneuse, couverte de bois épais et sauvages jusqu'aux extrémités de longues pointes formant dans leurs heureuses courbures plusieurs baies profondes et un excellent port. Cette petite terre qui fait partie de la grande presqu'île de Tasman, à l'aspect sombre, orageux, solitaire, que les navigateurs laissent sur la droite, lorsque, franchissant la baie des Tempêtes, ils viennent chercher l'entrée de la Derwent, ne tient à Van-Diemen que par une langue de sable à peine large de vingt mètres dont, au moyen de précautions que j'expliquerai plus bas, il a été facile d'interdire le passage aux déserteurs de Port-Arthur.

Aucun espoir de conquérir leur liberté n'est laissé à ces derniers; la solitude profonde qui règne sur ces bords d'où une défense sévère éloigne les bateaux de pêche et les caboteurs; les nombreux postes de gardiens situés à petites distances les uns des autres sur tous les points abordables du rivage, ou bien placés au sommet de collines élevées d'où des guetteurs annoncent sur-le-champ, soit à Hobart-Town, soit à Port-Arthur même, au moyen de télégraphes, tout ce qui sur terre ou sur mer leur paraît digne d'attention, sont autant d'obstacles infranchissables pour eux.

Ainsi la venue d'un bateau quelconque sur les côtes; la colonne de fumée provenant de feu que le misérable échappé des fers a osé allumer dans les profondeurs de la forêt pour réchauffer ses membres glacés par le froid ou l'humidité; quelque indice trahissant la présence d'un être humain dans ces horribles solitudes où le malheureux voyageur égaré meurt bientôt de faim, de soif et de froid, sont promptement signalés et deviennent de la part des gens chargés de ce service l'objet de recherches aussi actives qu'intelligentes et presque toujours couronnées de succès.

Ce fut sur ces bords inhospitaliers que le gouverneur Arthur, mécontent du peu d'avantages qu'il retirait de Macquarie-Harbourg comme pénitencier de la colonie de Van-Diemen, songea, peu de temps après mon passage sur *la Favorite*, à en fonder un autre du même genre, sur la petite presqu'île dont j'ai fait plus haut la description et à laquelle d'un commun accord on donna son nom. Sous la protection d'un semblable patron, le nouvel établissement ne pouvait manquer de prospérer rapidement. En effet, parfaitement dirigés par un officier supérieur d'infanterie, d'une capacité reconnue, plusieurs centaines de convicts expulsés des geôles du chef-lieu à cause de leur horrible dépravation et de leur turbulence, eurent en peu de temps fait tomber sous la hache les arbres antiques qui baignaient leurs pieds dans les eaux solitaires de Port-Arthur, et commencèrent à construire à leur place les édifices du pénitencier, dont la régularité, l'exposition bien choisie et le bon entretien excitèrent mon éton-

nement, lorsque notre goélette vint laisser tomber l'ancre dans la jolie anse si bien fermée, si bien abritée de toutes parts, au fond de láquelle se trouve l'établissement.

Celui-ci s'élève en amphithéâtre sur des terrasses taillées dans la masse de rochers abrupts, laquelle naguère encore s'avançait jusqu'au bord de la mer, et qui maintenant, sapée par la mine, laisse entre elle et cette dernière une esplanade couverte d'ateliers ou de magasins et bordée d'une petite grève de sable blanc. Des trois autres côtés la verdure sombre qui couronne les hautes terres, descendant d'étage en étage jusqu'au fond des vallons voisins où les champs cultivés semblent disputer la place aux restes de la forêt, encadre d'une manière très-pittoresque ce tableau, au milieu duquel figurent plusieurs rangées de jolies maisons, les unes de bois, les autres de pierre, dont l'emplacement a été conquis à grand'peine sur les blocs granitiques, partout où les pentes rapides des ravins creusés, sans doute, autrefois par les pluies, n'offraient pas un plateau convenable pour asseoir leurs fondements.

Parmi ces habitations toutes charmantes de propreté et de fraîcheur, se fait distinguer celle du super-intendant par la couleur verte de sa façade, les parterres de fleurs et les élégants treillis dont la principale entrée est précédée. Elle est entourée de quelques vieux arbres que la position isolée de l'édifice à l'extrémité gauche de l'ensemble des constructions a permis d'épargner.

goélette vint laisser tomber



ETABLISSEMENT PENITENTIAIRE DE PORT ARTHUR

Un peu sur la droite de cette coquette demeure paraît la caserne des troupes devant laquelle s'élève une espèce de tour dans le style moyen âge, du sommet de laquelle le soldat en faction peut distinguer tout ce qui se passe aux environs, et veille ainsi à la sûreté des habitations des principaux fonctionnaires de l'établissement; précaution qui me parut d'autant meilleure qu'elles entourent de très-près la prison des convicts, et que celle-ci n'offrait à mes regards étonnés ni hautes murailles, ni édifices construits à la chaux et au ciment, ni grilles épaisses, rien enfin de ce triste appareil de servitude qui froisse l'âme de l'observateur dès le premier pas qu'il fait dans un bagne. Aussi demandai-je au capitaine de la goëlette qui causait avec moi, pendant que son navire, retenu par le calme, avançait lentement vers le mouillage, et qui satisfaisait avec un aimable empressement à mes nombreuses questions, si c'était bien là la prison où l'on gardait les plus méchants de tous les criminels déportés à Van-Diemen. « Oui, me répondit-il, et ainsi que vous le voyez, aucune des précautions prises partout ailleurs contre l'insubordination des reclus, dont l'absence semble vous étonner, ne sont connues à Port-Arthur. Ces baraques de bois si bien peintes, si propres, et à peine entourées d'un mur de planches, suffisent parfaitement à l'emploi pour lequel elles sont destinées. A quoi, au fait, ajouta-t-il, serviraient de plus grandes précautions, puisque, grâce à une discipline aussi juste que sévère et à des traitements équitables envers les convicts; grâce enfin à une surveillance active, incessante, jamais le moindre

désordre n'a lieu dans le pénitencier ; et si quelque prisonnier cherche à s'y soustraire en se sauvant dans les bois, il est bientôt repris, quand toutefois il ne vient pas se livrer lui-même, à moitié mort de misère et de faim. Si vous suivez toujours des yeux le développement de notre petite ville sur la droite, continuait mon cicerone marin ; et qu'après avoir joui du charmant coup d'œil de ces jolis cottages, entourés de jardins si frais, si verts, que les employés subalternes de l'établissement se plaisent à entretenir de leurs propres mains, votre vue, arrêtée un instant par l'aspect pittoresque de l'église nouvellement construite au bord de la mer, sur un plateau isolé encore aujourd'hui, mais qui avant peu sera couvert d'édifices, dont l'accroissement continuel des condamnés fait sentir le besoin ; votre vue, dis-je, parcourant ensuite l'espèce de vallée que les hautes terres forment dans cette partie, et où l'excellente qualité du sol a permis de créer de vastes champs de légumes, ira se heurter bientôt contre le sombre rideau que présente la forêt, dont les arbres séculaires et gigantesques pour la plupart semblent monter jusqu'au ciel. Tels sont les géants que les condamnés doivent renverser, les uns après les autres, au prix de fatigues infinies, sans que ni les mauvais temps, ni les saisons puissent interrompre leurs travaux. Si nous étions moins loin du rivage, continuait mon complaisant capitaine, vous entendriez le bruit des ateliers temporaires établis à la lisière des grands bois pour équarrir les plus gros madriers ; et vous pouvez du reste apercevoir déjà les

bandes de convicts occupés à les traîner, premièrement jusqu'aux scieries installées auprès de la plage, devant l'établissement, puis ensuite jusqu'à cette longue plate-forme en maçonnerie que vous voyez là-bas, servant à la fois de quai et de lieu d'entrepôt, où se trouvent réunis pour être embarqués les divers produits de l'industrie des condamnés. »

En effet, je parvenais à distinguer des milliers de planches de toute longueur, de toute épaisseur, des centaines de madriers de toute dimension, empilés ou rangés avec le plus grand ordre à côté de monceaux de tuiles, de briques et de chaux, que les constructeurs d'Hobart-Town payaient un prix élevé en raison de leur bonne qualité. Plus loin s'élevaient des tas de pierres de taille d'une teinte grisâtre, arrangées pour un emploi immédiat. Un peu plus loin encore du rivage s'étendaient parallèlement à celui-ci, de vastes magasins construits en pierre et dont les façades blanches ainsi que les contrevents verts offraient un gracieux coup d'œil. « C'est là, me disait mon cicerone, que se concentre presque tout le mouvement maritime de l'établissement, et que viennent accoster les bâtiments employés au transport des matériaux de construction et des autres articles que Port-Arthur fournit au chef-lieu. C'est là aussi que l'on enchaîne la nuit, dans une jolie petite darse creusée à mains d'hommes, toutes les embarcations qui, durant le jour, sont employées au service de l'établissement. C'est là enfin, dans ces vastes édifices, que sont conservés les approvisionnements du péniten-

cier, et que travaillent sans cesse des bandes de convicts, cordonniers ou tailleurs, pour les besoins de leurs camarades renfermés dans les geôles de la colonie. »

Pendant que nous nous entretenions ainsi, notre goëlette avait laissé tomber l'ancre à peu de distance des quais; et au bout de peu d'instants, je me trouvai sous le toit hospitalier de mon ancienne connaissance, le commissaire d'armée Lamperière, et au milieu de sa charmante famille qui m'avait si bien accueilli, ainsi que l'état-major de *la Favorite*, huit années auparavant. Ce long intervalle de temps semblait n'avoir fait que glisser sur la maîtresse de la maison, quoique sa famille alors déjà nombreuse se fût encore notablement augmentée. Je la trouvai aussi fraîche, aussi bien portante qu'en 1831 ; tant il est vrai que pour les femmes, la quiétude d'âme, l'estime d'elles-mêmes, l'affection de tout ce qui les entoure, et la conscience d'avoir rempli leurs devoirs tout pénibles qu'ils puissent être quelquefois, sont les meilleurs cosmétiques pour la conservation de leurs charmes. Les enfants se ressentaient de cette heureuse influence; ils étaient vifs, intelligents, soumis, tendres envers leurs parents et parfaitement bien élevés. J'étais pour la plupart d'entre eux une vieille connaissance, dont ils avaient pourtant conservé le souvenir. Aussi je me sentis tout de suite à l'aise dans ce charmant intérieur. Bientôt aussi je trouvai les mêmes charmes dans celui du gouverneur où je fus accueilli avec une aménité parfaite, en l'absence de son mari alors occupé mo-

mentanément à l'extérieur de l'établissement, par une jeune dame, jolie, gracieuse, que son mariage avec le capitaine Booth avait enlevée depuis quelques mois seulement à la société d'Hobart-Town dont elle était un des principaux ornements.

Ce fut donc avec plaisir que je partageai mon temps durant un trop court séjour à Port-Arthur, entre ces deux intéressantes familles, auxquelles vinrent se joindre, dans plusieurs parties de plaisir données en mon honneur, celles des hauts fonctionnaires de l'établissement. Car là, dans ces lieux isolés, où sont rassemblés, sans presque aucune force militaire pour les contenir, plusieurs centaines des plus grands scélérats des trois royaumes, on s'amuse, on danse, comme si de rien n'était. Les employés du gouvernement se festoient mutuellement et passent ainsi gaiement les jours et souvent les nuits, suivant la saison. C'est de cette façon que s'écoula pour moi chez le super-intendant la première soirée de mon séjour au pénitencier : au dîner ainsi que pendant le bal improvisé qui lui succeda, tout jusqu'aux plus petites choses fut pour moi un sujet d'observation. Ces domestiques si propres, si soumis, si attentifs à nos moindres désirs, étaient des voleurs et des assassins dont les noms faisaient peut-être encore trembler leurs compatriotes en Angleterre; tandis qu'à Van-Diemen, ils nous entouraient et circulaient de nuit comme de jour dans nos appartements, sans que leur présence inspirât la moindre inquiétude, même aux jeunes femmes et aux demoiselles toutes plus fraîches, plus jolies les unes que les autres, et sur lesquel-

les devaient naturellement s'arrêter bien souvent les regards de ces dangereux serviteurs. Mais non, subjugués sans doute par l'énergie, par la volonté d'airain de la première autorité; maintenus par une discipline sévère, invariable, par une surveillance de tous les instants; ces misérables ne commettaient aucun larcin, aucun délit; ils se montraient tranquilles, obéissants; et à cela près de quelques tentatives pour recouvrer leur liberté, on n'entendait jamais parler de délits graves à Port-Arthur.

Cependant j'avoue que je ne partageais pas complétement la sécurité de tous les membres de la société qui m'entourait. Toutefois, j'eus grand soin de n'en rien laisser paraître; pas même quand à onze heures les invités, s'étant retirés chacun chez soi, le capitaine Booth me proposa de l'accompagner dans la ronde qu'il allait faire dans l'intérieur de la prison, suivant son habitude, avant de se livrer au repos. Nous sortîmes seuls, sans armes, de la maison, et nous nous acheminâmes ainsi, par une nuit très-noire, vers le bagne dont, à mon grand étonnement, je trouvai la porte gardée par un seul planton et fermée avec un mauvais cadenas. Nous entrâmes dans une cour entourée de baraques longues de dix mètres environ, larges a proportion et toutes éclairées à l'intérieur par une lampe suspendue au toit. Nous en visitâmes plusieurs; elles renfermaient chacune douze convicts plus un gardien, tous couchés dans des espèces de cabines garnies de matelas ainsi que de couvertures, et tous profondément endormis. Pas la plus léger bruit ne se faisait entendre

dans les dortoirs ni dans la cour où nous nous promenâmes paisiblement pendant quelques moments, sans que j'aperçusse un seul être vivant. En vain je cherchais des yeux ces grilles aux lourds verrous, ces postes de soldats, ces canons chargés à mitraille, ces nombreux gardes-chiourme, enfin cet attirail d'hommes et de choses qui attriste à chaque pas les regards des visiteurs dans un bagne : point de bruit de chaînes, point de cette odeur nauséabonde, horrible qui annoncent au loin le séjour des forçats. L'air était pur, le plus profond silence régnait autour de nous, et mon guide lui-même semblait craindre de troubler, en parlant à haute voix, le repos général. Mais, quand nous fûmes sortis de l'enceinte avec aussi peu de cérémonie que nous y étions entrés, et qu'il m'eut fait remarquer quelques hommes se promenant à pas lents dans les chemins de ronde dont cette prison de nouveau genre est entourée, nous reprîmes notre conversation, à ma satisfaction d'autant plus vive que mon cicerone devint de plus en plus communicatif, trouvant sans doute et avec raison que l'étonnement que me causait ce que je venais de voir, était flatteur pour son amour-propre de chef, je dirai même de créateur; car de son avénement au pouvoir dataient les progrès remarquables qu'avait faits l'établissement sous tous les rapports. Quand je lui demandai par quels moyens il avait obtenu de semblables résultats, comment il était parvenu à édifier tant de maisons, une geôle, des magasins, une église, des quais, comment il avait transformé en rues et en ter-

rasses des masses de rochers granitiques, comment, enfin, il s'y était pris pour soumettre ainsi au joug de l'ordre, de la discipline et de l'industrie, ses turbulents subordonnés : « Par des punitions sévères, me répondit-il, par une justice égale, aussi impassible que celle du destin; par une vigilance infatigable ; en exigeant des condamnés un silence absolu ; enfin, en veillant avec soin à ce qu'il ne leur soit jamais tenu de propos insultants ou humiliants. Je n'emploie même que rarement et toujours à regret les punitions corporelles ; elles avilissent encore davantage les coupables, souvent même les exaspèrent et les poussent au crime, au lieu de les corriger; tandis que, au contraire, je retire les meilleurs résultats de la reclusion solitaire qui est très-redoutée des convicts même les plus méchants. Elle les dompte en les contraignant, par l'ennui, à faire des réflexions salutaires sur le passé et sur l'avenir. Aussi en sortent-ils généralement meilleurs qu'ils n'y étaient entrés; mais malheureusement, cet amendement est de courte durée. Les railleries, les mauvais exemples de leurs camarades, un fatal amour-propre, leur ont bientôt fait oublier leurs bonnes résolutions, et ils redeviennent tout aussi dangereux qu'auparavant. Cela est tellement vrai que je n'ai encore vu que bien peu de ces malheureux persévérer franchement dans la bonne voie; et je ne pense pas qu'un seul cas de ce genre soit possible, tant que les détenus seront confondus; bien plus, ne seront pas enfermés séparément, sans se voir, sans se connaître, et, par conséquent,

mis en position de sentir avec bien plus de facilité que dans toute autre situation, l'influence bénigne du remords soutenue par les conseils de la religion. Aidez alors à cette transformation chez le criminel condamné à la reclusion solitaire, en le soumettant à un genre de vie dont les dures punitions soient bannies; que les peines physiques n'empêchent pas les progrès de la guérison de l'âme. Mais qu'on n'abuse pas de ces moyens comme on ne l'a que trop fait jusqu'à présent au nom d'une philanthropie exagérée; car les concessions, au lieu de servir la cause de la société, deviendront une véritable prime donnée à la démoralisation des dernières classes de la population, déjà si dépravées, et décourageront les honnêtes gens. »

En conversant ainsi nous étions revenus à la porte de la maison. Il était minuit, le plus grand silence régnait dans les rues que nous avions traversées; la lune répandait une clarté mélancolique sur divers édifices au milieu desquels nous passions, sur cette tour élevée où la sentinelle vigilante faisait entendre ses cris de veille dont les sons allaient se perdre d'échos en échos dans les montagnes et les bois environnants; tandis que la mer, en venant dérouler doucement ses lames sur la grève, semblait lui répondre par un bruit rauque et solennel à la fois. Mon âme, encore toute impressionnée par ce que je venais de voir et par ce qu'il y avait de bizarre, d'extraordinaire, dans cette visite nocturne, éprouvait une sorte d'effroi qui n'était pas sans un certain charme, assez semblable à celui qu'on ressent en écoutant

des histoires tragiques, assis autour d'un foyer ami pendant les longues soirées d'hiver. Aussi aurais-je prolongé encore longtemps la promenade, si mon hôte, mettant à mon grand regret un terme à son intéressante conversation, ne m'avait rappelé que le lendemain devait être laborieusement employé par moi; et qu'en conséquence il fallait me coucher pour prendre du repos. Nous nous retirâmes donc chacun dans notre appartement, où, étendu dans un lit confortable, je dormis tout d'un somme jusqu'au jour, malgré les émotions un peu lugubres que je venais d'éprouver.

Ce jour se trouvait un dimanche; tous les travaux étaient suspendus dans l'établissement; les convicts s'occupaient activement, dans l'intérieur de la prison, de leur propreté personnelle et de celle des salles occupées par eux; car à dix heures devait avoir lieu l'inspection du matériel et du personnel du pénitencier par la première autorité. En effet, vers cette heure, mon hôte, que dans cette circonstance et sur sa proposition, j'accompagnai encore, se dirigea, après toutefois m'avoir fait très-bien déjeuner, vers les baraques dans lesquelles nous étions entrés la nuit précédente. Nous en parcourûmes toutes les parties, et partout je vis régner la plus grande propreté, principalement dans l'hôpital où je fus frappé de la manière confortable, sous tous les rapports, avec laquelle les malades étaient couchés et traités. Dans les cuisines je trouvai non moins d'ordre; le bouillon et le pain, destinés aux convicts, que je voulus goûter, me parurent l'un et l'autre excellents; la viande

de bœuf, les légumes frais, choux, pommes de terre, navets, n'avaient pas été épargnés; et chaque jour les prisonniers recevaient une pitance composée de la même confortable façon. Que de pauvres et honnêtes gens, chez nous ou chez nos voisins, se trouveraient heureux d'en avoir autant, je ne dirai pas sept fois par semaine comme les convicts de Port-Arthur, mais seulement le dimanche en dédommagement, bien juste, des pénibles et incessants travaux au prix desquels ils achètent leur subsistance quotidienne et celle de leurs familles.

Ce contraste me parut plus déplorable encore, quand, de retour au quai, nous nous trouvâmes en présence de tous les prisonniers rangés sur trois rangs et attendant la revue de leur inspecteur. Là étaient réunis six ou sept cents des plus redoutables coquins de la Grande-Bretagne; des hommes auxquels, pour la plupart, les plus horribles crimes n'avaient rien d'étrange; l'écume, enfin, des criminels déportés d'Europe à Van-Diemen. Et c'était pour le bien-être matériel de pareils sujets, que l'on montrait tant de sollicitude, que l'on dépensait tant d'argent, lorsque les grandes villes et les campagnes des trois royaumes regorgeaient de bonnes gens en proie à toutes les horreurs de la misère et de la faim! Cependant, je dois en convenir, quand, toujours côte à côte, il est vrai, avec le super-intendant, je me trouvai au milieu de ces convicts et que je pus les envisager les uns après les autres, l'horreur dont je m'étais senti pris d'abord pour eux, céda peu à peu à une sorte de commiséra-

tion. A mesure que je fus à même de juger davantage combien il y avait peu d'analogie, en apparence du moins, entre ces condamnés que j'avais sous les yeux et nos forçats, je me trouvai vraiment jeté en dehors de toutes mes idées.

En effet, je m'attendais à voir des êtres affreux au physique comme au moral, sales, ou n'offrant que cette propreté officielle qui laisse deviner le désordre caché, répandant l'odeur infecte et nauséabonde que les hôtes de nos galères portent toujours avec eux; je m'attendais, dis-je, à voir des scélérats à l'air bassement craintif ou bien à la physionomie cynique, effrontée; je ne vis rien de tout cela; je trouvai, au contraire, des prisonniers convenablement vêtus de hardes de laine en bon état, de chemises blanches, de souliers soigneusement noircis; ayant l'air décent, soumis, baissant les yeux dès que nous les approchions, répondant d'une manière convenable aux questions de leur chef, lequel, en parlant de préférence aux criminels les plus redoutables pour leur audace ou leur férocité, attirait ainsi d'une manière particulière mon attention sur eux. Sans doute que leurs regards avaient quelque chose de sombre, de sinistre; que leur prestance, leur tournure, étaient empreintes d'une sorte de détermination; mais jamais, sous ces figures britanniques blanches et roses, ornées, pour la plupart, de cheveux blonds, je n'aurais déviné d'abominables scélérats; en sorte que ce fut sans presque aucun sentiment d'inquiétude, qu'en regardant autour de moi, je m'aperçus

de notre complet isolement que partageaient deux employés supérieurs seulement. Partout où je tournais les yeux, je ne voyais que convicts; même parmi les gardiens; car, ainsi que je l'ai dit plus haut, dans ce pénitencier toutes les fonctions quelconques de surveillance, hors celles d'une certaine importance, sont remplies uniquement par des individus recrutés dans les rangs mêmes des condamnés et qu'une bonne conduite a fait distinguer de leurs camarades. Ils jouissent de quelques petits avantages matériels auxquels ils tiennent beaucoup; et comme la moindre faute les ferait retomber dans la foule, on a rarement à se plaindre d'eux; parfois même ils donnent des preuves de dévouement à leurs chefs; et telle était, me dit le capitaine Booth, la difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité, de trouver dans les classes inférieures de la population libre de la colonie des hommes offrant assez de garantie, en fait de moralité, pour remplir de semblables emplois, qu'il préférait ce mode de surveillance à tous ceux dont on lui avait laissé le choix.

Ce qui avait lieu sous mes yeux justifiait du reste suffisamment cette assertion. Ne passait-il pas presque tout seul, avec la plus grande tranquillité, l'inspection de ses farouches et dangereux administrés; n'ayant pour toute protection, contre leurs mauvais desseins et leur vengeance, qu'une douzaine de soldats que j'aperçus enfin rangés au sommet de la tour de la caserne, c'est-à-dire à une portée de fusil environ de l'endroit où nous nous trouvions au milieu de six à sept cents déterminés coquins, que bien certainement cette poignée

excessive simplicité ; loin de là, je la trouvai en harmonie avec les émotions que j'éprouvais et le spectacle qui se présentait à mes yeux.

Quoi, en effet, de plus sérieux, de plus imposant même, si je puis me servir de ce mot pour un pareil sujet, que la réunion paisible, silencieuse de ces centaines de malfaiteurs souillés de toutes sortes de crimes, la terreur de la colonie lointaine où ils avaient été déportés de l'ancien continent ? Quel calme régnait sous les hautes voûtes de ce temple élevé au milieu des forêts, sur un point isolé et sauvage, à l'extrémité orageuse des terres australes, par les mains de ces mêmes criminels que j'y voyais rassemblés pour offrir leurs prières à l'Éternel. Quelles réflexions un pareil sujet ne devait-il pas inspirer à un voyageur occupé à chercher dans ces pays lointains, au prix de longues pérégrinations, la solution des grandes questions que la civilisation du XIX[e] siècle soulevait touchant le sort à faire aux malfaiteurs expulsés de la société. L'avais-je trouvé aux pénitenciers de Van-Diemen, cette solution tant cherchée par les philanthropes? Pas davantage, j'y trouvais, il est vrai, un nouvel exemple de ce que peuvent créer ces hommes si rares, doués des nombreuses qualités nécessaires à ceux qui suivent la carrière difficile, dangereuse, que le capitaine Booth avait embrassée par goût, par vocation. Mais d'un autre côté, à chaque pas, après chaque discours de mon cicerone, je sentais ma conviction s'accroître, que tous ces beaux succès qui excitaient mon admiration, n'auraient pas été obtenus à ce point; sans la position tout

exceptionnelle de ce pénitencier et aux barrières infranchissables pour les prisonniers déserteurs qui séparaient Port-Arthur du monde entier.

Le capitaine Booth lui-même ne se faisait pas illusion sur le peu de solidité des fondements de l'édifice qu'il élevait avec tant de peines et tant de soins; il avait obtenu des résultats matériels, mais des résultats moraux, aucunement. L'ordre, la discipline, l'activité régnaient dans l'établissement, mais les convicts, en le quittant pour rejoindre leurs camarades au chef-lieu, ne se montraient généralement ni moins méchants, ni moins démoralisés qu'auparavant.

« A quoi faut-il attribuer, demandais-je souvent à mon hôte, ce penchant incorrigible au mal, chez des hommes dont cependant les mauvaises passions ne sont excitées par aucun châtiment corporel, par aucun mauvais traitement physique ou moral; qui reçoivent une bonne et abondante nourriture et n'accomplissent pas journellement une somme de travail plus considérable que celle à laquelle, en Europe, nos ouvriers sont astreints pour vivre? — Il faut l'attribuer, me répondait-il invariablement, aux relations continuelles qui existent entre les prisonniers, malgré le silence qui leur est imposé. Vivant ensemble, ils s'entretiennent mutuellement dans les plus mauvaises dispositions envers la société. Cependant, continuait-il, il en est, je crois, parmi ces malheureux, quelques-uns qui, soustraits à cette fatale influence, pourraient peut-être revenir encore au bien; car parfois je rencontre au fond de ces âmes gangrenées une lueur de

bon sentiment qu'il est possible de raviver par plusieurs moyens, au nombre desquels le souvenir de la famille et la religion tiennent le premier rang. »

Aussi, était-ce principalement à ce dernier moyen que le super-intendant de Port-Arthur avait recours, dans l'espoir d'adoucir le caractère féroce de ses terribles administrés et de faire succéder dans leurs cœurs la résignation et la patience à l'exaspération ou au désespoir.

J'avoue que l'aspect sévère du lieu saint, le peu d'impression que le sermon du ministre semblait produire sur ses auditeurs dont, il faut le dire, bon nombre sommeillaient, me firent d'abord douter de l'efficacité de ce moyen de conversion. Mais je changeai promptement d'avis, quand le prédicateur, étant descendu de la chaire, j'entendis un chœur de voix non moins justes que fortes et pleines, accompagnées d'une musique assez bonne, chanter les cantiques suivant le rite anglican. Je ne puis exprimer ce que j'éprouvai en entendant ces accords sacrés que les voûtes élevées de l'édifice nous renvoyaient plus graves encore. N'étant nullement préparé à de semblables impressions, et déjà dominé par un sentiment de tristesse d'âme causé naturellement par le genre d'observations auxquelles je me livrais constamment depuis deux jours, je me sentis si vivement ému que mes yeux se mouillèrent de larmes. Je cherchais à dissimuler cet excès, peut-être ridicule, de sensibilité; mais je me rassurai quand, en levant les regards sur l'assemblée, je pus remarquer le changement extraordinaire qui s'était

opéré sur toutes ces rudes physionomies. L'indifférence, l'ennui même qu'elles exprimaient presque toutes, avaient fait place à une expression de plaisir, illuminant, si je puis m'exprimer ainsi, les figures de ces convicts dont quelques instants auparavant l'air sombre, mécontent m'avait suggéré de peu rassurantes réflexions. Les fronts appesantis jusqu'alors s'étaient relevés dès les premiers accords de la musique sacrée; enfin, les regards s'étaient adoucis et n'exprimaient plus que la plus vive, la plus sympathique attention.

J'aurais pu croire que ces âmes endurcies, ces âmes d'airain, amollies par les charmes de la musique, s'ouvraient à l'influence consolatrice et salutaire de la religion; qu'elles oubliaient en ce moment leurs malheurs, leur horrible position, et se montreraient disposées au repentir. Mais non; le souvenir de ce que m'avait dit à cet égard le capitaine Booth me désenchanta. Cette lueur d'amendement ne devait être que bien fugitive et disparaître aussitôt que la cause en aurait cessé. Toutefois, m'assura le surintendant, lorsque la cérémonie terminée [illegible] pour rentrer à la maison, et que je lui fis part de mes impressions, « cette influence, me dit-il, des cérémonies de l'Église sur nos convicts, [illegible] soit, ne m'en a pas moins été [illegible] pour [illegible] l'ordre et la tranquillité qui [illegible] ce pénitencier. Aussi, continua-t-il, je pense [illegible] n'est pas assez employé dans les [illegible] beaucoup d'hommes ont [illegible]

consolations des ministres de Dieu, ces véritables médecins de l'âme pour les malheureux. Joignez cette chance à d'autres chances encore de succès, celles qu'on fera naître en affranchissant les prisonniers des odieux traitements moraux auxquels ils ne sont que trop exposés dans la plupart des pénitenciers de l'ancien monde, et en se montrant, au contraire, juste, impartial et pitoyable envers le malheur, alors on pourra espérer, dit en terminant mon cicerone, de bons résultats, quel que soit le système de répression que l'on adoptera à l'égard des criminels : bagnes, prisons cellulaires, ou bien, enfin, la déportation. »

Entraîné par l'opinion d'un homme aussi compétent en pareille matière, je finis par juger, comme lui, que dans cette question, comme dans mille autres plus ou moins analogues, le genre de la solution dépendait bien moins, la plupart du temps, du choix du système suivi que de celui des hommes chargés de le mettre en pratique.

J'avais beaucoup entendu parler à Hobart-Town, du pénitencier établi, depuis très-peu d'années à Port-Arthur pour les enfants condamnés en Angleterre à la déportation, et dont plusieurs centaines y avaient déjà été envoyés. Sur le désir que je lui témoignai de le visiter, mon complaisant hôte m'offrit de m'y conduire lui-même; et l'après-midi de cette journée de dimanche, dont la première partie avait été si bien employée, étant montés à cheval, nous cheminâmes le long de la mer, pendant trois milles environ,

sur une belle route nouvellement arrangée, conduisant à l'extrémité de la pointe qui se projetait assez loin au large, où je trouvai, au milieu d'une plaine assez spacieuse, l'établissement, but de ma pérégrination.

Il se composait de plusieurs vastes édifices, dans un état de construction peu avancé, et de baraques, élevées sans doute provisoirement pour recevoir les jeunes convicts, en attendant que, par leurs travaux, car ils en étaient à peu près les seuls ouvriers, ces édifices de pierre fussent terminés complétement. Un seul était occupé et servait de prison aux enfants que leurs mauvais instincts, leur turbulence avaient fait bannir momentanément de la communauté. Je trouvai la majeure partie de cette dernière, assemblée dans une espèce de hangar fermé, en assez mauvais état, pour écouter un sermon prononcé par le même ministre que j'avais entendu le matin, et qui ne me parut pas plus écouté le soir de ses auditeurs. Ils dormaient pour la plupart quand nous entrâmes; l'obligation de se tenir debout pour recevoir le super-intendant, les contraignit de se réveiller; mais au calme profond dans lequel s'acheva le sermon, je soupçonnai très-fort que beaucoup des membres de l'auditoire avaient repris le cours de leurs profondes réflexions. Quant à moi, je profitai de ce moment de tranquillité pour étudier les gens et les choses qui m'entouraient.

Ce hangar servant à la fois de dortoir, de réfectoire et de salle d'étude, était naturellement assez mal en ordre. Les enfants, dont le plus âgé pouvait

avoir dix-sept ans et le plus jeune douze, me parurent généralement malpropres, et leurs vêtements tombaient en lambeaux. Sur ces jeunes figures, je ne trouvai rien d'enfantin, mais bien des traits durs, prononcés et grossiers; dans le regard, l'effronterie du crime mêlée à l'insouciance de la jeunesse; rien, enfin, qui pût exciter dans mon âme un sentiment de pitié pour ces victimes de la sévérité des lois britanniques; et lorsque en parcourant, avec mon compagnon de voyage, les dépendances de l'établissement, je pus donner un libre cours à mes questions, les renseignements que j'obtins ne furent pas de nature à éclaircir la teinte sombre de ces impressions.

En effet, mon cicerone lui-même semblait éprouver un sentiment pénible en m'en parlant de manière à ne pas me laisser douter que là se trouvait la partie la plus pénible de la tâche difficile dont il était chargé. Je compris aisément que cette manière de se débarrasser des criminels adolescents, adoptée récemment par la Grande-Bretagne, n'obtenait pas ses sympathies; et il se plaignait amèrement de ce que nulles précautions, pour le logement et l'entretien des jeunes convicts, n'avaient été prises avant de les jeter sur le sol de la Tasmanie; qu'aucuns fonds pour subvenir à leurs dépenses n'avaient été faits; de ce que la plupart des demandes adressées à la métropole, dans le but d'obtenir les articles d'habillement, ou autres, indispensables aux prisonniers, étaient restées sans réponse; enfin de ce que rien n'avait été statué touchant l'avenir de ces enfants. De sorte qu'il paraissait convenu

qu'après avoir vécu dans une sorte de dénûment de toutes choses nécessaires à leur entretien matériel ou à leur éducation morale, ils seraient envoyés, à l'âge de dix-huit ans, dans les geôles de la colonie et mêlés aux autres déportés jusqu'à l'accomplissement de leur temps de captivité. Du reste, ajoutait d'un air triste le capitaine Booth, ils semblent chercher à justifier cet entier abandon de la mère patrie par une profonde démoralisation, par un penchant incorrigible au mal, que ni les exhortations bienveillantes, ni l'espoir des récompenses, ni la crainte des châtiments ne peuvent réprimer. Cependant ils sont bien nourris, doucement traités; mais malheureusement, faute d'une somme d'argent assez forte pour rémunérer convenablement des gens libres offrant de suffisantes garanties pour remplir, auprès de ces enfants, les fonctions de surveillants, ces fonctions délicates sont confiées à des convicts choisis parmi les moins mauvais de Port-Arthur. Or, je le demande, quelles leçons, quels exemples de moralité leurs pupilles peuvent-ils recevoir de pareils gardiens?

Du reste, dans tout ce qui dépendait du super-intendant, on retrouvait le même esprit d'ordre, le même principe d'activité qui avaient présidé à l'organisation du pénitencier voisin. Ces jeunes convicts apprenaient à lire, à écrire et à calculer durant quelques heures de la journée dont le reste était consacré à l'apprentissage de quelques métiers, ou bien à l'accomplissement des travaux publics nécessaires aux progrès de l'établissement. Les uns garnissaient les ate-

liers de tailleurs et de cordonniers; les autres faisaient de la chaux et des briques, ou taillaient des pierres; bon nombre étaient employés comme charpentiers, comme maçons, comme terrassiers, à la construction des édifices destinés à remplacer les cases de bois provisoirement construites, ou bien à faire des routes pour communiquer avec les lieux circonvoisins; enfin le reste se livraient aux divers travaux de l'agriculture et cultivaient des légumes, des céréales dans les champs voisins pour la subsistance de la communauté.

Chaque jour les résultats de ces petits ateliers prenaient de l'importance et diminuaient les dépenses considérables que ce nouveau pénitencier causait à la colonie; car la métropole, quoique augmentant sans cesse le nombre des jeunes prisonniers, semblait vouloir, au grand mécontentement des habitants, les laisser entièrement à la charge du trésor local. De pareils succès faisaient grand honneur aux yeux des autorités d'Hobart-Town au capitaine Booth; mais celui-ci n'en gémissait pas moins sur le peu d'avantages que devaient avoir pour l'avenir des enfants confiés à sa surveillance, les soins qu'il prenait de leur éducation morale et industrielle. Il aurait voulu pouvoir exercer sur eux une surveillance active, une sorte de patronage, alors même qu'ayant atteint dix-huit ans, ils pourraient être mis en apprentissage chez des fermiers ou chez des artisans, et par conséquent devenir de bons et industrieux citoyens; tandis qu'il ne les considérait que comme de futures recrues pour le

bagne de Port-Arthur ; et d'autant mieux que parmi ces malheureux enfants bon nombre devaient subir une longue détention, et plusieurs même à peine âgés de quatorze ans et convaincus de vol de nuit avec effraction, étaient condamnés pour leur vie entière aux travaux forcés.

Je doutais d'abord de la vérité de ces renseignements, ne pouvant croire que chez nos voisins si compatissants pour les noirs habitants de l'Afrique, les blancs à peine sortis de l'enfance fussent traités si sévèrement par les lois protectrices de la propriété ; mais après quelques recherches à ce sujet, je dus être convaincu de la vérité du fait (2).

En revenant à la maison où nous attendaient un fort bon dîner et plusieurs convives invités à mon intention, je remarquai une jolie chapelle ainsi qu'un hôpital presque achevés, d'où l'on jouit de la vue de la baie des Tempêtes et des lames du large venant heurter avec fureur les remparts de rochers qui bordent la côte, et contre la petite île voisine du rivage sur laquelle sont enterrés les criminels confinés dans cette presqu'île sauvage et isolée; comme si, après leur mort de même que pendant leur orageuse existence, ils devaient subir de la part de leurs compatriotes un horrible abandon.

Cette journée, si bien employée au profit de mon instruction et de ma curiosité, était la dernière de celles que je pouvais consacrer à mon excursion, et le lendemain au point du jour je devais reprendre le chemin d'Hobart-Town. Toutefois la perspective que

m'avait offerte, alors que je revenais de la prison des jeunes convicts, la terrible baie des Tempêtes dont une très-forte brise agitait alors la surface, ne m'avait nullement donné l'envie de suivre, pour retourner à bord de *l'Artémise*, la route que j'avais prise pour venir à Port-Arthur et de traverser de nouveau sur un frêle caboteur des parages souvent orageux; je préférai donc la voie de terre comme plus tranquille, plus sûre et en même temps plus intéressante pour moi. Mon aimable hôte ne me laissa que la peine d'en former le désir, car voulant sans doute lui-même compléter mon instruction en me faisant voir toutes les parties curieuses de son gouvernement; peut-être aussi désirant jouir plus longtemps de la société d'une personne qui le comprenait et appréciait son rare mérite dans la nouvelle carrière qu'il avait embrassée; il m'offrit de prendre la voie qui me plaisait et de m'accompagner jusqu'à la limite de son gouvernement la plus voisine du chef-lieu.

Avant d'aller me coucher, je fis donc mes adieux à ma charmante hôtesse, à M. Lamperière et à son aimable femme, à mes nouveaux amis de Port-Arthur que le capitaine Booth avait réunis ce soir-là dans son salon; je promis de conduire la frégate sur leur rade; et après quelques heures de sommeil je m'embarquai avec mon infatigable compagnon de voyage, dans une superbe baleinière armée de sept vigoureux convicts; elle nous déposa au fond d'une des jolies anses que dans ses capricieuses sinuosités, la côte forme autour de l'établissement; j'y vis un chemin à rails de bois avec

une double voie arrangée de façon qu'entraînés par la pente assez rapide du terrain, les traîneaux chargés acquièrent en descendant suffisamment d'impulsion, pour faire remonter au moyen d'un long et fort cordage ceux qui viennent du côté opposé. Grâce à ce moyen de transport, la baleinière, son équipage et ses passagers furent déposés sains et saufs en un instant sur le côté du plateau opposé à celui où est situé le pénitencier. Là une baie solitaire, entourée de hautes terres couvertes d'arbres épais, se déploya devant nous; et notre embarcation mise de nouveau à flot sans presque aucun retard, nous eût bientôt transportés à l'endroit où la petite presqu'île de Port-Arthur se trouve liée à celle de Tasman, par un isthme de sable à peine large d'un quart de mille; seule voie de communication par terre entre cette contrée sauvage et les parties habitées de Van-Diemen. Aussi y avait-on établi, afin d'empêcher les convicts du pénitencier de s'échapper par là, un poste de soldats commandés par un officier. C'était un beau jeune homme de bonnes manières, qui nous fit les honneurs de son déjeuner d'une façon très-cordiale; il me montra avec empressement la collection de quadrupèdes et d'oiseaux qu'il devait à son fusil et à ses recherches dans la forêt voisine, seule distraction que lui offrît cette triste résidence. Il attira mon attention sur les dépouilles d'un animal de la grosseur d'un chien de moyenne taille, au museau de loup, au corps allongé, à la robe fauve rayée de noir comme celle du léopard; bas sur ses pattes et pourtant d'une agilité qui le rendait non

moins que ses instincts sanguinaires, la terreur des propriétaires de moutons. Je remarquai aussi plusieurs espèces de gros rats musqués; un chat indigène dont la fourrure brune était tachetée de noir. Cet animal est très-méchant, mais sa petitesse le rend peu dangereux. Enfin cette collection renfermait plusieurs serpents dont la morsure est mortelle pour les bestiaux, et quelques porcs-épics de petite dimension.

Dans le jardin qui entourait la maison confortablement arrangée de notre jeune lieutenant, brillaient des roses, des dalhias et d'autres fleurs de nos climats; dans le voisinage se déroulaient de longues plates-bandes de légumes européens cultivés soigneusement par les soldats pour leur propre consommation. Mais la chose la plus curieuse de l'endroit, et qui bientôt fixa toute mon attention, c'était la compagnie de chiens recrutés parmi les plus méchants quadrupèdes de cette espèce à Hobart-Town où elle est très-nombreuse; lesquels placés sur un seul rang d'un côté de l'isthme à l'autre, chaque individu étant attaché à un poteau et à distance suffisante de ses voisins pour qu'ils ne puissent pas s'entre-dévorer, sont chargés d'avertir, par leurs aboiements, les sentinelles de l'approche des convicts que l'amour de la liberté pousse quelquefois à tenter de franchir cette redoutable barrière.

Grâce à la vigilance de ces féroces animaux, dont plusieurs placés sur des plates-formes élevées au-dessus des eaux qui baignent le rivage, veillent au loin sur la mer, pas un déserteur de Port-Arthur n'a pu encore échapper à la surveillance des soldats chargés

de les arrêter au passage; et comme dans les nuits sombres et orageuses si communes en hiver et même en été dans ces parages, de semblables tentatives pourraient réussir, on a le soin de tenir, pendant tout le temps que dure l'obscurité, un fanal allumé à chaque pieu auquel se trouve attaché un chien.

Les aboiements furieux de ces vilaines bêtes que leurs chaînes empêchaient seules de se jeter sur nous pour nous déchirer; l'aspect solitaire, sauvage de cette place que les lames du large et de sombres forêts pressaient de toutes parts; les descriptions mélancoliques auxquelles se livrait mon nouvel hôte sur les ennuis de sa position, quoique celle-ci ne dût se prolonger que quelques mois, eurent promptement rassasié ma curiosité; aussi ne me fis-je pas prier pour rembarquer dans la baleinière, quand mon guide me prévint que le moment de partir était arrivé. Mais bientôt un sujet d'émotions d'un genre beaucoup plus grave, vint faire une diversion peu agréable aux pensées qui m'occupaient. Nous avions à peine commencé à traverser une vaste baie, où malgré les hautes terres qui l'entourent, la brise qui soufflait alors causait une houle assez forte, lorsque le capitaine Booth demanda au patron qui, gouvernant l'embarcation, se tenait derrière et auprès de nous, pourquoi il n'avait pas fait partir, suivant l'ordre reçu le jour précédent, la lettre qu'il lui avait remise. Le convict répondit qu'il l'avait oubliée dans sa poche. Ne comprenant pas de quoi il s'agissait, je n'attachais aucune importance à ce fait et d'autant moins que mon com-

pagnon avait conservé un air parfaitement indifférent; quand après quelques instants de silence et du même ton que s'il m'eût parlé de la pluie ou du beau temps, il me dit en français que les gens qui nous entouraient avaient probablement de mauvais desseins, celui d'enlever la baleinière pour s'enfuir après s'être débarrassés de nous, seulement de ne pas m'inquiéter; car le croyant armé tandis que, au contraire, il avait oublié de prendre des pistolets, ces coquins n'oseraient rien entreprendre contre notre sûreté; mais qu'il n'en serait pas de même de l'autre côté de la presqu'île sur les bords de laquelle nous aborderions et où n'étant pas surveillés comme ici par les guetteurs des montagnes, ils pourraient exécuter plus aisément leur coup. Puis continuant la conversation du ton le plus naturel, afin de ne pas exciter les soupçons de nos dangereux compagnons de voyage, il m'expliqua que la lettre en question était adressée au chef du poste vers lequel nous nous dirigions, afin qu'il fît préparer une baleinière armée par des matelots pour me transporter à Hobart-Town, et qu'en la gardant, le patron espérait que son embarcation restant chargée de ce service faute d'autre moyen de transport, il trouverait ainsi une bonne occasion de déserter avec ses complices et de se procurer quelques ressources en nous dépouillant.

La confidence, comme on voit, n'était pas rassurante, surtout prévenu d'avance que patrons et rameurs étaient des scélérats capables de tout. D'abord je fus un peu ému; puis m'étant mis en garde et

n'apercevant, du reste, sur la figure de ces derniers, aucun signe qui pût me faire craindre un dénoûment tragique, je repris très-tranquillement mon rôle d'observateur ou pour mieux dire de questionneur, cherchant ainsi à obtenir de mon cicerone, avant de me séparer de lui, les renseignements dont j'avais encore besoin pour bien établir mon opinion touchant l'état présent et le sort à venir du pénitencier de Port-Arthur.

Sans doute, disais-je au capitaine Booth, que tout semble avoir été réuni par le hasard pour faire du bout méridional de la presqu'île Tasman un lieu de punition pour les criminels. Là, confinés à l'extrémité la plus orageuse des terres australes, loin de l'espèce humaine, tous les moyens d'évasion leur ont été facilement enlevés. Ils trouvent autour d'eux des terres fertiles auxquelles leurs bras font produire facilement tous les végétaux nécessaires à leurs besoins; des pâturages pour les bestiaux; des bois de charpente et les matériaux convenables aux constructions; pas une puissance européenne ne possède et même ne peut espérer de posséder une place quelconque aux environs; enfin l'Angleterre voudrait-elle faire de Port-Arthur un vaste bagne, comme on dit qu'elle en a l'intention, pour y renfermer tous ses criminels, hommes ou enfants, que le pénitencier les contiendrait aisément. Mais un pareil état de choses durera-t-il longtemps? la population de Van-Diemen si remuante, déjà si mécontente de la métropole, le souffrira-t-elle patiemment; alors surtout que le flot de l'émigration

qui s'était éloigné momentanément des bords tasmaniens pour ceux du détroit de Bass, semble vouloir reprendre la direction d'Hobart-Town, souffrira-t-elle patiemment, dis-je, quand sa force sera ainsi augmentée, que le gouvernement anglais établisse sur son territoire, dans le voisinage même de sa capitale, un impur cloaque de tout ce que les trois royaumes ont de plus terrible en fait de scélératesse ou de dépravation; et d'où s'écouleront constamment dans son sein au fur et à mesure que les condamnés auront fini leur temps de punition, toutes les misères de notre pauvre humanité? Souffrira-t-elle davantage, elle qui dès à présent se plaint de la diminution incessante des bonnes terres à concéder aux nouveaux arrivants, que le gouvernement mette, pour ainsi dire, sous le séquestre une des plus belles parties de Van-Diemen, celle où se trouvent réunis des terrains fertiles que la sécheresse ne désole presque jamais et de superbes bois excellents pour la charpente et la construction des navires; celle aussi qui possède les meilleurs, pour ne pas dire les seuls bons ports que Van-Diemen puisse offrir aux navigateurs? Non, bien certainement, elle ne tolérera pas un pareil état de choses; et avant longtemps nous verrons la Chambre des communes assaillie de réclamations, contraindre pour la seconde fois le cabinet britannique de céder les colonies pénales dans ces contrées lointaines, aux exigences de l'émigration.

Mais admettons que cette époque soit encore reculée; que les colons tasmaniens manquant de bras

libres pour cultiver leurs propriétés ou garder leurs troupeaux, et espérant les remplacer par des déportés, souffrent encore quelques années que leur patrie serve à la population métropolitaine, d'exutoire à tous ses plus mauvais éléments; comment parviendrait l'autorité locale à maintenir les règlements sévères au moyen desquels elle est arrivée à isoler complétement Port-Arthur? Principalement celui qui défend sous des peines très-fortes, aux grands navires, aux caboteurs et même aux simples embarcations, d'approcher des côtes de la presqu'île Tasman, et aux habitants de franchir une certaine limite tracée à la jonction même de cette presqu'île avec la Grande-Terre. Il est certain que la prospérité de la colonie, ou seulement celle d'Hobart-Town, faisant de continuels progrès, le mouvement de la navigation augmentera en même temps que les cultures tendront à s'étendre. Enfin, arrivera rapidement l'époque où les abords aujourd'hui encore solitaires de la presqu'île de Tasman, attaqués de toutes parts par la civilisation, n'offriront plus la même sécurité aux gardiens de Port-Arthur. Alors ce pénitencier transformé nécessairement dans ces nouvelles conditions en prison ordinaire, c'est-à-dire avec de hautes murailles, des portes massives et des geôliers, ne sera plus qu'un bagne bien ou mal administré, suivant le degré de capacité du directeur; mais plus encore, ce bagne devenant chaque jour davantage, en raison de son éloignement d'Europe, un sujet de dépenses excessives et une source d'incessantes tracasseries pour l'administration, devra être forcé-

ment abandonné tôt ou tard par les Anglais. Ainsi se trouveront anéanties les belles espérances que Port-Arthur avait fait concevoir aux philanthropes, espérances auxquelles, du reste, ainsi que nous l'avons vu plus haut, le capitaine Booth n'ajoutait que peu de foi; et nous verrons plus tard, quand il sera question de Sidney, si la grave question de la déportation a été résolue à la Nouvelle-Galles du Sud d'une façon plus conforme à l'attente de ses partisans.

Les heures s'étaient écoulées pendant que je conversais avec mon compagnon de voyage; la baleinière avait traversé la baie et nous arrivâmes sains et saufs à notre destination, espèce de succursale de Port-Arthur, où deux cent cinquante convicts sont employés à l'exploitation d'une mine de charbon et de carrières de pierre, situées presque au bord de la mer. Nous mîmes pied à terre, au moyen d'un beau débarcadère le long duquel abordent les navires en chargement; et quelques minutes après, grâce à l'hospitalité du capitaine, chef de la petite garnison stationnée à Coal's-Mines (mines de charbon), nous prîmes part à une collation très-confortable quoique improvisée, dans une jolie maison voisine de la caserne des troupes, dont le bel aspect auquel répondait l'arrangement convenable intérieur, me fit juger une fois de plus, que si la Grande-Bretagne, plus sage que nous en ce cas, donne ses colonies à garder à des troupes de ligne, du moins elle n'épargne rien pour qu'elles s'y trouvent aussi bien que possible. Notre festin improvisé était à peine terminé, que le capitaine Booth,

m'ayant fait ses adieux et reçu mes remerciment pour tous les témoignages de bienveillance dont il m'avait comblé, se rembarquait dans sa baleinière pour retourner au port des Chiens, après toutefois s'être muni d'une paire de pistolets, malgré sa conviction qu'il n'avait rien à craindre personnellement de l'équipage de la baleinière. Cependant, j'acquis bien peu de temps après notre séparation, la preuve que dans cette circonstance, comme dans mille autres non moins périlleuses, il n'avait dû son salut et par conséquent le mien, qu'à son sang-froid, à sa détermination, et surtout à l'ascendant que son caractère d'airain exerçait sur ses féroces administrés.

Mon nouvel hôte mit autant d'empressement à me montrer l'établissement confié à sa garde, qu'il en avait déployé à me faire les honneurs de son habitation. Je visitai avec lui la mine de charbon; quoiqu'elle ne fût en exploitation que depuis très-peu d'années, les produits en étaient considérables et recherchés pour leur bonne qualité dans les colonies environnantes. Cette découverte si précieuse pour l'Australie, car nulle part ailleurs on n'y avait trouvé encore de charbon aussi bon, est due au hasard. On raconte qu'un gardien placé sur cette partie de la presqu'île Tasman, pour surveiller les convicts déserteurs, ayant trouvé à fleur de terre quelques morceaux de ce combustible, creusa dans le sol afin de s'en procurer davantage; ses recherches furent si heureuses, qu'il en fit part à l'autorité; et à peine une commission nommée à cet effet eut-elle constaté la vérité de son

rapport, que l'on commença les travaux. D'abord les produits furent trouvés inférieurs; mais à mesure que les mineurs pénétrèrent dans les entrailles de la terre, la qualité s'améliora et on dit aujourd'hui, qu'ils peuvent rivaliser avec les meilleurs charbons d'Europe. Du reste, si j'en juge par la profondeur de quelques-uns des puits, et la longueur des galeries souterraines que je visitai, ces mines avaient dû fournir déjà beaucoup de combustible, comme du reste, semblaient l'annoncer les énormes tas de charbon formés çà et là auprès des voies d'extraction; et dont par parenthèse, il en était un qui brûlait depuis plusieurs mois, sans qu'on eût pu encore éteindre le feu.

Malgré le pénible travail auquel ils sont condamnés, la poussière noire dont ils sont couverts, les convicts paraissaient bien portants; leurs figures pleines et rosées annonçaient la santé, et je remarquai même que leurs physionomies étaient moins sombres que celles de leurs camarades de Port-Arthur; différence provenant sans doute de ce que, travaillant à la tâche, ils jouissaient de quelques douceurs, avaient plus de temps à eux et, par conséquent, se trouvaient moins malheureux que ces derniers. Ils étaient également bien nourris, et un bel édifice de pierre avait remplacé, depuis quelques jours, les baraques dans lesquelles ils avaient logé jusqu'alors. Coal's-Mines est situé, ainsi que je l'ai dit, sur la presqu'île de Tasman dans la partie la plus rapprochée de la rive gauche de la Derwent; cependant j'avais encore à faire un assez long voyage par terre et surtout par eau, avant de gagner le chef-lieu;

puis le soleil s'approchait rapidement de l'horizon. J'acceptai donc, sans trop de cérémonie, l'offre de ma nouvelle connaissance d'un planton pour me conduire à travers la plaine assez vaste qui s'étend de l'autre côté de la pointe sur laquelle je me trouvais, c'est-à-dire au bord de la baie Buache séparant, de ce côté, la presqu'île de la grande terre de Van-Diemen et où un canot préparé à cet effet m'attendait pour me transporter à la rive opposée.

Assis presque constamment depuis le matin dans une embarcation, je fis avec plaisir ce petit voyage pédestre. Le temps était beau et je trouvais une nouvelle occasion d'étudier la nature du pays dans une partie que je n'avais pas encore visitée. Nous suivions un joli sentier serpentant au milieu des bois, à l'ombre de grands arbres, sous lesquels je voyais se dérouler aussi loin que ma vue pouvait atteindre, une belle pelouse de gazon, comme du reste cela se rencontre généralement dans les forêts de l'Australie; en sorte que par moments j'aurais pu me croire au milieu d'un beau parc. Autour de moi s'élevaient de gigantesques eucalyptus au tronc droit comme un jonc sans un seul nœud et dont plusieurs me semblèrent de dimension à faire des bas mâts de vaisseaux.

Je reconnaissais également à son gracieux feuillage le sassafras odoriférant, mais dont le bois mou et spongieux n'est propre qu'au chauffage. En vain cherchais-je à distinguer sous ces ombrages solitaires quelques animaux sauvages : partout une profonde solitude dont le silence n'était troublé que par les cris rauques de quelques

kakatoës à l'aigrette rouge ou jaune, ou bien par le bruit de la brise de nord-ouest agitant le sommet des grands bois. J'aurais voulu voir un léger kanguroo suivi de son petit, effrayés par notre présence, s'éloigner en bondissant; mais mon guide, beau soldat irlandais, qui, doué sans doute de cette imagination naturelle aux indigènes de la verte Érin, devinait ce que je cherchais, me dit que les quadrupèdes indigènes, pourchassés à outrance dans ces cantons, avaient fui au loin vers les montagnes, et que bien rarement, à moins de pénétrer au fond des forêts voisines de Port-Arthur, il était possible d'y rencontrer de gros gibier. Quoique j'éprouvasse quelques difficultés à comprendre le langage de mon compagnon de route dont la prononciation se ressentait de l'idiome de son pays, je trouvais du plaisir à sa conversation; nous nous entendions parfaitement. Lui aussi était loin de sa patrie, de sa famille; lui aussi avait laissé en Europe, et pour longtemps sans doute, des êtres bien chers à son cœur; et l'aspect de cette nature grandiose, ce calme imposant répandu autour de nous, lui faisaient éprouver, comme à moi, de douces et mélancoliques émotions. Je lui parlai de sa famille, de son beau pays, de ses espérances d'y retourner un jour. Il était heureux. Mais bientôt il fallut nous séparer, j'éprouvais une sorte de honte en lui offrant en échange des vœux sincères que ce brave homme fit pour mon bon voyage, un faible dédommagement de la fatigue que mon voyage lui avait causée; et ce ne fut pas sans peine que je surmontai sa répugnance. Puis il reprit le

chemin de la caserne et moi je me jetai dans l'embarcation qui devait me transporter sur la rive opposée de la vaste baie Buache qui s'étendait devant nous. Mon esquif était petit et de plus pesamment chargé, plusieurs habitants des environs qui désiraient comme moi aller du côté d'Hobart-Town ayant obtenu la faveur de profiter de cette occasion. J'y fis d'abord peu d'attention, occupé que j'étais à contempler cette vaste plaine d'eau également profonde dans toutes ses parties et entourée de collines abruptes que les plus grands navires peuvent approcher de très-près avec la plus grande sécurité. Mais quand nous eûmes laissé le rivage un peu loin derrière nous, je commençai à ressentir les conséquences de ce double inconvénient que bientôt rendit plus sensible encore, quand nous fûmes arrivés au milieu de la baie, une assez forte houle causée par la brise de nord-ouest fraîchissant peu à peu à l'approche de la nuit et à laquelle, ainsi que je m'en apercevais à mes dépens, ce beau mouillage est par malheur complétement ouvert. L'embarcation avançait donc lentement malgré les efforts des quatre pauvres rameurs qui en composaient l'équipage. Cependant leurs forces soutenues probablement par l'espoir fondé d'un honnête salaire, parvinrent à nous élever suffisamment au vent; alors, pouvant mettre à la voile, nous abordâmes en peu de temps à la rive opposée. Là m'attendait un nouveau retard et des contrariétés d'un autre genre. Je n'étais plus, il est vrai, séparé des bords de la Derwent et même de la rade où se trouvait mouillée *l'Artémise*, que par une étroite bande de

sable; mais pour parvenir jusque-là, il fallait faire voyager par terre notre chétive embarcation afin de la mettre à flot de l'autre côté de cette langue de sable. Un moment auparavant, lorsque la houle menaçait de l'engloutir, je maudissais sa petitesse. Pauvres humains, que sont vos vœux et vos jugements! A peine quelques instants s'étaient-ils écoulés, que je bénissais l'exiguïté de ses proportions, quand je vis, après une longue attente, arriver l'attirail grossier au moyen duquel elle devait accomplir sa terrestre navigation. C'était un triangle formé de morceaux de bois à peine dégrossis et que deux bœufs traînaient d'assez mauvaise volonté, quoique les jurements et les coups d'aiguillon ne leur fussent pas ménagés par leur brutal conducteur. Toutefois nous parvînmes assez promptement, malgré l'obscurité et les buttes de sable qu'il fallait franchir, jusqu'au bord de la Derwent, et nous recommençâmes à naviguer vers le chef-lieu et vers la frégate dont j'aperçus enfin les feux avec un plaisir que le lecteur comprendra aisément quand je lui dirai que je n'arrivai à son bord qu'à onze heures du soir, mourant de faim, à moitié gelé par le froid humide de la nuit, après avoir eu durant le jour la figure et les mains cruellement brûlées par le soleil.

Je trouvai la frégate parfaitement approvisionnée de tout ce qui lui était nécessaire pour reprendre la mer, grâce à l'activité de mon brave second, aux soins infatigables de l'agent comptable et à l'empressement de nous être agréables qu'avaient montré toutes les administrations publiques du chef-lieu de

Van-Diemen. Aussi ne balançai-je pas à retarder de quarante-huit heures notre départ pour recevoir une dernière fois sur *l'Artémise* et leur faire mes adieux, le gouverneur, lady Franklin par lesquels nous avions été si gracieusement accueillis, les principaux employés civils et militaires de la colonie dont les bonnes dispositions pour moi ne s'étaient jamais démenties, enfin mes anciennes et nouvelles connaissances auxquelles je devais en partie les heureux moments que j'avais goûtés durant cette relâche.

Prouver ainsi ma gratitude à tant de personnes qui s'étaient montrées si bienveillantes pour moi et pour les divers membres de l'état-major de *l'Artémise* était, sans doute, une bien douce obligation à remplir et que je remplissais avec un grand plaisir. Mais était-il aussi facile d'accomplir ce projet que de le former? Non vraiment, et je prévoyais bien des difficultés, connaissant parfaitement les discordes, les rivalités, enfin les opinions politiques qui divisaient la société d'Hobart-Town. Comment réunir dans un même salon, côte à côte, pour ainsi dire, et surtout divertir, des familles qui, brouillées à mort entre elles pour des raisons plus ou moins graves, refusaient de se voir et auxquelles cependant j'avais d'égales obligations? Telle était la tâche délicate que j'avais à remplir et que j'accomplis heureusement, grâce au parti que je pris de demeurer complétement étranger à toutes ces dissensions. J'invitai donc, sans exception, toutes mes connaissances avec le même empressement, et toutes

vinrent au rendez-vous, entraînées sans doute par la certitude de goûter un moment de plaisir.

J'eus un véritable raout, non de nuit mais de jour, le climat humide et variable de Van-Diemen, même dans la belle saison, rendant peu agréables et très-précaires les parties de plaisir un peu nombreuses en rade le soir. A une heure de l'après-midi, quoique l'orageuse apparence du temps m'eût causé d'assez vives inquiétudes, mes invités arrivèrent en foule, apportés par nos canots soigneusement arrangés à cette intention. Toutefois ce ne fut pas sans quelque anxiété que j'observai du coin de l'œil les dames prendre place pêle-mêle sur les banquettes de notre salle de bal improvisée; mais, dès les premières contredanses, je fus complétement rassuré; la gaieté circula dans tous les rangs, et les dames, depuis les douairières jusqu'aux jeunes filles, de profiter à qui mieux mieux de la bonne volonté des nombreux danseurs de *l'Artémise*, auxquels, il est vrai, les jeunes officiers de la garnison du chef-lieu prêtèrent leur concours dans cette circonstance avec le plus gracieux empressement. A cinq heures une collation, à laquelle tous les conviés vinrent successivement s'asseoir, donna un nouvel entrain à la réunion; de sorte que le soleil était déjà couché depuis longtemps lorsque se firent les adieux, et chacun retourna au rivage, paraissant enchanté des instants qu'il avait passés parmi nous. Mes officiers accompagnèrent leurs connaissances chez elles, où ils finirent la soirée non moins gaiement qu'elle avait été commencée. Quant à moi,

imitant leur exemple, j'allai renouveler mes adieux au gouverneur et à lady Franklin. J'avoue que, de mon côté, ces adieux furent accompagnés de vifs regrets, tant je m'étais fait une douce habitude de la société de sir John, dont la vaste expérience comme homme de mer et comme voyageur aux pays lointains, expérience acquise au prix de beaux services dans la marine royale et de longues et aventureuses campagnes d'exploration, entre autres celle qu'il avait accomplie peu d'années auparavant au pôle nord, était pour moi une source intarissable de sujets de conversation et de précieux renseignements; et de celle de sa gracieuse compagne chez laquelle se trouvaient réunies à un mérite supérieur, à un caractère élevé, à une instruction aussi profonde que variée, une amabilité et des manières distinguées qui attiraient tous les cœurs. Puisse ce témoignage d'un reconnaissant souvenir parvenir jusqu'à eux et leur prouver que le commandant de *l'Artémise*, dont leur affectueuse hospitalité suspendit pour quelques semaines les ennuis et les soucis, n'a pas oublié et n'oubliera jamais l'intérêt qu'ils voulurent bien lui témoigner! (3)

Le lendemain, dans la matinée, *l'Artémise* leva l'ancre, et après avoir salué la ville de vingt et un coups de canon que les forts lui rendirent sur-le-champ, elle se couvrit de voiles et gouverna pour Port-Arthur où je comptais la conduire dans le double but de faire connaître ce beau havre aux officiers de la frégate et de m'y procurer à bon marché des planches, du bois de charpente, ainsi que des légumes,

surtout des pommes de terre dont un fort approvisionnement avait la plus grande importance pour la santé de l'équipage.

Avant la nuit, la frégate, conduite par un pilote habile qui vint la prendre en dehors des passes, laissait tomber l'ancre devant le pénitencier où la présence inusitée d'un aussi grand navire de guerre, et portant pavillon étranger, ne pouvait manquer de produire une très-vive sensation dans la ville, et surtout parmi mes agréables connaissances, dont je n'étais séparé que depuis une semaine tout au plus.

En effet, dès ce moment, Port-Arthur qui, le matin encore, était le séjour du silence et de l'uniformité, changea de face et devint un lieu de fêtes et de distractions. De petits bals, des collations, des grands dîners, soit à bord de *l'Artémise*, soit chez le super-intendant ou chez les principaux administrateurs de l'établissement, se succédaient constamment, occupant ainsi d'une manière très-attrayante pour tout le monde, les trois journées que j'avais consacrées à cette visite. Chacun ne songea plus qu'à mettre le temps à profit, et jamais il ne fut mieux employé pour le plaisir. Toutefois, en cédant moi-même au torrent, je n'abdiquai pas mon rôle d'observateur, et je trouvai encore moyen, grâce à l'inépuisable complaisance du capitaine Booth, qui ne se montra ni moins bon ni moins aimable pour moi que par le passé, de faire une nouvelle moisson de renseignements, parmi lesquels se trouva l'histoire de l'enlèvement, par son équipage, de cette même baleinière dans laquelle

nous avions accompli ensemble le voyage du port des Chiens à Coal's-Mines. Mon compagnon de voyage avait effectué paisiblement, il est vrai, son retour chez lui; mais le surlendemain au matin, malgré la surveillance que la dénonciation du complot, par un des complices, avait rendue encore plus active; trompant adroitement la surveillance du sergent chargé de garder sous clef les divers armements des embarcations, le patron parvient, à l'aide d'un adroit subterfuge, à s'emparer de celui de la baleinière, et, accompagné de plusieurs de ses canotiers, il enlève cette dernière et fuit à force de rames vers la haute mer. Bientôt prévenu de cette évasion, le capitaine Booth se jette dans une autre baleinière et donne la chasse aux fuyards. Longtemps il les tint à un mille de distance, tant les rameurs qu'il avait avec lui, quoique convicts eux-mêmes, se montrèrent dévoués; mais ceux qu'ils poursuivaient étaient non moins vigoureux et, de plus, animés par le désespoir; ensuite, l'embarcation qu'ils montaient avait une marche supérieure, puis la nuit vint protéger leur fuite; en sorte que le capitaine Booth, malgré son indomptable courage, se trouvant à trente milles de Port-Arthur, manquant de vivres, luttant contre une grosse mer et plongé dans une profonde obscurité, fut contraint de revenir à Port-Arthur où il ne rentra qu'après avoir couru mille dangers. Quelque temps après, il apprit que ses anciens canotiers, après avoir commis des déprédations sur les côtes méridionales de Van-Diemen, s'étaient emparés d'un cabo-

teur sur lequel ils avaient probablement gagné la Nouvelle-Zélande, où déjà, plusieurs centaines de convicts évadés comme eux de Van-Diemen s'étaient établis.

Au milieu de tant de distractions, le terme que j'avais fixé à cette nouvelle relâche arriva bien promptement pour tout le monde, tant à terre qu'à bord; mais des occupations plus sérieuses réclamaient notre temps; un grand nombre de pays nous restaient encore à visiter. Nous mîmes donc à la voile le 24 février, un peu après midi, par un beau temps, et une brise favorable qui, poussant rapidement notre belle frégate en dehors du port, la conduisit, en quelques heures, jusqu'au cap Pellar. Alors s'ouvrit devant nous ces mers presque sans bornes que nous devions parcourir d'une extrémité à l'autre; cet immense océan Pacifique, avec ses archipels entourés de milliers d'écueils, la plupart inconnus aux navigateurs et dont *l'Artémise* ne devait malheureusement que trop tôt éprouver le terrible contact. Mais, pour moi comme pour mes compagnons, l'avenir était toujours coloré des douces teintes de l'espérance; ne devions-nous pas revoir la France dans les premiers mois de l'année suivante; chaque traversée ne rapprochait-elle pas cette époque tant désirée que nous espérions atteindre sans avoir eu à subir de fâcheux événements? Et nos regards se tournaient avec empressement vers Port-Jackson où je comptais conduire la frégate avant de la lancer au milieu des parages périlleux de la Polynésie.

CHAPITRE II.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES DIVERS MODES DE RÉPRESSION EMPLOYÉS EN ANGLETERRE ET EN FRANCE A L'ÉGARD DES CRIMINELS. — LEURS VICES ET LEURS AVANTAGES SOUS LE DOUBLE RAPPORT DE LA PHILANTHROPIE ET DU REPOS DE LA SOCIÉTÉ. — ARRIVÉE DE L'ARTÉMISE A LA NOUVELLE-GALLES DU SUD. — ÉTAT POLITIQUE ET COMMERCIAL ACTUEL DE CETTE COLONIE PÉNALE BRITANNIQUE. — DÉPART POUR LES ARCHIPELS POLYNÉSIENS.

Lorsque je parcourais sur *la Favorite* ces mêmes rives des terres australes, j'avais pu étudier aux colonies pénales britanniques, sous le point de vue de la déportation des criminels, les diverses questions de philanthropie auxquelles elles doivent leur existence et, il faut le dire, le haut degré de splendeur où elles sont parvenues aujourd'hui. J'avais étudié ces questions avec soin pendant mon premier séjour à Hobart-Town et à Sidney, ainsi que le constate la relation de mon premier voyage autour du monde, et pourtant j'avais lieu de craindre qu'après huit années, dans un temps de changements comme celui où nous vivons, mes anciennes observations ne se trouvassent bien surannées, et que ma nouvelle tâche d'historien des possessions australes anglaises, ne fût encore bien difficile, malgré l'expérience que j'avais pu acquérir en pareille

matière, depuis cette époque, dans mes visites aux États-Unis et ailleurs. Mais non; ce que j'écrivais en 1831 s'est trouvé, sauf quelques légères modifications, tout à fait de mise en 1839; et la fameuse question de la punition et de l'amendement des criminels frappés par la justice humaine n'a fait que peu ou point de progrès, malgré les longues et vives discussions auxquelles elles ont donné lieu dans les chambres législatives d'Angleterre.

Ainsi donc, comme il serait inutile de répéter ici ce que j'ai précédemment écrit à ce sujet, cette tâche, que je redoutais, sera courte, puisque les choses sont restées, depuis cette époque, au même point à peu près où je les avais laissées. Les bagnes hideux, les maisons centrales de détention ou de correction, dans lesquels on entasse des milliers de criminels des deux sexes, existent encore et sont toujours un juste objet de réprobation pour toutes les classes respectables de la société.

D'une part, les exigences sentimentales d'une philanthropie qui semble avoir pris à tâche de faire le bonheur des coquins aux dépens des honnêtes gens; d'une autre, la crainte que montrent les gouvernements de s'engager, en suivant une route si douteuse encore, dans des dépenses excessives, les empêchent, les empêcheront encore longtemps de faire un choix définitif entre les divers systèmes qui doivent également satisfaire aux plaintes de la société menacée dans ses plus chers intérêts, et aux exigences de l'humanité pour laquelle tous les hommes, même les plus criminels, sont des êtres malheureux qui ont droit à la pitié.

De même qu'en 1831, les deux principaux modes de punition employés aux États-Unis d'Amérique envers les criminels condamnés, réunissaient presque tous les suffrages des hommes qui avaient fait une étude particulière de cette partie de l'économie politique; mais ces deux modes de punition basés, l'un, celui de Philadelphie, sur la reclusion solitaire perpétuelle, l'autre, celui d'Auburn dans l'État de New-York, sur l'isolement nocturne seulement, se partageaient ces mêmes suffrages, de telle sorte que ni l'un ni l'autre n'avait pu être franchement adopté jusqu'alors, ou du moins on s'était efforcé, pour satisfaire sans doute tous les partis, d'établir un système mixte qui, suivant moi, n'offrait presque aucun avantage et fourmillait d'inconvénients.

Dans la relation du voyage de *la Favorite*, j'ai cherché à démontrer tous les bénéfices matériels et moraux, sous le rapport de la punition et de l'amendement des criminels, qu'on retirerait de l'emploi du système pénitentiaire suivi dans la Pensylvanie; de l'heureux incognito qu'y conservaient entre eux les prisonniers; de manière qu'après être restés durant plusieurs années sous le même toit sans se voir, sans se connaître, et remis en liberté à l'expiration de leur peine, ils ne pouvaient que bien difficilement former au sein de la société, comme cela se voit chez nous, une association d'autant plus puissante, d'autant plus dangereuse, qu'elle se recrute constamment parmi les forçats et les reclusionnaires libérés, c'est-à-dire parmi tout ce qu'il y a de plus pervers, de plus audacieux,

dans les diverses classes de la population. Dans nos bagnes et nos prisons ils se corrompent mutuellement par une fréquentation continuelle et se préparent à de nouveaux méfaits; dans le pénitencier de Philadelphie, au contraire, renfermés dans leurs cellules, subissant l'heureuse influence du calme d'esprit, de la réflexion, l'ascendant non moins salutaire de la religion, s'ils ne s'amendent pas, du moins ne deviennent-ils pas plus méchants ni plus corrompus.

Lorsque je m'exprimais ainsi il y a déjà bien des années, je n'avais pas encore visité les pénitenciers américains : je l'ai fait en 1836, avec tout le soin, toute l'indépendance d'opinion que méritait la question que je venais étudier sur les lieux mêmes où, disait-on, elle avait été résolue. J'ai vu Auburn, j'ai étudié l'établissement dans tous ses détails; j'ai vu également le pénitencier pensylvanien : les cellules m'ont été ouvertes; j'ai causé librement, sans témoins, avec les prisonniers; j'ai écouté leurs observations, leurs plaintes, et mon opinion n'a nullement changé; mais j'ai appris combien il faut se défier des exagérations de parti, et plus encore combien les plus belles théories pâlissent devant la réalité.

Cette prison de l'État de New-York, que beaucoup de gens considèrent comme le type, le modèle à suivre pour les pénitenciers en Europe, ne m'a paru nullement mériter cette haute réputation, qui, du reste, s'est considérablement éclipsée depuis quelques années. Sans doute que le régime intérieur y est

supérieur à celui de nos bagnes; que les condamnes, au lieu d'être agglomérés la nuit dans de vastes salles, où toute espèce de surveillance individuelle est impossible, sont enfermés chacun dans une cellule séparée, d'où ils ne sortent que pour aller au travail; sans doute encore qu'ils ne jouissent pas de cette liberté qu'en France les forçats trouvent dans nos arsenaux maritimes, et qui est un sujet d'envie pour les hôtes des maisons centrales de détention; sans doute enfin que le silence absolu auquel les prisonniers d'Auburn sont astreints constamment, ou du moins que l'on veut leur imposer, rend les communications moins faciles entre eux; mais toutes ces prétendues améliorations, trop vantées suivant moi par les détracteurs du système pensylvanien, perdent considérablement de leur importance à être étudiées sur les lieux; et d'autant plus que n'ayant d'autre but qu'une plus sévère répression des crimes, elles ne se prêtent nullement à l'accomplissement des deux principales conditions demandées aujourd'hui au nom de la philanthropie et de la société à tout nouveau système pénitentiaire, je veux parler de l'amendement des criminels et de leur retour comme gens inoffensifs au milieu de leurs concitoyens.

A Auburn, ils se connaissent, travaillent ensemble côte à côte, et par conséquent peuvent communiquer de toutes les manières les uns avec les autres, malgré la surveillance de nombreux gardiens, qui se montrent généralement très-sévères à leur égard, et leur infligent pour la moindre faute les châtiments cor-

porels les plus honteux : aussi sont-ils pour les prisonniers l'objet d'une haine ardente, dont ils ont éprouvé dans maintes circonstances les terribles effets.

Où est donc, moralement parlant, la différence entre un pareil régime et celui qu'on suit dans nos bagnes? Les criminels en sortent-ils moins pervers, moins méchants? on m'a assuré que non; et je le crois d'autant mieux que jamais je n'ai vu une réunion de physionomies plus atroces, de coquins à l'air plus déterminé qu'à ce pénitencier américain. La pâleur presque livide répandue généralement sur leurs visages m'aurait donné une bien triste et sans doute une bien injuste idée, du genre d'hygiène employé à leur égard, si le directeur n'eût coupé court à mes réflexions en me disant d'un air fort peu philanthropique, que ses administrés ne voyaient jamais le soleil, tant sont élevés les murs qui entourent la prison; prison que du reste il avait fait construire lui-même avec l'aide des prisonniers eux-mêmes.

Quel rapport est-il possible d'établir entre cette prison, véritable pandæmonium, et celle de Philadelphie, où tout semble avoir été sacrifié au bien-être des détenus? Les cellules sont très-propres, bien aérées en été et suffisamment chauffées en hiver, meublées aussi largement, aussi proprement que peut l'espérer un prisonnier qui de plus trouve à sa portée, au moyen de robinets ainsi que d'un canal rempli d'eau courante, de quoi satisfaire à toutes les exigences de la plus grande propreté. Les aliments

qu'on lui donne sont sains, abondants, et chaque jour il peut se promener une heure dans la cour attenante à sa retraite. S'il se montre tranquille, résigné à son sort, souvent le directeur, homme de manières douces, à l'air bienveillant, vient lui porter des paroles de consolation, d'encouragement; des ministres de sa religion peuvent librement parvenir jusqu'à lui; les visites même de ses parents sont parfois tolérées comme récompense de sa bonne conduite. Jamais un mot pénible ou humiliant ne choque son oreille ou ne brise son âme; et bien moins encore est-il exposé aux châtiments corporels. Mais si malgré un semblable traitement, calculé soigneusement pour ramener le calme moral et physique chez le prisonnier que la société a banni momentanément de son sein, celui-ci répond par la violence et l'exaspération aux paternelles exhortations de ses nouveaux chefs pour l'adoucir et le décider à travailler, alors sa cellule devient obscure, la quantité de nourriture qu'il recevait d'abord diminue graduellement, enfin on l'abandonne à une profonde solitude jusqu'au moment où, dompté par l'ennui, ce qui arrive le plus souvent après peu de jours, il demande instamment qu'on lui rende la lumière du jour et les moyens de s'occuper pendant les longues heures de sa captivité, à laquelle au bout de quelque temps il se montre physiquement et moralement habitué.

Les partisans du système d'Auburn, et par conséquent adversaires de celui de Philadelphie, prétendent qu'un grand nombre de ces prisonniers sont at-

taqués d'aliénation mentale ou de maladies qui les conduisent au tombeau. En parcourant les registres de l'établissement, en questionnant les reclus, parmi lesquels quelques-uns étaient renfermés depuis plusieurs années, je me suis assuré que ces allégations étaient, sinon sans fondement, du moins très-exagérées; que les affections mentales ne paraissaient pas plus communes là qu'ailleurs; enfin que la mortalité, année commune, ne dépassait pas quatre pour cent, et encore la classe des hommes de couleur fournissait-elle, en raison de son penchant à des habitudes coupables, la majeure partie de cette mortalité.

Mais pourquoi, me demandera-t-on, puisque ce mode de répression des crimes offre tant d'avantages sous le double rapport de l'amendement des coupables et du repos de la société, pourquoi n'a-t-il pas été adopté chez nous et chez nos voisins tel qu'il est suivi dans l'Amérique du Nord? Je répondrai que les membres des commissions nommées dans nos chambres législatives pour décider de cette importante question, ne la connaissant que très-imparfaitement pour la plupart, et ne pouvant trouver la vérité que bien difficilement dans les nombreux écrits, tous entachés d'esprit de parti, qui ont été publiés sur cette matière tant en Europe qu'aux États-Unis où elle est depuis vingt années l'objet d'une rivalité très-ardente entre les gouvernements des États de New-York et celui de Pensylvanie, et par conséquent le sujet de plaintes ou de louanges également exagérées, ces membres, dis-je, se sont trouvés embarrassés devant tant

d'assertions complétement opposées et ont cherché pour se tirer d'embarras, à trouver un terme moyen qui satisfît autant que possible aux exigences des prôneurs des deux systèmes opposés.

Or il est arrivé ce à quoi l'on devait s'attendre, que personne n'a été satisfait. Pour les uns, Auburn ressemblait trop à nos bagnes ou à nos maisons de détention et ne présentait pas des avantages capables de justifier par leur importance les dépenses énormes que devait coûter l'établissement de ce nouveau système; aux yeux des autres, pour lesquels sans doute les voleurs et les assassins sont des gens beaucoup plus intéressants que leurs victimes, la reclusion, qui forme la base du système philadelphien, paraissait une peine d'autant plus barbare, monstrueuse, que les forçats la redoutaient beaucoup et assuraient à leurs protecteurs qu'ils ne pourraient jamais supporter un pareil isolement sans mourir d'ennui ou sans devenir fous. Enfin beaucoup de gens, fort peu édifiés sur la question pénitentiaire par les discussions que celle-ci avait provoquées au sein des chambres, ne voyant dans tout cela que les nombreux millions demandés pour opérer la réforme des prisons, ne les accordaient qu'avec répugnance; en sorte que le gouvernement, peu soutenu par l'opinion publique dans ses efforts pour accomplir la transformation de notre système pénitentiaire, si absurde, si peu en rapport avec les besoins de la société, craignant sans doute d'assumer l'immense responsabilité d'une mesure aussi majeure, aussi dispendieuse, et qui doit

amener nécessairement le remaniement de toutes nos lois criminelles, le gouvernement, dis-je, n'est pas encore entré d'un pas rapide et sûr dans la nouvelle voie. D'un côté on cherche à appliquer dans quelques maisons centrales de détention le système d'Auburn; mais, effrayé de son austérité et probablement aussi des vastes constructions qu'il exige, on lui fait subir des modifications qui détruisent tous les avantages qu'il pourrait offrir. Comme d'un autre côté, tout en donnant au système pensylvanien la préférence aujourd'hui, on semble n'employer la reclusion solitaire qu'avec une sorte de crainte et seulement comme punition temporaire à l'égard des coquins les plus remuants, les plus endurcis, il arrive qu'en France nous n'avons pas encore un régime pénitentiaire généralement suivi, uniformément adopté dans toutes les prisons; le désordre, l'arbitraire règnent encore dans la plupart de ces dernières, principalement au sein de celles d'un rang secondaire que possèdent les départements éloignés de la capitale (4).

Combien un pareil état de choses durera-t-il encore de temps? il est difficile de le dire, tant l'opinion publique en France est peu éclairée aujourd'hui sur ce sujet, duquel dépend en partie cependant l'existence future de la société déjà si ébranlée dans sa base; et pourtant cette société se montre bien faiblement pénétrée de la nécessité de venir en aide de toutes façons au gouvernement dans les efforts qu'il fait pour mettre en rapport, autant que possible chez nous, le mode de répression

suivi à l'égard des criminels, avec les progrès de la civilisation. Nos voisins d'outre-Manche sont-ils plus avancés que nous dans cette voie, et pourrions-nous trouver des exemples à suivre chez eux? Non vraiment, car dès à présent ils cherchent, eux aussi, en faisant de nombreux essais généralement peu favorables, à remplacer par un système pénitentiaire approprié aux besoins de l'époque, celui de la déportation dont les résultats n'ont pas, décidément à ce qu'il paraît, justifié les espérances qu'on en avait conçues.

En Angleterre, il est vrai, les millions n'ont pas été épargnés afin d'obtenir une prompte solution que le nombre toujours croissant des criminels exigeait impérieusement; mais la philanthropie a, comme chez nous, entravé le gouvernement dans sa marche et l'a contraint, comme chez nous encore, de choisir un système mixte entre ceux d'Auburn et de Philadelphie ou, pour mieux dire, de faire des essais qui tous sans exception n'ont pas réussi.

C'est à regret que je renonce à faire, empêché que je suis par le cadre étroit de cet ouvrage, l'histoire des essais plus bizarres, plus absurdes les uns que les autres tentés en Angleterre dans le but d'obtenir les avantages qu'offre le mode pénitentiaire usité en Pensylvanie, sans employer la reclusion solitaire. Car ce serait démontrer d'une manière irrécusable que notre administration publique, décriée à tort et à travers, selon l'usage, n'est nullement inférieure, quoi qu'on en dise, à celle de nos voisins. Combien de fois les hommes d'un mérite reconnu qu'elle

compte dans ses rangs n'ont-ils pas fait preuve, dans cette circonstance, je ne dirai pas d'une très-grande hardiesse en fait d'innovations, mais bien de talents, de tact, enfin de persévérance dans leurs recherches du bien! Aussi ont-ils obtenu des succès dont ne peuvent encore se vanter leurs collègues britanniques.

Dans la Grande-Bretagne, en effet, cette branche si importante de l'administration qui s'occupe spécialement des prisons, est bien moins avancée que chez nous; elle travaille en grand, mais sans ensemble; de vastes établissements pénitentiaires s'élèvent, j'en conviens, dans les provinces comme dans la capitale, mais chacun est régi suivant un mode à part, d'après le caprice ou la manière de voir du directeur, et chacun de ces modes varie suivant le plus ou moins de succès des essais accomplis.

Si en France la transformation ne s'accomplit pas aussi en grand, c'est que les établissements pénitentiaires d'ancien modèle, si je puis m'exprimer ainsi, ont été perfectionnés jusqu'à nos jours autant que leur nature imparfaite pouvait le permettre; plusieurs même, que je pourrais citer, doivent aux hommes capables qui les dirigent, une réputation d'ordre et de bonne tenue qui n'a pas peu contribué, peut-être, à retarder les réformes pénitentiaires demandées depuis si longtemps; en sorte que la transition d'un régime à l'autre s'opère tranquillement, sans mettre en danger le repos moral ou matériel de la société.

Chez nos voisins, au contraire, où la déportation se

trouvait, pour ainsi dire, le seul régime pénitentiaire employé depuis plus d'un demi-siècle, il a fallu, en le restreignant beaucoup, créer presque subitement un grand nombre de maisons centrales pour renfermer les criminels, et les organiser, non pas suivant les anciens errements, mais suivant les exigences nouvelles et incessantes de la philanthropie ; or, comme celle-ci ne se nourrit pas moins de théories et d'utopies chez nos voisins que chez nous, et ne s'inquiète pas davantage des obstacles insurmontables que les hommes spéciaux trouvent souvent à mettre ces mêmes utopies en pratique, il arrive que la Grande-Bretagne, après avoir fait d'énormes sacrifices financiers, n'est pas plus avancée dans cette voie que le premier jour, et par conséquent, au lieu de nous offrir de bons modèles à suivre, est contrainte de venir en chercher chez nous.

Malheureusement, la France n'est guère en état de lui en fournir, pour les raisons que j'ai expliquées plus haut. Elle n'en est elle-même encore qu'aux essais; mais ces essais sont suivis avec calme, avec ordre, avec persévérance, par une administration intelligente qui comprend les besoins de l'époque et veut y satisfaire. Chaque jour l'éloignement qu'inspire généralement la reclusion solitaire diminue et le nombre de ses partisans augmente. On commence à comprendre que le système pénitentiaire pennsylvanien est le seul qui puisse satisfaire à la fois aux exigences de l'humanité et à celles de la société que la masse toujours croissante de ses ennemis menace chaque jour

davantage. On comprend également qu'il faut, au prix des plus grands sacrifices, rompre, en isolant tout à fait les prisonniers entre eux, cette terrible association de malfaiteurs à laquelle ceux-ci viennent s'agréger aussitôt qu'ils sont libérés, dans le seul but de renouveler avec plus d'expérience et plus d'audace qu'auparavant leurs attaques contre la communauté. De plus, en laissant ainsi la faculté de rester inconnu à ses codétenus au malheureux qui veut, à l'expiration de sa peine, gagner sa vie honorablement, on le soustrait au préjugé qui l'écrase à sa rentrée dans le monde, et par conséquent au désespoir par lequel il est toujours entraîné de nouveau dans le crime.

Tout autre système pénitentiaire qui ne rapportera pas ces deux avantages précieux est incomplet, mauvais à mes yeux. Sans doute que celui de Philadelphie n'est pas sans reproches; mais y a-t-il, en fait d'institutions humaines, rien de parfait au monde? L'expérience en fera connaître les côtés faibles et montrera ainsi les modifications dont il est susceptible. Déjà il a été considérablement amélioré aux lieux mêmes où il fut essayé pour la première fois; et sans doute un sort semblable l'attend en Europe, lorsqu'il y sera complétement acclimaté. Ainsi, par exemple, on donnera aux ministres de la religion choisis pour remplir d'aussi belles, d'aussi difficiles fonctions, un libre accès auprès des prisonniers chez lesquels leurs conseils, leurs consolations peuvent causer de si désirables changements. La visite des plus proches parents pourra être la récompense de la docilité et de l'activité au

travail. Enfin, une partie raisonnable du salaire quotidien amassé au nom de chaque détenu pour lui être remis à l'époque de sa libération deviendra sans doute un puissant motif d'encouragement. Durant les premières années, il faut s'y attendre, le nouveau régime n'étant appliqué qu'à d'anciens hôtes des bagnes ou des maisons de détention dont l'amendement est bien difficile sinon impossible, le nouveau régime n'aura que de lents succès; mais à mesure que ces derniers disparaîtront pour faire place à une nouvelle génération de condamnés, si je puis m'exprimer ainsi, alors on verra que si le système pensylvanien paraît coûter au premier coup d'œil et coûte peut-être en effet plus cher que les autres, confié aux mains d'hommes capables et prudents, il peut rendre à la société des services bien autrement précieux que les trésors dépensés pour le mettre en vigueur.

Cependant, pour qu'il produise tous les avantages dont il est susceptible, je pense qu'on doit renoncer à ces immenses maisons pénitentiaires renfermant quelques-unes plus d'un millier de condamnés, pour leur substituer des établissements du même genre, mais beaucoup moins considérables, répartis dans les départements, de manière que chacun de ceux-ci ait le sien pour ses propres criminels. Je ne doute pas qu'on n'y gagnât beaucoup en surveillance morale et matérielle; que la présence des condamnés expiant leurs fautes sous les yeux de leurs concitoyens, n'eût les meilleurs résultats pour la moralisation des uns et des autres; en même temps qu'elle exciterait une noble

émulation chez la population de toutes les parties de la France, où nous verrions dès lors, sans nul doute, les classes aisées de la société s'empresser d'imiter le bel et touchant exemple que leur donne en ce moment celles de la capitale, au sein de laquelle s'élèvent de toutes parts des crèches, des salles d'asile, des ateliers de travail, des écoles gratuites, et cent autres établissements de bienfaisance où les individus pauvres des deux sexes trouvent, depuis leur naissance jusqu'à leur mort, des secours, de l'instruction, du travail et des leçons de moralité.

Dans quelle autre contrée vit-on de semblables actes de cette charité chrétienne, de cette admirable philanthropie qui, au lieu d'étourdir le monde de la pompeuse et mensongère relation de leurs bienfaits, se contentent, sans jamais se lasser, de secourir en silence, dans l'ombre, les gens malheureux. Combien de prisonniers trouvent ainsi chaque jour du soulagement à leurs souffrances, à celles de leurs familles, aux dépens, souvent, de l'humble médiocrité ! Et pourtant cette belle et noble France serait accusée constamment de parcimonie par quelques-uns de ses propres enfants qui, véritablement égoïstes, inhumains eux-mêmes envers leurs concitoyens nécessiteux, refusent l'aumône au pauvre, alors que se montrant prodigues des deniers de l'État pour réaliser leurs utopies philanthropiques, ils contraignent nos gouvernants à sacrifier l'argent des contribuables au soulagement de prétendues misères étrangères mille fois moins intéressantes, mille fois moins connues

que celles que renferment nos villes et nos campagnes.

Mais je sens qu'en parlant de ces divers sujets que j'ai pourtant traités longuement dans le troisième volume du *Voyage de la Favorite*, auquel je renvoie le lecteur pour qui la question pénitentiaire si importante aujourd'hui pourrait offrir quelque intérêt, je sens, dis-je, qu'il s'éveille en moi plus vif que jamais, cet amour passionné que j'éprouvais alors pour ma patrie, et que de longs voyages, accomplis depuis cette époque, n'ont fait que justifier à mes yeux. Aujourd'hui comme par le passé, pour moi, aucun pays n'est aussi beau, aussi riche, aussi heureux que la France; aucune contrée ne possède une population aussi spirituelle, aussi affable, aussi avancée en civilisation, meilleure, plus industrieuse, plus brave que la sienne; et si quelque chose lui manque, c'est la conscience de ce qu'elle vaut et du bonheur dont elle jouit. Cependant, cet amour national, tout ardent qu'il peut être, n'est pas injuste, n'est pas exclusif; et jamais dans mes écrits, quoi que en aient pu dire ceux de mes compatriotes qui se montrent admirateurs quand même de tout ce qui se fait de l'autre côté du détroit, je n'ai dépassé envers nos voisins les limites de la plus parfaite impartialité. Nul ne rend plus que moi justice au génie commercial et industriel du peuple anglais, à son caractère hardi, entreprenant, à la grandeur qui préside à ses entreprises. Mais notre nation, elle aussi, ne possède-t-elle pas des qualités non moins précieuses que celles dont je viens de faire l'énuméra-

tion en faveur de nos rivaux? A chacun j'ai fait sa juste part de blâme ou d'éloges; et si je parais avoir été moins sévère pour mes compatriotes que pour l'étranger, cela tient sans doute à ce que celui-ci, trouvant chez nous un grand nombre de Français tout disposés à dénigrer leur patrie, j'ai dû prendre naturellement et par justice la défense de cette dernière aux dépens de la prétendue perfection des Anglais.

Pourquoi n'aurais-je pas dit que ce gouvernement, cette administration britanniques tant prônés chez nous, marchaient dans les mêmes voies, commettant les mêmes fautes, les mêmes erreurs que les nôtres? fautes et erreurs qu'il est bien difficile d'éviter dans l'immense fonctionnement de semblables machines, au mouvement desquelles tant d'hommes et de choses sont nécessaires, et dont, en même temps, tant de mauvaises passions, tant d'événements inattendus viennent si souvent arrêter les rouages. Si de l'administration nous passons aux administrés, nous trouvons que les habitants de la Grande-Bretagne, quoique plus calmes, plus froids que les Français, n'en sont pas moins, comme ces derniers, sujets à des maladies morales qui parfois attaquent les nations de même que les individus, causent presque toujours de fatales perturbations dans l'ordre social et préparent de graves embarras aux gouvernants. Si l'on en croit ces anglomanes, ces gens qui, pour avoir vu Londres ou lu quelques journaux, s'imaginent avoir la science infuse en fait d'économie politique ou en physiologie des peuples, et croient pouvoir s'ériger en juges du mérite des deux nations;

si on les en croit, les Français seuls donnent l'exemple de ces infirmités de l'esprit humain; et afin de prouver cette belle et patriotique assertion, ils s'empressent de citer les accès de folie qu'a eus la nation française depuis un siècle. Mais si on veut croire un voyageur qui a étudié nos voisins dans toutes les parties du globe; si on a bien voulu lire la relation du voyage de *la Favorite*, on pensera, comme moi, que les deux nations n'ont rien à se reprocher sous ce rapport; que les Anglais ont payé également leur tribut, et un fort tribut, à l'engouement pour la nouveauté. Que n'ont-ils pas fait de folies, malgré les remontrances de leurs principaux hommes d'État, dans le but de résoudre d'une manière favorable aux désirs des sectes religieuses d'Angleterre, la fameuse question de l'émancipation des esclaves dans le monde entier? Se sont-ils montrés plus sages, moins imprévoyants, quand, après avoir dépensé tant de centaines de millions, depuis plus d'un demi-siècle, pour la déportation des criminels, ils l'abandonnent aujourd'hui pour lui substituer, ainsi que je l'ai dit plus haut, soit de nombreux pénitenciers établis dans la mère patrie, soit une nouvelle organisation du convictisme aux colonies pénales?

Or de quels désordres administratifs, de quels dispendieux tâtonnements l'accomplissement de ce changement de système n'est-il pas accompagné, tant en Europe qu'aux terres australes? J'ai montré, dans le précédent chapitre, la colonie pénale de Van-Diemen que j'avais quittée florissante en 1831, à pré-

sent, languissante, appauvrie, luttant presque en vain contre le mal que lui cause l'instabilité qui préside aux décisions du gouvernement métropolitain touchant la déportation. Les habitants de sa sœur aînée, la Nouvelle-Galles du Sud, se montrent-ils moins exaspérés contre la mère patrie, moins disposés à secouer le joug? Non, le même esprit de mécontentement, d'indépendance, causé par les mêmes motifs, règne dans les deux colonies. A Sidney comme à Hobart-Town, on accuse le gouvernement métropolitain de ne montrer aucune prudence, aucun esprit de conduite, aucune prévoyance de l'avenir, dans ses relations avec les établissements australiens. Dans le précédent chapitre, en traçant le tableau de la Tasmanie telle qu'elle est à présent, j'ai fait justice de beaucoup de ces plaintes avec une impartialité que, je l'espère, les lecteurs reconnaîtront. La même tâche, le même rôle m'attendait à la Nouvelle-Galles du Sud; cette belle possession de la Grande-Bretagne, que j'avais vue, lors du passage de *la Favorite*, accomplissant avec autant de lenteur que de peine sa transformation de colonie pénale en colonie libre. J'allais revoir cette population moitié émigrée moitié convict que j'avais trouvée si remuante, si entreprenante, si difficile à gouverner et se montrant, dès cette époque, impatiente du joug de la mère patrie. Quels changements le pays et elle-même avaient-ils subis depuis huit années? Je savais d'avance qu'ils étaient très-grands sous tous les rapports; que le commerce, l'industrie agricole et le nombre

des émigrants y avaient pris un accroissement fabuleux. Ce fut donc avec plaisir, qu'après une traversée assez paisible je vis *l'Artémise* laisser tomber l'ancre, le 2 mars au soir, devant la métropole des colonies australes britanniques, à la même place à peu près qu'avait occupée *la Favorite* en 1831 ; et comme celle-ci, la frégate ayant salué de vingt et un coups de canon le pavillon anglais, un des forts rendit sur-le-champ les mêmes honneurs à nos couleurs nationales.

La pénible expérience que je venais de faire à Hobart-Town des changements que quelques années seulement pouvaient apporter dans le personnel de mes anciennes connaissances en ces contrées lointaines, m'était encore trop présente pour que je me fisse des illusions sur les mécomptes du même genre qui m'attendaient à Sidney. En effet, un grand nombre de ces connaissances étaient décédées ou avaient abandonné la colonie pour retourner en Europe. Mais quand j'eus retrouvé le bon et respectable M. Mc Clay, l'excellent sir John Jamisson, et plusieurs autres de mes bons amis qui m'avaient rendu si agréable, en 1831, le séjour de Port-Jackson, et chez lesquels je rencontrai la même urbanité, les mêmes procédés affectueux qu'à cette époque, mes inquiétudes se dissipèrent, et je ne songeai plus qu'à profiter de ma seconde relâche au chef-lieu de l'Australie, pour compléter les études que j'avais faites durant la première, sur l'état politique, agricole et commercial de cette curieuse contrée.

Les deux grandes colonies, qui ne sont séparées que par l'étroit canal de Bass, sont trop voisines, ont trop d'analogie sous tous les rapports, pour qu'elles ne se ressemblent pas beaucoup et ne subissent pas également les conséquences d'une même origine, d'une même forme de gouvernement et de leur dépendance d'une commune métropole; elles suivent donc la même voie sous le double rapport de l'esprit public et du progrès en fait d'organisation sociale; mais la Nouvelle-Galles du Sud marche beaucoup en avant de sa jeune sœur qui, tout en portant quelque jalousie à sa prospérité, à son riche commerce, à l'influence puissante qu'elle exerce déjà sur toutes les contrées habitées de l'immence océan Pacifique, ne s'en efforce pas moins de l'imiter dans tout ce qu'elle fait.

J'avais donc pu juger d'avance, par ce que j'avais vu, par ce que j'avais entendu dire à Hobart-Town, de ce que j'allais voir et entendre à Sidney. J'ai expliqué combien les colons de Van-Diemen étaient mécontents des procédés de la métropole envers eux; jusqu'à quel point ils se montraient excités contre celle-ci et contre les autorités locales qui voyaient un parti rendu formidable par sa force numérique, par sa turbulence, enfin par les gens de mérite qu'il comptait dans ses rangs, censurer amèrement leurs moindres actes, et rendre, par une opposition ardente, systématique, incessante, l'accomplissement de leur tâche de plus en plus ardue. J'ai expliqué également quelles vives réclamations ces mêmes colons faisaient entendre

touchant les changements apportés nouvellement au système pénitentiaire appliqué aux convicts; changements d'après lesquels, ainsi que nous l'avons vu, l'assignement de ces derniers comme travailleurs était à peu près supprimé.

Sauf quelques modifications, conséquences nécessaires du progrès de la population sous le double rapport du nombre, de la richesse et de la liberté politique, si je puis m'exprimer ainsi, je trouvai à la Nouvelle-Galles les choses dans la même situation qu'en 1831; même exaspération des habitants contre la mère patrie accusée par eux de traiter ses enfants australiens en marâtre et de sacrifier sans pitié leurs intérêts aux siens, en imposant chaque jour à la colonie de nouvelles charges, soit pour payer les énormes appointements d'une multitude de fonctionnaires nommés par le gouvernement, soit pour l'entretien de ses criminels déportés; tandis que, d'un autre côté, non-seulement elle leur refuse obstinément les institutions libres dont jouissent les Anglais chez eux, entre autres la représentation nationale élective, ainsi que la liberté de tribune, concessions qui, suivant les assertions des journalistes de Sidney, porteraient à son comble la splendeur de l'Australie, mais encore elle augmente le prix des terres à concéder par la couronne en même temps qu'elle diminue considérablement le nombre des convicts assignés aux colons pour mettre leurs propriétés en valeur.

Ces plaintes, ces récriminations n'étaient pas nouvelles pour moi; je les avais déjà entendues lors de

mon premier séjour au chef-lieu de l'Australie, ainsi qu'en fait mention la relation du voyage de *la Favorite*. Cependant, j'eus lieu d'être étonné des terribles progrès que ce mécontement général, si contraire aux intérêts de la domination britannique sur ces lointaines contrées, avaient faits en quelques années, sans que, toutefois, il eût varié sensiblement dans ses anciens sentiments d'antipathie contre les hommes et les choses qui, au dire du parti patriote, arrêtaient l'essor des brillantes destinées réservées à l'Australie.

De notables mutations pourtant avaient eu lieu dans le personnel de la haute administration, peu de temps après que *la Favorite* eut quitté Sidney. Au gouverneur Darling, que le parti de l'opposition, celui qui se composait du moyen commerce et de ce qu'on appelle en France les capacités, sous la bannière duquel s'était rangée la classe des convicts émancipés; au gouverneur Darling, dis-je, que ce parti formidable accusait de torysme, c'est-à-dire d'un grand faible pour l'aristocratie coloniale et pour les exigences des créatures de la cour, avait succédé le général Burke, administrateur capable, homme droit, d'un caractère bienveillant et énergique à la fois, et que le ministère whig, nouvellement parvenu en Angleterre au timon des affaires, avait choisi pour gouverner la Nouvelle-Galles du Sud, dans le but sans doute de rétablir la tranquillité dans cette belle colonie.

Cette tâche difficile ne pouvait certainement être confiée à de meilleures mains; mais où trouver un

homme d'État, quelque capable qu'il soit, qui puisse, en n'employant que les moyens légaux, faire vivre en paix deux partis que la jalousie, les préjugés, ajoutons même l'ambition, divisent entre eux? Aussi, en peu de temps, la nouvelle autorité, malgré tous ses efforts pour se montrer impartiale, bienveillante, libérale envers toutes les opinions, tomba-t-elle dans la même situation à peu près où elle avait trouvé son prédécesseur.

A son arrivée, le parti des patriotes, qui se considère naturellement comme whig, jeta des cris de triomphe et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, provoqua, par ses incessantes et violentes réclamations, la destitution des principaux fonctionnaires qui avaient pris part à la précédente administration. Cette victoire remportée contre leurs rivaux, ils prétendirent exercer sur la nouvelle autorité la même influence que, selon eux, ces derniers avaient obtenue sur le général Darling. Mais là s'arrêta le cours de leurs triomphes; et comme à cette même époque plusieurs mesures ordonnées par le gouvernement métropolitain, entre autres l'accroissement du prix des terres encore à concéder par la couronne, la reprise par cette dernière des propriétés privées dont le fisc ne reconnaissait pas la concession, enfin l'augmentation des taxes, furent mises en vigueur malgré leurs vives réclamations, l'alliance se trouva rompue, et aux louanges qui, chaque matin, remplissaient les longues colonnes des journaux, succédèrent les plaintes, les récriminations les plus amères, les accu-

sations les plus insolites contre le haut fonctionnaire qu'ils adoraient la veille, et qui, voulant conserver une noble indépendance, refusait de se faire homme de parti.

Quelle conduite tenait l'aristocratie australienne dans ces circonstances? Elle ralliait toutes ses forces pour résister à l'orage et défendre ses priviléges ainsi que son influence contre le libéralisme des nouveaux gouvernants et les attaques des patriotes. Aussi ne tarda-t-elle pas à prouver aux uns et aux autres qu'ils devaient encore compter avec elle. En effet, elle entrava plusieurs fois la marche de l'administration quand celle-ci eut à mettre à exécution des mesures commandées par le cabinet de Londres, et qui froissaient ses préjugés, attaquaient sa puissance ou bien celle de son allié naturel, le clergé anglican. Ainsi, par exemple, elle était parvenue à rendre, sinon impossible, du moins bien difficile le fonctionnement de l'institution du jury en matières civiles et criminelles, accordée enfin par le gouvernement métropolitain aux réclamations continuelles du parti démocrate à Sidney, dont le véritable but, dans cette circonstance, était de s'assurer l'alliance de la classe des convicts émancipés, en les faisant jouir du droit de juger leurs concitoyens renvoyés comme accusés devant les assises, droit que, sous le prétexte d'indignité morale, l'aristocratie leur refusait obstinément.

Alors encore cette institution, quoique établie depuis bon nombre d'années, ne fonctionnait que bien

difficilement, et l'expérience semblait justifier chaque jour davantage les observations sérieuses faites pour en démontrer l'inopportunité. D'une part, bon nombre d'émancipés étant jugés indignes, par leur manque de probité ou de dignité personnelle, de remplir les fonctions de juré, étaient récusés, tandis que, d'un autre côté, ces mêmes fonctions paraissant, non sans raison, lourdes, assujettissantes, dispendieuses aux colons, dans un pays où les habitations sont généralement à de grandes distances du chef-lieu de comté, il arrivait que la plupart de ces derniers n'accomplissaient ces obligations qu'à regret, et employaient souvent des moyens peu honorables pour s'en dispenser. En sorte que l'on voyait journellement les plaideurs qui avaient le choix entre le jury formé de leurs concitoyens et un tribunal composé de fonctionnaires civils ou militaires, demander instamment d'être jugés par ce dernier.

Cependant le mal diminuait peu à peu, grâce à la surveillance des magistrats, et surtout à la sévérité qu'ils mettaient dans le choix des jurés; mais aussi que d'amours-propres ils froissaient, que de mauvaises passions ils excitaient, et par conséquent que d'ennemis ils faisaient au gouvernement local!

Dans une autre circonstance non moins importante, où l'administration se trouvait de même en face de l'aristocratie renforcée du clergé, les honneurs du succès sont restés malheureusement tout à fait à ces derniers; je dis malheureusement, parce qu'ils me semblent avoir sacrifié l'intérêt moral du pays au

fanatisme religieux dont ils se montraient animés, et à leur désir d'embarrasser le pouvoir. A la Nouvelle-Galles du Sud, en effet, et plus encore peut-être qu'en Angleterre, les basses classes, et l'on sait de quels éléments elles sont composées, vivaient dans une si déplorable ignorance de toute espèce d'instruction, qu'il faut attribuer principalement à cette cause leur abominable dépravation. Pour remédier à un pareil état de choses, le gouvernement de la métropole avait ordonné à celui de la Nouvelle-Galles du Sud, d'établir dans tous les comtés des écoles publiques où les enfants du peuple apprendraient gratuitement à lire, à écrire et à calculer.

Certainement jamais mesure ne fut plus sage, plus opportune et plus philanthropique en même temps; c'est ainsi du moins qu'elle aurait été appréciée chez nous; mais il n'en a pas été de même en Angleterre, et encore moins à Sidney, où, dès qu'il en fut question, elle souleva les susceptibilités, excita les rivalités de la plupart de ces sectes religieuses, qui, également intolérantes, également fanatiques, et toujours occupées à augmenter le nombre de leurs adeptes aux dépens les unes des autres, voulurent chacune s'emparer, à l'exclusion de ses rivales, de la direction des nouvelles écoles. Tous les tempéraments proposés par l'administration locale afin de calmer ces rivalités, cette irritation, furent repoussés par les ministres de toutes les sectes comme impies; et telle était l'influence que ceux-ci exerçaient sur les classes élevées ou moyennes de la population australienne,

que le général Burke dut suspendre indéfiniment l'exécution de cette mesure, dont les résultats auraient été si avantageux au pays. Et plus encore, ce gouverneur voyant tous les partis ameutés contre lui; ses nobles et louables intentions méconnues et la presse se montrant non moins injuste envers lui qu'elle l'avait été à l'égard de son prédécesseur, porter les accusations les plus absurdes, les plus blessantes, non pas seulement contre ses actes publics, mais contre sa conduite ou son caractère privés, ce gouverneur, dis-je, abandonna, après quelques années seulement de gestion, la direction des affaires de la Nouvelle-Galles du Sud, la laissant aux mains d'un officier supérieur du génie, sir John Gipp, envoyé de Londres pour le remplacer, et que je trouvai lui-même fort embarrassé de maintenir dans l'ordre ses administrés, au milieu des partis et des opinions contraires qui divisaient plus que jamais la colonie. Cette lutte, commencée dès longtemps entre l'aristocratie et les patriotes, avait pris une telle violence et s'était en même temps tellement propagée dans toutes les classes de la population, que je fus étonné moi-même, quoique j'eusse signalé, quelques années auparavant, la tendance de cette dernière vers les institutions démocratiques, des progrès rapides qu'elle avait faits dans cette voie.

Ce parti radical que j'avais laissé, en 1831, osant à peine secouer le joug du pouvoir qu'il portait depuis la fondation de la colonie, et lutter contre sa formidable rivale, à laquelle, il est vrai, sa haute position

sociale, ses grandes richesses non moins que les sympathies du gouvernement, donnait alors une influence presque sans bornes dans le pays, je le trouvai cette fois puissant, nombreux, compacte, ralliant à lui chaque jour de plus en plus, tous les hommes énergiques, capables, que les dédains de la classe élevée avaient froissés, ou bien qui, en se dévouant à la cause de la démocratie, espéraient trouver les occasions de satisfaire leur soif de fortune et d'honneurs. Déjà même ces derniers ne dissimulaient plus leur projet de soustraire la Nouvelle-Galles du Sud à l'obéissance de la mère patrie; et comme la plupart des journaux de la localité étaient rédigés par eux, ils répandaient à pleines mains ces dangereux principes parmi tous les rangs de la société; et je fus bientôt à même d'apprécier, dans les grandes réunions auxquelles j'assistai, l'espèce d'enthousiasme avec lequel ces principes étaient accueillis par la jeunesse créole. Or si l'on songe que la Nouvelle-Galles du Sud comptait déjà plus de cent mille habitants d'origine anglaise; qu'elle est éloignée de quatre mille lieues d'Europe; que pour y maintenir son autorité la métropole n'entretient que deux faibles régiments d'infanterie au chef-lieu, on comprendra aisément que dès lors cette belle colonie aurait imité l'exemple donné par les États-Unis le siècle dernier, et à bien moindre risque, s'il n'avait pas existé dans son sein une influence faisant contre-poids à celle qu'exerçait la démocratie.

Cette influence, le lecteur l'a déjà sans doute de-

viné, est celle de l'aristocratie, qui ayant tout à perdre à une révolution, s'efforçait autant qu'elle le pouvait de conserver les choses dans leur état actuel. Comptant dans ses rangs la plupart des premiers fonctionnaires civils ou militaires de l'État, le haut commerce, les riches propriétaires, elle devait exercer naturellement un patronage aussi puissant qu'étendu sur les classes moyennes, et principalement sur celle des émancipés enrichis, qui par reconnaissance de bienfaits reçus ou par vanité, cherchaient presque tous à se rapprocher des sommités de la société.

Mais le gouvernement métropolitain devait-il avoir la certitude que la majeure partie des membres de cette aristocratie serait fidèle à sa cause dans le cas où les patriotes chercheraient à réaliser leurs rêves d'indépendance? Je n'en crois rien, et je ne balance même pas à dire qu'en pareille occurrence, la première autorité n'aurait compté autour d'elle que bien peu de dévoués auxiliaires pour la soutenir.

J'ai déjà signalé dans le voyage de *la Favorite* les abus qui s'étaient introduits depuis la fondation même de Sidney dans l'administration de la colonie. J'ai montré les fonctionnaires de l'État devenant possesseurs de propriétés territoriales plus ou moins étendues suivant leur rang hiérarchique ou le degré de faveur dont ils jouissaient auprès de la première autorité, ou bien encore suivant le plus ou moins d'économie qu'ils faisaient sur leurs énormes appointements.

Un pareil usage, si contraire dans les colonies au

dévouement à ses intérêts qu'un gouvernement doit attendre des employés publics, s'est continué aux terres australes; et à cette époque comme autrefois, ces derniers possédaient généralement de larges concessions de terres qui les enrichissaient et, par conséquent les liaient à la destinée politique du pays. S'exposeraient-ils à se voir dépouiller de leurs biens pour avoir montré une trop constante fidélité à un pouvoir si mal soutenu, et que beaucoup d'entre eux abandonnaient chaque jour au premier mécompte d'amour-propre ou d'ambition, pour devenir simples colons, et faire ouvertement une vive opposition à leurs anciens chefs? Je ne le crois pas, et je pencherais même plutôt à croire que si la population australienne tentait sérieusement de s'affranchir de la tutelle de la Grande-Bretagne, beaucoup d'employés publics, grands ou petits, soit par intérêt, soit par ambition, resteraient neutres et peut-être même passeraient dans le camp ennemi.

Je crois même qu'en pareille circonstance la défection se montrerait également dans les rangs de l'aristocratie et y ferait des progrès d'autant plus rapides que la plupart de ses membres paraissent tout disposés à jouer un rôle politique dans leur nouvelle patrie, aussitôt qu'une circonstance favorable se présentera.

Toutefois une semblable révolution ne s'accomplira pas sans quelques désordres civils et sans porter un grave préjudice aux classes élevées de la société, auxquelles les patriotes et surtout les émancipés devenus tout à fait citoyens, ne pardonneront que difficile-

ment les dédains dont ils ont été accablés par elles pendant si longtemps, et leurs richesses territoriales dont on discute déjà la légale possession.

On me demandera ce que deviendront, au milieu de cette transformation sociale et politique à la fois, ces milliers de convicts, qui alors comme aujourd'hui rempliront les geôles des divers comtés, et si eux aussi ne chercheront pas à se créer une position, aux dépens des autres classes de la population ? On ne semble pas le craindre ; ils serviront probablement le parti des émancipés, pour lesquels ils montrent généralement autant de respect que de dévouement, et chez qui, en effet, à cause sans doute d'une commune origine, ils trouvent toujours aide et protection.

Le moindre événement peut donc rompre complétement les liens qui unissent la Nouvelle-Galles du Sud, et nous pouvons dire Van-Diemen, à leur métropole, laquelle, il faut l'avouer, considérant apparemment et non sans raison cette séparation comme une conséquence naturelle des choses, ne paraît pas beaucoup s'en préoccuper, puisque loin de chercher à faire aimer son joug à ses sujets australiens, semble prendre à tâche au contraire de les mécontenter, en les traitant sans ménagements et en faisant fort peu de cas de leurs réclamations. Qu'elle ne leur octroie pas des institutions par trop libérales, on le conçoit aisément, puisqu'elle ne pourrait, en agissant ainsi, que précipiter la catastrophe que, dans son intérêt, elle doit éloigner autant que possible ; mais elle agit impolitiquement, suivant l'opinion des gens sages,

en augmentant chaque année davantage les charges qu'elle fait peser sur eux, soit en envoyant sans cesse de nouveaux fonctionnaires publics dont les appointements sont très-élevés et les services peu utiles; soit en contraignant l'autorité locale à établir de nouvelles taxes pour subvenir à des dépenses que la métropole supportait autrefois; soit enfin en cherchant à faire peser de plus en plus sur le trésor colonial l'entretien des criminels déportés, alors même que la prospérité de ces contrées est arrêtée non moins, comme je l'ai dit plus haut, par la suppression des encouragements pécuniaires donnés précédemment à l'émigration et par l'accroissement du prix de vente des terres appartenant à la couronne, que par la mise en vigueur de ces nouveaux règlements sur les convicts qui, en enlevant beaucoup de bras à l'agriculture, jettent une fâcheuse perturbation dans l'organisation du travail adoptée depuis la naissance de ces colonies.

D'un autre côté, quand on étudie l'essor prodigieux qu'a pris la Nouvelle-Galles du Sud depuis quelques années, on est tenté de croire que le gouvernement anglais, étonné lui-même de la voir marcher à si grands pas vers sa majorité, et par conséquent vers l'époque de son émancipation, cherche à l'empêcher de grandir pour la dominer plus longtemps. Mais, c'est en vain qu'il veut l'arrêter; que peut-il contre l'activité dévorante de cette population australienne qui, se recrutant chaque année d'une foule d'émigrants d'Europe, a envahi tous les points abordables de la Nouvelle-Hollande, y forme de superbes établissements

qu'entourent bientôt de vastes provinces couvertes de moissons et de troupeaux? Sidney est la métropole de tous ces établissements, elle règne en souveraine sur l'Océanie. Aussi, combien avait-elle grandi sous tous les rapports depuis huit années! Son commerce, sa population avaient doublé, cent mille colons, répandus sur un immense territoire, fournissaient à ses marchés plus de laines, plus de céréales et cent autres espèces de denrées que n'en pouvaient emporter les mille navires qui entraient annuellement dans son port. Ses hardis marins, montés sur une foule de bâtiments de toute grandeur, fréquentaient les nombreux archipels de la Polynésie et en rapportaient, les uns les dépouilles des baleines ou des veaux marins, les autres les productions de ces pays naguère encore barbares, et qu'aujourd'hui la civilisation européenne envahit de toutes parts. Plusieurs lignes de steamers entretenaient des relations aussi fréquentes que rapides entre la cité et les établissements voisins; déjà même il était question d'une correspondance régulière au moyen de la vapeur entre l'Australie et l'Inde par le détroit de Torrès, et avec l'Europe par l'isthme de Panama.

Centre d'un semblable mouvement commercial et industriel, chef-lieu de vastes contrées plus riches, plus peuplées les unes que les autres, Sidney devait naturellement avoir pris un vaste développement. Elle me parut agrandie en effet, quand après avoir accompli les visites de cérémonie commandées par l'usage et les convenances, renoué les liens de l'hospitalité

avec mes anciennes connaissances, je pus reprendre mon rôle d'observateur, c'est-à-dire mes promenades de chaque matin et mes causeries le soir chez les amis que j'avais retrouvés. Mais pourtant le spectacle qu'elle m'offrit sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, ne répondit pas tout à fait à mon attente. Peut-être aussi que les vices de la civilisation européenne me semblèrent mêlés à plus forte dose que ses bienfaits à tout ce que je voyais de nouveau autour de moi, non moins pour les hommes que pour les choses. Tant il y a que mon admiration se trouva considérablement refroidie dès mes premières pérégrinations.

Les rues, les places publiques étaient beaucoup plus vivantes qu'autrefois, une foule de gens affairés, d'équipages brillants circulaient de toutes parts; plusieurs quartiers que j'avais laissés à peine garnis de quelques maisons, se trouvaient maintenant couverts de superbes habitations, surtout dans le voisinage du port qu'entouraient de vastes établissements maritimes; George's-Street, cette grande artère de la ville, dont la beauté avait déjà attiré mon attention à mon premier voyage, s'était garnie de riches magasins et de belles habitations qui ne le cédaient en rien pour la magnificence à celles que les riches habitants élevaient à l'envi dans le nouveau et fashionable quartier d'Honolulu, que j'aurai plus tard occasion de faire connaître au lecteur. On construisait à grands frais pour la première autorité, un superbe hôtel situé auprès de l'ancien gouvernement que, suivant moi, ses beaux jardins, si

bien ombragés, sa charmante position, auraient dû garantir d'une pareille disgrâce. La cathédrale protestante avec ses colonnades et ses portiques grecs, l'église catholique avec ses portes, ses fenêtres en ogive, ses clochers à jour, son architecture gothique que j'avais vues à peine commencées huit ans auparavant, étaient livrées au culte et devaient étonner par leur grandeur les voyageurs à ces bords lointains. On avait construit plusieurs spacieux marchés couverts où les cultivateurs des environs trouvaient un abri pour leurs denrées et leurs chariots. Enfin, je mettrai au nombre des monuments publics remarquables, construits récemment, tant à cause de la manière confortable dont il est installé intérieurement, qu'en raison du but digne d'éloges pour lequel il a été fondé par les notables citoyens de la ville, je citerai, dis-je, le club où ces derniers ont assuré à leurs compatriotes des comtés, appelés au chef-lieu par leurs affaires, un gîte très-convenable, peu dispendieux, et où des règlements sévères entretiennent le plus grand ordre sous tous les rapports.

Ces indices somptueux d'une splendeur croissante étaient bien faits pour m'éblouir et me faire penser que tout se trouvait pour le mieux dans la métropole australienne, si je n'avais su par expérience ainsi que par tout ce que j'avais entendu raconter à ce sujet à Hobart-Town, que sous cette auréole brillante se cachaient les plus honteuses plaies de la civilisation. Mes derniers doutes à cet égard, si j'en avais eu, se seraient du reste complétement évanouis à mesure que par mes

moyens ordinaires, les causeries avec des personnes recommandables de tous les rangs et d'incessantes investigations, je parvins au fond des choses. Alors vraiment je fus effrayé des progrès qu'avaient faits chez cette société nouvelle les maladies morales contre lesquelles nous luttons dans l'ancien monde, je veux dire cette dissolution de principes qui semble vouloir envahir aujourd'hui toutes les classes de la population.

A Sidney, non moins et plus encore peut-être que dans l'ancien monde, l'argent passait avant tout. C'était à qui, dans tous les rangs de la société, amasserait le plus promptement des richesses, les uns pour retourner en Europe, les autres afin de pouvoir vivre dans ces pays lointains au sein d'un luxe plus ou moins extravagant, ou bien dans la débauche, suivant la position sociale et les instincts des individus.

Cette soif de jouissances matérielles, de gains illicites, avait presque complétement relâché les liens de famille chez le bas peuple, au point que l'on voyait souvent les parents et les enfants, également abrutis par l'inconduite, s'abandonner les uns les autres pour se livrer en toute liberté aux plus détestables penchants; tandis que, dans une sphère plus élevée, là où l'éducation, les sentiments religieux auraient dû faire sentir leur heureuse influence, régnaient le plus profond égoïsme, la défiance et les mauvaises passions, conséquences nécessaires de l'excès scandaleux auquel on avait porté le luxe des maisons, des appartements, de la table, des équipages, toutes causes de dépenses excessi-

ves à la Nouvelle-Galles du Sud, où tout était fort cher généralement; ce qui n'empêchait pas que l'on vît journellement des marchands, des artisans même enrichis de la veille, essayer d'écraser de leur faste les membres les plus opulents de l'aristocratie.

Les rues, j'en conviens, m'ont paru très-populeuses; mais elles étaient jonchées, pour ainsi dire, d'ivrognes des deux sexes, amassés aux entrées des cabarets que l'on comptait par centaines dans tous les quartiers. Oui! les magasins étaient nombreux, brillants, bien fournis, mais généralement l'acheteur n'y rencontrait que le soupçon, la négligence et la mauvaise foi. Oui enfin! la ville était éclairée au gaz, elle se montrait resplendissante de lumières le soir; mais à la clarté de ces lumières on apercevait de toutes parts des bandes de prostituées non moins dangereuses pour la bourse des passants, que les coquins qui, stationnés dans les mauvais lieux voisins, attendaient impatiemment que leurs abominables complices leur amenassent quelque imprudent à dépouiller; ou bien profitant de l'obscurité où étaient plongées les rues secondaires à une heure un peu avancée de la nuit, parvenaient souvent à forcer les portes de derrière des boutiques ou quelque issue des riches habitations dont les propriétaires entourés fort souvent de domestiques infidèles ou négligents, se trouvaient le lendemain complétement dévalisés.

De pareils méfaits se renouvelaient constamment sans que la police pût les empêcher, quoique la direction de cette partie si importante de l'adminis-

tration publique fût confiée à des hommes d'une capacité reconnue, mais qui ne trouvant à recruter leurs agents inférieurs que parmi les convicts libérés, ou parmi cette classe d'émigrants libres que des habitudes vicieuses ou la paresse empêchent de gagner leur vie plus honorablement, sont impuissants pour arrêter le mal. Pourtant ce personnel, tout faible, tout mal composé qu'il était, n'en coûtait pas moins si cher au trésor, qu'il n'avait pu être porté jusqu'alors au complet demandé pour que ses services devinssent plus efficaces. Il est vrai que la colonie entretenait en outre à grands frais un corps de cavalerie recrutée parmi les troupes de la garnison, espèce de gendarmerie chargée de la sûreté des routes et des frontières.

D'un autre côté, il faut convenir que la surveillance de ces agents de police était rendue extrêmement difficile par la facilité que trouvaient les convicts libérés ou assignés à échapper aux règlements sévères établis contre eux, en se cachant parmi les gens libres qui jouissent sous ce rapport, en Australie comme en Europe, de tous les priviléges de citoyens anglais, quoique beaucoup d'entre eux fussent les complices de la plupart des délits que commettaient dans la ville ou aux environs les émancipés de bas étage. De sorte que ces derniers rencontrant ainsi partout aide et secours chez la populace, trouvaient une grande facilité à commettre des déprédations dans une ville où les habitations sont non-seulement la plupart du temps séparées les unes des autres par des jardins ou des taillis,

restes des bois qui couvraient le sol autrefois, mais encore disséminées sur les bords de plusieurs anses profondes que sillonnent de nuit comme de jour un nombre infini d'embarcations, au moyen desquelles les malfaiteurs parviennent aisément, quand ils sont poursuivis, à passer d'une rive à l'autre de la rivière de Paramatta.

Du reste, il était question de nouveau d'augmenter les forces de la police, et en attendant elle venait de subir une autre organisation qui devait, assurait-on diminuer les inquiétudes, que des crimes audacieux commis récemment, tant dans la ville que sur les rives de ces mêmes anses dont je viens de parler, avaient inspirées aux habitants.

D'après cette nouvelle organisation, les constables étaient répartis entre les maisons de police que possédait chaque quartier, et d'où une partie d'entre eux devait se répandre dans les rues voisines pour veiller à la tranquillité publique, tandis que l'autre resterait au poste pour se porter rapidement sur les points où le tintement des clochettes dont ces gardes de nuit sont munis, annoncerait l'opportunité de l'intervention de ces derniers. On les reconnaît également au numéro des quartiers auxquels ils appartiennent, brodé sur la manche de leurs vestes bleues, et au long bâton également numéroté qu'ils tiennent toujours à la main. Cela est très-bien imaginé, j'en conviens; toutefois je n'en renouvelle pas moins mon assertion, que la police de la métropole des terres australes est beaucoup trop faible pour maintenir dans l'ordre une si grande quan-

tité de coquins; qu'elle est fort mal composée et encore plus mal payée; qu'elle ne peut suffire au service écrasant auquel elle se trouve assujettie, et que par conséquent elle le remplit très-mal, comme j'ai été à même de l'éprouver pour mon propre compte, lorsque j'eus recours à elle, dans le but de rattraper quelques-uns de mes jeunes matelots que les belles promesses des embaucheurs avaient entraînés à la désertion. Tant de négligence chez l'autorité locale pour la plus importante branche d'administration publique dans une colonie pénale, négligence que j'avais observée précédemment à Hobart-Town, m'inspirait naturellement des doutes sur la manière dont fonctionnaient les autres rouages de la machine pénitentiaire, et malheureusement j'eus bientôt l'occasion d'échanger mes doutes contre la réalité.

Sans doute qu'en Angleterre la déportation est presque abandonnée comme un mode de répression très-dispendieux, et n'ayant pas donné les résultats qu'on en attendait; sans doute aussi que la transformation de l'Australie et de Van-Diemen, de colonies pénales qu'elles étaient autrefois en colonies libres a dû naturellement causer un grand relâchement dans toutes les institutions qui dans ces contrées lointaines avaient pour but la discipline des criminels exilés de la mère patrie; cependant est-ce une raison suffisante pour que celle-ci ou bien les représentants de son pouvoir à la Nouvelle-Galles du Sud, souffrent que les établissements pénitentiaires y soient tombés dans l'état déplorable où je les ai trouvés, lorsqu'un ma-

tin j'allai les visiter sous l'égide d'un des principaux fonctionnaires du gouvernement ?

De quel sentiment pénible ne fus-je pas affecté quand je pénétrai dans la vieille geôle, principale prison des criminels déportés d'Europe ou condamnés sur les lieux! De toutes parts s'offraient à mes yeux les traces du désordre et d'un honteux abandon, auxquels, du reste, l'aspect sombre, repoussant, misérable que présentait l'extérieur de cette horrible demeure m'avait pour ainsi dire préparé. Non moins que la façade, les murailles de l'intérieur de l'édifice étaient dégradées, noircies par le temps et l'humidité; à tous les étages, dans les corridors, les escaliers et même dans les salles, le sol et les planchers disparaissaient sous la boue ou la poussière amoncelée depuis longtemps. L'air qu'on y respirait était méphitique, infect faute d'être renouvelé convenablement. Aussi, les maladies épidémiques faisaient-elles souvent de terribles ravages parmi les détenus; surtout quand ces derniers, se trouvant trop nombreux pour la capacité de la prison, ce qui arrivait presque constamment, étaient entassés par centaines dans des chambres étroites et mal aérées. Dans quel état se trouvaient ceux de ces malheureux sur lesquels s'arrêtaient mes regards! Pâles, amaigris, couverts de sales haillons, ils n'offraient sur leurs physionomies abruties ou empreintes d'une féroce exaspération, que le signe de l'étonnement que leur causait la vue parmi eux d'autres personnes que leurs gardiens qui, du reste de leur côté, semblaient ne pas mieux comprendre le but

de notre visite; et tandis que les pauvres détenus, croyant sans doute y voir quelque chose d'inquiétant pour leurs tyrans, nous faisaient les plus humbles salutations, ceux-ci, principalement le sous-directeur qui nous accompagnait, affectaient dans leurs manières et dans leur ton envers mon compagnon, lorsqu'il leur adressait quelques reproches mérités sur la mauvaise tenue de l'établissement, une inconvenance qui me jetait à mon tour dans un profond étonnement. Jamais, ou du moins bien rarement, à ce que je compris, les hauts fonctionnaires n'inspectaient ces tristes lieux. Aussi les plus monstrueux abus y régnaient-ils de temps immémorial et sans doute y grandiraient encore, si l'administration locale, avertie par la voix publique, ne s'était décidée enfin à changer le directeur de cette geôle, la veille même du jour où je la visitai.

En vérité, cette mesure aussi juste que sévère aurait bien dû s'étendre aux subordonnés de la puissance déchue; car il serait impossible de voir des figures plus grossières, plus repoussantes, plus sinistres que celles de ces gardiens de tous rangs. Comme ils traitaient les convicts! avec quel horrible mépris ils nous en parlèrent en passant auprès d'une bande de ces misérables qu'on faisait alternativement galoper ou marcher en rangs par couples, à coups de fouet, comme punition, jusqu'à ce qu'ils fussent harassés de fatigue! Je fis l'observation que bon nombre d'entre eux me paraissaient avoir besoin plutôt d'un médecin que d'un pareil exercice, tant ils

faisaient pitié à voir; et pourtant les coups semblaient leur être prodigués, en raison de leur manque d'agilité, plus qu'à leurs camarades moins malades ou bien portants.

Je vis également une grande roue adaptée au moulin à farine de l'établissement, dans laquelle les convicts coupables de fautes légères sont renfermés, et qu'ils doivent faire tourner durant un intervalle plus ou moins long et souvent très-prolongé, de la même manière que les écureuils évoluent dans leurs cages suspendues.

Je vis de plus les cellules au fond desquelles les détenus doivent expier, dans la solitude, leurs méfaits contre la discipline; et où aussi pourtant faute de place, et contre toutes les lois de la morale, on les enferme fréquemment plusieurs à la fois.

Je vis enfin l'espèce d'échelle aux bâtons de laquelle les convicts les plus turbulents, sans doute, sont attachés par les quatre membres, pour recevoir le nombre de coups de fouet auxquels les a condamnés l'autorité de la geôle, qui, à ce qu'on m'a raconté depuis, ne répugnait pas suffisamment à employer ce genre de punition dont l'effet moral est si dangereux sur les prisonniers, que souvent il transforme des hommes seulement égarés, en des fanfarons de crimes et en abominables scélérats.

C'est ainsi que la philanthropie était mise en pratique dans la geôle principale de la métropole des colonies pénales britanniques; c'est-à-dire dans le pénitencier considéré jusqu'alors comme un modèle

moyens ordinaires, les causeries avec des personnes recommandables de tous les rangs et d'incessantes investigations, je parvins au fond des choses. Alors vraiment je fus effrayé des progrès qu'avaient faits chez cette société nouvelle les maladies morales contre lesquelles nous luttons dans l'ancien monde, je veux dire cette dissolution de principes qui semble vouloir envahir aujourd'hui toutes les classes de la population.

A Sidney, non moins et plus encore peut-être que dans l'ancien monde, l'argent passait avant tout. C'était à qui, dans tous les rangs de la société, amasserait le plus promptement des richesses, les uns pour retourner en Europe, les autres afin de pouvoir vivre dans ces pays lointains au sein d'un luxe plus ou moins extravagant, ou bien dans la débauche, suivant la position sociale et les instincts des individus.

Cette soif de jouissances matérielles, de gains illicites, avait presque complétement relâché les liens de famille chez le bas peuple, au point que l'on voyait souvent les parents et les enfants, également abrutis par l'inconduite, s'abandonner les uns les autres pour se livrer en toute liberté aux plus détestables penchants; tandis que, dans une sphère plus élevée, là où l'éducation, les sentiments religieux auraient dû faire sentir leur heureuse influence, régnaient le plus profond égoïsme, la défiance et les mauvaises passions, conséquences nécessaires de l'excès scandaleux auquel on avait porté le luxe des maisons, des appartements, de la table, des équipages, toutes causes de dépenses excessi-

ves à la Nouvelle-Galles du Sud, où tout était fort cher généralement; ce qui n'empêchait pas que l'on vît journellement des marchands, des artisans même enrichis de la veille, essayer d'écraser de leur faste les membres les plus opulents de l'aristocratie.

Les rues, j'en conviens, m'ont paru très-populeuses; mais elles étaient jonchées, pour ainsi dire, d'ivrognes des deux sexes, amassés aux entrées des cabarets que l'on comptait par centaines dans tous les quartiers. Oui! les magasins étaient nombreux, brillants, bien fournis, mais généralement l'acheteur n'y rencontrait que le soupçon, la négligence et la mauvaise foi. Oui enfin! la ville était éclairée au gaz, elle se montrait resplendissante de lumières le soir; mais à la clarté de ces lumières on apercevait de toutes parts des bandes de prostituées non moins dangereuses pour la bourse des passants, que les coquins qui, stationnés dans les mauvais lieux voisins, attendaient impatiemment que leurs abominables complices leur amenassent quelque imprudent à dépouiller; ou bien profitant de l'obscurité où étaient plongées les rues secondaires à une heure un peu avancée de la nuit, parvenaient souvent à forcer les portes de derrière des boutiques ou quelque issue des riches habitations dont les propriétaires entourés fort souvent de domestiques infidèles ou négligents, se trouvaient le lendemain complétement dévalisés.

De pareils méfaits se renouvelaient constamment sans que la police pût les empêcher, quoique la direction de cette partie si importante de l'adminis-

sage à Sidney, de nombreuses gangs (bandes) de forçats établies sur toutes les grandes routes, ou stationnant auprès des édifices publics en construction, malgré les vives réclamations des colons qui depuis longtemps savent par expérience combien un pareil voisinage est dangereux pour leurs propriétés, leurs servants et surtout pour la tranquillité du pays.

Sans doute que depuis 1838, époque à laquelle on commença en tâtonnant, pour ainsi dire, à mettre ce nouveau système en vigueur, beaucoup de règlements ont été faits dans le but de conserver l'ordre et la discipline au sein de ces agglomérations de malfaiteurs. Ainsi, par exemple, les déportés nouvellement arrivés d'Europe sont séparés de leurs compagnons vétérans; ils sont traités plus humainement que par le passé et avec moins de mépris. Une bonne conduite, ou pour mieux dire, l'absence de nouveaux méfaits, leur fait obtenir, après une année de travaux forcés, la liberté conditionnelle, qui consiste, pour ceux qui font partie de la seconde classe, dans l'autorisation de travailler pour leur compte, mais à un taux et dans les lieux fixés par l'autorité; tandis que ceux qui en continuant à se bien conduire sont parvenus à la première classe, jouissent de la faculté de louer leurs services aussi cher qu'ils peuvent, et d'aller partout où ils veulent dans la colonie. Ces faveurs, ajoute le règlement, ne seront plus, comme par le passé, livrées à l'arbitraire, et ne dépendront plus de l'état plus ou moins prospère du trésor colonial; elles devront être au contraire la récompense du criminel repentant. Tout

cela est fort beau, très-philanthropique sans doute; mais les choses ne s'étaient nullement améliorées, comme j'aurai occasion de le montrer bientôt, quand il sera question de nouveau des convicts employés aux travaux publics.

Au reste, comment pouvait-il en être autrement, lorsque, par le fait, les institutions n'étaient changées que sur le papier? On avait conservé le même personnel administratif, les mêmes directeurs, les mêmes gardiens, par conséquent les mêmes abus régnaient non moins que par le passé dans cette importante branche d'administration. D'une part, les bons résultats du nouveau système se montraient à peu près nuls; de l'autre, les dépenses déjà si lourdes s'étaient accrues pour la métropole et pour la colonie; aussi, chez l'une comme chez l'autre, le mécontentement grandissait chaque jour; et au milieu des embarras qui naissaient en foule sous leurs pas dans cette nouvelle voie, les gouvernants d'Angleterre semblaient hésiter à y marcher franchement, et cherchaient visiblement, comme ils le font encore aujourd'hui, malgré les décisions des commissions législatives, à mener de front la déportation et la formation des pénitenciers en Angleterre, dans la crainte, probablement, que ces derniers ne remplissent pas le but qu'on s'était proposé en les créant. Ainsi donc, il était fort à craindre que le nouveau régime établi aux terres australes pour les convicts, ne fût abandonné, ou du moins beaucoup modifié avant peu, ainsi qu'il était arrivé à la plupart de ceux qui l'avaient précédé,

comme empreints, les uns de trop de sévérité, les autres de trop d'indulgence, et tous condamnés également comme incapables d'obvier au mal dont ces continuelles hésitations, ces essais perpétuels devaient nécessairement accélérer les progrès en tenant tout, hommes et choses, dans un provisoire désolant.

Risquerait-on de beaucoup se tromper en disant que le gouvernement britannique, dégoûté des innovations philanthropiques qui lui coûtent si cher; étourdi par les réclamations des colons qui lui demandent à grands cris des bras pour cultiver leurs terres; et plus encore effrayé des sommes prodigieuses que lui coûtera l'entretien de ses convicts uniquement employés aux travaux publics, retombera dans les anciens errements, c'est-à-dire reviendra au mode économique de l'assignement des criminels aux habitants; mode qui au reste, suivant l'avis des gens sages et instruits dans cette matière, peut encore devenir, sauf quelques modifications faciles à opérer, le moins mauvais de tous ceux qu'on a essayés jusqu'à présent, à la Nouvelle-Galles du Sud; risquerait-on également de se tromper fort en supposant que ce même gouvernement, en cherchant à établir en Angleterre un bon système pénitentiaire, prévoit le cas très-probable où dans quelques années, les populations australiennes s'étant suffisamment recrutées d'émigrants libres d'Europe pour les besoins de l'industrie et de l'agriculture, refuseront comme l'a fait l'Amérique du Nord à la fin du siècle dernier, de recevoir l'écume des bagnes de la métropole? Alors celle-ci se trouvera en

mesure de garder tous ses criminels, et elle aura ainsi prouvé au monde, au prix, il est vrai, d'immenses sacrifices, que Bacon, Bentham, et d'autres grands philosophes modernes avaient raison, quand ils condamnaient la déportation des malfaiteurs, comme moyen de répression, sous le double point de vue de la morale et de la politique.

Pour quiconque a étudié l'histoire de la Nouvelle-Galles du Sud, comme colonie pénale, il est facile de reconnaître que tous les rêves brillants de la philanthropie sont venus se briser contre les exigences de la pratique; et que là, comme partout, on a trouvé, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, l'espèce humaine telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être. Quoique transplantés sous de nouveaux cieux, loin du théâtre de leurs premiers crimes, les malfaiteurs réunis sous les mêmes verrous ne se sont pas montrés moins dépravés que dans les bagnes de l'ancien monde. Il fallait leur donner pour les ramener à la vertu, prétendaient les partisans de la déportation, pour chefs, pour surveillants, pour gardiens, des hommes vertueux, sensibles, bienveillants, philosophes, enfin de véritables apôtres de l'humanité. Or l'administration locale, après avoir fait d'énormes sacrifices dans ce but, n'a jamais pu trouver, pour remplir ces saintes et importantes fonctions dans les rangs inférieurs, que des misérables sortis à peine, pour la plupart, des fers et non moins démoralisés généralement que les bandits qu'ils devaient surveiller. Mais comment, en Angleterre même, les obligations imposées, au

nom de la morale publique et de l'humanité, aux fonctionnaires publics chargés de la déportation des criminels, étaient-elles remplies? Ne sait-on pas, qu'entassés au moment du départ sur des bagnes flottants, ces malheureux restaient des mois entiers dans ces sentines d'abomination, en attendant que les navires sur lesquels ils devaient embarquer fussent prêts; et quand enfin le transbordement avait eu lieu et avant que le chirurgien de la marine royale, désigné suivant l'usage adopté depuis quelques années, pour les régir et les conduire à leur destination, fût arrivé, ces déportés, confondus au nombre de plusieurs centaines, sans distinction d'âge ni de criminalité, se battaient, se pillaient, enfin se livraient à mille désordres les uns envers les autres? Ajoutez quatre longs mois de mer, pendant lesquels, soumis à une surveillance aussi bornée que difficile, ils étaient livrés à la plus profonde oisiveté; et l'on pourra peut-être se faire une idée des louables dispositions dans lesquelles arrivaient à Sidney ces futurs citoyens de l'Australie.

J'ai parlé plus haut du régime auquel ils étaient soumis dans la geôle, où ils faisaient l'apprentissage de leur nouvelle situation sous la surveillance des gardiens dont j'ai fait également le portrait. Aussi se plaignait-on généralement de l'effrayant accroissement des crimes à la Nouvelle-Galles du Sud et du peu d'amendement qu'apportait à la démoralisation des basses classes l'introduction annuelle d'une multitude d'émigrants libres dans la colonie.

Une autre cause de mal, non moins grave que l'in-

certitude et le peu de suite que le gouvernement métropolitain montrait dans ses projets, venait encore paralyser les bonnes intentions de ce dernier : c'était l'indifférence répandue en Australie dans les classes moyennes ou élevées de la population, pour tout ce qui a rapport à la déportation, considérée sous le point de vue de l'intérêt moral et matériel dont elle peut être à la mère patrie. Que les criminels transportés sur leurs bords deviennent pires ou moins mauvais, qu'ils s'y conduisent bien ou mal, que l'ordre ou les plus scandaleux abus règnent dans les établissements pénitentiaires, peu leur importe, pourvu que le trésor de la colonie soit toujours en mesure de remplir ses dispendieux engagements; que le commerce réalise de grands profits; enfin que les colons obtiennent à bon marché des bergers et des laboureurs.

C'est cet esprit d'indifférence pour les intérêts généraux, d'égoïsme, de convoitise en ce qui touche aux intérêts privés, qui a empêché réellement toutes les réformes tentées par le gouvernement d'avoir des résultats favorables jusqu'à présent; et cela est tellement vrai, que dès qu'un homme capable, animé de de l'amour du bien, surgit du milieu de cette foule d'employés de l'État, sur-le-champ naissent pour ainsi dire les améliorations sous sa main. J'ai montré dans le précédent chapitre toutes celles que le capitaine Booth avait accomplies à Port-Arthur, par la seule force de sa volonté. Je citerai également ici le major Anderson, qui, nommé à la direction du pénitencier de l'île Norfolk, au moment même où une

révolte des prisonniers avait coûté la vie à dix d'entre eux, et fait monter sur l'échafaud le même nombre de convicts; alors encore que l'anarchie était à son comble dans cet établissement considéré avec raison jusqu'alors, comme une sentine d'abominations, n'en est pas moins parvenu à le changer complétement de face, en moins de quelques années, au moyen de la justice, de la philanthropie unies, il est vrai, à une grande énergie. Les châtiments corporels à peu près supprimés; des parcelles de terrains susceptibles de culture concédées comme récompense de la bonne conduite, la séparation des détenus tranquilles de ceux qui se montraient incorrigibles, et la faculté accordée aux premiers de se former un petit pécule pour l'époque de la libération; enfin les visites fréquentes des ministres de la religion, tous moyens bien simples bien naturels et bien peu dispendieux, ont produit un effet vraiment fabuleux sur un grand nombre de ces hommes; lesquels considérés et à juste titre auparavant comme les plus indomptables scélérats, parmi les déportés en Australie, se montraient paisibles et résignés; tant il est vrai que la solution de l'immense question de l'amendement des criminels existe tout entière dans le choix des hommes chargés de la direction des pénitenciers. Les hommes capables de remplir ces fonctions difficiles sont malheureusement bien rares. Les petits États comme Lausanne, Berne, Genève, etc., dont les pénitenciers sont vantés, voire même New-York et Philadelphie qui ont fourni l'une le système d'Auburn, l'autre le système

pensylvanien, n'ayant besoin en raison du petit nombre de leurs criminels que d'un personnel de surveillants très-borné, sont parvenus à trouver quelques-uns de ces hommes précieux, et encore ont-ils bien de la peine à les remplacer quand quelque événement vient les leur enlever. Mais chez nous où l'on compte tant de pénitenciers, comment se procurer assez de gens de talent, d'un mérite spécial pour les diriger, à moins que, comme je l'ai plusieurs fois répété dans le cours de cet ouvrage, à l'imitation de nos voisins d'outre-Manche, on n'aille les chercher au sein de tous les corps militaires, et principalement dans ceux où les chefs subalternes de même que les officiers supérieurs, sont habitués à conduire des masses d'individus.

Je suis contraint d'avouer toutefois qu'on n'avait pas eu recours, suivant toute apparence, à ce moyen de se procurer des hommes capables, dans le choix des autorités de tous les rangs de la prison que je visitais. Quelles tristes observations je recueillais à chaque pas! Et même à l'instant de quitter cet horrible séjour, un spectacle vraiment hideux s'offrit à mes regards, lorsque nous entrâmes mon compagnon et moi dans la salle humide, sombre, délabrée, aux murs sales, au plancher souillé d'ordures, où le magistrat de police tenait son audience. L'auditoire était principalement composé de femmes qui, probablement, avaient été arrêtées pour vol, débauche ou vagabondage dans les rues la nuit précédente. Les unes étaient des convicts en service chez les habitants; les

autres se donnaient pour libérées ou émigrantes; du reste quel que fût leur origine ou leur situation présente, ce qu'il y a de positif, c'est qu'elles me parurent d'abominables créatures. Sur leur figure, dans leur tenue, dans leurs propos, car elles ne montraient aucun respect pour le sanctuaire de la justice, je reconnaissais les traces non équivoques de la plus horrible dépravation et des vices les plus honteux. Aussi étaient-elles promptement expédiées pour la geôle des criminels de leur sexe où les attendait un traitement à peu près semblable à celui auquel étaient soumis les détenus que je venais de visiter.

Toutes les femmes de cette classe à Sidney, nous dit le magistrat, se montraient, sans presque aucune exception, cent fois pires que les convicts mâles, auxquels même elles inspiraient un tel mépris, une telle horreur, que bien peu de ces derniers en avaient voulu prendre pour compagnes, malgré les encouragements que leur offrait le gouvernement afin d'atteindre ce but; et, bien plus encore, ceux qui s'étaient laissé séduire avaient bientôt abandonné ces horribles ménagères, dont ils ne pouvaient rien faire de bon, et qui retombaient un peu plus tôt, un peu plus tard, dans les fers pour de nouveaux méfaits.

Le cœur et la tête également fatigués par l'air infect que je respirais depuis mon entrée dans cette affreuse prison, j'allais prier mon cicerone de vouloir bien me ramener dans sa voiture au bord de la mer, où attendait mon canot pour me rapporter à bord, quand il m'engagea d'une manière irrésistible à l'accom-

pagner, à mon tour, dans sa tournée au nouveau pénitencier que l'on construisait pour remplacer, me dit-il d'un air à me faire penser que c'était une revanche demandée, celui dont la tenue, ainsi que nous venions de le constater ensemble, n'avait rien de flatteur pour son amour-propre, comme administrateur et comme Anglais.

Depuis plusieurs jours ma curiosité était excitée par la vue d'un immense édifice situé au sommet d'une colline dominant la ville, et dont les longues et hautes murailles, complétement privées d'ouvertures, annonçaient suffisamment la destination. En effet, c'était la nouvelle geôle, que je trouvai au tiers construite alors qu'elle aurait dû être prête dès 1837, époque de l'inauguration du nouveau système dans lequel elle devait jouer un très-grand rôle; mais aussi, je dois le dire, je trouvai un vrai monument cyclopéen destiné, sans doute, à montrer aux âges les plus reculés comment, vers le milieu du XIX[e] siècle, ce grand siècle de la philanthropie, on enfermait dans des niches de pierre de taille, non moins humides que froides, les criminels pour les rendre honnêtes gens. Quant à moi, qui suis pourtant partisan de la reclusion solitaire, lorsque l'architecte, se trouvant sur les lieux et voulant nous montrer son œuvre dans ses détails, nous fit visiter une des trois cents cellules que contient l'édifice, avec leurs portes de fer, leurs murailles aussi glaciales, aussi dures que le granit, enfin avec leurs tristes lucarnes, j'avoue que je plaignis du fond de mon cœur les misérables destinés à végéter dans un pareil

réduit. Toutefois je m'empresse d'ajouter que l'établissement étant consacré au système d'Auburn, ces cellules ne devaient être occupées que la nuit seulement.

Cependant il était visible, à la forme en étoile observée dans la situation des principaux corps de logis entre eux, comme à leur installation intérieure, qu'on avait cherché à copier le pénitencier pensylvanien et non celui de New-York. Mais quelle différence entre eux sous tous les autres rapports ! D'abord la prison de Philadelphie, quoique contenant également trois cents cellules et très-vastes même, est construite beaucoup plus simplement, par conséquent d'une façon beaucoup plus économique; l'espace compris dans les murs d'enceinte est bien plus utilement employé; aussi l'édifice principal et ses dépendances offrent-ils un bien moins vaste développement de construction. A Philadelphie, on a pris soin de dissimuler autant que possible aux prisonniers leur malheureuse position. A Sidney au contraire tout semblait annoncer qu'on avait tendu vers un but complétement opposé. Quelle tristesse règne sous ces immenses voûtes sombres et humides ! partout la pierre de taille présente sa surface glacée. Quel luxe de grilles et de verrous ! Qu'on se figure comme moi ces lieux meublés des misérables hôtes de la vieille geôle et de leurs horribles gardiens, on comprendra, j'en suis convaincu, mon regret de ne pas posséder le pinceau de Dante pour faire la description de cette succursale de l'enfer.

Dans la distribution intérieure des bâtiments, on avait négligé toutes ces précautions contre les mauvaises odeurs, tous ces soins pour le renouvellement de l'air, que j'avais tant admirés au pénitencier de Philadelphie; ici point d'eau courante destinée à la propreté des détenus ou bien à enlever les immondices; et comme les latrines se trouvaient à tous les étages et au fond des corridors, elles auront été constamment des foyers d'infection, surtout durant la saison des chaleurs.

Cependant j'ai remarqué quelques améliorations. Ainsi par exemple les cellules du deuxième étage sont destinées aux prévenus qui jusqu'alors se trouvaient confondus à la vieille geôle avec les condamnés; elles sont plus larges, mieux aérées que celles d'au-dessous. Mais dans ces améliorations, augmentées encore si l'on veut de celles qui, sans doute, durant une trop courte visite, me sont échappées, la Grande-Bretagne trouvera-t-elle la compensation des dépenses excessives où l'a entraînée la construction de ces immenses édifices, et cela dans l'unique but d'essayer un système bâtard, incomplet, qui probablement sera promptement abandonné? N'aurait-elle pas mieux fait, au lieu de prodiguer ainsi bénévolement des trésors en dotant de dispendieux monuments des contrées qui avant peu seront soustraites à son autorité, ou déjà même ses intérêts ne rencontrent presque plus de sympathie parmi les populations, ne ferait-elle pas mieux, dis-je, d'employer ces mêmes trésors à faire édifier chez elle, sur son propre sol, des pénitenciers

moins somptueux et en même temps mieux appropriés à leur destination ?

Ajouterai-je que j'ai entendu partout, à Sidney, critiquer l'emploi des fonds consacrés à ce genre de construction; le luxe inutile de maçonnerie, d'ornements, que l'on n'a pu obtenir qu'au prix d'une main-d'œuvre extrêmement dispendieuse; car si les geôles fournissaient les manœuvres, on payait à un très-haut prix les sculpteurs, les ouvriers d'art, tous hommes libres, et la plupart émigrants. Que d'argent ne devait pas coûter également à la métropole le nouveau palais de justice qui, en qualité d'appendice nécessaire de la geôle, la flanquait du côté de la grande route, sur laquelle figurait, d'une manière vraiment grandiose, sa façade d'un style imposant, sévère et élégant à la fois; mais dont malheureusement l'aspect si triste de ces longues et hautes murailles qui l'entourent; la couleur blanchâtre des terrains environnants où mes yeux, cherchant quelques traces de végétation, ne rencontraient que des carrières en exploitation, concouraient en même temps à détruire le bel effet qu'avec juste raison s'en était promis l'architecte. Dans l'état encore peu avancé où se trouvait l'édifice, je n'ai pu bien apprécier sa distribution intérieure; seulement la salle d'audience m'a semblé petite. Du reste le monument, avec ses belles dépendances, est digne de servir de sanctuaire des lois dans la métropole des terres australes; aussi les citoyens se montraient-ils enchantés de voir orner ainsi leur ville pour le présent et surtout pour l'avenir, de beaux

monuments aux dépens de la mère patrie. Ils avaient d'autant plus raison, que généralement les édifices publics élevés aux frais de la colonie, quoique de bon goût pour la plupart, sont simples et sans ornements.

Que le pénitencier fût placé ainsi en dehors des quartiers populeux, cette mesure obtenait l'approbation de tout le monde; mais il n'en était pas de même du palais de justice que l'on trouvait bien éloigné du centre des affaires; non, il est vrai, pour les juges et autres magistrats qui s'y rendaient en voiture; mais pour les plaideurs, pauvres gens souvent brouillés avec la fortune et pour lesquels le voyage était aussi long que fatigant, surtout accompli sous la chaleur de midi. Je comprenais alors, pour mon propre compte, toute la solidité de ces observations, car le soleil brûlant, des flots d'une poussière blanchâtre et fine soulevée par une brise ardente, nous étouffaient et nous aveuglaient en même temps; au point que je me serais plutôt résigné à élire domicile dans une des cellules du pénitencier, qu'à retourner pédestrement en ville en pareilles circonstances. Mais par bonheur je ne me trouvai pas dans cette alternative, grâce au bel équipage de mon complaisant cicerone qui comprenant, pour son propre compte aussi sans doute combien après une pareille tournée il devait être nécessaire de se rafraîchir, m'emmena, sans que je fisse, je l'avoue, beaucoup de façons, à sa charmante demeure, sise dans le quartier aristocratique de Honolulu dont nous n'étions que fort peu éloignés.

Ce quartier, en effet, couvrait de ses belles habita-

jour, même pour les visiteurs en voiture, qui sépare Honolulu des autres quartiers voisins du port.

Je retrouvais, dans cette charmante famille, les mêmes sentiments affectueux qui m'y avaient accueilli huit années auparavant, quoique tout le monde y eût subi l'influence des années. Les fils étaient devenus des hommes soutenant dignement, dans les diverses carrières qu'ils avaient embrassées, la réputation de talent et de loyauté de leur père; les jeunes filles, si gaies, si rieuses, dont j'avais tant de fois partagé les jeux, quoique maintenant épouses et élevant à leur tour de petits enfants, se montraient les mêmes avec moi; dans leurs maris, je rencontrais d'anciennes connaissances. En sorte que tous les membres de cette intéressante communauté s'empressaient, comme par le passé, de m'offrir des distractions et de me faire les honneurs du pays.

Je profitais avec d'autant plus de plaisir de ces bonnes dispositions, qu'à un petit nombre près de mes bons amis de *la Favorite*, parmi lesquels je suis heureux de pouvoir citer sir John Jamisson et M. Jones, membre du conseil législatif, chez qui je trouvai la même cordialité que par le passé, je n'eus pas beaucoup à me louer généralement de l'accueil du reste de la haute société de Sidney, y compris la plupart des fonctionnaires du gouvernement. Cet enthousiasme pour notre révolution de juillet, que j'avais rencontré chez eux si vif en 1831, s'était complétement évanoui pour faire place à un sentiment de jalousie, de malveillance, dont, à chaque instant, je

ressentais les effets. La France seulement héroïque trouvait chez eux des admirateurs; mais la France devenue grande, riche, puissante, s'efforçant de rivaliser avec la Grande-Bretagne en commerce et en influence politique dans les contrées lointaines, n'était plus qu'un sujet de jalousie; nous ne rencontrions chez ces mêmes personnes, dont les acclamations avaient salué le pavillon tricolore de *la Favorite*, qu'un accueil froid et gêné. Plusieurs événements, il faut le dire, étaient venus récemment éveiller encore davantage ce sentiment de rivalité nationale; jamais autant de navires de guerre de notre nation ne s'étaient montrés à la fois sur les bords australiens. D'abord la frégate *la Vénus*, commandant Dupetit-Thouars, qui venait récemment de faire payer cher à la reine de Taïti les mauvais traitements auxquels, à l'instigation des ministres méthodistes ou wesleyens, nos missionnaires catholiques s'étaient trouvés exposés dans ses États; puis *l'Astrolabe* et *la Zélée*, réunies sous les ordres du capitaine de vaisseau Durville; ensuite la belle corvette *l'Héroïne*, capitaine Cécile; enfin, *l'Artémise*, dont le commandant, quoique venu après les officiers distingués que je viens de citer, ne paraissait pas donner moins d'ombrage qu'eux aux hommes politiques et aux saints de la Nouvelle-Galles du Sud.

Toutefois les choses ne s'en passèrent pas moins de part et d'autre avec toute la convenance possible; j'eus plusieurs fois de brillantes réunions à bord, et j'assistai chez les sommités du gouvernement à quelques festins donnés en l'honneur de *l'Artémise*. En

sorte que je fus à même de vérifier la vérité des lamentations que j'entendais faire chaque jour, par les dames de ma connaissance, sur les changements survenus depuis quelques années dans les habitudes du monde fashionable de Sidney.

Ces changements, je les avais déjà reconnus à Hobart-Town, où, de même qu'au chef-lieu de l'Australie, ils provenaient du développement prodigieux qu'avaient pris les deux colonies, en richesse, en population, sans que pour cela les inconvénients inhérents sous tant de rapports à la source impure d'où sont sortis les premiers habitants convicts de la Nouvelle-Galles du Sud, eussent diminué en rien et altérassent moins que par le passé l'organisation matérielle et morale de la société australienne.

Ainsi par exemple je ne trouvai pas du tout affaiblies les lignes de démarcation établies dès le premier âge de la colonie entre les diverses classes de cette même société, principalement entre les familles d'origine convict, quelle que fût leur fortune ou leur respectabilité, et celles qui également dans l'opulence et venues libres d'Angleterre se trouvaient affranchies de pareils antécédents.

Je trouvai l'étiquette plus sévère et plus absolue qu'auparavant; le goût du faste, la soif de fortune, la jalousie, les rivalités, enfin toutes ces causes ordinaires de division dans les familles ou bien entre les individus, me semblaient avoir chassé des réunions l'abandon, l'urbanité, pour les remplacer par la défiance et par un ton dur et hautain. Ce qui du reste est

pardonnable à des gens entourés presque uniquement de domestiques convicts, sur lesquels ils exerçaient une autorité presque absolue.

L'intolérance, le bigotisme toujours croissants, et qu'entretenaient dans une fermentation continuelle, l'antagonisme des catholiques avec les protestants, et celui non moins animé qui divise les diverses sectes de la religion réformée entre elles, ne contribuaient pas moins à ce fâcheux état de choses, que les haines de parti; car chaque membre de la communauté se rangeant sous la bannière de son église, laquelle servait là comme en Angleterre de drapeau aux diverses opinions politiques, causait par paroles, par écrit ou par action, autant de mal qu'il pouvait à ses rivaux; ainsi que le prouvaient suffisamment les articles plus ou moins injurieux dirigés contre les individus de même que contre les partis, qui chaque matin figuraient dans les gazettes de la colonie. De là étaient nées entre les notables habitants, colons ou employés du gouvernement, des animosités qui rendaient les réunions aussi difficiles que rares, et avaient presque entièrement banni les plaisirs des salons.

Obligé de louvoyer au milieu de tous ces écueils, de me défier également du mauvais vouloir des protestants et des avances empressées que me faisaient les catholiques enchantés des défaites que nos bâtiments de guerre avaient fait éprouver aux missionnaires méthodistes ou wesleyens dans plusieurs archipels de la Polynésie, et surtout des progrès rapides, que grâce au zèle infatigable des prêtres français, la reli-

gion catholique faisait dans ces contrées; obligé, dis-je, de louvoyer au milieu de tant d'écueils, de rester en de bons termes avec tout le monde, tory ou whig, aristocrate ou patriote, je devais éviter, autant que possible, les nombreuses réunions où les discours tant soit peu séditieux des chefs de ces divers partis pouvaient me compromettre aux yeux de l'autorité; aussi je passais, autant par prudence que par goût, la plus grande partie de mon temps au milieu de mes anciens amis. Or, habitués qu'ils étaient depuis longtemps à voir en moi un observateur aussi infatigable qu'impartial et bienveillant, comme le prouvait suffisamment la relation du voyage de *la Favorite*, que je trouvais à Sidney dans toutes les mains et généralement bien accueilli, c'était à qui m'offrirait les meilleures occasions de voir et d'étudier le pays. Ainsi par exemple, M. Campbell, ancien capitaine de grenadiers dans un régiment de la garnison, gendre de M. McClay, et devenu magistrat à Paramatta, me fit l'aimable proposition de visiter les établissements pénitentiaires placés dans cette dernière ville sous sa juridiction.

J'avais vu les prisons de Sidney, j'étais curieux de juger également, en connaissance de cause, celles d'un des principaux districts de la colonie; j'acceptai donc cette invitation avec d'autant plus d'empressement que là-bas m'attendait auprès d'une charmante maîtresse de maison la plus gracieuse hospitalité.

Je n'ignore pas qu'auprès de quelques lecteurs, grands admirateurs des Anglais, mes pauvres œuvres

ont encouru le blâme d'être empreintes d'une injuste prévention à l'égard de ces derniers. Peut-être aurait-il fallu, pour leur plaire, qu'après avoir dit de sévères vérités à mes compatriotes je n'eusse eu que des louanges pour nos voisins, pour leur grandeur, leur humanité, leur philanthropie, enfin pour l'ordre et la prévoyance qui règnent, suivant eux, dans toutes les diverses branches des administrations publiques. Mais ma conscience d'écrivain, mon orgueil national, se révolteraient avec raison si, pour rencontrer moins de détracteurs de mes écrits, je me résignais à jouer un pareil rôle. Je le répète, j'ai raconté les choses telles que je les ai vues, que je les ai étudiées; avec autant de franchise que de ménagements pour les hommes, j'ai loué ce qui était bien, j'ai censuré ce qui m'a paru mauvais; et mes jugements ne sont empreints ni de jalousie nationale, ni de partialité. Et serait-il vrai que je me fusse montré un peu sévère dans ces mêmes jugements envers les Anglais; des louanges leur valurent-elles jamais d'utiles vérités? Enfin, la manière dont j'ai été accueilli par eux pour la seconde fois dans celles de leurs colonies où mes premières œuvres étaient depuis longtemps parvenues; le jugement favorable qu'ils en avaient porté généralement pour tout ce qui concerne leurs intérêts politiques ou commerciaux, sont à mes yeux un témoignage irrécusable en faveur de ma façon de voir, en même temps qu'une nouvelle preuve, que je suis heureux de signaler, de ce qu'il y a de sérieux, de solide dans le caractère de cette grande nation.

Je continuerai donc comme j'ai commencé, balisant si je puis m'exprimer ainsi, les écueils contre lesquels la persévérance, l'habileté britanniques sont venus échouer, et qui bordent la route que les autres nations s'efforcent de parcourir à la suite de l'Angleterre; substituant le positif de l'expérience aux brillantes et trompeuses théories; enfin cherchant à remplir, autant que mes faibles facultés me le permettront, le rôle bien difficile, bien épineux, mais noble et utile, d'ami dévoué, quand même, de mon pays.

Pourquoi ne puis-je pas dire que la vue des pénitenciers de Paramatta effaça en partie les pénibles impressions que m'avaient laissées celle de la geôle, ainsi que du tribunal correctionnel de Sidney? Non, le mal était encore plus grand; l'incurie de l'administration plus flagrante encore s'il est possible. Parlerai-je d'abord de cette grande route qui lie les deux cités et de son état de dégradation? Huit années auparavant je l'avais trouvée très-praticable, aujourd'hui notre voiture, obligée de franchir des trous profonds, des rochers dénudés depuis longtemps par les pluies, des ponts de bois à moitié démolis, fut vingt fois sur le point de se briser ou de verser; et si cet accident était arrivé je ne sais vraiment comment nous aurions fait pour nous en tirer; car, à l'exception de quelques misérables cabanes d'émigrants entourées de champs plus misérables encore, je n'aperçus aucun vestige d'habitants. Partout une morne solitude; un terroir crayeux, aride, nourrissant avec peine quelques buissons blanchis par la poussière que la brise soulevait sans cesse

par tourbillons. Aux approches des points de départ ou d'arrivée, les habitations se montraient en plus grand nombre sans doute, mais la plupart n'étaient que des cabarets, d'horribles bouges où les mauvais sujets des environs viennent faire leurs parties de débauche ou se rassemblent pour tenter quelque méfait. Comme les auberges elles-mêmes ne présentaient généralement pas de suffisantes garanties de sécurité sous le double rapport de la tenue du logis et de la moralité des habitués, les voyageurs fréquentaient peu ce chemin la nuit et moins encore à l'époque dont je parle, où il venait d'être le théâtre de plusieurs crimes commis par les convicts déserteurs.

A quoi attribuer cette coupable indifférence pour la sûreté et pour la facilité des communications dans une contrée riche, populeuse, entre deux points aussi importants? Les colons en rejettent la faute sur la métropole qu'ils accusent de parcimonie et d'égoïsme à l'égard de l'Australie. Les sommes allouées autrefois pour la police générale, pour les travaux publics ont été considérablement diminuées, disent-ils, tandis qu'en même temps une foule de nouvelles charges étaient imposées au budget colonial. Tous ces griefs sont-ils également fondés? Je ne le pense pas. Sans doute que la Grande-Bretagne, après avoir dépensé en pure perte des sommes prodigieuses pour faire de l'Australie une colonie pénale, cherche maintenant à profiter en faveur de ses finances de la prospérité à laquelle cette dernière est parvenue. Peut-être aussi se montre-t-elle trop empressée d'augmenter constamment, à Sidney ou

à Hobart-Town, un personnel administratif qu'elle ne paye pas; mais en conscience, quand on voit la bénévolence inconcevable avec laquelle elle laisse gaspiller, dilapider même ses trésors pour la construction de monuments aussi dispendieux sur une terre lointaine où demain peut-être son pavillon ne flottera plus, on ne peut croire à l'accusation de parcimonie portée contre elle; je trouverais très-juste, au contraire, qu'on accusât son gouvernement de négligence et de prodigalité.

Je reconnus en effet dans le nouveau pénitencier qu'on élève à Paramatta, pour remplacer l'ancien reconnu trop petit pour servir au système récemment mis en vigueur, le même luxe de maçonnerie, la même profusion d'ornements dispendieux que j'avais remarqués peu de jours auparavant dans la prison neuve de Sidney. Même plan, même vice dans l'installation intérieure et non moins d'ouvriers libres ou convicts. J'ajouterai pour compléter la ressemblance, que de même qu'au chef-lieu de la Nouvelle-Galles du Sud, je trouvai les geôles encore occupées, dans un état d'abandon dont on se ferait difficilement une idée.

Celle des femmes, par exemple, m'a laissé un sentiment pénible dont j'ai toutes les peines du monde à me défendre en ce moment où je cherche à donner au lecteur une idée de cet établissement. Quel repoussant spectacle m'offrit, en effet, cette troupe de misérables créatures presque en guenilles, occupées, sous un soleil brûlant, soit à casser des pierres desti-

nées au macadamisage des grands chemins, soit à peigner du chanvre; tandis que les autres étaient employées à des travaux de femmes dans des salles basses aussi humides que sombres, ou bien séparées de leurs malheureuses compagnes, allaitaient et soignaient dans une cour à part leurs enfants nouveau-nés.

C'était à peu près la même répartition de prisonniers qu'au pénitencier d'Hobart-Town, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent; mais quelle différence sous tous les autres rapports! Là-bas les édifices étaient solides et bien entretenus; partout régnaient l'ordre et la propreté; les détenues avaient un air soumis, une tenue convenable; et si elles se montraient paresseuses, disposées à préférer les ennuis de la reclusion aux fatigues de l'assignation, du moins n'excitaient-elles aucune inquiétude sous le rapport de la tranquillité de l'établissement. Ici, au contraire, les bâtiments tombaient en ruine; les salles de travail et les dortoirs étaient à peine garnis de quelques mauvais lits de fer destinés sans doute aux surveillantes, car les simples détenues dont je voyais les chétifs matelas ainsi que les couvertures roulés contre la muraille, étendaient ces derniers chaque soir sur le plancher pour se coucher. A l'hôpital même, la manière dont cette partie essentielle de l'hygiène était délaissée m'inspira un profond dégoût.

Pourtant M. Campbell, quoique nommé récemment aux fonctions de directeur, fonctions qu'il allait malheureusement pour l'intérêt de l'établissement, échan-

ger bientôt contre de plus importantes, avait introduit déjà de notables améliorations; les appartements intérieurs avaient été blanchis à la chaux, en partie débarrassés des ordures qui les souillaient auparavant, enfin garnis, tant bien que mal, des meubles les plus nécessaires. Il avait porté également ses soins sur le personnel; les prisonnières étaient mieux surveillées, moins mal tenues; on n'entendait plus parler de ces émeutes, pendant lesquelles ces méchantes créatures, semblables à des furies, assaillaient, avec une rage sans exemple, le fort détachement de soldats appelés pour les faire rentrer dans l'ordre. Mais là se bornait, faute de moyens financiers alloués par la métropole, et sans doute aussi faute d'aide convenable de la part des autorités locales, le bien qu'avait voulu faire M. Campbell. Il aurait fallu habiller ces femmes dont les vêtements tombaient en lambeaux; leur fournir le linge nécessaire sous un climat aussi chaud pour en changer moins rarement; il aurait fallu encore, comme moyen de répression, un plus grand nombre de cellules solitaires, afin qu'on ne fût pas contraint, faute de place, de mettre plusieurs coupables sous les mêmes verrous, ainsi que je pus m'en convaincre quand je visitai ces horribles lieux. Que d'infamies je devinai d'un seul coup d'œil! Mais toutes les démarches faites dans le but d'obtenir les moyens de faire cesser un pareil état de choses, étaient restées sans résultat. Mon bon guide comprenait très-bien aussi tout ce qu'il y avait d'immoral à faire garder, surveiller des femmes, et de pareilles femmes, par des hommes,

et des hommes dont la plupart, ainsi que cela se pratiquait dans les établissements du même genre aux terres australes, étaient des convicts libérés. Toutefois il pensa, en m'assurant que ces gardiens étaient mariés, avoir fait évanouir une grande partie de mes scrupules.

En effet, je compris mieux la force logique de cette raison, quand, continuant notre inspection de ces six cent cinquante malheureuses, je fus à même de juger combien, quoique jeunes presque toutes, et la plupart Irlandaises, elles possédaient peu de moyens de séduction : des traits grossiers, des figures brûlées par le soleil, des jambes et des pieds nus non moins sales que noirs, et surtout de ces physionomies qu'on ne rencontre généralement que dans les plus infâmes bouges des grandes villes, ne pouvaient guère inspirer qu'un sentiment de répulsion, et d'autant plus profond que bon nombre de ces vilaines créatures étaient coupables de crimes horribles; entre autres une négresse, type de hideuse laideur, qu'on signala à mon attention comme ayant empoisonné son mari.

Cependant la vue de certaine jeune personne, aux traits assez réguliers, à la tenue de chambrière de bon ton, à l'air éveillé, que je vis, tenant un livre à la main, auprès d'une porte d'intérieur dont la garde lui était confiée, et qui me raconta sans façon et en bon français qu'elle était allée à Paris à la suite de lady ***, et avait depuis cette époque éprouvé de grands malheurs dans son pays, la vue, dis-je, de cette victime sans doute innocente et persécutée, car elle paraissait in-

spirer un très-vif intérêt au personnel masculin de l'établissement, renouvela, je l'avoue, mes doutes sur la vertu des hommes mariés chargés de la garder.

En France, de semblables fonctions sont confiées uniquement, dans les maisons centrales de femmes comme dans les hôpitaux, à des religieuses fournies par les diverses congrégations formées au sein de nos grandes villes pour le soulagement de toutes les misères auxquelles est soumise la pauvre humanité. Ces religieuses, modèles admirables de dévouement, de charité, d'oubli de tout sentiment personnel, déploient en outre au milieu de ces femmes condamnées, réunies sous leur direction, une fermeté, un discernement, une persévérance, une habitude du commandement qu'on ne rencontre pas toujours même les hommes chargés des fonctions analogues dans les établissements du même genre, tant en France qu'à l'étranger. Espérons que lorsque la réforme pénitentiaire qui prend faveur en Europe aujourd'hui, sera enfin accomplie dans notre pays; que le système cellulaire une fois adopté, la force armée sera devenue inutile pour contenir les prisonniers, nous verrons se former au milieu de nous des congrégations d'hommes qui se voueront, comme le font plusieurs ordres de religieuses, à la garde et à l'amendement des coupables que la justice humaine a frappés. Je considère même cette innovation comme nécessaire, car autrement il est douteux que l'on puisse jamais, au prix même des plus grands sacrifices financiers, trouver et

conserver un nombre suffisant de gens capables de mener à bien la réforme des prisons; tant à mes yeux cette tâche est difficile et exige, de ceux qui veulent la remplir avec honneur, de patience, de désintéressement, d'abnégation de tout intérêt, hors ceux de l'humanité et de la religion.

La cause sacrée de cette dernière paraît un peu négligée sous ce rapport aux colonies pénales britanniques; ce qui provient, peut-être, de la manière dont les ministres protestants, à quelque secte qu'ils appartiennent, y envisagent leurs devoirs comme pasteurs. Il semble que pour eux plus les individus sont indigents, malheureux, moins ils ont de titres à leur attention, à leurs soins. On croirait qu'à leurs yeux la prêtrise est un état comme celui de négociant ou d'homme de loi, dont ils calculent l'importance d'après les avantages matériels qu'il peut rapporter; tant on les voit généralement tenir aux biens de ce monde pour leurs familles et pour eux. Bien rarement on les trouve au milieu des prisonniers, leur portant des paroles de consolation, de repentir, ou bien parmi les pauvres gens auxquels chez nous les ecclésiastiques, même des rangs les plus élevés, servent avec tant de charité, d'intermédiaires pour faire parvenir jusqu'à eux les bienfaits des classes fortunées.

Ainsi, par exemple, il n'est pas douteux, ou du moins il faut le croire, que si quelques-uns de ces ministres, qui exercent tant d'influence sur les sommités de la société de Sidney, eussent dénoncé à qui de droit, la pénurie, les abus monstrueux aux-

quels le pénitencier des femmes de Paramatta était en proie, il n'est pas douteux, dis-je, que l'autorité s'en fût inquiétée. Mais non, la tâche était aride, repoussante même, sans profit d'amour-propre ou financier; dès lors, elle a été dédaignée; et plusieurs centaines de misérables femmes sont restées sans aucun contrôle moral, sans même celui de la religion, et abandonnées à leurs mauvais penchants.

Quoi de plus absurde, de plus inhumain, de plus dangereux même que ce règlement d'après lequel la femme convict qui devient enceinte est condamnée à rester renfermée dans l'établissement jusqu'à ce que son enfant soit assez fort pour être envoyé à l'hôpital des orphelins, c'est-à-dire pendant trois longues années; tandis qu'à Hobart-Town, dès que l'allaitement est terminé, on retire pour l'entourer de mille soins la pauvre petite créature, des mains souvent bien dures de sa mère qui, dès ce moment, devient disponible pour l'assignation ou pour les travaux? A combien d'abus, et plus encore, à combien de crimes cette fatale mesure, dont la parcimonie seule est la cause, n'a-t-elle pas donné naissance; et cela au moment où l'on dépense des millions pour bâtir à chaux et ciment, à couvrir d'inutiles sculptures la nouvelle geôle qui doit remplacer celle dont je viens de faire une si triste description! Là aussi, quel luxe de pierres de taille, de voûtes aussi épaisses que sombres, de grilles, de verrous, de cellules, et tout cela, pour des femmes qui, sans doute, mises sous la direction de nos religieuses des prisons, se montreraient bientôt

aussi tranquilles, aussi obéissantes que je les ai trouvées turbulentes et effrontées.

A peine les avais-je perdues de vue, que j'étais déjà au milieu du campement de la nombreuse bande de convicts employée aux constructions publiques du district; et par conséquent placée sous la surveillance de mon ami le magistrat, qui voulut bien me la faire visiter avec lui.

Autour de la baraque où logeaient les soldats chargés de garder les travailleurs, se trouvaient rangées celles où ces derniers sont renfermés la nuit. Une cloison empêche tant bien que mal les communications avec l'extérieur.

J'avais sous les yeux une de ces gangs organisées d'après le nouveau système; c'est-à-dire dans lesquelles les déportés arrivant d'Angleterre doivent rester un an au moins avant de pouvoir jouir d'une liberté conditionnelle, c'est-à-dire d'obtenir un *ticket of leave* de première ou de deuxième classe, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. Je devais donc m'attendre à trouver une grande différence entre cette gang et celle que j'avais observée quelques années auparavant sur les mêmes lieux à peu près; mais non, je ne remarquai aucun changement; je retrouvai la même installation matérielle; plus encore, j'aurais cru reconnaître les mêmes gardiens et les mêmes convicts, si ma raison ne s'y était refusée, tant l'ensemble des choses avait peu changé. En vain, je cherchais à découvrir quelques-unes de ces améliorations morales ou physiques tant vantées dans les écrits des prôneurs du nouveau sys-

tème, comme introduites en faveur des convicts; rien de particulier sous ce rapport ne me frappa. L'air farouche, méchant ou abruti de ces déportés; le ton grossier, brutal de leurs surveillants; la triste couleur de misère et d'abandon répandue sur tout ce qui m'entourait; me rappelèrent à la fois la geôle de Sidney. Les renseignements si fâcheux recueillis sur ce sujet en Tasmanie, comme à la Nouvelle-Galles du Sud; la défiance dont je suis pénétré toujours en pareil cas me les avait fait considérer jusqu'alors comme exagérés par l'esprit de parti.

Chaque réponse négative faite à mes nombreuses questions sur l'intervention des ministres de la religion dans l'existence de ces malheureux forçats; sur la suppression entière ou partielle des châtiments corporels; sur le meilleur choix des surveillants; enfin sur la stricte exécution des lois de police, ne me montrait que trop combien devait être plus grand encore, le désordre dans les gangs stationnées au centre ou près des frontières de la colonie; puisque celle qui travaillait aux portes du chef-lieu se trouvait en pareil état.

En effet, il paraît que ce désordre était déplorable et faisait chaque jour d'inquiétants progrès, malgré les nombreux et sévères règlements faits récemment par les autorités. Comment, du reste, ces règlements auraient-ils pu empêcher le mal, puisque, malgré mille plaintes, mille réclamations, aucune mutation ne s'accomplissait dans le personnel de l'administration chargée de les mettre à exécution et surtout parmi les

magistrats de police, accusés de dureté, d'arbitraire dans l'exercice de leurs fonctions, ou bien d'incapacité, de négligence et même d'immoralité: toutes accusations d'autant plus graves que ces agents du pouvoir, vu l'éloignement où sont leurs résidences du siége du gouvernement et la lenteur des communications, pouvaient se considérer comme de véritables pachas?

D'un autre côté, il faut convenir que leur tâche offrait bien des difficultés, obligés qu'ils étaient, surtout dans les districts voisins des frontières, de maintenir une population remuante dont les classes inférieures sont horriblement dépravées. Ce que j'ai dit de l'aristocratie du chef-lieu peut s'appliquer aux grands propriétaires des comtés; même jalousie, mêmes rivalités, mêmes mauvaises passions les divisaient et les empêchaient, en général, de prêter au besoin le concours de leur influence à l'autorité. Quant aux petits propriétaires parmi lesquels les émancipés étaient en majorité, ils se montraient presque constamment en opposition flagrante avec les lois. A Sidney c'étaient des convicts libérés, ainsi que nous l'avons déjà dit, qui tenaient les cabarets, les mauvais lieux, qui prêtaient sur gages, et se montraient toujours prêts à attenter à la propriété d'autrui, enfin qui donnaient l'exemple des vices les plus odieux. Ceux qui vivaient dans les campagnes n'étaient guère moins coquins, moins dépravés. Toujours établis de préférence aux environs des vastes possessions d'un riche colon, ils débauchaient ses domestiques, ses convicts, auxquels ils livraient des liqueurs fortes en échange des objets volés dont ils se

faisaient les recéleurs. C'est ainsi qu'ils décimaient sans cesse les troupeaux de moutons de leurs voisins, pour les vendre aux bouchers de Sidney et des villes voisines; ou bien s'établissaient plusieurs ensemble sur les terres de la couronne non encore concédées, sous le nom de *squatters;* et se trouvaient bientôt possesseurs de troupeaux de brebis, formés, presque toujours, aux dépens de ceux des grands propriétaires d'alentour.

Ces squatters étaient en très-grand nombre dans la colonie, surtout auprès des frontières, dont ils s'éloignaient vers les solitudes de l'intérieur, à mesure que les terres qu'ils occupaient par tolérance étaient vendues aux émigrants. Partout où ils se trouvaient, ils étaient un sujet d'inquiétude pour les habitants respectables qui les accusaient, non sans raison, d'être la principale cause de la dépravation des classes inférieures de la population des campagnes, qu'ils entraînaient, surtout les femmes, à toutes sortes de honteux excès. Mais comme d'un autre côté ces squatters étaient, pour ainsi dire, les pionniers de la civilisation dans la Nouvelle-Galles du Sud dont ils étendaient sans cesse les limites en explorant de nouveaux cantons, et augmentaient considérablement les revenus par la vente de la laine de leurs moutons, le gouvernement avait fermé jusqu'alors les yeux sur leurs excès ou du moins s'était contenté, pour satisfaire aux réclamations des possesseurs de larges concessions de terrains, de faire, pour contenir ces hommes hardis, entreprenants, des règlements qui, faute d'une police suffisamment forte, n'avaient pas été exécutés.

Celle-ci, en effet, ne trouvant que peu d'appui chez les petits colons, gens sans conduite et généralement criblés de dettes, ni chez les fermiers qui, pour la plupart, convicts libérés, ne valent guère mieux sous le rapport de la moralité, et ayant contre elle les ouvriers ou les cultivateurs, presque tous déportés, la police, dis-je, ne trouvant pour ainsi dire aucune aide, reste nécessairement sans force au milieu d'une dépravation si générale; en sorte que les criminels qui composent les gangs, n'étant pas suffisamment surveillés et rencontrant partout dans le bas peuple, sinon des complices du moins des amis, trouvent aisément le moyen d'alléger beaucoup leur joug, soit en partageant avec leurs gardiens le prix des travaux que, malgré les règlements les plus sévères, ils exécutent chez les colons qui manquent de bras pour leur exploitation, soit en se mettant en relation avec les bush-rangers des environs, parmi lesquels un caractère indomptable et des instincts féroces ne tardent pas à les jeter. Bon nombre enfin trouvent moyen, dit-on, de se procurer souvent une indépendance nocturne bien redoutable pour les voyageurs ou pour les hôtes des habitations d'alentour; aussi les crimes de tout genre s'étaient-ils multipliés d'une manière effrayante depuis quelques années dans les diverses parties de la colonie; et depuis longtemps les déserteurs ne s'étaient montrés aussi audacieux et aussi nombreux.

Telles étaient les gangs en 1839, c'est-à-dire de véritables bagnes, des sentines d'infamies dans les-

quelles plus d'un millier de criminels déportés venaient chaque année achever leur instruction au crime et à la plus horrible dépravation, pour aller ensuite recruter les basses classes de la population des villes ou des campagnes, soit comme *tickets of leave*, soit comme émancipés, à moins que de nouveaux crimes ne les conduisissent au redoutable pénitencier de l'île Norfolk ou bien à l'échafaud.

Un pareil ordre de choses pourra-t-il s'améliorer? je ne le pense pas, tant les causes qui l'ont amené me paraissent inhérentes à l'état social, je dirai même topographique de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie. C'est le résultat naturel de la déportation, surtout quand elle est employée comme base de la formation d'une colonie. Le nouveau système aura le même sort que ceux qui l'ont précédé : il fera place à un autre non moins inapplicable, dont les inventeurs auront promis également de grandes économies financières à la métropole, et au monde civilisé de notables succès philanthropiques; malheureusement le gouvernement, engagé dans une sorte d'impasse, aimera mieux, cela est à craindre, s'y enfoncer de plus en plus au prix de nouveaux sacrifices, que d'en sortir en rompant sans retour avec le passé; c'est-à-dire en renonçant tout à fait à la déportation, dont la suppression complète l'aurait jeté dans de nouvelles voies qui ne lui paraissaient pas encore assez connues pour qu'il osât s'y engager d'une manière absolue. Félicitons-nous donc que notre pays ne se soit pas encore décidé à imiter l'exemple de l'Angleterre avant de

connaître les résultats des essais tentés par cette dernière; et qu'il ait attendu jusqu'à présent, avant de choisir le mode de déportation à suivre pour ses criminels, de savoir quel est celui que l'expérience indiquera comme le plus simple, le moins dispendieux; enfin comme réunissant le plus de chances probables de succès (5).

Si je n'avais l'espérance que les lecteurs, comprenant toutes les difficultés inhérentes au rôle de l'historien forcé de traiter successivement des questions d'une semblable importance dans un cadre aussi étroit que celui de cet ouvrage, se montreront indulgents pour moi, la crainte de fatiguer outre mesure leur attention m'aurait depuis longtemps jeté dans le découragement; mais je retrouve une nouvelle force, une nouvelle énergie pour accomplir ma longue, ma lourde tâche, en songeant que mes observations, mes récits, tout abrégés qu'ils soient, pourront offrir quelque intérêt aux personnes qui désirent être éclairées sur la solution de ces mêmes importantes questions.

Parmi ces dernières, celle de l'émigration joue également un grand rôle aux terres australes, où, depuis quelques années surtout, l'administration locale, de concert avec la métropole et les riches colons, faisait d'énormes sacrifices financiers pour faire venir d'Angleterre sur ces bords lointains, des cultivateurs, des ouvriers libres, dont, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les habitants sentaient vivement le besoin. Aussi était-ce un des principaux sujets de conversation dans les réunions auxquelles j'assistais. Je

mettais à profit pour mon instruction, comme on le pense bien, les fréquentes discussions que faisaient naître naturellement les diverses manières de voir touchant un sujet si important pour la prospérité de l'Australie; surtout en ce moment où l'on annonçait la suppression prochaine de l'assignement des convicts.

De même que la déportation, l'émigration des Européens aux terres australes, a donné lieu à bien des projets, à bien des systèmes, qui se sont succédé sans avoir, ni les uns ni les autres, satisfait aux exigences de la position sociale ou matérielle du pays. Lorsque, il y a trente années environ, la Grande-Bretagne eut enfin compris qu'une contrée peuplée seulement de forçats ne pouvait être autre chose qu'un bagne, c'est-à-dire une horrible sentine de crimes et d'infamies, et se fut décidée à permettre l'introduction à la Nouvelle-Galles du Sud des gens libres émigrés d'Angleterre, ceux de ces émigrants qui arrivèrent les premiers, étant venus à leurs frais, reçurent en dédommagement ou obtinrent à bas prix de larges concessions de terre qui les enrichirent; en sorte que ce sont eux qui forment aujourd'hui, avec les familles des anciens ou nouveaux fonctionnaires d'un rang élevé et le haut commerce, l'aristocratie de la colonie. Sans doute que la venue de gens appartenant généralement à la bourgeoisie britannique et possédant presque tous des capitaux, fut un heureux événement pour la colonie naissante, dont elle commença ainsi la transformation dans les rangs élevés de la société;

mais les classes inférieures n'en restèrent pas moins presque entièrement composées de convicts libérés, dont l'horrible dépravation faisait sentir chaque jour davantage la nécessité d'introduire au sein de cette population gangrenée un nouvel élément qui pût la purifier. Or ce nouvel élément ne pouvait être que des cultivateurs et des artisans libres amenés de la métropole avec leurs familles, dont les femmes étaient destinées à combler l'énorme disproportion numérique existant entre les deux sexes, et à laquelle il fallait en partie attribuer le mal.

Ce ne fut pourtant pas avant 1831 que la métropole s'occupa sérieusement de diriger vers les terres australes quelques-uns de ces innombrables émigrants que le manque de moyens d'existence chasse annuellement de son sein. A cette époque, un comité, chargé par le gouvernement de diriger cette opération, décida que les jeunes gens des deux sexes n'ayant pas plus de trente ans ni moins de quinze, et munis de certificats constatant leur moralité, seraient transportés à Sidney aux frais de l'État, à la condition toutefois que, rendus à leur destination, ils seraient tenus de rembourser au fisc, dans un espace de temps largement fixé, le montant des frais de passage.

Ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, cette première tentative n'eut aucun succès; la crainte qu'inspira généralement aux gens du peuple cette clause du remboursement dans laquelle ils croyaient voir une cause de servitude future; de plus la mauvaise renommée de Botany-Bay chez nos voisins, paralysèrent presque

complétement les efforts du comité; et le peu de sujets qui se présentèrent, une fois débarqués sur les bords australiens, refusèrent de remplir leurs engagements. Les règlements avaient prévu le cas sans doute, mais comme des poursuites judiciaires contre de pareils débiteurs auraient eu certainement dans la métropole un retentissement fâcheux, l'autorité locale y renonça prudemment, et ce mode d'obtenir des travailleurs fut abandonné comme imparfait.

Le mauvais résultat de ce premier essai eut du moins un avantage, celui de montrer à la métropole que, sans des sacrifices financiers, elle ne pourrait jamais doter suffisamment ses anciennes colonies pénales de la population libre dont elles avaient tant besoin moralement et matériellement, pour se laver des souillures de leur première formation. Elle se résigna enfin et consentit que le prix des terres de la couronne concédées à la Nouvelle-Galles du Sud et en Tasmanie, serait employé à favoriser l'émigration des sujets anglais à ces contrées lointaines. Ce sacrifice de sa part était considérable, puisque la branche de revenu qu'elle abandonnait ainsi bénévolement monta, en 1836, à la somme de deux millions et demi. On put donc, dès ce moment, opérer plus en grand. Des commissaires, désignés par le comité dont j'ai parlé plus haut, furent chargés de recruter, dans les trois royaumes, des cultivateurs, des ouvriers de toute sorte, de jeunes femmes, de jeunes filles, qui, moyennant des certificats constatant leur moralité et

qu'elles n'avaient pas plus de trente ans, obtinrent gratis le passage aux bords australiens. D'un autre côté, on ne négligea rien à Sidney pour profiter des intentions bienveillantes de la mère patrie. La nourriture et le logement furent assurés pour un mois aux émigrants nouvellement débarqués, afin qu'ils eussent le temps de chercher de l'emploi sans être trop pressés par le besoin. Des associations de bienfaisance, dont les sommités des deux sexes de la société s'empressèrent de faire partie, se formèrent dans le but généreux de secourir, de trouver de l'emploi, de protéger enfin, de toutes manières, ces pauvres gens au moment où ils mettaient pour la première fois le pied sur une terre aussi étrangère pour eux.

Ce nouvel essai, qu'entouraient tant de précautions pour le faire réussir, ne devait cependant pas avoir plus de succès que le précédent. En effet, quel ne fut pas le désappointement des colons quand, au lieu de ces cultivateurs, de ces ouvriers, de ces hommes sobres, industrieux; au lieu de ces femmes sages, tranquilles, habituées aux travaux de la campagne ou du ménage, ils ne virent arriver que des gens sans profession, recrutés pour la plupart sur le pavé des grandes villes, et qui s'appareillèrent sur-le-champ avec les plus mauvais sujets parmi les convicts libérés ! Combien plus encore furent étonnées les dames des associations dont j'ai parlé plus haut, quand elles trouvèrent, dans leurs nouvelles protégées, toutes sortes de vilaines créatures dont les bureaux de charité, tant des cités que des campagnes, s'étaient

trouvés heureux de se débarrasser en leur donnant des certificats de bonnes mœurs?

Quelques-unes de ces femmes, mieux choisies que les autres, mais également exposées à bord des navires de transport, sans protecteurs naturels, sans surveillants pendant une aussi longue traversée, au contact des matelots et des passagers, n'avaient échappé qu'en bien petit nombre à une aussi dangereuse épreuve; en sorte que, malgré les peines que se donnèrent leurs protectrices pour les placer dans des familles respectables comme domestiques, comme ouvrières ou enfin comme servantes de ferme, suivant leurs capacités, la plupart de ces malheureuses créatures, entraînées au vice non moins, il faut le dire, par les excitations d'hommes de tous rangs de la société, que par leurs propres penchants, allèrent bientôt peupler les mauvais lieux de Sidney.

De fortes recommandations faites aux commissaires de l'émigration en Angleterre, de nouvelles dispositions prises afin d'arrêter le mal en sa source, n'ayant que faiblement amélioré cet état de choses, le gouvernement colonial prit le parti fort sage de faire lui-même ses affaires; et comprenant que les riches propriétaires ou les grands industriels, guidés par leur propre intérêt, s'entendraient naturellement bien mieux que des commissaires, à choisir et à engager en Europe les individus des deux sexes dont ils avaient besoin pour leurs travaux, il accorda une prime de trois cent soixante-quinze francs par homme, par femme ou jeune fille âgés de moins de trente ans, et

cent vingt-cinq francs pour chaque enfant, munis d'attestations favorables à leur moralité, signées par les ministres ou des personnes honorables de leur paroisse. Cette faveur fut étendue même jusqu'aux étrangers, quel que fût leur âge ou leur pays, qui connaitraient la culture de la vigne et de l'olivier, ou s'entendraient à l'éducation des vers à soie. Enfin les ouvriers mécaniciens dont le pays se trouvait complétement dépourvu, purent espérer en venant avec leurs femmes à la Nouvelle-Galles du Sud, d'obtenir à moitié prix des concessions de terres, que de plus l'administration eut soin de faire choisir et mesurer d'avance afin que les nouveaux colons ne perdissent pas, comme il arrivait ordinairement, un temps précieux en recherches. Des espèces de prospectus, rédigés avec autant de clarté que de vérité, furent distribués à profusion non-seulement en Angleterre, mais encore sur le continent, afin de détruire les préventions généralement répandues en Europe contre les anciennes colonies pénales. Préventions qu'entretenaient, à ce qu'il paraît, les agents de la compagnie de Sud-Australia, qui venait de se former, et même les artisans de Sidney; les uns afin d'attirer les émigrants chez eux, les autres au contraire pour les détourner de venir leur faire une concurrence, naturellement contraire à leurs intérêts.

Afin de combattre avec plus de chances de succès encore ces préventions si fatales à la prospérité de la Nouvelle-Galles du Sud, le gouvernement colonial ne négligea rien de tout ce qui pouvait les effacer com-

plétement. Les émigrants furent entourés de soins depuis le moment de leur engagement, jusqu'à celui où ils se trouvaient convenablement placés dans leur nouvelle patrie. Autant que possible ils embarquaient aux ports de mer les plus voisins de leur résidence. Jamais de retard dans le départ des transports. A bord de ceux-ci, chaque ménage, chaque famille eut sa cabine séparée, et obtint les ustensiles nécessaires à son usage particulier. Quoique les aliments fussent préparés en commun, la nourriture ne laissait rien à désirer sous le double rapport de la quantité et de la qualité; seulement le thé et le café furent substitués comme boissons aux liqueurs fortes, même pour la plupart des matelots, afin d'empêcher le renouvellement des scènes de désordres causées par l'ivrognerie qui avaient eu lieu sur plusieurs navires chargés d'émigrants. Enfin dans la crainte que pendant une aussi longue traversée l'oisiveté n'eût une fatale influence sur le moral et la santé des passagers, aux uns on ouvrit une bibliothèque bien composée pour les distraire utilement; aux autres, furent offerts les moyens d'employer leur temps à des travaux qui leur seraient payés, soit en argent, soit en provisions ou en effets de toute espèce. Quant aux femmes, elles purent, en s'occupant avec un peu de persévérance, fournir leurs maris et même leurs enfants du linge de première nécessité; puisque sur sept chemises et autres hardes de toile de la même espèce qu'elles confectionnaient pour le compte de l'armateur, deux leur étaient données pour prix de la façon.

S'ils tombaient malades, ou si, comme cela est arrivé malheureusement plusieurs fois, une épidémie se déclarait parmi eux, des soins de toute espèce leur étaient prodigués par le médecin de la marine militaire embarqué pour remplir à la fois les fonctions de son état et celles de super-intendant des passagers.

A leur arrivée au chef-lieu de l'Australie, ceux-ci n'étaient pas moins bien traités que leurs devanciers : comme eux ils étaient nourris et logés gratuitement durant un mois ; comme eux aussi ils devenaient l'objet de la sollicitude des associations de bienfaisance fondées en faveur des nouveaux débarqués.

Tel était l'état des choses lors de mon arrivée à Sidney. Les colons me parurent satisfaits des résultats du nouveau système. Les émigrants arrivaient par familles, offrant pour la plupart des garanties de bonne conduite et de moralité : ils se dirigeaient généralement vers l'intérieur des terres, où leur agglomération sur les grandes propriétés avait déjà formé plusieurs villages. Mais ils ne venaient qu'en petit nombre, tant il était difficile, même au prix d'aussi grands sacrifices, de trouver en Angleterre des gens respectables des deux sexes, qui voulussent s'expatrier, ou du moins ne préférassent pas, dans ce cas, le Canada ou les États-Unis, voire même les établissements fondés nouvellement sur les côtes méridionales et occidentales de la Nouvelle-Hollande, à cette Australie si belle, si riche, mais souillée par la présence des convicts.

Ce sentiment de répulsion était si fort chez les

émigrants, qu'il subsistait encore après même qu'ils avaient éprouvé, sur ces bords lointains, un si bienveillant accueil. Ils se montraient exigeants, intéressés, peu reconnaissants de ce qu'on avait fait pour eux, assez disposés à se soustraire, quand ils croyaient pouvoir le faire impunément, aux engagements contractés en Angleterre ; enfin s'empressant pour la plupart, dès qu'ils en trouvaient l'occasion favorable, de quitter la colonie pour aller, au grand détriment de celle-ci, louer leurs services dans les nouveaux établissements dont il a été question plus haut. Les femmes elles-mêmes, quoique appartenant pour la plupart à des familles estimables, n'avaient pas justifié, généralement, toutes les espéranees que les soins minutieux pris pour les bien choisir avait fait concevoir aux colons; elles ne se livraient qu'avec répugnance, dans les fermes, aux travaux de la campagne. Un grand nombre même de celles qui avaient accompagné leurs maris ou leurs parents, quoique nourries et logées par les maîtres de ces derniers, se considéraient comme libres d'exercer lucrativement leur industrie au dehors ; de manière qu'elles étaient considérées généralement, sur les habitations de l'intérieur, bien moins comme d'utiles auxiliaires que comme un lourd fardeau.

Celles qui restaient dans les villes en qualité de domestiques ne donnaient pas non plus beaucoup de raisons de contentement aux personnes qui les employaient. Elles aimaient le changement, se montraient trop accessibles souvent aux séductions dont

elles devenaient l'objet de la part de l'autre sexe ; et, de chute en chute, finissaient par tomber, moralement parlant, au niveau des femmes convicts.

Du reste, la plupart des émigrants que leur goût ou leur profession retenait à Sidney, ne résistaient guère davantage aux mauvais exemples, aux conseils pires encore que leur donnaient les émancipés au milieu desquels ils vivaient comme servants ou comme ouvriers. En pareille compagnie, et presque tous jeunes, sans expérience, ils devenaient bientôt ivrognes et débauchés ; de façon que jusqu'alors les habitants des cités n'avaient que peu ou point gagné à l'émigration, sous le rapport de la moralité des gens employés au service intérieur de leurs maisons. Il n'en était pas de même heureusement dans les campagnes, où déjà on commençait à s'apercevoir de l'influence salutaire que devaient exercer naturellement, sur les classes inférieures de la population, toutes mal composées, toutes dépravées qu'elles étaient, le mélange de gens habitués au travail, à l'ordre ; et surtout la présence de femmes ou de jeunes filles sages, modestes, et formant à ce double titre un si frappant contraste avec les vilaines créatures qui avaient représenté presque exclusivement jusqu'alors, chez le peuple, le beau exe à la Nouvelle-Galles du Sud.

L'époque à laquelle nous nous trouvions à Sidney était celle où les navires chargés d'émigrants arrivent d'ordinaire ; parce qu'alors règnent les beaux temps dans cette partie de l'océan Pacifique. Plusieurs fois, durant mes promenades matinales, j'avais assisté

au débarquement de leurs passagers. Je suivais des yeux avec un vif sentiment d'intérêt, tous les mouvements de ces pauvres gens; alors que pressés d'abandonner leur prison flottante, ils débarquaient leurs bagages sur le quai qu'encombraient les curieux. Je m'amusais beaucoup à voir l'air défiant, soupçonneux, avec lequel les hommes empilaient leurs coffres, leurs effets de couchage, de façon que les femmes et les jeunes filles, assises dessus, pussent les garder contre les tentatives des voleurs, pendant que les pères ou les maris allaient, pour ainsi dire, à la découverte, afin de savoir où ils devaient caser leur bazar et leurs compagnes de voyage. Quelles singulières physionomies avaient ces dernières, avec leurs regards étonnés, exprimant en même temps la joie de l'arrivée et l'inquiétude de l'avenir; inquiétude qui paraîtra bien naturelle, si l'on pense à toutes les histoires de convicts, de vols, d'assassinats, dont en Angleterre on embellit toujours la description de Botany-Bay ; et que presque sans aucune transition, ces pauvres exilés se trouvaient transplantés des parties septentrionales d'Écosse ou d'Irlande aux contrées voisines du pôle sud.

De même que les hommes, ces femmes étaient fortes, bien portantes ; leur tenue me parut généralement convenable; et parmi les plus jeunes, je remarquai, malgré les vêtements plus qu'humbles qui les couvraient, malgré le désordre assez pittoresque de leur toilette, des figures vraiment intéressantes, que déjà lorgnaient beaucoup d'amateurs. Aussi faisais-je des vœux pour que leurs parents pussent les emmener

promptement dans les comtés de l'intérieur, loin de l'atmosphère empoisonnée de Sidney.

Les Écossais et surtout les Irlandais étaient en majorité ; les Anglais en petit nombre et presque tous artisans. Je reconnaissais aisément les premiers à leur stature moyenne, à leurs membres vigoureux, à leur grosse tête, à leur air fin, rusé et hardi à la fois. Si les colons se louaient de leur aptitude au travail, de leur intelligence, de leur sobriété, de leur esprit de famille, ils les accusaient d'être âpres au gain, chicaneurs et processifs. Quant aux enfants de la verte Érin ils se montraient aux terres australes ce qu'ils sont chez eux, un singulier mélange de bonnes et mauvaises qualités; mais dans lequel le bien dépasse de beaucoup le mal. Aussi trouvaient-ils généralement de la sympathie chez les habitants de toutes les classes de la Nouvelle-Galles du Sud; où du reste, soit comme émigrants, soit comme émancipés, soit enfin comme convicts, on les comptait par milliers. Leur caractère franc, ouvert, leur force physique, leur résignation à supporter les privations, l'attachement vraiment touchant qu'ils montrent les uns pour les autres, font oublier aisément ce qu'il y a de rude dans leurs manières, de turbulent, de violent dans leur humeur ; leur penchant presque insurmontable au désordre et principalement à l'ivrognerie.

Les Anglais, au contraire, étaient, comme je l'ai dit, en petit nombre; ils provenaient presque tous des provinces méridionales de leur pays, et servaient généralement comme ouvriers, mais jeunes et inexpérimentés dans leur état; de sorte qu'obligés d'entrer

pour gagner leur vie dans les ateliers conduits presque toujours par des convicts libérés, bien peu d'entre eux échappaient à la contagion, et cela d'autant moins qu'ils montraient tous, presque sans exception, un grand éloignement pour le séjour des comtés de l'intérieur, quoiqu'ils pussent y gagner aisément et largement leur vie. Du reste, cet éloignement est plus ou moins partagé par tous les émigrants, même par les cultivateurs; bien peu consentaient bénévolement à s'éloigner beaucoup du chef-lieu; aussi prétendait-on que là était une des principales causes des difficultés qu'ils faisaient souvent pour remplir les engagements contractés par eux en Angleterre avec les colons. Ce manque de bonne foi de leur part se renouvelait même si souvent que l'autorité judiciaire, forcée d'intervenir sans cesse, tant les réclamations des propriétaires étaient nombreuses et fondées, avait décidé que tout émigrant qui, engagé en Europe et venu aux frais d'un maître à la Nouvelle-Galles du Sud, voudrait rompre son contrat, ne pourrait y parvenir qu'en payant à la partie adverse la différence existant entre le prix ordinaire d'un passage et la prime que le gouvernement local accordait pour chaque individu introduit de cette manière à Sidney; plus cent vingt-cinq francs pour chaque année dont la durée de l'engagement se serait trouvée ainsi diminuée.

A quoi faut-il attribuer une pareille prévention contre leur résidence, dans les plus belles parties de la colonie, chez des gens qui ne les avaient jamais visitées? A la crainte sans nul doute que leur inspirait un

contact trop immédiat avec les convicts, soit émancipés soit assignés, qui peuplent les campagnes, et qu'en Angleterre on considère comme une tourbe d'abominables coquins. Une chose semblerait donner quelque probabilité à cette supposition, c'est l'empressement que ces mêmes émigrants montraient à se rendre, dès qu'ils le pouvaient, dans les établissements récemment fondés sur les côtes méridionales de la Nouvelle-Hollande, où le convictisme est inconnu; et cela au grand détriment de la colonie, qui se trouvait de cette manière avoir dépensé beaucoup d'argent sans aucun résultat avantageux pour sa prospérité. Ces espèces de désertions se multipliaient de plus en plus à mesure que les communications s'étaient établies entre la Nouvelle-Galles du Sud et les colonies récemment fondées dans le voisinage du détroit de Bass, celles de Port-Philippe et d'Adélaïde.

En 1838, un spéculateur hardi entreprit de faire parvenir depuis les frontières de la Nouvelle-Galles du Sud jusqu'à ces deux colonies, alors à peine nées, des troupeaux de bœufs et de moutons. Son projet réussit complétement : les bestiaux, après avoir traversé des plaines immenses où ils trouvèrent de l'eau et des fourrages en abondance, arrivèrent sains et saufs à leur destination; de sorte qu'aujourd'hui ce voyage, quoique long de plusieurs centaines de milles, est journellement accompli par les habitants des jeunes établissements, non moins que par ceux de la Nouvelle-Galles du Sud, auxquels servent, pour ainsi dire, de guides les squatters qui se sont portés en foule vers

ces mêmes plaines explorées par l'expédition dont j'ai parlé plus haut.

Considérées sous le point de vue de l'intérêt général et de la prospérité à venir des possessions australes de la Grande-Bretagne, de semblables relations ne peuvent qu'être approuvées, puisque, avant longtemps, suivant toute apparence, la plupart de ces établissements, en étendant de plus en plus leurs frontières les uns vers le nord, les autres vers le sud; en multipliant sans cesse, comme ils le font, leurs mutuelles liaisons, soit politiques, soit commerciales, finiront par ne plus former qu'un seul État, dont Sidney sera la métropole. Mais jusqu'à cette époque et peut être même après, il continuera d'exister entre eux une rivalité, des jalousies basées sur des intérêts de localités. J'ai déjà expliqué combien la fondation de la colonie d'Adélaïde par une compagnie de capitalistes de Londres, et, par conséquent, fortement appuyée auprès du gouvernement de la métropole; avait fait tort à la prospérité de la Nouvelle-Galles du Sud; d'abord en attirant de ce côté une partie des émigrants qui auparavant se dirigeaient vers Sidney; puis en suscitant aux habitants de cette dernière des antagonistes pour lesquels, ainsi que nous l'avons vu plus haut, tous les moyens semblaient bons pour faire valoir la province d'Adélaïde aux dépens de l'ancienne Australie. Ne sont-ce pas eux qui en Europe ont répandu contre celle-ci et sa population toutes ces mauvaises impressions, sous l'influence desquelles se trouvent les nouveaux arrivants lorsqu'ils

débarquent sur ces bords lointains ? Ne sont-ce pas également eux qui, pour affaiblir davantage encore la concurrence qu'ils redoutaient de la part de leurs rivaux, ont obtenu du gouvernement une décision d'après laquelle dorénavant les terres seraient concédées à la Nouvelle-Galles du sud au même prix que dans la province d'Adélaïde, c'est-à-dire au double de la valeur qu'elles avaient eue jusqu'alors ; de manière que les colons australiens ont vu à la fois, malgré leurs vives réclamations, diminuer considérablement le nombre des émigrants destinés à les aider dans l'exploitation de leurs propriétés, et s'accroître hors de toute sage proportion le prix des terrains qu'ils achetaient à la couronne. Enfin, et sans doute aussi à l'instigation des fondateurs d'Adélaïde, la métropole avait cessé, en 1840, de fournir la subvention considérable qu'elle avait accordée depuis plusieurs années pour encourager l'émigration à ces terres lointaines ; donnant pour prétexte que cette subvention serait naturellement remplacée par l'accroissement que l'augmentation du prix des terres allait causer dans cette branche de revenu, laquelle resterait consacrée, comme par le passé, au payement des primes accordées dans le but de doter l'Australie d'ouvriers et de cultivateurs. Mais, comme par suite de cette mesure, la vente des terres de la couronne a baissé considérablement ; et que le courant de l'émigration se porte plus que jamais vers les rives septentrionales du détroit de Bass ; la Nouvelle-Galles du Sud avait éprouvé, ainsi qu'on devait s'y attendre, un notable échec dans sa prospérité.

Le nouvel établissement mérite-t-il toutes les faveurs dont le gouvernement métropolitain le comble depuis sa fondation? le pays qui l'entoure est-il digne du nom d'*Australia Felix* que ses habitants se sont empressés de lui donner? Il me serait difficile de répondre d'une manière positive à ces deux questions; d'abord parce que, malgré mon vif désir de le connaître, il m'a été impossible d'y aller; ensuite parce que toutes les personnes qui, tant à Hobart-Town qu'à Sidney, auraient pu me donner les meilleurs renseignements à ce sujet, m'ont paru presque toutes en proie à ce malheureux esprit de localité dont l'observateur doit surtout se défier; et qui, dans les circonstances difficiles où se trouvaient la Tasmanie et la Nouvelle-Galles du Sud, devait avoir pris naturellement une nouvelle aigreur. De sorte que la plupart des détails que je vais donner pourraient bien être entachés de quelque inexactitude.

D'après ces personnes, la province d'Adélaïde est aride, manque de cours d'eau. Son port, situé sur la côte orientale du golfe Saint-Vincent, presque vis-à-vis Van-Diemen, à peine abrité des lames du large par l'île des Kanguroos, ne peut recevoir que des bâtiments d'un faible tonnage. Son territoire était plutôt parcouru qu'occupé par des bandes de squatters se montrant fort peu disposés à céder les terrains sur lesquels ils promenaient leurs troupeaux de moutons, aux nouveaux venus envoyés par la compagnie. Enfin, ajoutait-on, depuis huit années que l'établissement est fondé, l'administration a été constam-

ment livrée à la plus scandaleuse anarchie, au point que la dette publique s'est élevée à la somme énorme de huit millions de francs, par suite de folles dépenses et de dilapidations.

Il est facile de voir que les teintes noires n'ont pas été épargnées dans ce tableau; cependant, on doit en convenir, il n'est pas complétement dépourvu de vérité. Le port d'Adélaïde, il est vrai, n'est ni sûr, ni profond, mais à peu de distance, et dans la vaste baie de Saint-Vincent, il se trouve un mouillage excellent pour les plus grands navires. Si, dans cette partie de la côte, les terres sont sèches, rocailleuses au bord de la mer et même autour du lac d'Alexandria qui communique avec l'Océan par un canal susceptible de donner passage, moyennant quelques travaux hydrauliques, aux plus forts caboteurs; il n'en est pas ainsi aux environs de la ville même d'Adélaïde située à cinq lieues environ du bord de la mer avec laquelle elle communique facilement au moyen d'une superbe route, traversant des marais, construite par les premiers colons. Plus encore dans l'intérieur du pays, on trouve également des cantons très-fertiles couverts de riches pâturages ou de belles forêts suffisamment arrosées en toutes saisons par de nombreux ruisseaux.

Il y a peu d'années ces cantons étaient parcourus par de puissantes tribus de sauvages considérés par les blancs comme féroces et dangereux. Cependant, non-seulement, ils ont cédés bénévolement cette partie de leur territoire aux nouveaux

arrivants, mais encore ceux-ci sont parvenus, en employant toujours la douceur et les moyens naturels de séduction, à enrôler leurs principaux guerriers dans une sorte de gendarmerie à laquelle est confiée la garde des troupeaux et des habitations isolées contre les attaques des émigrants de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie qui avaient afflué par bandes dans cette contrée pour élever des troupeaux sur les terres non encore concédées.

Il serait injuste de juger la population de cette contrée d'après un pareil échantillon ; d'autant plus que cette population n'est pas, comme celle des établissements voisins, salie par le convictisme ; et que, malgré l'accroissement énorme qu'elle a pris en peu d'année, les émigrants (on en comptait six mille en 1839) ont été généralement bien choisis sous le double rapport de la moralité et de l'industrie. Souvent on voyait à Port-Adélaïde, tous les habitants de villages allemands débarquer ensemble, leur pasteur en tête, pour s'établir sur des propriétés dont ils avaient eu soin d'avance de s'assurer la possession. Aussi l'agriculture ainsi que l'éducation des moutons avaient-elles fait de tels progrès, qu'on voyait à cette époque près de cent navires de toutes grandeurs, venant chaque année échanger leurs cargaisons d'articles étrangers, contre de la laine, des céréales et des bestiaux fournis par la colonie.

Pour quiconque n'a pu juger par lui-même cette activité fiévreuse, cette passion d'entreprises, de locomotion dont les colons australiens depuis le plus

riche jusqu'au plus pauvre sont possédés, de semblables prodiges d'industrie accomplis en si peu d'années sembleront fabuleux. Cependant ils existent; et ces plaines sauvages, désertes en 1830; ces mêmes rivages solitaires où quelques pêcheurs de loups marins venaient chercher leur proie, étaient, huit années seulement plus tard, couverts les unes de riches moissons ou d'innombrables troupeaux, et les autres d'une foule de caboteurs venant aborder à une jolie ville ornée de bon nombre de belles maisons, ainsi que de plusieurs édifices publics fort élégamment construits.

Une semblable prospérité, objet de l'envie des habitants de Sidney et d'Hobart-Town, avait dû pourtant s'arrêter plusieurs fois, devant les désordres auxquels l'administration locale a été presque constamment en proie depuis la fondation de la colonie, et causés principalement par la mésintelligence flagrante qui existait entre le gouverneur nommé par le roi et le principal agent de la compagnie propriétaire du sol, s accusant mutuellement d'incapacité et de malversation, ainsi qu'il arrive presque toujours en pareil cas. Cette mésintelligence fut même poussée si loin que la première autorité crut devoir retourner en Europe, laissant, il est vrai, les caisses vides, la comunauté endettée, et la chose publique dans la dernière confusion. Son successeur, colonel dans l'armée britannique, homme énergique, capable sous tous les rapports, parvint à rétablir l'ordre matériel et moral parmi ses administrés. Les bandes de mal-

faiteurs qui infestaient les environs de la ville disparurent. Les revenus publics bien employés, ont permis de faire élever sur plusieurs points de la colonie des églises, des écoles, des établissements de bienfaisance dont elle se trouvait complétement privée. Il était même question de fonder une ville sur les bords du canal qui joint à la mer le lac d'Alexandria que l'on aurait rendu abordable pour les petits navires. Enfin non-seulement les émigrants d'Europe mais encore les habitants de Van-Diemen et de la Nouvelle-Galles y accouraient en foule pour exploiter les richesses agricoles du pays; en sorte qu'on peut assurer sans crainte de se tromper, et malgré les versions contraires débitées, répandues dans la métropole de l'Australie, qu'en 1839, la province d'Adélaïde marchait à grands pas vers les plus belles destinées.

D'un autre côté, les affaires financières de la compagnie avaient-elles suivi le même mouvement d'ascension? je n'oserais le dire; je serais même plutôt porté à croire le contraire, tant le haut prix qu'elle demandait de ses terres en rendait la vente lente et difficile dans une contrée où les défrichements exigent des frais considérables, et où l'éducation des troupeaux de moutons, principale source de richesses, demande de vastes pâturages. Il est arrivé de là que la majeure partie des terrains n'étant pas légalement occupés, restèrent au pouvoir des squatters qui se trouvèrent, à ce compte, les seuls producteurs, à peu près, des laines embarquées à Port-Adélaïde, sans que

la compagnie pût empêcher un pareil état de choses ou en retirer quelque profit.

Ainsi donc se trouvent pour ainsi dire annulés les avantages qu'elle comptait retirer de la mesure prise, à sa demande, par le gouvernement de la métropole, en conséquence de laquelle les terrains de la couronne à la Nouvelle-Galles du Sud étaient vendus au prix fixé par elle pour les siens. Sera-t-elle plus favorisée dans les résultats que produira l'indépendance complète qu'elle a obtenue pour la première autorité de sa colonie sur laquelle le gouverneur de Sidney prétendait exercer une sorte de juridiction. C'est douteux encore, car, non-seulement les faveurs dont la comblait, on peut le dire, la métropole lui avaient suscité bien des ennemis acharnés qui l'accusaient de compromettre les intérêts de l'Angleterre, mais encore les journaux d'Adélaïde même ne cessaient de battre en brèche ses droits à la domination de cette belle partie de la Nouvelle-Hollande. Il était injuste, du reste, de la rendre tout à fait responsable des désordres qui ont troublé la première enfance de son établissement, car il en est bien peu parmi les pareils à celui-ci fondés sur les rivages de la Nouvelle-Hollande, qui n'aient également payé un tribut plus ou moins déplorable aux embarras qui assiégent presque toujours le berceau des sociétés naissantes. Et comment en serait-il autrement, dans ces contrées lointaines, où, longtemps avant qu'aucune autorité nommée par le gouvernement, eût été reconnue par les colons accourus tout d'abord des centres de la

population australienne, les terres se trouvaient déjà, pour ainsi dire, aux mains des squatters, gens au caractère audacieux, entreprenant, chercheurs de fortune pour la plupart, et à ce titre fort peu disposés naturellement à subir le joug de l'ordre et de la légalité.

Tels furent les éléments primitifs de la colonie de Port-Philippe, voisine d'Adélaïde, située également sur les bords du détroit de Bass, vis-à-vis de Van-Diemen : elle s'était formée, elle avait grandi, comptait même déjà plusieurs milliers d'habitants lorsque, en 1835, le gouverneur de la Tasmanie, averti par les plaintes de ses administrés qui voyaient avec désespoir leurs ouvriers, leurs laboureurs, se rendre en foule au nouvel établissement, cru devoir prévenir son collègue de Sidney de l'existence de ce dernier, afin, sans doute, qu'il soumît au régime des lois cette singulière communauté, dont chaque membre n'agissait que d'après sa seule volonté, et considérait les terres comme appartenant au premier occupant.

Cependant une sorte de légalité avait présidé d'abord à la prise de possession du territoire par les premiers colons : ils l'avaient acheté aux chefs indigènes; mais bientôt les émigrants arrivant par centaines, s'emparèrent des terrains inoccupés à leur convenance et refoulèrent ainsi les tribus sauvages vers l'intérieur du pays. De là naquit une guerre sanglante durant laquelle les deux partis firent assaut de barbarie, de férocité. Bien des colons et leurs familles furent massacrés; des hordes entières d'indi-

gènes, hommes, femmes, enfants, tombèrent sous les coups des blancs dont plusieurs, ayant attiré par une foule d'attrocités de ce genre la vindicte des lois sur leur tête, furent arrêtés, conduits à Sidney, jugés et pendus comme assassins, malgré les vives réclamations de leurs compatriotes.

Mais, à cette époque, le général Bourke, gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, avait pris possession de Port-Philippe et de ses dépendances, au nom de son souverain, et y avait installé une administration. Il venait de donner ainsi à la Grande-Bretagne un beau port praticablepour les plus grands vaisseaux; une jolie ville, Melbourne, située au bord d'une petite rivière navigable jusqu'à la mer pour les petits bâtiments; enfin une vaste province, couverte, dès cette époque, de fermes, de vergers, de champs de blé ou de légumes et d'innombrables troupeaux de moutons, dont les caboteurs de Van-Diemen venaient annuellement chercher les abondants produits.

Tout cela était le résultat des travaux, de l'industrie, de l'active persévérance d'une population de six mille âmes; mais les maîtres de ces belles propriétés s'en étaient emparés de leur autorité privée seulement, et sans aucune espèce d'acte légal qui pût en justifier la possession, alors que, par suite des lois qui régissent cette matière chez nos voisins, la couronne revendiquait la propriété du sol.

Dépouiller sous ce prétexte les colons de Port-Philippe de leurs biens, si péniblement créés, eût été un

acte non moins dangereux qu'injuste; car il n'aurait pas été probablement accompli sans une vigoureuse résistance de la part des malheureux spoliés; puis quelles conséquences pour la puissance de la Grande-Bretagne dans ces contrées, n'aurait pas eu un pareil conflit entre la métropole et ses colonies australiennes! et cela au moment où ces dernières, très-mécontentes de la manière dont elles étaient traitées par la mère patrie, se montraient si impatientes de son joug qu'elles se seraient laissé aisément entraîner par les circonstances dans une complète rébellion. Ainsi le jugea sagement le général Bourke : aussi mit-il les plus grands ménagements dans l'accomplissement de cette tâche délicate; et, grâce à sa prudence, à sa modération, non moins qu'à son énergie, le plus grand ordre règne aujourd'hui dans la province de Port-Philippe. Les terres primitivement occupées ont été assurées à leurs possesseurs moyennant un prix modique payé au fisc et consacré aux besoins de la colonie; et celles qui n'étaient pas encore concédées ne l'ont plus été qu'au même taux adopté nouvellement à Sidney, à Hobart-Town et à Port-Adélaïde; en sorte que tous les intérêts se sont trouvés ainsi à peu près satisfaits. Cependant, malgré tous ces menagements, les résultats dont nous parlons n'avaient pas été obtenus sans peine, parce que la population de Port-Philippe, quoique ne contenant pas de convicts, ne se montrait pas moins turbulente que celle de la Nouvelle-Galles du Sud; que les squatters y étaient plus nombreux que partout ailleurs; qu'enfin les sauvages spoliés ne voulaient pas

oublier les sanglantes représailles dont ils avaient été si souvent les victimes. Toutefois le mal diminua notablement sous l'administration ferme et éclairée du général Bourke. Ce gouverneur dota le chef-lieu et les principaux centres de population de la nouvelle colonie, d'églises, d'écoles et d'établissements de bienfaisance ; les squatters et les sauvages furent contenus par des gardes de police à cheval, chargés en même temps de les garantir, les uns et les autres, les effets désastreux de leur mutuelle animosité.

Ainsi protégée, la province de Port-Philippe a fait des progrès vraiment inconcevables sous tous les rapports. Les émigrants, attirés par la beauté du climat, la fertilité des terres et les hauts salaires accordés aux ouvriers, y sont arrivés en foule : chaque jour ses relations de commerce avec Sidney et la Tasmanie, voire même avec l'Europe, car un grand nombre de navires fréquentent annuellement son port, prennent, en même temps que ses cultures et ses troupeaux de moutons, une plus large extension ; Melbourne, avec ses édifices publics, son bel hôtel du gouvernement, ses larges rues plantées d'arbres et bordées de gracieuses maisonnettes, avec son parc et ses promenades, est considérée aujourd'hui comme une des plus jolies villes d'Australie. Enfin, si, comme tout portait à l'espérer en 1839, ses communications par terre avec Sidney sont devenues très-actives, la colonie fera bientôt partie intégrante, sous tous les rapports, de la Nouvelle-Galles du Sud ; surtout si l'administration actuelle de cette dernière montre une véri-

table sollicitude pour les intérêts présents et à venir des belles provinces confiées à ses soins.

Toutefois sa tâche, sous ce point de vue, devenait de plus en plus lourde : non-seulement des établissements naissaient, pour ainsi dire, sur les rives des contrées soumises à sa juridiction, mais, plus encore, elle n'avait connaissance de leur existence que lorsque, presque adultes, ils venaient demander à faire partie de la grande communauté australienne, tant est vaste le continent de la Nouvelle-Hollande, et se montrent incessants les prodiges de colonisation accomplis par la race anglo-saxonne sur cette cinquième partie du monde. Il est vrai que la plupart de ces établissements, fondés partout où la côte offre un mouillage aux navires et des terres un peu fertiles à cultiver aux émigrants, n'étaient encore, à vrai dire, que des embryons de société; mais ces embryons grandissaient rapidement et semblaient devoir former un jour autant de grands centres pour la population australienne, qui, en rayonnant au loin vers l'intérieur du pays, finiront avant peu par le soumettre entièrement au joug de l'industrie et de la civilisation; renouvelant ainsi, aux yeux de l'Europe étonnée, l'exemple déjà donné dans l'Amérique du Nord, de tout ce qu'est capable de faire accomplir à nos voisins la force d'expansion qui pousse à l'émigration les classes moyennes et inférieures de la société britannique, et que soutient, partout où il se montre, un commerce maritime aussi riche qu'entreprenant.

Cette force d'expansion, à laquelle l'accroissement

continuel de la population donne sans cesse une nouvelle énergie; ce commerce maritime, qui rapproche de l'Angleterre tous les points du globe, même les plus éloignés; ont fait prospérer d'une manière remarquable tous les établissements répandus çà et là sur les rives occidentales de la Nouvelle-Hollande; quoique l'incurie ou l'incapacité de leurs fondateurs, non moins que les malheurs qui assaillirent leur enfance, semblassent en avoir condamné quelques-uns à végéter obscurément.

Parmi ceux-ci, je citerai particulièrement Albany, située à l'extrémité sud-ouest du continent, où plusieurs milliers de colons vivaient dans l'abondance, au milieu de magnifiques campagnes parfaitement cultivées. Puis sa voisine la rivière des Cygnes, que la crainte de voir la France, dont les navigateurs l'avaient découverte, s'en emparer pour y déporter ses criminels, décida, en 1826, l'Angleterre à coloniser. Cette opération, faite à la hâte, sans aucune précaution préliminaire, pas même celle d'étudier la localité, et de plus, mal conduite, eut d'abord de si malheureux résultats, qu'il fut plusieurs fois question d'abandonner le pays. Une partie même des premiers émigrants, venus pour la plupart de Van-Diemen, rebutés par la stérilité des terres, effrayés de la férocité des tribus de sauvages cantonnées dans les environs, allèrent chercher fortune ailleurs : la misère fut extrême, et des démêlés très-vifs entre le gouverneur et ses administrés mécontents, la rendirent encore plus cruelle à supporter. Mais, après 1830, les colons s'étant dé-

cidés à franchir une chaîne de collines escarpées qui avaient servi jusqu'alors de limites à l'établissement du côté de l'intérieur, trouvèrent des cantons fertiles, bien arrosés, sur lesquels ils transportèrent à l'envi leurs pénates et leurs troupeaux, ne laissant que les marchands et les artisans au chef-lieu, situé au fond d'une baie où les navires peuvent mouiller en sûreté. Depuis cette époque la colonie a pris un grand développement sous les divers rapports de l'agriculture, du commerce et de la population.

Cette histoire, à peu de chose près, est celle de la colonie de George's-Sound, fondée, à la même époque environ, sur les bords d'un vaste enfoncement auquel notre célèbre navigateur d'Entrecastaux, qui le découvrit en 1792, donna le nom de *baie des Chiens-Marins*. Les ports et les mouillages y sont aussi sûrs que nombreux; mais, dans le voisinage de l'Océan, le sol est rocailleux, aride et privé d'eau; de sorte que les colons ont été contraints de s'avancer assez loin dans l'intérieur, en suivant les bords d'un petit bras de mer, avant de trouver des terres cultivables. Ils avaient eu à lutter contre les obstacles que leur opposait une contrée sauvage, occupée par des tribus d'indigènes guerriers et remuants; mais leur courageuse persévérance avait tout surmonté; et, si, comme on me l'a assuré, ils ont fait venir du Bengale plus de cinquante familles de Coulis des montagnes pour les aider dans leurs travaux agricoles, essai qui a parfaitement réussi, on doit préjuger de ce fait seulement, que l'établissement se trouvait dans

une large voie de prospérité : et que, par conséquent, les émigrants d'Europe, qui jusqu'à présent avaient négligé George's-Sound pour les établissements situés auprès du détroit de Bass, ne tarderaient pas à se diriger de ce côté, à moins que les capitalistes de la métropole qui ont obtenu à Londres la concession de ces diverses parties du territoire austral, ne leur imposent, ce qui pourrait bien être, de trop onéreuses conditions.

Du reste, ce côté de la Nouvelle-Hollande, avec ses côtes abruptes, dépouillées de verdure par de grandes brises d'ouest continuelles qui deviennent, parfois, de furieux coups de vent, n'a jamais semblé tenter beaucoup les émigrants arrivant d'Angleterre, prévenus, comme ils le sont généralement avant de quitter leurs foyers, contre le sort qui les attend sur ces bords lointains. Aussi les voit-on préférer naturellement, pour y transporter leurs pénates, les lieux les moins isolés et où déjà un grand nombre de leurs compatriotes sont établis ; par conséquent ceux qui sont les moins éloignés de Sidney, laquelle est généralement considérée en Europe de même que dans cette partie du globe, comme la métropole des établissements australiens et même de toute la Polynésie.

C'est donc dans le voisinage de cette grande cité, sur les bords du continent qui regardent l'orient, là où les terribles vents d'ouest ne parviennent qu'après avoir épuisé leurs fureurs sur des plaines immenses, et où bien rarement les mauvais temps se font sentir,

que le flot de l'émigration britannique vers les terres australes s'est principalement dirigé. J'ai montré plus haut l'étonnant degré de prospérité auquel les deux provinces d'Adélaïde et de Port-Philippe étaient parvenus en quelques années seulement. Je pourrais citer encore cent exemples semblables qui, pour être moins grandioses, n'en sont pas moins dignes d'être remarqués comme preuve de la rapidité avec laquelle la race caucasienne s'étend sur la surface de ces contrées que plusieurs milliers de lieues séparent de son berceau. Ainsi des capitalistes de Sidney désirant coloniser avec des Irlandais, le canton de Two-fold-Bay, situé au bord de la mer, à peu de distance du cap Howe, et considéré jusqu'alors comme tout à fait désert, l'ont trouvé couvert de fermes et de troupeaux quand ils sont venus avec les agents du gouvernement pour en prendre possession. Plus haut vers le nord, commence la petite province d'Illawara, qu'une chaîne de montagnes qui la presse contre la mer, fournit abondamment d'eaux courantes et protége contre les sécheresses si fatales aux cantons d'alentour. A peine était-elle habitée en 1830; aujourd'hui on la considère comme le potager de Sidney. Je n'avais cité que pour mémoire, dans le voyage de *la Favorite*, Port-Hunter, Port-Stephen avec ses mines de charbon, Pearl-River, Brisbane, tant à cette époque ils offraient peu d'importance; aujourd'hui ce sont des chefs-lieux de provinces aussi peuplées que bien cultivées et dont les productions variées, analogues à celles de nos départements du midi transportées à Sidney sur une foule

de caboteurs, y trouvent un débouché large et lucratif en même temps.

Les marins ne se sont pas montrés moins actifs, moins entreprenants, moins soucieux que les colons, de la prospérité de leur nouvelle et commune patrie; les relations de celle-ci avec l'Asie, par mer en passant au sud de Van-Diemen, étaient longues, difficiles pour les navigateurs dont les bâtiments éprouvaient souvent des avaries majeures dans ces parages orageux. Il existait une autre route, celle du nord passant entre la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, plus courte, moins sujette aux tempêtes que l'autre; mais il fallait franchir ce redoutable détroit de Torrés, avec ces innombrables récifs sur lesquels Cook manqua terminer à la fois ses explorations et sa vie, et qui servirent de tombeau à la plupart des voyageurs assez audacieux pour oser s'aventurer au milieu de ces écueils avant que le capitaine King de la marine royale britannique, hydrographe aussi capable que hardi et persévérant, en eût déterminé d'une manière parfaite les diverses positions, malgré les courants variables et rapides, les calmes ou les faibles et inconstantes brises auxquelles succèdent parfois des grains très-violents.

Là le nom de chaque îlot, de chaque rocher, de chaque banc de corail signale un naufrage; et pourtant ce passage est celui que prennent aujourd'hui le plus généralement les capitaines des navires du commerce se rendant des ports d'Australie à ceux de la presqu'île indienne, ou bien au Grand Archipel d'Asie.

Mais aussi que de précautions les sociétés commerciales ou les compagnies d'assurances de Sidney et l'administration elle-même, n'ont-elles pas prises pour diminuer le nombre des sinistres et offrir des chances de salut aux malheureuses victimes. Des balises, des tours blanches destinées à servir à la fois de points de reconnaissance aux marins et de magasins où se trouvent renfermés de l'eau douce et des vivres, ont été élevées sur tous les points les plus remarquables de ce dangereux détroit; tandis que de son côté le gouvernement du chef-lieu de la Nouvelle-Galles favorisait de tous ses moyens, dans le double but d'offrir des refuges aux naufragés et de lier des relations commerciales avec les populations sauvages des contrées voisines, favorisait, dis-je, la formation des établissements de Melville, de Raffles et de Port-Lexington, situés, les deux premiers à l'extrémité des longues pointes formant le profond golfe de Carpentarie, et le dernier sur les bords mêmes du détroit.

Malheureusement ces essais de colonisation, tentés au centre des contrées barbares, occupées par de nombreuses tribus d'indigènes féroces, méchants, perfides, et qu'on accuse même d'être anthropophages, n'avaient fait encore que de lents progrès; soit à cause du mauvais choix des positions; soit faute de persévérance ou de capacité chez les fondateurs; soit enfin en raison de l'insalubrité du climat. Faisons des vœux pourtant pour que ces établissements prospèrent et deviennent des foyers de civi-

lisation, au sein de ces régions à peine connues ou les populations sont encore plongées dans la plus abominable barbarie.

Ce sera le complément d'une belle tâche accomplie par l'Angleterre; celle d'avoir établi en souveraine la race blanche, c'est-à-dire l'industrie, les arts utiles, l'ordre social dans ces contrées australes que la nature semblait avoir condamnées à rester ignorées éternellement des Européens; mais aussi que de sacrifices de toutes sortes, cette grande œuvre ne lui aura-t-elle pas coûtés; sans que pour cela elle puisse songer à en tirer de plus notables dédommagements qu'elle n'en a obtenu pour ceux où l'avaient entraînée, durant plus d'un siècle, ses colonies de l'Amérique du Nord avant de s'émanciper.

Je n'ose espérer que le lecteur aura pu bien saisir tous les détails du tableau dont les provinces australes britanniques ont été l'objet dans cette narration comme dans celle du voyage de *la Favorite*, où limité impérieusement par le cadre circonscrit et le genre de ces ouvrages, il m'était défendu d'accorder plus que quelques pages à ce sujet important qui demanderai au moins un tome tout entier pour être bien traité. Cependant je me plais à croire que l'état présent de la Nouvelle-Galles du Sud et de Van-Diemen sera trouvé suffisamment expliqué, du moins sous le point de vue politique, pour faire comprendre combien était difficile la position de l'Angleterre vis-à-vis de l'une comme de l'autre de ses deux colonies.

En effet pour quiconque à étudié cette question

avec attention, il est clair que la Grande-Bretagne est dégoûtée, fatiguée même de faire depuis si longtemps d'énormes sacrifices financiers pour des possessions où elle a vu tous les systèmes philanthropiques dont la déportation des criminels est l'objet, échouer successivement, après lui avoir coûté des sommes prodigieuses qu'elle serait si heureuse d'avoir aujourd'hui à sa disposition pour établir chez elle un système pénitentiaire destiné, sinon à remplacer, du moins à compléter la déportation que les hommes d'État semblent vouloir abandonner, et plus encore à réparer tout le mal que ce genre de répression des crimes, mal employé peut-être, a causé parmi les basses classes de la population britannique, qui en sont venues jusqu'à le considérer, on peut le dire, bien moins comme une punition, que comme un encouragement à braver les lois protectrices de la société.

Or, nous savons que les gouvernants à Londres, placés comme ils sont, entre les réclamations incessantes des philanthropes qui, dans ce pays comme chez nous, patronnent les coquins de préférence aux honnêtes gens, et les plaintes de ces derniers; épouvantés avec juste raison de l'effrayant accroissement des crimes en Angleterre, les gouvernants, dis-je, paraissent extrêmement embarrassés. J'ai montré aussi qu'en attendant l'adoption d'un parti décisif touchant cette question si importante pour l'ordre social, ils tolèrent que les finances du pays soient encore employées en essais absurdes pour la plupart sur le sol australien, où j'ai vu élever, aux frais de la métropole, et pour

renfermer ses convicts, des monuments gigantesques qui bien probablement auront changé de maîtres et peut-être même de destination, avant leur complet achèvement.

On m'observera sans doute que si son système de déportation n'a pas réussi, elle a du moins gagné à ces essais la formation de deux superbes colonies : j'en conviens. Cependant, à mon tour, je ferai remarquer que pour que ce dédommagement fût réel, il faudrait que ces mêmes colonies, je ne dirai pas lui remboursassent une partie de ses avances, ce serait trop demander, mais seulement ne fussent pas une aussi lourde charge pour elle; et qu'au lieu de lui témoigner de l'attachement, du dévouement, ne la considérassent pas comme une marâtre, qu'elles se montrent toutes disposées à abandonner dès qu'une occasion favorable de secouer le joug se présentera.

Ce sentiment de désaffection est sensible, visible; c'est celui qui amena l'indépendance de l'Amérique du Nord et causera sans nul doute à une époque peu éloignée l'émancipation de l'Australie. A vrai dire, le gouvernement britannique, éclairé par l'expérience, il faut le croire, de ce qui lui est arrivé dans ce genre à la fin du siècle dernier, ne semble pas s'en soucier beaucoup; car autrement il s'occuperait davantage de l'administration de ses établissements australiens, réformerait les nombreux abus auxquels cette dernière est en proie; écouterait avec plus d'attention les réclamations des colons qui prétendent, non sans raison, que leur nouvelle patrie, comptant

aujourd'hui deux cent mille habitants au moins d'origine anglaise, a droit à des institutions plus larges, plus libérales que celles qui lui ont été octroyées jusqu'ici.

Mais, comme pour lui, gagner du temps est le but principal; et qu'il paraît comprendre parfaitement qu'à une distance de cinq mille lieues il lui serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de faire rester sous le joug une population aussi nombreuse quand elle ne voudra plus s'y soumettre; et que, d'un autre côté, accorder à celle-ci les institutions libérales qu'elle demande, ce serait précipiter le moment de son émancipation; il se garde soigneusement, dans la crainte de hâter les événements, de favoriser les tendances radicales de ses sujets australiens, ou bien de prendre envers ceux-ci des mesures violentes, qui ne pourraient que montrer combien est faible l'appui matériel qu'il peut donner aux représentants de son autorité dans ces lointaines contrées.

Le cabinet britannique aura-t-il pu suivre longtemps un pareil régime politique à l'égard des habitants de la Nouvelle-Galles du Sud? J'en doute fort; car ceux-ci attendaient impatiemment, lors de mon passage à Sidney, le renouvellement de l'acte colonial pour obtenir les libertés politiques demandées par eux depuis longtemps. Ils comptaient que le conseil législatif, composé, à cette époque, de douze fonctionnaires publics et de trois propriétaires terriens ou négociants, tous au choix du gouvernement et présidés par le grand juge, serait augmenté de quinze autres membres élus par les villes et les bourgs de la colonie; ils

comptaient de plus que l'autorité, presque absolue dans certains cas, donnée au gouverneur serait considérablement modifiée; de plus ils se flattaient que le fardeau énorme imposé au pays, pour solder une administration colossale richement rétribuée, et pour l'entretien de convicts devenus inutiles à l'agriculture et à l'industrie par suite des nouveaux règlements, éprouverait une notable diminution. Enfin, ils s'attendaient, comme des gens toutefois très-décidés à prendre ce qu'on ne voudra pas leur donner, à jouir dès cette époque, de tous les droits civils de citoyens anglais.

Ainsi donc la Grande-Bretagne allait se trouver bientôt, si elle n'y était déjà, dans l'embarrassante altertemative de donner à ses sujets australiens, en leur faisant de justes mais dangereuses concessions, les moyens de se soustraire à son obéissance, ou bien, en leur refusant, de les pousser à la révolte. J'ai déjà dit que son gouvernement avait l'air de peu s'inquiéter de cet événement, et il a raison; car, ces colonies ne servant presque plus à la déportation des criminels; consommant pour leurs propres dépenses tous les revenus publics, même celui qui provient de la vente des terres de la couronne et se trouve consacré à encourager l'émigration ainsi que je l'ai déjà expliqué plus haut; son gouvernement, dis-je, aurait tout avantage à se débarrasser d'aussi dispendieuses possessions; et cela d'autant mieux que celles-ci ne cesseraient pas pour cela d'offrir aux produits des manufactures britannique un non moins vaste débouché que par le

passé; si toutefois même ces riches contrees, une fois délivrées des langes dans lesquels la jalousie inquiète de la mère patrie cherche à les tenir le plus tard possible, ne suivent pas les États-Unis d'Amérique dans cet extraordinaire mouvement d'ascension qu'ils ont pris depuis l'époque de leur indépendance, sous tous les rapports, et dont leur ancienne métropole a retiré depuis plus de cinquante années, des bénéfices centuples de ceux que ces mêmes pays lui eussent procurés, s'ils fussent restés soumis à son joug. Pourquoi les terres australes ne rempliraient-elles pas les mêmes destinées? Que le Canada accomplisse la sienne, celle de se joindre à la grande confédération des États de l'Amérique septentrionale; alors cette foule d'émigrants que chaque année, chez nos voisins, le gouvernement expédie à ses frais aux bords du fleuve Saint-Laurent, viendront débarquer sur ceux de la Nouvelle-Hollande ou de Van-Diemen. Qui sait même si la fière aristocratie britannique, succombant enfin dans la lutte de plus en plus inégale chaque jour, qu'elle soutient, dans l'intérêt de sa fortune territoriale et de ses priviléges, contre les classes moyennes et inférieures de la population, ne viendra pas avant longtemps, demander un asile sous le beau climat de l'Australie.

La Nouvelle-Galles du Sud ne prélude-t-elle pas dès à présent au brillant avenir qui lui semble réservé? ses cultures, ses produits, son commerce maritime ne se sont-ils pas accrus d'une façon vraiment inconcevable depuis huit années? Ses fertiles campagnes se cou-

vrent de plus en plus des productions les plus précieuses des deux zones. Ses ports sont constamment pleins de navires venus, non-seulement d'Europe et du cap de Bonne-Espérance, mais encore de toutes les parties de l'Inde, du grand archipel malais, voire même de l'Amérique occidentale; et incessamment deux lignes de beaux steamers devaient lui assurer des communications aussi promptes que régulières avec l'Asie par le détroit de Torrés, et avec notre partie du monde, par l'isthme de Panama (6).

Aussi fallait-il reconnaître que Sidney exerçait déjà une incontestable influence, commerciale et politique à la fois, sur les vastes régions qui l'entourent, et principalement sur les grandes îles et les archipels de l'Océanie, dont les populations, quoique encore plongées, pour la plupart, dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie, ne la considéraient pas moins comme leur métropole, à la splendeur de laquelle elles sont destinées à contribuer un jour.

Quel intérêt autre que celui que doit inspirer, malgré la jalousie nationale, ce qui est grand, ce qui est beau, ce qui est avantageux pour l'espèce humaine, la France doit-elle porter aux brillantes destinées des colonies australes britanniques? un bien faible il me semble, puisque, indépendantes ou non, celles-ci ne joueront jamais, à moins d'événements peu probables, un rôle important dans notre politique ou dans nos relations commerciales.

Que l'Espagne, maîtresse des Philippines; que la Hollande qui règne en souveraine sur le Grand Ar-

chipel d'Asie; que l'Amérique du nord, dont les bâtiments marchands parcourent par centaines ces diverses contrées; observent avec une inquiète attention la marche des événements en Tasmanie ou dans la Nouvelle-Galles du Sud; elles agissent prudemment, parce que ces événements pourront exercer une influence bonne ou mauvaise sur la prospérité, voire même sur la sûreté de leurs possessions ou de leur commerce en Asie et dans la Polynésie: mais pour la France, qui ne possède rien dans les pays malais ou indiens; qui n'a pas dans l'océan Pacifique un seul établissement, je ne dirai point de quelque importance, mais seulement viable; elle dont les principales productions, celles qui font sa richesse, le vin, l'huile, la soie, etc., se naturalisent de plus en plus sur le sol des provinces méridionales de la Nouvelle-Galles du Sud; elle, enfin, dont les armateurs rencontreraient partout, dans ces contrées lointaines, l'écrasante concurrence du commerce anglais, s'ils osaient y apporter des cargaisons un peu considérables; pour la France, dis-je, il doit être indifférent que les colonies australes britanniques soient opulentes ou malheureuses, se rendent bientôt libres ou bien restent encore longtemps sous le joug de la mère patrie. La meilleure preuve de cela, c'est que son commerce, quoique généralement accueilli avec bienveillance par les populations, n'avait fait que bien peu de progrès à Sidney et à Hobart-Town. Quelques navires avaient bien paru de loin en loin, il est vrai, devant la première de ces deux places, y avaient même vendu

avec bénéfice une partie de leurs cargaisons : mais soit que les capitaines n'eussent pas recueilli des profits assez considérables pour couvrir les frais d'un aussi long voyage, quoiqu'ils vinssent de nos comptoirs de l'Inde; soit qu'ils ne trouvassent pas d'articles susceptiles de composer un chargement de retour à cause des droits énormes dont les laines et les huiles de baleine de provenance étrangère sont chargées par nos douanes; tant il y a qu'il ne sont plus revenus ; et qu'il n'existait encore, en 1840, aucunes relations d'affaires suivies entre la France et le chef-lieu de l'Australie, ou bien avec les établissements nouvellement fondés sur les côtes de la Nouvelle-Hollande (7.)

Cependant je rencontai à Sidney plusieurs marchands français, jeunes gens qui, séduits par les brillantes promesses des agents de l'émigration chargés de recruter à Paris des colons pour les terres australes, étaient venus chercher fortune sur ces bords lointains. Grâce à la bienveillance qu'ils rencontraient dans les classes élevées, à leur bonne conduite, leur petit trafic prospérait; ils étaient même parvenus à faire prendre le goût de nos denrées à bon nombre de leur chalands; aussi attendaient-ils de France un navire qui dev it leur apporter des vins en barriques, de l'eau-de-vie, des liqueurs, des provisions de table, des articles de Paris, tels que étoffes nouvelles, modes, parfumeries, meubles d'acajou pour les appartements, musique, livres, gravures; mais tous ces articles devaient être d'un prix modéré

et de bonne qualité, autrement la spéculation risquait fort de tourner malheureusement. De combien d'autres risques ces pauvres jeunes gens n'étaient-ils pas menacés dans leur trafic; à quelles précautions ne devaient-ils pas avoir recours pour éviter la perte de leurs faibles capitaux, tant on rencontre peu de bonne foi dans le commerce de Sidney; là, disait-on, les engagements les plus sacrés entre marchands étaient traités presque sans conséquence; et la plupart de ces derniers, se livrant aux opérations les plus hasardeuses, pour subvenir aux dépenses excessives où les entraîne le luxe scandaleux au sein duquel ils vivaient, s'exposaient ainsi à perdre la confiance des honnêtes gens. Cependant, tel était le laisser-aller qui régnait dans les affaires, que ces mêmes individus, après avoir fait banqueroute, et même plusieurs fois, par les causes que je viens d'indiquer, n'en trouvaient pas moins le crédit nécessaire pour s'établir de nouveau.

Mais n'en est-il pas à peu près de même dans les grands centres d'affaires en Europe? Si donc nos armateurs, venus trafiquer aux terres australes, se montraient sages, prudents, défiants même envers les négociants indigènes dont la moralité n'était pas complétement démontrée pour eux; si encore, par leurs manières réservées, leur ton digne et convenable à la fois avec les membres des classes élevées de la population, ils avaient dû capter la bienveillante considération de ces dernières, ils devaient espérer de réussir dans leurs spéculations et éviter les écueils que je leur ai signalés.

Ils seront également bien accueillis dans tous les établissements anglais situés sur la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande et y obtiendront même parfois, pour certains articles de leurs cargaisons, une diminution sur le droit de quinze pour cent que payent généralement les marchandises étrangères importées dans les ports australiens. Une sorte de libéralisme commençait même à s'établir, sous ce rapport, dans les actes des autorités locales; ainsi par exemple, celles d'Adélaïde avaient décidé récemment que les bâtiments, quelle que fût la nation à laquelle ils appartinssent, qui entreraient dans leur port, seraient exempts des taxes de pilotage, d'ancrage, etc., charges extrêmement fortes partout ailleurs à la Nouvelle-Hollande, et pourraient débarquer tout ou partie du chargement moyennant un droit de dix pour cent, dans le but, soit de payer les frais de la relâche ou bien de trafiquer.

Ces avantages sont précieux pour les armateurs français, surtout pour nos baleiniers qui depuis quelques années fréquentaient ces parages pour se ravitailler, avant de retourner du côté de la Nouvelle-Zélande ou vers les îles Sandwich; c'est-à-dire dans le sud ou dans le nord de l'équateur. Cependant je n'en avais pas rencontré à Hobart-Town, ni même à Sidney, lors de notre arrivée à cette relâche; et comme je savais, par l'expérience acquise dans mes précédentes canpagnes, que de semblables rencontres sont généralement peu agréables pour les commandants de bâtiments de guerre; je m'en félicitais. Mais

je ne devais pas plus échapper à ce genre de tribulations qu'à beaucoup d'autres qui m'avaient rendu le séjour du chef lieu de la Nouvelle-Galles du Sud bien moins agréable qu'en 1831, lorsque j'y passai sur *la Favorite.*

En effet, la veille du jour où la frégate étant complétement ravitaillée pour entreprendre le long voyage qu'elle devait accomplir encore à travers les archipels de la Polynésie et sur la côte nord-ouest de l'Amérique, se trouvait mouillée en tête de rade, afin de mettre à la voile avec la brise de terre, le lendemain matin, je vis entrer dans le port un navire portant nos couleurs et dont la malpropreté et les mauvaises manœuvres me donnèrent une fort triste idée de l'équipage et de celui qui le commandait. Je ne me trompais pas; c'était un baleinier parti du Havre depuis seulement quelques mois, dont les matelots ennuyés de battre la mer sans avoir touché encore nulle part, amenaient leur navire à Port-Jakson, malgré la volonté du capitaine, avec l'intention formelle de l'abandonner sous le prétexte qu'il était vieux et impropre à la navigation.

Il est difficile de se figurer la stupéfaction de ces tapageurs en trouvant, là où ils s'attendaient à consommer sans risques leurs desseins pervers, un bâtiment de guerre de leur nation; on peut cependant la comparer à celle qu'éprouveraient des coquins rencontrant les gendarmes au moment de commettre un mauvais coup; et ce rapprochement peut être d'autant mieux admis que nous faisons sur mer, en

faveur de notre commerce, ce que ces derniers font sur les grandes routes en faveur des voyageurs. Aussi, à peine avait-il laissé tomber l'ancre, que déjà l'ordre était rétabli à bord du baleinier. Après une visite sévère de sa coque, qui constata que celle-ci était en bon état, les ouvriers de la frégate furent envoyés afin de terminer quelques légères réparations dont le navire avait besoin pour reprendre sur-le-champ la mer. Mais il ne fut pas aussi facile de rétablir la bonne harmonie, d'abord entre les capitaines, car il y en avait deux, un Américain pour conduire la pêche, et un capitaine au long cours, espèce de porteur d'expéditions se considérant comme indépendant de son collègue; puis entre ceux-ci et les matelots; ils élevaient les uns contre les autres une foule de récriminations, dont une enquête impartiale, mais sévère, fit justice en majeure partie. Toutefois, il resta constant que le capitaine français, dégoûté, ainsi que l'équipage, d'un métier que la plupart d'entre eux s'étaient engagés à faire sans en connaître les misères ou les dangers, et fatigués d'une première croisière durant laquelle le sort ne les avait pas favorisés, montraient la plus grande malveillance à l'égard de leur chef étranger, lequel, chargé de son côté, des intérêts des armateurs, ayant fort à cœur de faire gagner aux marins, bon gré mal gré, dès le début de la campagné, ainsi que c'est l'usage, les avances qu'ils avaient reçus en partant de France, s'était efforcé de prolonger cette même croisière autant que possible dans l'espoir de

rencontrer des baleines sur son chemin. Malheureusement il ne s'en était pas présenté à portée de ses harponneurs; et ses subordonnés mécontents l'avaient contraint de relâcher à Sidney, l'accusant d'incapacité, d'abus de pouvoir, mais par le fait ne cherchant qu'un prétexte, comme je l'ai dit plus haut, d'abandonner le bâtiment.

Cette affaire, qui était très-grave sous tous les rapports, ne me sembla pas inquiéter beaucoup l'Américain; il avait l'habitude, autant que j'en pus juger, de semblables actes de mutinerie, et paraissait certain de pouvoir aisément remplacer les mécontents par des marins étrangers, et principalement par des indigènes de la Nouvelle-Zélande, sur lesquels, me dit-il, il exercerait une plus grande influence que sur des blancs. L'abandon de ses matelots ne le contrariait donc nullement; aussi le soir même de leur arrivée, et malgré notre surveillance, quatre de ces derniers parvinrent à déserter, en enlevant un canot qu'on retrouva au jour à la plage; deux autres les suivirent de près.

Je n'étais du reste guère plus étonné de tout cela que lui; je savais depuis longtemps, et l'avais expliqué déjà dans la relation du voyage de *la Favorite*, combien ce genre d'industrie maritime, si je puis m'exprimer ainsi, méritait peu, sous le double point de vue de l'avantage commercial et de l'amélioration du personnel marin de la France, la sollicitude excessive que montrait pour elle notre gouvernement. Si j'aborde d'abord la première de ces deux considéra-

tions, celle du commerce, je trouve que nos lois de douane, en frappant d'un droit très-onéreux, en faveur de nos armateurs de baleiniers, les huiles de poisson étrangères, fait un tort considérable, d'abord à nos manufactures, en tenant toujours à un prix fort élevé chez nous un article de première nécessité pour les machines; puis au commerce extérieur, en lui enlevant ainsi un moyen puissant de composer les chargements de retour de ses navires fréquentant les terres australes, qui, sans cet obstacle insurmontable à la prospérité de nos affaires dans ces contrées, y viendraient plus souvent bien certainement.

Où sont les dédommagements, je ne dirai pas de ces sacrifices imposés à notre commerce extérieur en général, mais des sommes considérables accordées haque année comme primes aux armateurs de baleiiers, dans le but, dit-on, d'encourager le goût de la avigation parmi les jeunes gens des populations riveines de la mer, par conséquent d'accroître le ombre de nos matelots? Je n'en connais aucun; et pourrais citer mille abus dont souffrent cruellement la fois la discipline et nos classes maritimes. Il me rait très-facile de montrer que les baleiniers sont s écoles de dépravation et de désordre sous tous les ports, pour les marins; et que ceux qui parmi derniers s'adonnent à ce genre de navigation, ne livrent, pour la plupart, qu'afin de jouir d'une e d'impunité, bien plus que par goût pour un ntureux métier; aussi les voit-on, abusant des priviges étendus que leur a concédés le gouvernement,

celui, par exemple, d'être exempté du service militaire, former dans les ports marchands une sorte de corporation dont tous les membres donnent, sans presque aucune exception, les plus mauvais exemples aux autres matelots. Ceux d'entre eux qui, à la faveur de l'ordonnance autorisant tout marin baleinier ayant accompli trois voyages comme harponneurs, à commander sans avoir passé aucune sorte d'examen, ne se montrent généralement ni moins turbulents, ni moins grossiers, ni moins débauchés que leurs anciens camarades; de là naissent à bord des débats continuels, suivis des scènes les plus scandaleuses. Partout où j'ai relâché dans les pays qui bordent la Pacifique, et principalement sur les côtes méridionales du nouveau monde, les faits les plus odieux m'ont été signalés par les autorités locales, comme l'œuvre de ces capitaines de nouvelle espèce, lesquels, une fois éloignés de France, et hors de la portée de nos lois criminelles, se livrent sans frein pour la plupart à leurs mauvais penchants; ce qui leur est d'autant plus facile, qu'ils ont sous leurs ordres un grand nombre d'hommes déterminés et toujours disposés à s'entendre parfaitement avec eux pour faire le mal. De là encore ces catastrophes effroyables qui arrivent souvent dans les archipels polynésiens, où des tribus sauvages pillées, rançonnées, ou bien trompées de la façon la plus indigne par les équipages des baleiniers, s'en vengent à leur manière, c'est-à-dire qu'elles égorgent et dévorent sans pitié tous les Européens, coupables ou non, dont elles peuvent s'emparer par la violence ou par la ruse.

Voilà pour la discipline; maintenant, si nous traitons la question de l'accroissement de nos classes maritimes; nous trouverons que les intentions bienveillantes du gouvernement en faveur de ces dernières ne se trouvent nullement remplies; j'ajouterai même que les résultats ont été tout à fait contraires à ceux qu'il attendait.

En effet, c'est seulement depuis l'époque où, par suite des encouragements donnés chez nous à la pêche de la baleine, les bâtiments employés à ce genre d'industrie se sont multipliés dans la mer du Sud, que le nombre des matelots français déserteurs, errants sur les côtes de cet immense océan, ou bien embarqués à bord des navires étrangers, a fait autant de progrès : on les compte par centaines sur beaucoup de points maritimes de la Californie, du Mexique, du Pérou et surtout du Chili; les uns naviguent soit sur des navires de guerre ou marchands, soit à bord des caboteurs de la localité; les autres sont établis comme ouvriers dans les villes du littoral; ou bien se louent en qualité de cultivateurs dans l'intérieur du pays où, ordinairement, ils finissent par oublier complétement leur ancienne patrie. Les autorités locales elles-mêmes semblent généralement favoriser ce moyen de recrutement pour la population, par le peu d'activité qu'elles montrent dans la recherche des déserteurs; au point qu'on a vu souvent des baleiniers perdre à la fois leur équipage tout entier, sans qu'il fût possible au capitaine d'obtenir l'extradition d'aucun homme de son bord. C'est ainsi que la plupart du temps les baleiniers

se trouvent désarmés à moitié quand ils reviennent au port d'armement, ou bien ramènent des marins étrangers au lieu des marins français qu'ils avaient embarqués en partant. Faut-il laisser peser entièrement sur ces derniers le blâme d'un pareil état de choses? Ce n'est pas mon avis; et je ne balance même pas à dire que la majeure partie de ce blâme doit retomber sur les armateurs (8).

Pour quiconque a été à même de connaître l'insouciance de l'avenir ordinaire au marin, et le penchant irrésistible qui l'entraîne vers les plaisirs du moment; il sera facile de concevoir combien il est aisé au négociant qui arme un baleinier de faire signer à de pauvres matelots sachant à peine lire, et d'ailleurs séduits par une forte somme d'argent donnée à titre d'avances, de faire signer, dis-je, un engagement où sont comprises une foule de clauses que l'administration, tutrice naturelle des hommes de mer, n'aurait sans doute pas tolérées, si elle en avait mieux connu les funestes conséquences. Ainsi, par cette espèce de contrat, le matelot embarquant au Havre sur un baleinier, s'engage à faire le voyage à la pêche moyennant une part aux bénéfices de l'expédition, laquelle part est calculée de manière qu'elle ne monte pas au-dessus de 800 francs pour les hommes d'élite, comme patrons, harponneurs, etc., et 600 francs pour chaque individu du reste de l'équipage; tandis que ces mêmes individus gagneraient au moins autant sur les navires marchands ordinaires, c'est-à-dire faisant une navigation bien moins pénible et bien moins dangereuse. Il re-

çoit, il est vrai, plusieurs centaines de francs d'avance, ainsi que je l'ai dit plus haut; mais cette somme est grevée de vingt pour cent d'intérêt environ.

De plus, le matelot baleinier embarquant se résigne généralement à ne boire que du thé et de la bière, en place du vin et de l'eau-de-vie qui entrent réglementairement dans la ration du marin naviguant sur les navires marchands ou sur ceux de l'État. Or comme il arrive fréquemment que cette bière, se trouvant avariée en peu de temps, en raison de la prompte altération des matières embarquées pour la confectionner, l'équipage ne boit guère que de l'eau, et même de la mauvaise eau, pendant de longues croisières sous des latitudes voisines des pôles.

Lorsque je m'informai de la raison d'un usage aussi contraire à nos habitudes de bord; ce ne fut pas sans étonnement que j'entendis l'attribuer à la crainte que des liqueurs enivrantes, laissées ainsi à la disposition du capitaine et des officiers ne devinssent une cause de graves désordres. Cette crainte peut être fondée, mais alors pourquoi n'est-elle pas partagée par les armateurs de Nantes dont, sous ce rapport, les équipages sont, à ce qu'il paraît, beaucoup plus généreusement traités; et qui jusqu'à présent n'ont pas eu lieu de s'en repentir? Pourquoi les marins baleiniers sont-ils aussi mal nourris généralement à la mer; ne mangent-ils que rarement des vivres frais dans les relâches, même après les plus longues, les plus pénibles croisières? Pourquoi payent-ils des prix exorbitants les hardes, le tabac, le savon qu'ils reçoivent du capitaine, au fur

et à mesure de leurs besoins? Pourquoi enfin trouvent-ils toutes sortes de facilités morales et matérielles pour abandonner leur navire et déserter dans les pays lointains; tandis qu'au port d'armement, et quand ils ont reçu leurs avances, sur la moindre apparence de regrets d'avoir contracté un engagement aussi onéreux, ou de répugnance à le remplir, ils sont conduits, sur la demande des armateurs, à la prison qu'ils ne quittent la plupart du temps qu'au moment de mettre à la voile pour commencer leur longue et pénible navigation, et cela, le plus souvent malades et dénués complétement d'effets d'habillement? Je demanderai aussi pour quelles raisons ces récompenses pécuniaires, que recevaient naguère encore à titre d'encouragement les hommes qui avaient montré le plus d'adresse, de courage, ou tenu la meilleure conduite pendant le voyage, ont été supprimées, de même que les secours auxquels semblent avoir un droit sacré, les matelots mis hors d'état de gagner leur vie par suite, soit de blessures graves reçues dans l'exercice d'un aussi périlleux métier, soit des fatigues excessives auxquelles ils sont exposés? A toutes ces questions, la réponse est facile. Il en arrive ainsi parce que la plupart des armateurs, cherchant d'une part à augmenter sans cesse leurs profits; de l'autre à se soustraire autant que possible aux fortes obligations que leur impose la prime considérable accordée par l'État; puis certains qu'ils sont de faire, grâce à cette dernière et au prix élevé des huiles de poisson, de beaux bénéfices, quelle que soit l'issue de

l'expédition, ne songent qu'à mettre à la mer leurs navires, largement assurés toutefois contre toute espèce de sinistres, sans s'inquiéter le moins du monde du bien-être ou des intérêts pécuniaires des pauvres gens qui vont à leur service, parcourir pendant trois longues années, tantôt les malsaines et brûlantes régions de l'équateur, tantôt les parages orageux et glacés voisins des pôles, et toujours en butte aux plus cruelles privations.

Parlerons-nous ici des spéculations particulières dont les matelots des baleiniers sont les victimes? Les montrerons-nous touchant à peine, au retour, quand ils ont payé le montant de leurs prétendues dettes à l'armement, le dixième de la somme à laquelle ils croyaient avoir droit; ou bien engagés, poussés à la désertion lorsque la campagne touche à sa fin, dans le but de leur faire perdre ainsi les droits qu'ils pouvaient avoir aux profits que donnera la vente de la cargaison? Comment s'étonnera-t-on, après cela, que nos classes maritimes soient plutôt décimées que fécondées par la pêche de la baleine; et qu'après huit années d'observations et l'expérience d'une nouvelle campagne dans les mers du Sud, je vienne répéter ici ce que j'ai dit dans la relation du voyage de *la Favorite*, à propos du même sujet: que la prime, que les faveurs accordées par notre gouvernement à ce genre d'industrie, ne servent qu'à enrichir quelques négociants et font un tort considérable, non-seulement à plusieurs autres branches de commerce, dont elles arrêtent le développement; mais encore, ainsi que

je l'ai démontré plus haut, perdent, affaiblissent notre population maritime en la démoralisant et en lui enlevant beaucoup de ses meilleurs matelots aujourd'hui dispersés sur des rivages étrangers (9).

Ouvrons de larges voies au commerce maritime, soit en modifiant nos lois de douane, si contraires aujourd'hui encore à l'échange de nos produits contre ceux des pays étrangers ; soit en faisant d'équitables traités avec ces derniers ; soit enfin en donnant à nos armateurs les moyens de construire et de faire naviguer leurs navires à meilleur marché. Mais plus de ces primes ; de ces prétendus encouragements pécuniaires accordés à telle ou telle industrie en particulier : jamais elles n'ont eu et jamais elles n'auront de bons résultats, quelque bien calculés qu'elles aient été ; parce que, disons-le franchement, les négociants de nos ports, au lieu de reconnaître, en faisant preuve de loyauté et d'esprit national, les faveurs que le gouvernement leur accorde aux dépens de la communauté ; ne cherchent généralement qu'à les exploiter de toutes manières à leur profit, sans montrer le moindre souci des conséquences fâcheuses que leur manière de faire pourrait avoir pour l'intérêt général du pays.

Quant à la pêche de la baleine ; je la considérais il y a dix années et je la considère encore aujourd'hui, comme une branche d'industrie sans présent, sans avenir, ne méritant nullement les sacrifices que la France fait pour elle ; par conséquent, devant être abandonnée à ses propres forces, comme cela arrive à tant d'autres branches de commerce plus dignes

qu'elle de l'intérêt de nos chambres législatives. Mais si, dans sa noble sollicitude pour la prospérité de nos classes maritimes, le gouvernement croit devoir conserver la prime accordée aux expéditions faites pour la pêche de la baleine; qu'au moins cette prime soit entièrement réservée comme encouragement, comme récompense, comme secours enfin, aux marins qui s'adonnent à ce genre de navigation. Alors peut-être, et si l'administration de la marine veille à ce que ces derniers ne soient point lésés dans leur bien-être ou leurs intérêts, on verra les baleiniers rentrer dans nos ports avec leurs équipages au complet, animés d'un bon esprit, et non pas, comme aujourd'hui, décimés par la débauche ou par la désertion.

Il est encore une autre condition importante à remplir avant que nous puissions atteindre cet heureux résultat. Il faut que notre gouvernement, imitant ceux des États-Unis et d'Angleterre, crée des consuls dans les places que fréquentent principalement les baleiniers, et les investisse de pouvoirs suffisants pour rétablir, au besoin, l'ordre à bord de ces derniers; faire arrêter les mauvais sujets; soigner les malades; enfin rappatrier au besoin les uns et les autres; et tout cela aux frais de l'État; autrement le nombre des déserteurs, déjà si considérable, ira sans cesse en augmentant (10).

Sans doute que les commandants des bâtiments de guerre envoyés pour protéger la pêche de la baleine, dans l'Océanie, sont parvenus, à force d'activité, à

remplir, sur un grand nombre de points, ces fonctions importantes; et partout où *l'Artémise* a touché, soit aux terres australes, soit dans les archipels de la Polynésie, j'ai trouvé les noms des capitaines Dupetit-Thouars et Cécile, également respectés, vénérés par nos compatriotes et par les étrangers de tous les rangs. Mais ces capitaines ne pouvaient être présents sur plusieurs points à la fois; ainsi, par exemple, si je ne me fusse pas trouvé à Sidney lors de l'arrivée du baleinier qui me força à suspendre mon départ, probablement ce bâtiment eût été désarmé et vendu comme mauvais; et l'expédition complétement manquée faute d'un consul ou d'un agent consulaire pour faire respecter le droit des assureurs. Je me chargeai donc de ce devoir; et, au bout de trois jours, notre baleinier bien réparé, avec un nouvel approvisionnement de vivres, son équipage à peu près au complet et ayant reçu chaque jour des provisions fraîches en abondance, faisait voile pour la Nouvelle-Zélande, point de croisière qu'avait choisi son capitaine américain, dans le but caché, probablement, d'y remplacer par des indigènes les plus turbulents de ces matelots, dont il s'attendait à être débarrassé à la première relâche par la désertion. Je sus plus tard que mes prévisions sur ce point ne s'étaient que trop bien réalisées; mais là s'arrêtaient mes pouvoirs; et je dus me contenter de faire aux deux capitaines et aux matelots une admonestation sévère, voire même la menace d'appeler sur eux la sévérité des lois maritimes en France, s'ils ne se conduisaient pas mieux à l'avenir.

Je les vis partir avec d'autant plus de plaisir que j'avais grande envie de mettre moi-même sous voile. Le séjour de Sidney, où j'avais passé de si heureux moments huit années auparavant, ne m'offrait plus aucun agrément, ou, pour mieux dire, chaque jour m'apportait son contingent d'ennuis et de dégoût. Au milieu de cette société agitée par l'esprit de parti, par le fanatisme religieux ; à laquelle mes titres de catholique et de commandant d'une belle frégate ; inspiraient une égale défiance ; aigrie par les perturbations que deux années consécutives d'une sécheresse également fatale aux productions de la terre et aux troupeaux, causaient dans les fortunes ; au milieu de cette société, dis-je, je ne trouvais que peu de sympathie. Les premières autorités auxquelles les soulèvements sérieux, qui à cette époque avaient lieu au Canada, et la fermentation morale dont les populations australiennes semblaient animées, enfin la présence inusitée jusqu'alors de forces navales françaises assez considérables dans ces mers, paraissaient donner de l'inquiétude, se montraient embarrassées avec moi. Je me sentais comme isolé et l'objet d'une sorte de surveillance continuelle. Mes amis eux-mêmes, presque tous protestants rigides, voyaient d'un œil mécontent les avances que nous faisait le parti catholique, et entendaient avec chagrin les vœux que celui-ci émettait publiquement pour que je continuasse, dans la Polynésie, l'œuvre papiste commencée récemment par mon collègue Dupetit-Thouars envers la reine Pomaré. D'un autre côté, la désertion, cette plaie des marines

européennes dans la mer Pacifique, décimait notre équipage, sans que la police pût m'offrir aucun secours pour empêcher mes jeunes matelots d'être enivrés dans les cabarets, puis séquestrés, ou bien entraînés dans l'intérieur jusqu'au départ de la frégate. Aussi, le 18 mars, ayant enfin reçu le complément de vivres de campagne que j'attendais avec impatience, nous appareillâmes avant midi : quelques instants après nous dépassions le phare et échangions avec plaisir l'atmosphère sèche et brûlante de Port-Jackson où la terre brûlée par le soleil attendait en vain, depuis longtemps, des pluies bienfaisantes, pour l'air frais, léger, de la mer. Au large nous restâmes en calme; mais, le soir, une brise favorable s'étant élevée, *l'Artémise*, couverte de voiles, s'élança rapidement vers les archipels polynésiens.

CHAPITRE III.

COUP D'ŒIL SUR LES PRINCIPAUX ARCHIPELS DE L'OCÉANIE DU SUD. — L'ARTÉMISE ÉCHOUE SUR DES RÉCIFS. — ARRIVÉE A TAÏTI. — DESCRIPTION DE CETTE ILE, RÉPARATION DE LA FRÉGATE. — TRAITÉ CONCLU AVEC LA REINE POMARÉ. — DÉPART POUR LES ILES SANDWICH.

Ces vastes contrées, si nouvellement découvertes par les navigateurs européens, que j'avais laissées en 1831, lorsque je les parcourais une première fois sur *la Favorite*, jouissant encore d'une heureuse obscurité politique, et sortant peu à peu, sous l'influence civilisatrice des établissements britanniques australiens, de l'état de barbarie où elles étaient plongées depuis tant de siècles; m'offraient aujourd'hui un tout autre spectacle; celui des grandes puissances maritimes européennes s'arrachant au nom de la religion, au nom de la philanthropie, mais, par le fait, dans l'intérêt de leur commerce, une sorte de prépondérance morale ou matérielle sur des archipels occupés par des tribus féroces, anthropophages, misérables, très-peu nombreuses pour la plupart, et tout à fait dépourvues d'industrie.

Depuis une douzaine d'années environ cette rivalité existait; mais elle n'avait lieu encore qu'entre les prêtres catholiques et les missionnaires qu'envoyaient

en foule dans l'Océanie, depuis le commencement du siècle, les sociétés bibliques de Londres. Ces derniers, abusant du pouvoir temporel qu'à la faveur de leur sainte mission ils étaient parvenus à exercer sur les chefs de ces populations sauvages, s'efforçaient d'interdire toute espèce de communication entre leurs néophytes et des rivaux dont ils redoutaient avec raison la concurrence pour leur puissance spirituelle à laquelle, il faut le dire, se trouvaient liés pour eux beaucoup d'avantages temporels dont profitaient les nombreuses familles qui presque toujours accompagnent les pasteurs anglais ou américains de toutes les sectes dans leurs pérégrinations.

Jusqu'en 1814, et même bon nombre d'années après cette époque de paix générale en Europe, ils régnèrent sans rivaux sur la plupart des archipels principaux de la Polynésie, dont les insulaires les considéraient à la fois comme ministres d'une religion puissante et comme législateurs; c'est ainsi qu'à la faveur de ces deux titres, si grands aux yeux de populations nouvellement converties à la foi chrétienne, et qui voyaient leurs nouveaux maîtres disposer au besoin, pour les réduire à l'obéissance, des forces que les capitaines des navires de guerre britanniques s'empressaient de mettre à leur disposition, c'est ainsi, dis-je, que ces missionnaires, véritables pionniers de l'influence politique et commerciale de leur patrie dans ces nouvelles contrées, les avaient ouvertes, pour ainsi dire, à leurs compatriotes marchands ou navigateurs. En sorte que

si les habitants de Sidney et d'Hobart-Town ne se considéraient pas tout à fait comme les maîtres et seigneurs de l'archipel des Amis, de celui de la Société, et des deux grandes îles composant la Nouvelle-Zélande, toutes terres peu éloignées des côtes de la Tasmanie et de la Nouvelle-Galles du Sud, du moins ils n'auraient pu supposer qu'une nation maritime, pas plus d'Europe que d'ailleurs, serait venue un jour leur disputer une possession à laquelle ils croyaient avoir au présent, et surtout pour l'avenir, les droits les plus assurés.

Mais ces droits, que les traités n'avaient pas consacrés, n'étaient réellement fondés que sur l'influence religieuse, ainsi que nous l'avons vu plus haut; or, quoique cette influence trouvât des appuis aussi forts que nombreux, non moins parmi les colons australiens que chez nos voisins d'outre-mer, dans l'esprit desquels, on le sait, le prosélytisme religieux s'allie admirablement avec l'amour des intérêts nationaux, elle pouvait être combattue, paralysée même par une influence semblable : telle est l'œuvre difficile qu'entreprirent quelques pauvres prêtres, sans soutien, sans protection, qui, amenés uniquement par le désir de répandre les lumières de la foi catholique parmi les populations polynésiennes, de les civiliser, de les rendre meilleures, s'aventurèrent au milieu d'elles, bravèrent les plus cruelles fatigues, les plus affreux dangers, pour accomplir leur mission, et ne craignirent pas d'entrer en lutte avec des rivaux aussi nombreux que fanatiques et puissants.

Ceux-ci, auxquels l'expérience vint bientôt démontrer combien la douceur, l'humilité, l'abnégation de tout intérêt personnel que montraient nos missionnaires leur gagnaient en peu de temps la faveur des chefs sauvages ainsi que de leurs sujets ; auxquels, au contraire, la sévérité puritaine des méthodistes ou des wesleyens, la soif de domination peut-être même aussi celle des biens de ce monde, à laquelle se laissaient si facilement aller les agents des sociétés bibliques, inspiraient de l'éloignement ; ceux-ci, dis-je, eurent recours, pour se débarrasser d'antagonistes aussi dangereux, aux moyens violents qu'ils avaient à leur disposition : ils excitèrent le bigotisme de leurs néophytes, le zèle de leurs créatures, et parvinrent ainsi à faire expulser violemment nos prêtres de la plupart des îles où ces derniers s'étaient présentés : et plus encore, soit par une peur exagérée, soit par un calcul commercial dont on peut très-bien admettre la probabilité, ils firent si bien que les titres de papiste et de Français, devenus synonymes, furent frappés d'une égale réprobation.

Nos compatriotes se trouvèrent donc exposés à mille vexations dans les principaux archipels de la Polynésie ; mais, comme, à cette même époque, les armateurs français, qui fréquentaient en grand nombre les ports des nouvelles républiques de l'Amérique du Sud et ceux du Grand Archipel d'Asie, commençaient à se familiariser avec la navigation de l'océan Pacifique, ils ne tardèrent pas à paraître d'abord aux terres australes, ensuite dans ces mêmes archipels polynésiens

où ils rencontrèrent à la fois des concurrents comme marchands et des ennemis comme Français.

Il arriva bientôt ce que les missionnaires anglais auraient dû prévoir, si le fanatisme religieux ne les avait aveuglés. Notre gouvernement, averti par les réclamations de la partie lésée, envoya sur-le-champ dans la mer du Sud des bâtiments de guerre dont les capitaines reçurent l'ordre de protéger les Français établis ou trafiquant sur les bords de ces contrées éloignées.

Dès lors les choses changèrent de face : les chefs indigènes, étonnés de voir de si gros navires armés de tant de canons, appartenant à la France que les Anglais leur avaient toujours représentée comme une puissance tout à fait secondaire, et intimidés en même temps par les menaces de nos officiers commandants, firent toutes les concessions que ceux-ci voulurent exiger en faveur de nos marchands et de notre religion, sans que les missionnaires protestants, effrayés eux-mêmes d'une démonstration énergique à laquelle ils ne s'attendaient sans doute pas, essayassent de s'y opposer autrement que par de sourdes intrigues ou des calomnies.

Comme conséquence naturelle de ce nouvel état de choses, on vit le nombre des indigènes de tous les rangs, mécontents de leurs législateurs, s'accroître rapidement. Nos prêtres furent accueillis avec faveur dans plusieurs archipels d'où ils avaient été expulsés précédemment; et, dans toutes les îles sur lesquelles ils s'établirent, leurs rivaux virent la faveur publique les abandonner.

Tel était à peu près l'état des choses au sein des archipels polynésiens situés au sud de l'équateur, quand *l'Artémise* parut dans ces parages. La Nouvelle-Zélande, qui peu d'années plus tard devait être envahie par les milliers de colons venus d'Angleterre, subissait chaque jour davantage le joug politique et commercial de la population australienne. Une multitude de marins déserteurs ou de convicts échappés des bagnes de Van-Diemen ou de la Nouvelle-Galles du Sud et mêlés aux naturels s'étaient établis dans tous les havres fréquentés par les navires européens dont les capitaines, du reste, se plaignaient vivement de leur turbulence et de leurs mauvaises dispositions envers eux.

Les missionnaires anglais eux-mêmes ne rencontraient plus dans leurs néophytes autant de respect qu'autrefois; souvent leurs établissements étaient ravagés par les indigènes, lesquels, se montrant non moins méchants, non moins barbares que lors de la découverte de leur pays par les navigateurs européens, étaient sans cesse en armes tribu contre tribu, s'entr'égorgeant, se dévorant les uns les autres avec une rage qui les poussait rapidement vers l'anéantissement total de leur race, déjà réduite au quart à peine de ce qu'elle était cinquante années auparavant.

La tâche de civiliser de pareils sauvages, de leur faire abandonner tant d'horibles coutumes, tant d'abominables superstitions, était trop belle et trop périlleuse en même temps, pour que nos missionnaires ne s'empressassent pas de l'entreprendre. En effet, plu-

sieurs d'entre eux, sous la conduits d'un évêque digne par ses vertus apostoliques de les guider au milieu des épreuves cruelles qui les attendaient, vinrent prêcher le christianisme aux tribus établies sur les bords de la vaste baie d'Okianga, où ils parvinrent, à force de soins, de persévérance, de dévouement, non peut-être à convertir beaucoup de ces belliqueux Rangatiras, pour lesquels la douceur, l'humilité chrétienne sont des vertus bien difficiles à comprendre; mais du moins à leur inspirer un respect, un attachement même, que jamais ces hommes féroces n'avaient montrés pour les ministres protestants.

Toutefois, ayant à lutter contre la jalouse malveillance de ces derniers; contre les mille difficultés qu'opposaient à leur pacifique mission, l'esprit turbulent, guerrier des indigènes, ainsi que le désordre, inséparable d'un état de guerre perpétuel, nos missionnaires n'avaient fait que peu de progrès, et leurs efforts auraient-ils été plus admirables encore, que probablement ils seraient venus échouer un peu plus tard contre l'intolérance religieuse de cette foule de colons anglais protestants qui bientôt après, conduits par leurs pasteurs, accoururent d'Angleterre pour s'emparer du pays à main armée, on peut le dire, sous le prétexte que le parlement britannique avait décidé que la Nouvelle-Zélande ferait partie intégrante des possessions australiennes de la Grande-Bretagne.

Cette mesure a excité bien des plaintes, bien des réclamations en France; la voix publique a protesté

commerce, et principalement par l'esprit entreprenant de sa population toujours croissante, sur les archipels polynésiens voisins de ses rivages, il comprendra aisément que ces archipels sont destinés à devenir tôt ou tard, par le fait même de leur situation topographique et politique à la fois, les colonies, si je puis m'exprimer ainsi, du continent australien. Tout établissement étranger fondé sur leurs bords ne serait qu'éphémère et excitera toujours la jalousie, la défiance des Anglais, sans offrir à ses maîtres aucun avantage présent ni à venir. Ajoutons que pour la Grande-Bretagne seule, ou, ce qui est plus juste à dire, pour la Nouvelle-Galles et Van-Diemen, ces îles peuvent avoir quelque valeur, comme positions militaires, placées qu'elles sont loin de la route suivie par les navires qui font la navigation entre l'Europe et l'Asie ou l'Amérique. Puis comment, en cas de guerre, toute autre puissance pourrait-elle assurer, dans ces parages lointains, où partout flotte en maître le pavillon anglais, la conservation de semblables possessions, contre les forces de terre et de mer que Sidney ou Hobart-Town enverraient en quelques jours pour les capturer?

Oui! et je le répète avec regret, mais comme une vérité utile pour les gouvernements des nations maritimes de notre continent, les terres australes et les archipels polynésiens, situés aux environs de la Nouvelle-Hollande ou de Van-Diemen, appartiennent ou appartiendront avant peu, par la force même des choses, à l'Angleterre ou à ses colonies australes éman-

cipées. Que la France supporte donc avec résignation les funestes conséquences de l'abandon prolongé où elle a laissé ces belles contrées que ses navigateurs explorèrent les premiers; qu'elle dirige d'un autre côté ses efforts pour former des établissements militaires et commerciaux à la fois au delà des mers, si elle le trouve nécessaire à sa prospérité; mais qu'elle se garde bien d'en fonder, comme elle l'a tenté plusieurs fois depuis quelques années, dans le voisinage, au centre même des possessions britanniques; car en agissant ainsi, elle excite en pure perte, tant au présent que pour l'avenir, l'inquiétude et le mécontentement de nos rivaux.

Si nous jetons les yeux sur cette longue suite d'îles dont est parsemée la mer qui baigne les rives orientales de la Nouvelle-Hollande, nous les verrons toutes envahies par les missionnaires, les marchands, les navigateurs, les pêcheurs de nacre, enfin par les colons que Sidney, véritable métropole de ces régions lointaines, y expédie constamment. Ni les terribles écueils dont elle est entourée, ni le caractère indomptable, sanguinaire de ses insulaires, n'ont été capables d'empêcher ces pionniers de la race anglo-saxonne de s'établir dans la Nouvelle-Calédonie et d'y entreprendre d'assez grandes cultures de sucre et de café! Déjà une petite ville entourait le port où, abrités des mauvais temps par les récifs, des navires chargeaient les productions du pays et principalement les superbes bois de construction fournis par les vastes forêts d'alentour. Les naturels, séduits par un bien-être

Sur cette heureuse terre régnaient les apôtres des sociétés bibliques de Londres; le souverain, tous les grands chefs des îles du groupe leur étaient soumis et ne gouvernaient leurs sujets que suivant le bon plaisir de ces saints législateurs; les plus belles habitations, les meilleures terres, des sucreries, de vastes plantations de café étaient entre leurs mains, ainsi que le monopole du trafic des articles d'Europe, dont, en conséquence de leurs injonctions les nouveaux convertis devaient adopter l'usage, du moins quant au costume, sous peine d'encourir le blâme de leurs pasteurs. Il en était de même dans toutes les îles du groupe, y compris celle d'Eymeo, où les missionnaires avaient fondé dès longtemps une sorte de collége dans lequel ils élevaient, suivant leurs principes religieux ou politiques, les enfants des premiers personnages du pays, voire même celui du roi, alors Pomaré Ier; aussi était-ce de là, comme de leur principale station après Sidney, que partaient ceux de leurs collègues nouvellement arrivés d'Europe, qui devaient, à ce titre, faire une sorte de noviciat en allant avec leurs familles résider sur les îles dont les populations étaient encore idolâtres.

Tel était le haut degré de pouvoir auquel étaient parvenus les missionnaires anglais à Taïti, quand, en 1838, deux de nos prêtres, apportés par une chétive goëlette, débarquèrent dans l'île et demandèrent à la reine Pomaré la permission d'y demeurer. Quoiqu'ils fussent pauvres, humbles, isolés, leur présence n'en excita pas moins chez leurs rivaux des inquié-

tudes tellement vives. En usant sans aucun ménagement de l'autorité qu'ils exerçaient sur la jeune souveraine, ils lui arrachèrent, malgré les représentations de plusieurs des grands chefs de l'île, malgré celles du consul américain, l'ordre d'expulser les deux étrangers comme jésuites. Poussés par le fanatisme, ils n'eurent pas honte, pour s'en débarrasser plus promptement, d'employer la plus indigne violence. Les deux prêtres catholiques furent arrachés de force, la nuit, de la case où ces pauvres gens s'étaient réfugiés, et embarqués à bord du bâtiment sur lequel ils étaient venus, dont le patron dut prendre sur-le-champ la mer, quoique entièrement dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour une longue et pénible navigation.

Un Français, établi depuis plusieurs années dans l'île, et qui s'était prononcé en faveur des opprimés, fut également banni et contraint de partager leur sort.

Dès ce moment, les missionnaires protestants, chez lesquels l'approbation ouverte donnée à leur conduite par plusieurs capitaines de navires de guerre anglais qui, vers cette époque, touchèrent à Taïti, avait encore excité davantage la soif de domination, eurent recours à toutes sortes de moyens, même les plus iniques, pour empêcher l'ennemi qu'ils redoutaient de reparaître dans l'archipel.

Les chefs qui avaient protesté contre les mauvais traitements commis envers nos prêtres, devinrent l'objet de leur animosité et éprouvèrent mille vexations,

Sur cette heureuse terre régnaient les apôtres des sociétés bibliques de Londres; le souverain, tous les grands chefs des îles du groupe leur étaient soumis et ne gouvernaient leurs sujets que suivant le bon plaisir de ces saints législateurs; les plus belles habitations, les meilleures terres, des sucreries, de vastes plantations de café étaient entre leurs mains, ainsi que le monopole du trafic des articles d'Europe, dont, en conséquence de leurs injonctions les nouveaux convertis devaient adopter l'usage, du moins quant au costume, sous peine d'encourir le blâme de leurs pasteurs. Il en était de même dans toutes les îles du groupe, y compris celle d'Eymeo, où les missionnaires avaient fondé dès longtemps une sorte de collége dans lequel ils élevaient, suivant leurs principes religieux ou politiques, les enfants des premiers personnages du pays, voire même celui du roi, alors Pomaré I[er]; aussi était-ce de là, comme de leur principale station après Sidney, que partaient ceux de leurs collègues nouvellement arrivés d'Europe, qui devaient, à ce titre, faire une sorte de noviciat en allant avec leurs familles résider sur les îles dont les populations étaient encore idolâtres.

Tel était le haut degré de pouvoir auquel étaient parvenus les missionnaires anglais à Taïti, quand, en 1838, deux de nos prêtres, apportés par une chétive goëlette, débarquèrent dans l'île et demandèrent à la reine Pomaré la permission d'y demeurer. Quoiqu'ils fussent pauvres, humbles, isolés, leur présence n'en excita pas moins chez leurs rivaux des inquié-

tudes tellement vives, qu'usant sans aucun ménagement de l'autorité qu'ils exerçaient sur la faible souveraine, ils lui arrachèrent, malgré les représentations de plusieurs des grands chefs de l'île, malgré celles du consul américain, l'ordre d'expulser les deux étrangers contre lesquels, poussés par le fanatisme, ils n'eurent pas honte, pour s'en débarrasser plus promptement, d'employer la plus indigne violence. Les deux prêtres catholiques furent arrachés de force, la nuit, de la case où ces pauvres gens s'étaient réfugiés, et embarqués à bord du bâtiment sur lequel ils étaient venus, dont le patron dut prendre sur-le-champ la mer, quoique entièrement dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour une longue et pénible navigation.

Un Français, établi depuis plusieurs années dans l'île, et qui s'était prononcé en faveur des opprimés, fut également banni et contraint de partager leur sort.

Dès ce moment, les missionnaires protestants, chez lesquels l'approbation ouverte donnée à leur conduite par plusieurs capitaines de navires de guerre anglais qui, vers cette époque, touchèrent à Taïti, avait encore excité davantage la soif de domination, eurent recours à toutes sortes de moyens, même les plus iniques, pour empêcher l'ennemi qu'ils redoutaient de reparaître dans l'archipel.

Les chefs qui avaient protesté contre les mauvais traitements commis envers nos prêtres, devinrent l'objet de leur animosité et éprouvèrent mille vexations,

Sur cette heureuse terre régnaient les apôtres des sociétés bibliques de Londres; le souverain, tous les grands chefs des îles du groupe leur étaient soumis et ne gouvernaient leurs sujets que suivant le bon plaisir de ces saints législateurs; les plus belles habitations, les meilleures terres, des sucreries, de vastes plantations de café étaient entre leurs mains, ainsi que le monopole du trafic des articles d'Europe, dont, en conséquence de leurs injonctions les nouveaux convertis devaient adopter l'usage, du moins quant au costume, sous peine d'encourir le blâme de leurs pasteurs. Il en était de même dans toutes les îles du groupe, y compris celle d'Eymeo, où les missionnaires avaient fondé dès longtemps une sorte de collége dans lequel ils élevaient, suivant leurs principes religieux ou politiques, les enfants des premiers personnages du pays, voire même celui du roi, alors Pomaré Ier; aussi était-ce de là, comme de leur principale station après Sidney, que partaient ceux de leurs collègues nouvellement arrivés d'Europe, qui devaient, à ce titre, faire une sorte de noviciat en allant avec leurs familles résider sur les îles dont les populations étaient encore idolâtres.

Tel était le haut degré de pouvoir auquel étaient parvenus les missionnaires anglais à Taïti, quand, en 1838, deux de nos prêtres, apportés par une chétive goëlette, débarquèrent dans l'île et demandèrent à la reine Pomaré la permission d'y demeurer. Quoiqu'ils fussent pauvres, humbles, isolés, leur présence n'en excita pas moins chez leurs rivaux des inquié-

tudes tellement vives, qu'usant sans aucun ménagement de l'autorité qu'ils exerçaient sur la faible souveraine, ils lui arrachèrent, malgré les représentations de plusieurs des grands chefs de l'île, malgré celles du consul américain, l'ordre d'expulser les deux étrangers contre lesquels, poussés par le fanatisme, ils n'eurent pas honte, pour s'en débarrasser plus promptement, d'employer la plus indigne violence. Les deux prêtres catholiques furent arrachés de force, la nuit, de la case où ces pauvres gens s'étaient réfugiés, et embarqués à bord du bâtiment sur lequel ils étaient venus, dont le patron dut prendre sur-le-champ la mer, quoique entièrement dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour une longue et pénible navigation.

Un Français, établi depuis plusieurs années dans l'île, et qui s'était prononcé en faveur des opprimés, fut également banni et contraint de partager leur sort.

Dès ce moment, les missionnaires protestants, chez lesquels l'approbation ouverte donnée à leur conduite par plusieurs capitaines de navires de guerre anglais qui, vers cette époque, touchèrent à Taïti, avait encore excité davantage la soif de domination, eurent recours à toutes sortes de moyens, même les plus iniques, pour empêcher l'ennemi qu'ils redoutaient de reparaître dans l'archipel.

Les chefs qui avaient protesté contre les mauvais traitements commis envers nos prêtres, devinrent l'objet de leur animosité et éprouvèrent mille vexations,

Sur cette heureuse terre régnaient les apôtres des sociétés bibliques de Londres; le souverain, tous les grands chefs des îles du groupe leur étaient soumis et ne gouvernaient leurs sujets que suivant le bon plaisir de ces saints législateurs; les plus belles habitations, les meilleures terres, des sucreries, de vastes plantations de café étaient entre leurs mains, ainsi que le monopole du trafic des articles d'Europe, dont, en conséquence de leurs injonctions les nouveaux convertis devaient adopter l'usage, du moins quant au costume, sous peine d'encourir le blâme de leurs pasteurs. Il en était de même dans toutes les îles du groupe, y compris celle d'Eymeo, où les missionnaires avaient fondé dès longtemps une sorte de collége dans lequel ils élevaient, suivant leurs principes religieux ou politiques, les enfants des premiers personnages du pays, voire même celui du roi, alors Pomaré Ier; aussi était-ce de là, comme de leur principale station après Sidney, que partaient ceux de leurs collègues nouvellement arrivés d'Europe, qui devaient, à ce titre, faire une sorte de noviciat en allant avec leurs familles résider sur les îles dont les populations étaient encore idolâtres.

Tel était le haut degré de pouvoir auquel étaient parvenus les missionnaires anglais à Taïti, quand, en 1838, deux de nos prêtres, apportés par une chétive goëlette, débarquèrent dans l'île et demandèrent à la reine Pomaré la permission d'y demeurer. Quoiqu'ils fussent pauvres, humbles, isolés, leur présence n'en excita pas moins chez leurs rivaux des inquié-

tudes tellement vives, qu'usant sans aucun ménagement de l'autorité qu'ils exerçaient sur la faible souveraine, ils lui arrachèrent, malgré les représentations de plusieurs des grands chefs de l'île, malgré celles du consul américain, l'ordre d'expulser les deux étrangers contre lesquels, poussés par le fanatisme, ils n'eurent pas honte, pour s'en débarrasser plus promptement, d'employer la plus indigne violence. Les deux prêtres catholiques furent arrachés de force, la nuit, de la case où ces pauvres gens s'étaient réfugiés, et embarqués à bord du bâtiment sur lequel ils étaient venus, dont le patron dut prendre sur-le-champ la mer, quoique entièrement dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour une longue et pénible navigation.

Un Français, établi depuis plusieurs années dans l'île, et qui s'était prononcé en faveur des opprimés, fut également banni et contraint de partager leur sort.

Dès ce moment, les missionnaires protestants, chez lesquels l'approbation ouverte donnée à leur conduite par plusieurs capitaines de navires de guerre anglais qui, vers cette époque, touchèrent à Taïti, avait encore excité davantage la soif de domination, eurent recours à toutes sortes de moyens, même les plus iniques, pour empêcher l'ennemi qu'ils redoutaient de reparaître dans l'archipel.

Les chefs qui avaient protesté contre les mauvais traitements commis envers nos prêtres, devinrent l'objet de leur animosité et éprouvèrent mille vexations,

dans les îles voisines. Enfin, les mœurs de ces tribus, si barbares, si méchantes naguère encore, s'améliorèrent au point que les navigateurs purent relâcher aux îles Gambier sans avoir à redouter aucune espèce de tentatives de meurtre ou de vol de la part des naturels, dont, mieux encore, les femmes et les filles, autrefois si dissolues, ne voulurent plus avoir aucunes mauvaises relations avec les étrangers.

Au milieu de ces succès, qui causaient l'étonnement et même l'envie de presque tous les chefs des archipels d'alentour où régnaient une misère profonde et la plus regrettable dépravation, quoiqu'ils fussent gouvernés depuis longues années par les missionnaires anglais; au milieu, dis-je, de ces succès, nos prêtres étaient restés toujours humbles, pauvres, indulgents et charitables pour les faibles; tandis qu'ils se montraient avocats intrépides des malheureux auprès des grands personnages indigènes, auxquels ils parvinrent à inspirer, par leurs discours et par leur exemple, des sentiments d'humanité en faveur de leurs sujets.

Tels étaient les hommes que les ministres méthodistes ou wesleyens avaient expulsés violemment de Taïti et presque en même temps des îles Sandwich, comme nous le verrons plus tard; et contre lesquels ils n'avaient pas honte de proférer dans la chaire de vérité les plus indignes calomnies, espérant sans doute conjurer ainsi le danger que faisait courir à leur pouvoir spirituel et surtout temporel, la comparaison que devaient faire naturellement les chrétiens indigènes entre des hommes qui se montraient générale-

ment durs, hautains, despotes, envers eux, et des prêtres, dans lesquels ils trouvaient toutes les qualités des véritables apôtres de la douce, de la consolante religion de Jésus-Christ. Aussi jamais peut-être l'animosité des protestants contre les papistes n'avait été plus ardente qu'au moment même où, chargé d'intervenir en faveur des catholiques, ou, pour mieux dire, de mes compatriotes opprimés, j'allais paraître avec des forces imposantes sur le principal théâtre de la lutte entre les deux partis opposés. Je devais y rencontrer, d'un côté, l'orgueilleuse intolérance, ordinaire chez nos voisins aux ministres des sectes protestantes ; et de l'autre, une exaltation religieuse, qui n'avait rien de terrestre, il est vrai, que ni les plus horribles misères, ni même le martyre, ne pouvaient affaiblir, mais qui, n'étant pas toujours dominée par la prudence et par l'expérience des choses de ce monde, devait nécessairement causer parfois quelque embarras au protecteur chargé de la diriger pour le plus grand avantage de la religion chrétienne et de notre politique dans ces lointaines contrées.

Après ma visite aux terres australes, où j'avais trouvé les esprits très-excités contre les Français par la leçon sévère qu'avait donnée récemment le commandant de *la Vénus* à la reine Pomaré, ou, pour mieux dire, à ses conseillers; je ne pouvais me faire illusion sur les difficultés que je devais surmonter avant de faire admettre, dans l'archipel de la Société, notre religion et ses ministres sur le même pied que le culte réformé et ses puissants apôtres. Cette cause

de soucis pour un avenir bien peu éloigné; le souvenir de la manière peu favorable à mes vues dont j'avais été accueilli à Sidney, enfin bien d'autres espèces d'inquiétudes desquelles je ne pouvais me défendre en songeant au danger que *l'Artémise* allait courir au milieu d'une mer hérissée d'écueils alors encore inconnus ou à peine indiqués sur les cartes, se glissaient malgré moi dans mon âme et y faisaient naître de ces sombres pressentiments, dont les hommes, même les mieux trempés au moral, ne peuvent pas toujours se garantir.

Notre navigation elle-même, depuis que nous avions quitté la Nouvelle-Galles du Sud, contribuait à augmenter ces tristes pensées : elle était dure, pénible ; nous trouvions constamment des vents contraires, et souvent une houle très-forte fatiguait beaucoup le bâtiment. C'est ainsi qu'avant d'avoir pris connaissance des terres septentrionales de la Nouvelle-Zélande, une des embarcations de portemanteaux, qui avait bravé à son poste des coups de vent sans nombre, fut enlevée par une lame et s'engloutit sous mes yeux; c'est ainsi encore qu'un matelot, travaillant sur le beaupré, tomba à la mer dans un violent coup de tangage, et coula si promptement que, malgré les recherches de plusieurs embarcations envoyées sur-le-champ à son secours, il ne put être retrouvé. Nous éprouvions mille contrariétés, et même, quand le 17 avril, après trente jours de traversée, nous atteignîmes enfin les vents généraux de sud-est, nous ne trouvâmes pas les beaux temps, ce ciel clair et brillant

que nous cherchions avec tant d'impatience, afin de goûter quelque repos sur une mer plus douce, et de faire sécher l'intérieur de la frégate, depuis longtemps mouillé par les lames et la pluie.

Toutefois, poussée par une brise favorable, *l'Artémise* avançait rapidement vers sa destination; la nuit même, elle faisait grande route, quoique l'horizon fût sombre, et que les parages qu'elle sillonnait ainsi sous toutes voiles pendant l'obscurité, fussent parsemés de récifs, ignorés des navigateurs, et dont chaque année des naufrages venaient constater l'existence.

Je comprenais, je connaissais même les risques terribles que nous faisait courir cette sécurité dans de semblables parages; aussi, durant les quarts de nuit, je montais souvent sur le pont pour juger par moi-même de la force de la brise et de l'état plus ou moins brumeux de l'horizon; mais, quelle que fût l'obscurité, je ne pouvais me décider à diminuer le sillage rapide de *l'Artémise;* le danger était incertain, et, dans le doute, un navire de guerre doit toujours marcher vers sa destination sans s'arrêter; autrement, il se trouverait toujours dépassé par les bâtiments marchands, auxquels, bien au contraire, il est de son devoir de montrer le chemin.

D'un autre côté, je ne négligeais rien pour mettre, autant que possible, toutes les chances en notre faveur. Nous prîmes connaissance de Toubouay, petite île qui, lorsqu'elle fut découverte par Cook, contenait une population nombreuse ayant des relations très-actives avec ses voisins au moyen d'un grand

nombre de pirogues dont le fameux explorateur anglais admira la beauté. Aujourd'hui il ne s'y trouve ni pirogue ni même d'habitants; c'est un désert où parfois des forbans ont été se réfugier ou bien cacher le fruit de leurs brigandages. Le soleil approchait de l'horizon quand nous aperçûmes les terribles brisants dont cette terre isolée est entourée de toutes parts; le ciel était couvert, l'horizon sombre; la brise, très-forte, soulevait de grosses lames qui, après avoir heurté les flancs de la frégate, allaient échevelées se briser avec un bruit effrayant sur les longues lignes d'écueils que nous contournions à moins d'un mille de distance; l'aspect triste de l'atmosphère, ces roulements sourds et si inquiétants pour les navigateurs, produits par les assauts continuels de l'Océan contre d'immenses murailles de corail; la clarté douteuse du soleil se couchant derrière d'épais nuages, et, plus encore peut-être, l'état de mélancolie où se trouvait mon âme, tout cela répandait une teinte lugubre sur l'imposant spectacle qui se déroulait à mes yeux. D'autres récifs non moins redoutables pouvaient se trouver devant nous durant la nuit obscure qui se préparait, et terminer ainsi d'une façon non moins tragique qu'ignorée, les destinées de *l'Artémise*.

Nous fûmes plus heureux cette fois, et le lendemain, la frégate ayant franchi une grande partie du large canal qui sépare Toubouay de Taïti, nous pûmes voir, après minuit, se dessiner à l'horizon les formes arrondies au sommet, élevées et coupées à pic de la pointe que cette île projette vers le sud. Là

nous attendîmes le lever du soleil : il parut enfin mais n'éclaira que d'une manière douteuse les rivages de la reine des îles de la Société.

Nos regards tournés vers cette terre dont le sévère Cook lui-même a fait une description si séduisante, et que Bougainville a tant vantée dans la spirituelle relation de ses voyages, nous distinguions seulement, quoique nous ne fussions qu'à deux milles de la côte, le bord de la mer; le reste était couvert d'un rideau de nuages qui cachait complétement à nos yeux, non-seulement les terres élevées, mais, plus encore, les diverses pointes basses que la frégate devait doubler successivement avant qu'elle eût laissé derrière elle celle de Vénus, en dedans de laquelle je comptais mouiller et dont nous n'étions plus éloignés que de quelques lieues. Je faisais donc longer le rivage de près, afin de la reconnaître, tout en suivant la route que les explorateurs anciens et modernes ont indiquée comme la plus sûre. La carte n'indiquait aucun danger; toutefois des élèves, placés en vigie aux sommets des mâts, éclairaient au loin la route devant nous, tandis que plusieurs officiers et moi-même, montés sur la dunette, nous explorions, pour ainsi dire, des yeux les environs.

Toutes ces précautions furent inutiles; mes funestes pressentiments devaient se réaliser : la vigie du mât de misaine venait d'annoncer des taches bleues à la surface de l'eau; j'avais fait arriver de trois quarts vers le large, quand *l'Artémise,* donnant un violent coup de talon sur un récif de corail, eut son gouver-

nail arraché et s'arrêta tout à coup. La brise était fraîche et venait presque de l'arrière; de longues lames soulevant le navire, le faisaient se rouler péniblement sur le lit de douleur où il semblait attaché. Dans cette circonstance critique, mon parti fut pris sur-le-champ. La retraite étant impossible, puisque, pendant le temps nécessaire pour élonger des ancres à l'arrière, la frégate aurait été brisée par la houle qui croissait avec le vent, et que ces mêmes ancres n'auraient trouvé le fond à convenable distance du bord qu'à de trop grandes profondeurs pour offrir quelque résistance, ainsi que cela se voit généralement autour des bancs de corail, je me décidai à garder toutes les voiles dehors, après avoir, toutefois, fait mettre à l'eau les embarcations des bossoirs, et à franchir l'obstacle qui nous arrêtait, ne doutant pas que la frégate ne fût au sommet de l'écueil. Ce moyen, en effet, me réussit, et, après plusieurs terribles coups de talon, auxquels la mâture ne résista qu'avec peine, *l'Artémise*, broyant les coraux sous ses larges flancs, se retrouva enfin à flot; mais dans quel état, grand Dieu! sans gouvernail, ayant une partie de sa quille arrachée et faisant tant d'eau que cent hommes aux pompes pouvaient à peine l'empêcher de couler.

Dans cette terrible circonstance, j'éprouvai avec orgueil combien était grande la confiance mutuelle qui unissait l'équipage de *l'Artémise* et son commandant. Le silence et l'accord dans les mouvements furent aussi complets en ce moment solennel où se trouvaient en question d'une façon bien grave l'exis-

tence de la frégate et celle de son personnel, que si cette dernière eût fait son entrée par un beau temps sur une rade étrangère. Mes ordres furent exécutés avec une promptitude, un ensemble vraiment admirables. Officiers, maîtres et matelots rivalisèrent de courage et de dévouement, et cherchant à deviner ses intentions pour les remplir plus promptement encore, avaient les yeux attachés sur leur chef, qui lui-même, grandissant avec le danger, se sentit digne de commander à tant de braves gens.

Au coucher du soleil le gouvernail de rechange fonctionnait, et la frégate, manœuvrant avec assez de facilité, pouvait se soutenir à une distance convenable de terre; mais le temps était devenu mauvais, le ciel toujours sombre et nuageux laissait échapper des torrents de pluie, la mer ayant grossi fatiguait le navire et rendait très-pénible le service des pompes, auxquelles une moitié de l'équipage devait nécessairement travailler constamment afin de tenir la frégate à flot.

A onze heures du soir, à la faible clarté que la lune, encore pleine, répandait sur la mer, nous distinguâmes à petite distance un trois-mâts que nos vigies avaient déjà aperçu le matin. Aux feux que nous mîmes, il s'approcha encore davantage et le lieutenant de vaisseau Fournichon, que j'envoyai à son bord pour lui faire part de notre fâcheuse situation, me rapporta bientôt la réponse favorable du capitaine de ce bâtiment, baleinier américain qui venait en relâche à Taïti; il promettait de sur-

veiller la frégate et de la guider le lendemain vers le havre de Papeïti, où elle trouverait des pilotes pour l'entrer.

La nuit me parut bien longue; chaque moment m'apportait son contingent d'anxiété et les plus cruelles inquiétudes. Les hommes, employés presque sans cesse au travail pénible des pompes, ne trouvant ni dans la batterie où ruisselait l'eau de mer, ni sur le pont que la pluie inondait, une place pour se reposer, étaient très-fatigués. A chaque instant les pompes elles-mêmes exigeaient des réparations qui en suspendaient le mouvement; alors l'eau montait dans la cale et menaçait de nous envahir tout à fait, jusqu'au moment où, les avaries étant réparées, nous parvenions, par de nouveaux efforts, à éloigner le danger d'être engloutis.

Le soleil parut enfin, mais le temps était toujours mauvais et la terre se montrait, comme la veille, enveloppée d'une brume tellement épaisse que notre guide attendit jusqu'à dix heures pour s'en approcher; à cette heure, le ciel et l'horizon s'étant un peu éclaircis, il fit route et nous le suivîmes. A mesure que nous tournions sous le vent de l'île, le temps s'embellissait, la mer se calmait, la pluie cessait de tomber, et de bonne heure, dans l'après-midi, la frégate se trouvant devant Papeïti, le pilote vint à bord, accompagné de l'agent consulaire français, lequel, instruit de notre échouage, dès la veille, par les pêcheurs, s'était empressé de se rendre auprès de moi aussitôt qu'il l'avait pu.



Avec son gouvernail de fortune, beaucoup d'eau dans sa cale, la frégate manœuvrait difficilement; puis la brise était faible et variable : le pilote n'osa en pareilles circonstances engager un aussi grand bâtiment dans la passe étroite conduisant au mouillage à travers les récifs. Cependant il fallait trouver avant la nuit un abri pour *l'Artémise*, qui, d'un moment à l'autre, pouvait disparaître dans les flots avec les hommes courageux qu'elle portait; d'un autre côté, je ne pouvais l'exposer à un risque plus certain encore, celui de se briser sur les récifs. Dans ce cruel moment d'indécision, un marin anglais, établi dans le pays depuis plusieurs années, vint m'offrir ses services de la manière la plus franche et la plus loyale. Le capitaine Abrill, homme dont j'ai été bien souvent à même depuis d'apprécier davantage encore l'énergie, les bonnes qualités et les moyens supérieurs dans la pratique de notre métier, me proposa de conduire la frégate à travers les bancs de coraux dans une anse voisine où elle se trouverait parfaitement en sûreté. Nous pûmes y parvenir avant le coucher du soleil; mais non sans avoir lutté péniblement contre des brises folles qui, plusieurs fois, nous firent approcher les écueils de bien près; toutefois ces dernières contrariétés n'eurent d'autre effet, à mes yeux, que de me faire comprendre combien notre pilote méritait ma confiance, et combien aussi je devais me trouver heureux de voir mon équipage désormais à l'abri de toute espèce de périls.

Mouillée dans un véritable bassin, n'éprouvant

aucun mouvement, la frégate faisait moins d'eau, et les pompes luttaient avec avantage contre celle-ci; en sorte que nos hommes purent goûter suffisamment de repos pour réparer leurs forces.

Cependant, il n'en fallait pas moins abattre le bâtiment en carène, seul moyen de réparer les avaries majeures qu'il avait éprouvées à la quille, en franchissant les coraux. Cette opération, qui même dans nos arsenaux exige non moins de temps que de soins et de préparatifs, devenait bien plus épineuse encore dans un pays sauvage, où, à l'exception du bois de charpente que contenaient les forêts, je ne pouvais espérer d'autres ressources que celles que notre industrie et le matériel du bord pouvaient me fournir.

Dans cette circonstance encore, le capitaine Abrill nous donna de nouvelles preuves de sa bonne volonté, de sa sagacité comme pratique et comme marin; aidé de ses conseils, je parvins, après de longues recherches, à trouver à Papeïti même une place, où, le fond étant suffisamment grand au bord du rivage, nous pourrions, après quelques travaux hydrauliques, abattre la frégate en carène sur les coraux; toutefois il fallait la conduire jusqu'à cette place, sans prendre le large. Nous y parvînmes grâce à la sonde, qui fit découvrir, à travers les récifs, un canal bien tortueux, bien étroit, il est vrai, mais assez profond, par lequel, le surlendemain matin, remorquée par ses embarcations et par plusieurs canots légers que les capitaines des baleiniers anglais ou américains mouillés sur la rade s'empressèrent d'envoyer à notre

aide, *l'Artémise* put arriver heureusement à la place qu'elle ne devait plus quitter avant sa complète réparation. Dès ce moment, les travaux commencèrent, et furent conduits avec une activité, avec une intelligence, qui ne se démentirent pas un seul moment jusqu'à la fin.

Pendant qu'une partie de l'équipage, qui, dans ces circonstances difficiles, montra généralement un zèle, une bonne volonté, une assiduité au travail dignes des plus grands éloges, pendant, dis-je, qu'une partie de l'équipage dégréait le navire, préparait la mâture pour l'abatage, mettait à terre l'artillerie, vidait la cale, une autre logeait en sûreté, dans des cases louées à cet effet, les munitions et les vivres de campagne, ou bien s'occupait activement à enfoncer sur le bord du rivage, au moyen d'un fort mouton, les gros pieux qui devaient former le quai, à la surface duquel la frégate mise suffisamment sur le côté pour que sa quille sortît hors de l'eau, devait étendre ses énormes bas mâts.

Deux points d'appui à terre étaient nécessaires pour accomplir cette grande opération; je parvins à les trouver, en enterrant bout à bout, à distance convenable l'une de l'autre, et en couvrant de canons, ainsi que de tout le lest de fer débarqués, les deux fortes vergues de grand hunier, au milieu desquelles furent fixées les grosses poulies des apparaux destinés à agir sur les têtes des mâts, afin de les amener presque au niveau du sol.

Pendant que ces préparatifs, non moins urgents que

difficiles, s'accomplissaient sous mes yeux, les charpentiers, renforcés de tous les matelots sachant un peu manier la hache ou l'erminette, fabriquaient des cabestans, préparaient les pièces de bois sans nombre, destinées à renforcer la charpente de la frégate en dedans, ou bien à former les ras, sur lesquels devaient travailler à fleur d'eau les ouvriers, quand le navire serait couché sur le côté.

Partout régnait l'activité; chacun remplissant ses fonctions avec zèle, avec intelligence, les travaux avançaient rapidement; les voies d'eau, contre lesquelles nous avions eu tant de peine à lutter, avaient considérablement diminué, depuis qu'au moyen des plongeurs indigènes j'étais parvenu à les aveugler en partie avec des tampons d'étoupe, enfoncés dans les trous; enfin, il n'y a pas jusqu'aux cent vingt sauvages que j'avais loués, moyennant une piastre (5 fr. 25 c.) par vingt-quatre heures, pour le service des pompes, afin que nos matelots pussent se livrer à d'autres occupations, qui ne montrassent la meilleure volonté. Leurs danses, leurs chants presque continuels, distrayaient notre équipage qui, de son côté, vivait dans la plus parfaite harmonie, tant avec eux qu'avec la population des deux sexes de Papeïti et de ses environs. Les chefs indigènes chargés de la police, habitués à voir leur bourg le théâtre de rixes, de désordres, de scènes de débauches, quand la rade était garnie de quelques navires européens, se montraient tout émerveillés de voir la paix, la tranquillité la plus profonde régner autour d'eux, malgré la présence

continuelle à terre [illegible]
un confit, pas une [illegible]
rels n'eut lieu [illegible]
vive satisfa[illegible]
repas de [illegible]
accompagn[illegible]
portant des [illegible]
de racines excellentes [illegible]
de distribuer à [illegible]
[illegible] s'asseyant au [illegible]
[illegible] du bord [illegible]
chants commen[illegible]
et se prolongèrent [illegible]

Ces distract[illegible]
des rafraîchissements [illegible]
malgré de rudes [illegible]
santé dans l'[illegible]
mes soins pour [illegible]
laissais, par beaucoup [illegible]
faite au travail. Quelques [illegible]
excitaient les [illegible]

Un semblable [illegible]
craintes pour l'avenir. [illegible]
les cruels soucis que [illegible]
la situation si précaire [illegible]
la charpente [illegible] par l'[illegible]
qu'elle venait d'éprouver sur les récifs, et par la pour-
riture sèche qui en [illegible] les principales pièces, me
faisait redouter pour elle l'épreuve qu'elle allait subir.
En effet, mes réflexions étaient moins tristes, non

sommeil moins agité, et ce monotone bruit des pompes, qui me poursuivait nuit et jour, me rappelant sans cesse à la réalité de notre position, me semblait moins lugubre, et je pouvais, par moments, me laisser aller aux douces illusions, ces douces consolatrices des exilés et des malheureux. Je voyais souvent notre agent consulaire, homme instruit et de moyens; sa société faisait une agréable diversion à mes ennuis; lui aussi était éprouvé par les chagrins, et par de bien cruels : il avait vu, une année seulement auparavant, sa femme assassinée sous ses yeux, et avait même été blessé grièvement en la défendant contre de misérables déserteurs anglais que les prédications des méthodistes et des wesleyens contre les catholiques, ou, pour mieux dire, contre les Français, non moins que la cupidité, avaient excités contre lui.

Chaque après-midi, nous allions, avant le dîner, nous baigner dans une charmante petite rivière qui coule auprès du bourg, à l'ombre des orangers et des citronniers; et le soir nous nous retrouvions réunis, la plupart du temps, tantôt dans sa case, tantôt dans celle que j'avais louée au bord de la mer, à côté du centre de nos travaux.

Je commençai donc à jouir d'une sorte de tranquillité; aucun obstacle au prompt accomplissement de notre œuvre ne me semblait à redouter, et d'autant moins que le chef des missionnaires méthodistes dans l'archipel de la Société, le révérend Pritchard, principal conseiller de la reine, celui-là même qui avait dirigé la persécution contre nos deux pauvres prêtres,

était absent et ne devait pas revenir avant plusieurs mois; mais ses collègues ne tardèrent pas à me prouver combien l'esprit remuant, fanatique et dominateur de leur supérieur trouvait de sympathie parmi eux. Intimidés par la présence d'un aussi grand navire et de son nombreux équipage; ne pouvant espérer trouver d'appui matériel dans la population indigène qui aimait chaque jour davantage les Français, dont la bonne conduite, les mœurs douces, la gaieté formaient à ses yeux un contraste frappant avec les manières rudes et grossières, avec les habitudes de débauche et d'ivrognerie des matelots baleiniers anglais ou américains; ils employèrent les armes familières aux faux dévots, la calomnie et les perfides insinuations. Les relations bienveillantes des naturels et de leurs femmes avec nos gens furent appelées un libertinage infâme; la douceur, la générosité avec lesquelles étaient traités par nous les indigènes en général, et ceux que j'employais en particulier, n'étaient, selon eux, que fausseté, trahison, et devaient faire place à la violence, aux spoliations des propriétés, aussitôt que la frégate serait réparée. Effrayée par ces indignes suggestions, et croyant qu'il n'y avait aucune sûreté pour elle à Papeïti, la reine, retirée à l'extrémité opposée de l'île, se montrait mal disposée pour nous, et plusieurs grands chefs, avec lesquels je n'avais pas encore eu de relations, paraissaient vouloir suivre son exemple; ces mauvaises dispositions étaient en outre partagées par une partie des marchands étrangers établis dans le pays, qui, pensant, avec juste raison, que

si la frégate ne pouvait être réparée, ses dépouilles deviendraient leur proie à bon marché, s'efforçaient de décourager mon équipage par les plus lugubres prédictions, et de propager parmi mes compagnons de tous les rangs les plus mauvais sentiments. Selon eux et les gens assez faibles pour écouter leurs commentaires, la frégate ne pourrait jamais abattre en carène, et alors même qu'on y parviendrait, son état de délabrement devait me contraindre à discontinuer la campagne, et à ramener *l'Artémise* directement en Europe, comme incapable d'aller plus loin sans de grands risques pour les hommes qui la montaient.

Ces perfides insinuations produisirent peu d'effet sur nos marins, excellente espèce d'hommes, que, dans toutes les circonstances, surtout les plus critiques de mes aventureuses navigations, j'ai toujours trouvée courageuse, dévouée et animée des meilleurs sentiments; aussi n'en continuèrent-ils pas moins à pousser les réparations avec tout autant de zèle et de gaieté qu'auparavant. Il n'en fut pas de même malheureusement des sauvages que j'avais loués pour pomper, et qui, cédant enfin aux mauvais conseils, à la crainte que depuis longtemps on cherchait à leur inspirer touchant le payement du prix de leurs fatigues, abandonnèrent tout à coup le travail, refusant de le reprendre à moins que je n'accordasse les conditions absurdes qu'ils prétendaient m'imposer. Arrivé promptement sur le théâtre de l'émeute, et après que nos marins eurent armé les pompes afin que l'eau n'envahît pas le navire, je fis

réunir, au bruit des fifres et des tambours, la garde assez nombreuse que, par prudence, on tenait toujours prête ; ensuite ayant mandé le gouverneur, sur lequel je savais pouvoir compter, je lui signifiai que si les mutins continuaient à se refuser de remplir les conditions du contrat qu'ils avaient passé avec moi, et dont je remplirais, de mon côté, fidèlement les clauses, j'allais les faire arrêter et mettre au cachot au fond de la frégate; puis, que je demanderais à la reine, afin de les remplacer, d'autres hommes qui recevraient la totalité de la somme promise pour toute la durée de l'engagement. Les émeutiers étant généralement des naturels venus des îles voisines, surtout des Marquises, inspiraient peu de sympathie aux Taïtiens, qui ne parurent nullement disposés à prendre fait et cause pour eux. Aussi le son belliqueux du tambour, le bruit des armes, et sans doute aussi la peur de perdre ce qu'ils avaient déjà gagné, ramenèrent-ils promptement les insurgés à la raison; ils reprirent le chemin des pompes et se mirent à chanter et à danser comme si rien ne fût arrivé.

Toutefois, quelques-uns d'entre eux n'en passèrent pas moins, pour l'exemple, plusieurs heures au cachot, dont ils firent ensuite une si effroyable description à leurs camarades, qui déjà considéraient le fond de cale de la frégate comme un antre obscur peuplé d'esprits, que depuis ce moment la plus parfaite tranquillité régna parmi nos pompiers.

Comme je ne pouvais cependant demeurer indifférent à toutes ces tracasseries qui menaçaient, à la fois,

ment le succès comme certain; toutes les précautions étaient prises, autant, du moins, que la situation dans laquelle nous nous trouvions avait pu le permettre. Pas un détail, quelque minime qu'il fût, n'avait été négligé, et chacun dans sa spécialité s'était efforcé de faire bien. Mais quand l'instant critique arriva, qu'il fallut obtenir le résultat de tant de fatigues pour mon équipage, de tant d'anxiétés pour moi, résultat duquel dépendait la réussite d'une aussi belle campagne ou l'abandon de *l'Artémise* dans une île sauvage, alors seulement je commençai à douter, tant fut vive l'émotion que j'éprouvai, lorsque après s'être couchée un peu vers la terre, la frégate opposa aux cabestans une résistance insurmontable. Son flanc, en s'appuyant contre le talus du rivage, l'empêchait de tourner sur elle-même. Là était l'obstacle contre lequel les pratiques du pays avaient toujours prétendu qu'échoueraient nos efforts. Cependant, cet obstacle ne tarda pas à être surmonté comme tant d'autres également annoncés; la frégate, un peu poussée au large et arc-boutée contre la force qui l'attirait à terre au moyen de fortes esparres, se coucha sans peine, et à midi la quille se trouvait à deux pieds hors de l'eau.

Alors seulement je pus apprécier toute l'étendue du mal causé par l'échouage : quarante pieds de quille, environ, étaient complétement arrachés jusqu'à la partie inférieure des membres entre lesquels, par conséquent, l'eau entrait sans presque aucun obstacle. Ces ouvertures furent bouchées provisoire-



LA FRÉGATE L'ARTÉMISE ENTRANT À TANOA, APRÈS SON ÉCHOUAGE

(TAITI)



ment avec des tampons d'étoupe suifée, goudronnée, dans la crainte que quelque accident ne forçât à relever précipitamment le navire. L'expérience ne prouva que trop tôt combien cette précaution était opportune.

En effet, on venait de terminer tous les préparatifs pour commencer le lendemain, dès le point du jour, à réparer les avaries dont je viens de parler : après une journée aussi fatigante, tous, officiers comme matelots, se livraient au sommeil, les uns dans les cases louées pour eux, les autres sous les tentes qui avaient été installées sur le rivage dans le but d'abriter l'équipage; les hommes de quart veillaient et, réunis aux naturels employés aux pompes, aidaient ceux-ci à étancher l'eau qui s'introduisait dans la frégate par les mille petits trous qu'offrait son immense surface immergée, malgré tous les soins qu'on avait mis à la calfater. Moi-même, je venais de me retirer dans mon modeste logis pour jouir du repos dont j'avais tant besoin, quand on vint me prévenir en toute hâte que les pompes ne pouvaient plus expulser l'eau entrant dans le navire, qui en avait déjà six pieds dans la cale et, par conséquent, menaçait de couler.

Une minute après, la générale battait. Le bruit sonore des tambours, le son aigre des fifres résonnant dans les montagnes, pendant le calme de la nuit, eut bientôt annoncé à tous nos gens, même à ceux qui, profitant des heures de liberté que leur laissait le service, étaient allés coucher chez des amis, que leur présence était absolument nécessaire à bord. Pas

un d'eux ne manqua à cet appel du devoir; tous accoururent; en moins d'une demi-heure la frégate était relevée, et ses pompes, maniées vigoureusement par nos hommes, la mettaient complétement à sec avant le retour du soleil, grâce à la précaution prise la veille de boucher provisoirement les voies d'eau, car autrement elle aurait immanquablement coulé à fond.

Quelques coutures, des œuvres mortes qu'on ne supposait pas devoir être immergées, et qui, par conséquent, n'avaient été calfatées qu'imparfaitement, étaient la cause de l'accident; peu de jours suffirent pour combler cet oubli, ainsi que pour augmenter le nombre des pompes, et le 24 *l'Artémise* se trouva de nouveau sur le côté.

L'avarie de la quille était majeure et d'autant plus difficile à réparer que nous n'avions pu trouver dans les forêts que des pièces de bois très-courtes, et que nous manquions de barres de fer de fortes dimensions; cependant, grâce à l'intelligence des maîtres charpentier, calfat et forgeron, grâce aussi à l'activité qu'ils surent inspirer à leurs ouvriers, les pièces de bois furent aussi solidement que promptement liées entre elles, puis mises et fixées en place au moyen de longues chevilles de fer, fabriquées avec tout ce que l'armement de la frégate, y compris même les épontilles de la batterie, put offrir de ressources en ce genre. Quelques réparations analogues, mais de bien moindre importance, accomplies sur l'avant du navire, exigèrent une prolongation de travail. La carène fut visitée soigneusement et trouvée en

très-bon état. Enfin le 1er juin, *l'Artémise*, délivrée de ses entraves, et ne faisant pas une goutte d'eau, se balançait doucement, à ma vive satisfaction, sur cette mer qui, quelques jours seulement auparavant, menaçait de l'engloutir.

Le grand problème de son abatage était donc résolu à notre honneur; elle allait bientôt reparaître aussi belle, aussi imposante que jamais. Le jour même où le succès fut assuré, les naturels employés aux pompes reçurent en onces d'or le prix de leurs journées de travail. Pas une réclamation ne s'éleva; et cette aisance inespérée qui advenait dans beaucoup de familles, répandit, au sein de la population indigène, une gaieté, un contentement, dont notre influence sur elle profita sensiblement. Ainsi donc se trouvaient démenties les sinistres prédictions des missionnaires anglais, à leur grand désappointement; aussi comprirent-ils que le moment de régler leurs comptes avec moi approchait. Alors ils cessèrent les hostilités, ou, pour mieux dire, leurs calomnies contre les Français, et se bornèrent à réunir tous leurs efforts pour retenir la reine loin de Papeïty, en lui inspirant des préventions contre nous ou des craintes touchant mes projets ultérieurs. Mais celle-ci, à laquelle les récits des chefs, sur ce qui se passait au chef-lieu comme sur la bonne harmonie qui régnait entre ses sujets et les Français donnaient des impressions tout opposées, se montrait, au contraire, de plus en plus disposée à voir cette frégate dont on lui avait fait une si terrible frayeur.

Dans des circonstances aussi favorables au réarmement, celui-ci faisait de rapides progrès, et la frégate devait être bientôt complétement disposée pour la mer; d'un autre côté, la santé de son équipage continuait à ne me donner aucune inquiétude; aussi commençai-je à goûter un repos de corps et d'esprit, dont j'étais privé depuis longtemps. Tranquille sur l'avenir, autant du moins que peut l'être un chef d'expédition en pareille occurrence, je me laissais aller au plaisir d'observer le pays, les gens au milieu desquels je vivais depuis plus d'un mois, et qui n'avaient excité jusqu'alors que bien faiblement mon attention, tant mon esprit s'était trouvé en proie aux inquiétudes et aux soucis : je prolongeai donc mes promenades plus loin du bourg que je ne le faisais auparavant, surtout à la fraîcheur du soir; souvent quand la lune éclairait le charmant paysage de Papeïty, j'accomplissais le tour de la baie, et allais me reposer à l'extrémité de la pointe de sable que ferme cette dernière vers le nord.

Assis sur un bloc de corail, je parcourais doucement des yeux le panorama déployé devant moi; dans le fond s'élevaient de hautes montagnes, aux formes douces, aux pentes couvertes d'une riche verdure, aux pics couronnés de légers nuages et dominant de leur imposante hauteur une foule de mornes plus ou moins élevés et s'abaissant comme par étages jusqu'au bord de la mer; là est située Papeïty avec ses cases en treillis et de paille adossées à des champs d'ignames ou en taro constamment arrosés par les petits ruisseaux descendant des hautes terres,

tandis que, devant leurs petites façades blanches, le ressac, dont une étroite plage de sable rosé les sépare à peine, vient se briser en grondant.

Sur la droite du bourg, en faisant face au large, les habitations deviennent de plus en plus rares; le sol se couvre d'arbres de plusieurs espèces, et principalement de cocotiers, à travers le feuillage desquels on aperçoit, un peu plus dans l'intérieur des terres, des champs de cannes à sucre appartenant aux missionnaires, et entourant de petites sucreries; toutefois, cette partie du canton est généralement peu habitée, et par conséquent peu cultivée, à cause sans doute de la pénurie de moyens naturels d'irrigation; car de l'autre côté de Papeïty, on rencontre, à chaque pas, non-seulement aux environs de la jolie petite rivière dont j'ai déjà parlé, mais plus loin encore, du côté des mornes, bon nombre de jolies cases entourées de champs de légumes indigènes et de bouquets d'arbres fruitiers des tropiques en plein rapport.

Aussi, était-ce de ce côté que se trouvaient les édifices les plus considérables du chef-lieu de Taïti : le palais de la reine, grande halle de bois, à peine meublée, souvent inondée durant les grandes pluies qui forment des marécages à l'entour. C'était un présent, disait-on, de la société des missions de Londres à la souveraine de l'archipel de la Société. Si cela est vrai, ce présent n'inspirait pas une haute opinion, il faut en convenir, de la générosité et du sentiment des convenances de cette association, surtout quand on comparait cette maison à celle du supérieur des mission-

naires anglais, le révérend Pritchard, considéré dans l'île comme le guide spirituel et temporel, le premier ministre de la reine Pomaré.

Cette vaste demeure, construite en pierres, et à l'européenne, munie à l'intérieur de tout ce qui peut la rendre confortable, était située auprès du rivage, entre cour et jardin, et contenait des magasins remplis de marchandises d'Europe, dont l'épouse du propriétaire tirait un fort bon parti, tandis que celui-ci exploitait, avec non moins de profit, une pharmacie occupant le rez-de-chaussée.

A peu de distance de cette espèce de presbytère s'élevait la chapelle méthodiste, édifice considérable, construit partie en pierres, partie en planches, et bien approprié à sa destination. Le dedans était convenablement arrangé, meublé de bancs sur lesquels les néophytes des deux sexes venaient dormir deux fois par jour, ou faire pis encore, soit durant les longs sermons des prédicateurs, soit en l'absence de ceux-ci quand le temple se trouvait ouvert.

Les missionnaires, dont l'orgueil sectaire se montrait fort humilié de cette indifférence chez les indigènes pour leurs instructions pastorales, en rejetaient le blâme sur nous, ou, pour mieux dire, sur le voisinage de l'endroit où *l'Artémise* avait accompli ses réparations, lequel, prétendaient-ils, était un véritable lieu de perdition, en fait de mœurs et de religion, pour la population des deux sexes. Je dois avouer que nos gens, imitant l'exemple de leurs détracteurs, faisaient de la propagande à leur façon. Ils expliquaient aux

nombreuses connaissances des deux sexes qu'ils avaient faites parmi les naturels, comment les catholiques pouvaient danser, chanter, faire de la musique quand bon leur semblait, même le dimanche, sans que les prêtres le trouvassent mauvais; que ceux-ci n'exigeaient aucun travail pour leur compte particulier, aucun tribut de leurs ouailles, aucunes redevances soit en argent, soit en denrées, tandis que les missionnaires employaient bon gré mal gré les indigènes à construire non-seulement des temples, mais encore des maisons très-commodes, sans les payer; exigeaient d'eux de continuelles offrandes, les condamnaient pour les moindres fautes à de fortes amendes, voire même au fouet; enfin, non contents de les forcer à écouter leurs sermons, chaque jour, pendant des heures entières, les empêchaient de se livrer aux plaisirs qu'ils aimaient le plus passionnément, la danse et le chant. De pareilles prédications devaient avoir, et avaient, en effet, de notables succès auprès des naturels, et d'autant mieux que ces convertisseurs de nouveau genre, dans le but sans doute d'assurer leur victoire par les moyens les plus certains, avaient organisé des bals où chaque soir, surtout le dimanche, le beau sexe taïtien venait, à la sortie même du prêche, faire assaut de grâce et de coquetterie.

Ces lumières disséminées sur le rivage, ce beau ciel étincelant d'étoiles, la douce clarté de la lune, le bruit lointain des violons qu'une brise tiède et légère apportait jusqu'à moi, tandis qu'à mes côtés grondait sourdement, en se couvrant d'une brillante écume, le récif

qui ferme la rade dans cette partie de la baie, me jetaient dans une rêverie profonde d'autant plus délicieuse, qu'à ces moments où mon âme, si longtemps aux prises avec les cruelles épreuves et les soucis, se laissait aller aux douces émotions ; mes pensées se tournaient vers la France, vers les êtres chers dont j'étais séparé depuis si longtemps, puis revenaient à cette frégate que depuis quatre années je promenais sur les rivages de toutes les parties du monde, et qui, peu de semaines auparavant, avait failli couler sous mes pieds : elle était réparée et allait bientôt reprendre ses courses lointaines ; de nouveaux dangers l'attendaient sans doute dans les parages peu connus qu'elle allait encore visiter ; mais bientôt elle devait se rapprocher de l'Europe ; ma lourde tâche touchait à son terme, et j'entrevoyais le repos avant la fin d'une nouvelle année.

Le lieu où je me livrais ainsi à mes réflexions n'était pourtant pas solitaire ; et souvent au moment où, abandonnant mon siége, je reprenais le chemin de mon habitation, je me trouvais entouré de naturels composant les équipages des grandes pirogues, venues de l'archipel Pomotou ou des autres îles basses situées à l'est de Taïti et alors échouées sur la plage. Ils se disposaient, les uns nouvellement arrivés, à se retirer pour dormir sous leurs embarcations tournées la quille en l'air en guise de tentes : alors que les autres, ayant terminé leurs affaires de trafic, s'empressaient de mettre à la voile pour, profitant de la brise de terre, sortir du port et retourner chez eux.

Ces insulaires, considérés à juste titre comme les meilleurs marins, les hommes les plus braves, les plus robustes parmi les naturels de la Polynésie, sont également signalés aux navigateurs européens comme leurs plus dangereux, leurs plus audacieux ennemis. En effet, malheur à l'équipage du navire qui fait naufrage sur les récifs dont les îles Pomotou sont hérissées de toutes parts, ou bien qui touche à ces dernières, sans prendre les plus grandes précautions contre les attaques perfides des habitants : les plus barbares traitements, une mort tragique, après laquelle les cadavres des victimes servent à d'horribles festins, les attendent, même encore aujourd'hui, sur ces bords inhospitaliers.

Là, règne une guerre continuelle entre les populations des diverses îles ; elles s'égorgent, se dévorent mutuellement, et quoique pauvres, misérables, ne vivant que de poissons et de coquillage, n'ayant pas, la plupart du temps, d'autre boisson que de l'eau de coco, ne connaissant pas d'autre industrie que la pêche des huîtres perlières et celle du trepang dont les marchands européens leur donnent un prix très-modique, elles ne s'en livrent pas moins les unes envers les autres aux plus horribles dévastations. De temps immémorial, elles se considèrent comme vassales des souverains de Taïti, dont les chefs les ont appelées à leur secours dans les guerres civiles qui souvent ont ensanglanté cette belle île, malgré les douceurs de mœurs et de caractère de ses habitants. Habitués à la fatigue, aux dangers de notre pénible métier, enclins au pillage et au meurtre, audacieux,

possédant un grand nombre de superbes pirogues sur lesquelles ils entreprennent sans crainte, de très-longues traversées, les naturels des Pomotou se sont montrés parfois de bien redoutables auxiliaires; aussi jouissent-ils aux îles de la Société, comme dans les autres archipels voisins qu'ils ont également ravagés, d'une terrible réputation.

Leur figure et leurs manières n'ont rien qui puisse faire douter de la vérité des accusations de férocité, de perfidie portées contre eux; les individus des deux sexes sont horriblement laids; leurs traits sont grossiers, le tatouage qui couvre la figure et presque toutes les parties du corps, une chevelure hérissée en forme de turban, des yeux au fond jaunâtre et à moitié fermés, un front bas et proéminent, leur donnent un air vraiment effrayant; on les dit capables de tout, et même l'endroit isolé où je voyais leurs pirogues échouées était considéré comme peu sûr par les habitants du bourg. Aussi me souvenant des avis qui m'avaient été donnés à cet égard, je ne restais que peu de temps en pareille compagnie et reprenais ma promenade solitaire le long du rivage, vers les lieux habités.

Le coup d'œil que présentait la rade n'était pas moins agréable que celui dont j'avais joui quelques instants auparavant : sur la mer, unie comme une glace, et qu'enfermait le cordon argenté formé par la bande des récifs, figurait, au milieu de la baie, la petite île de Motou-Roa, avec ses hauts cocotiers, sa batterie de canons flanquée d'une petite maison de pierres, dans laquelle nous avions déposé les poudres de la

frégate. Cette île servait autrefois de lieu de plaisance ou de retraite aux souverains de Papeïty ; c'est là que le père de la reine Pomaré se retirait souvent pour se livrer, loin des yeux des missionnaires anglais, aux excès d'ivrognerie qui abrégèrent promptement son existence. Elle est parfaitement située pour défendre l'entrée de la passe unique par laquelle les forts navires peuvent entrer dans la baie. Autour de ses bords, l'eau est profonde, et le fond excellent ; rarement les mauvais temps s'y font sentir d'une façon dangereuse, quoique, à certaines époques de l'année, il passe quelquefois dans ces parages des coups de vent de nord-ouest extrêmement violents. Plusieurs baleiniers étaient à ce mouillage, où bientôt la frégate elle-même, ayant terminé son réarmement, devait venir figurer à son tour. En attendant, ses vastes formes, sa haute mâture, se dessinaient dans l'ombre de la côte et du groupe de hauts arbres ombrageant le quai, le long duquel elle se trouvait encore amarrée.

Quoique la soirée fût déjà avancée, cette partie de la baie n'était pas moins animée que les quartiers du bourg où les matelots européens et les indigènes se livraient au plaisir de la danse à qui mieux mieux. Le pont de chaque baleinier, si j'en jugeais par les bruyants éclats de gaieté des hommes, les chants et les battements de mains cadencés des Taïtiennes, était couvert d'une nombreuse société, dans laquelle, malheureusement, je dois en convenir, la tempérance, d'une part, et la décence de mœurs de l'autre, étaient fort mal observées. Les missionnaires protestants s'en

plaignaient amèrement et ils avaient raison; ils prétendaient que ces orgies, ces dégoûtantes scènes de débauche auxquelles se livraient constamment les matelots baleiniers durant leurs relâches, achevaient la démoralisation des naturels, propageaient parmi eux d'affreuses maladies et détruisaient ainsi tout le bien qu'ils pouvaient faire à ces malheureux par leurs prédications. Mais ces détestables exemples étaient donnés par des marins anglais ou américains tous protestants, lesquels pourtant se montrent, en général, plus adverses encore que les catholiques aux missionnaires de leur religion, chez qui, disaient-ils, on ne trouvait qu'égoïsme et dureté de cœur pour les malheureux. Ces mêmes matelots respectaient, vénéraient généralement nos prêtres, quoique dans la plupart des îles, où ces derniers s'étaient établis, les scènes de débauche n'avaient plus lieu, faute de complices du beau sexe pour y participer.

D'où vient cette différence dans les résultats des travaux apostoliques des ministres des deux religions? Les méthodistes ou les wesleyens sont-ils moins instruits, moins honorables dans leur conduite ou dans leur caractère, que leurs rivaux? non, leur tenue et leur mœurs sont généralement irréprochables. Mais la majeure partie d'entre eux ne recevant pas leurs instructions, le mouvement, si je puis m'exprimer ainsi, d'un même centre de direction, comme cela a lieu pour nos missionnaires, ne peuvent que bien difficilement comprendre ou accomplir leurs saintes fonctions. Ensuite plus occupés, nécessairement, en raison de

leurs précédents et de leur situation de pères de famille, d'intérêts temporels que de ceux de la religion, ils ne pouvaient guère employer, pour atteindre ce but, les moyens évangéliques auxquels nos prêtres ont dû leur succès, je veux dire le mépris de la mort, une admirable résignation au milieu des plus cruelles privations, enfin une abnégation complète de tout avantage matériel.

Comment, en effet, un homme qui traîne à sa suite une femme et des enfants dont le sort présent et à venir est confié à ses soins; comment un homme que le besoin de gagner sa vie et non une vocation décidée pour l'apostolat, a conduit dans ces lointaines contrées, pourrait-il rivaliser de dévouement, de charité chrétienne avec des prêtres qui ont fait vœu de pauvreté, d'obéissance aveugle à leurs supérieurs, qui ne tiennent à rien dans ce monde et n'attendent que dans l'autre la récompense de leurs bonnes actions en celui-ci? La gloire, la propagation de leur foi est tout pour eux, et ils courent au martyre en regardant le ciel!

Leurs rivaux se sont faits hommes politiques et législateurs chez les sauvages qu'ils étaient appelés seulement à convertir; ils se sont hâtés de détruire, au lieu de les modifier, toutes les institutions gouvernementales et autres qui de temps immémorial retenaient ces derniers en société, et se sont montrés ensuite incapables de rien réédifier. Comme ils ont brisé tous les liens d'obéissance qui unissaient les chefs à leurs sujets, les hautes classes aux classes inférieures, avant

d'avoir inspiré à celles-ci le goût du travail et de les avoir rendues dignes de la liberté, il est arrivé qu'elles se montrent adverses à toute espèce de joug, et n'ont adopté de la civilisation européenne que ce qu'elle a de pire; aussi disparaissent-elles rapidement dévorées qu'elles sont par l'ivrognerie, la débauche et par les plus horribles maladies.

Avant l'invasion des missionnaires protestants en Polynésie, une sorte d'ordre social régnait parmi ces populations et principalement parmi celles des archipels des Amis et de la Société. De même qu'on le voit chez la plupart des nations d'Asie, cet ordre social était complétement basé sur la religion. Non-seulement celle-ci protégeait le pouvoir des chefs et les priviléges aristocratiques des rangs supérieurs de la société contre l'esprit remuant de la multitude; mais plus encore elle présidait aux détails de la vie matérielle de toutes les classes de la population : les relations des sexes entre eux, la répartition du temps entre le travail et le repos, la culture des champs, l'installation extérieure ou intérieure des habitations, les soins hygiéniques à prendre de la nourriture et de l'habillement, enfin la propreté du bas peuple, si insouciant, si malpropre dans tous les pays du monde, étaient de son ressort; et sous ces divers rapports les prêtres taïtiens remplissaient parfaitement leurs obligations, ainsi que le prouvent suffisamment les séduisantes descriptions que les premiers explorateurs européens nous ont laissées des mœurs, des coutumes et de l'état de civilisation avancé des indigènes de plu-

sieurs de ces archipels. Sans doute que l'horrible coutume des sacrifices humains y régnait encore; que parfois la politique désignait les victimes; mais la plupart du temps celles-ci étaient choisies parmi les individus que leur caractère turbulent et féroce, ou leur penchant au vol avaient rendu dangereux pour la communauté; dans ce cas les moraïs, éspèce de temples en plein air, remplaçaient nos échafauds, les ou bliettes du moyen âge ou peut-être mieux encore les auto-da-fé de l'inquisition.

Si les prêtres taïtiens veillaient aussi soigneusement au maintien de l'influence de la religion ou de leur pouvoir sur toutes les classes de la société, et punissaient cruellement toute tentative contre l'ordre de choses établi, du moins les devoirs religieux imposés par eux à leurs concitoyens étaient légers, faciles à remplir, tels qu'ils doivent être pour des populations auxquelles le climat des tropiques, une atmosphère toujours douce et sereine, une nature généreuse et féconde, inspirent à la fois de l'éloignement pour les occupations pénibles ou sérieuses, et un goût prononcé pour les plaisirs sensuels. Les fêtes, les chants, les danses, se succédaient presque constamment; cependant l'abondance régnait partout et les terres n'en étaient pas moins admirablement cultivées. Enfin, l'archipel de la Société était avec raison renommé encore à la fin du siècle dernier, pour la richesse, pour l'urbanité, pour la douceur de mœurs de ses habitants, du moins si l'on s'en rapporte aux dires du célèbre Cook, le plus véridique des explora-

teurs de la Polynésie. Dans quel état ai-je trouvé ce pays? Que sont devenues ces cultures qui couvraient les plaines et les penchants des collines? ces trois cent mille âmes qui les entretenaient avec un soin dont les Européens eux-mêmes étaient charmés? Qu'est devenue cette foule de gracieux villages situés au bord de la mer et liés entre eux par des chemins praticables en toutes saisons? Qu'est devenue cette multitude de spacieuses et magnifiques cases qui, avec leurs dépendances, formaient à elles seules des hameaux qu'entouraient des bois épais de bananiers et d'orangers? Enfin ont-elles eu un meilleur sort ces nombreuses flottes de grandes pirogues qui destinées, soit à la guerre, soit au commerce, assuraient la prééminence de Taïti sur les groupes environnants? Non; tout a disparu; cette belle île ne contient plus aujourd'hui que dix mille habitants, en proie à la plus profonde misère, aux plus horribles comme aux plus honteuses maladies, suites de la débauche et de l'oisiveté. Les anciens liens d'obéissance, d'affection qui unissaient les chefs à leurs vassaux sont totalement détruits. Ceux-ci ont abandonné la culture des terres, sur lesquelles leurs aïeux vivaient depuis des siècles, pour vagabonder dans les villages de la côte, fréquentés par les navires européens, abandonnant ainsi, sans aide, sans secours, leurs enfants, leurs femmes, et leurs vieux parents. Presque partout règne une déplorable solitude, là où, il y a cinquante années tout au plus, on voyait une multitude d'habitations situées au milieu de vastes champs cultivés; toute espèce d'industrie a disparu; enfin à peine

les habitants possèdent-ils encore quelques pirogues capables de naviguer le long des côtes de l'île en dedans des récifs.

Le changement qui s'est opéré dans le caractère des naturels n'est pas moins frappant : ces gens si gais, si heureux, si propres autrefois et en même temps si généreux avec les étrangers, se montrent aujourd'hui tristes, sales, abrutis, fripons et menteurs; et si parfois, surtout parmi les femmes, le penchant au plaisir inhérent à leur nature les porte à chercher dans les chants et la danse l'oubli de leur triste situation, la crainte d'encourir le mécontentement de leurs rigides pasteurs, et de payer l'amende, les fait bientôt retomber dans leur inertie habituelle.

Tel est l'état auquel les missionnaires protestants, quoique sans doute animés des meilleures intentions, ont réduit Taïti et son intéressante population. Ils n'ont pas compris, comme l'ont fait leurs rivaux catholiques, qu'il fallait substituer doucement, à force de persévérance, sans détruire les institutions sociales existantes, le nouveau culte à l'ancien; le modifier suivant les penchants, le degré d'intelligence des nouveaux convertis, et surtout conserver soigneusement parmi ceux-ci la hiérarchie des rangs, seule garantie de l'ordre dans les sociétés peu avancées en civilisation, jusqu'à ce que l'influence du christianisme fût parvenue à détruire complétement les vestiges d'une antique barbarie. Au lieu de suivre cette sage ligne de conduite, ils se sont empressés malheureusement d'anéantir, dès qu'ils se sont crus assez forts pour le

faire, tout ce qui ne leur a pas semblé conforme aux principes rigides de leur religion, on pourrait même dire aux intérêts politiques de leur patrie. Envoyés tout simplement pour prêcher la parole de Dieu, ainsi que pour donner à la fois l'exemple du travail, et initier à la connaissance de nos arts mécaniques d'ignorants sauvages, ils se sont érigés en législateurs; et, abusant de l'ascendant que leur donnaient la religion et la puissance britannique sur les populations polynésiennes, ils ont fini par s'en faire les véritables chefs. Beaucoup de chapelles, une foule d'écoles, où les naturels de tous les âges et de tous les sexes sont contraints de venir chaque jour pendant plusieurs heures écouter de saintes exhortations, militent beaucoup certainement en faveur du zèle des pasteurs méthodistes, wesleyens, anglicans, etc.; ajoutons même qu'ils sont parvenus à faire adopter bon gré mal gré, au grand profit, il est vrai, des manufactures d'Angleterre, et au leur propre, les costumes européens à leurs néophytes; mais ceux-ci manquent de secours quand ils sont malades, de consolations quand ils sont malheureux. Soustraits depuis longtemps au pouvoir de leurs anciens chefs sur les terres desquels ils vivaient contents comme laboureurs ou comme ouvriers, ils ont abandonné leurs travaux, ainsi que leurs anciennes demeures pour venir se grouper, sous le prétexte d'être plus près des missionnaires, dans les principaux lieux habités de la côte, où malgré les peines sévères portées par leurs pasteurs contre l'ivrognerie et les offenses aux bonnes mœurs, ils

loi par laquelle il était défendu à ces derniers de s'établir dans le pays et d'y professer publiquement leur religion.

Mais si, de leur côté, nos antagonistes n'avaient rien négligé pour assurer le triomphe de leur cause, du mien toutes les précautions étaient prises afin d'obtenir de qui de droit la signature du traité que je comptais présenter.

J'avais profité des rivalités, des jalousies qui existaient entre les ministres des diverses sectes établies dans l'île, pour gagner plusieurs de ces derniers à la cause de la liberté religieuse que je défendais. L'absence du révérend Pritchard, alors en tournée épiscopale dans les archipels voisins, privait à la fois ses collègues de leur supérieur et de leur plus fort champion; enfin je pouvais compter, dans cette circonstance, sur l'appui de plusieurs chefs importants dont j'avais capté l'amitié, ainsi que sur celui des nombreuses connaissances de nos marins qui, eux aussi, avaient fait à leur manière et avec beaucoup de succès, une propagande religieuse dont les principes étaient peu favorables à la popularité des missionnaires anglais.

Si même mon ambition eût été plus loin que de placer la religion catholique ou pour mieux dire les Français sur un pied respectable dans l'archipel de la Société, j'aurais pu, en profitant des offres que me faisaient par l'intermédiaire de notre consul les chefs les plus influents du pays, mettre Taïti sous la protection de la France; j'aurais pu, dis-je, donner aisément

inutile : menaces, séductions, tous les moyens avaient été employés par eux afin d'accroître le nombre et de réchauffer le zèle de leurs partisans tant parmi les chefs que parmi les résidents européens tous professant, sans aucune exception, la même religion qu'eux; aussi se considéraient-ils comme certains du succès.

En effet ma tâche devait leur paraître bien difficile à remplir heureusement jusqu'au bout. Ils comprenaient comme moi que les forces dont je disposais, tout imposantes qu'elles devaient sembler à de pauvres sauvages, devenaient inutiles par le fait même des bonnes relations qui s'étaient établies entre ces derniers et nous. Pouvais-je, dans le cas où mes propositions en faveur des catholiques seraient repoussées, faire la guerre à de bonnes gens qui avaient si bien accueilli les marins de *l'Artémise*, vécu avec eux dans les termes les plus affectueux ? Un pareil procédé aurait été odieux et les saints d'Hobart-Town ou de Sidney n'eussent pas manqué d'en faire le thème de nouvelles récriminations contre les Français, et avec raison cette fois, car les droits de l'hospitalité se seraient trouvés violés réellement dans cette circonstance.

Cependant il fallait absolument que je fisse rapporter la loi que les missionnaires, soutenus en cela par le commandant de la corvette anglaise *la Fly*, avaient pour ainsi dire obligé la reine et son conseil de chefs, peu de temps après le passage de *la Vénus* à Taïti, de rendre contre les catholiques;

loi par laquelle il était défendu à ces derniers de s'établir dans le pays et d'y professer publiquement leur religion.

Mais si, de leur côté, nos antagonistes n'avaient rien négligé pour assurer le triomphe de leur cause, du mien toutes les précautions étaient prises afin d'obtenir de qui de droit la signature du traité que je comptais présenter.

J'avais profité des rivalités, des jalousies qui existaient entre les ministres des diverses sectes établies dans l'île, pour gagner plusieurs de ces derniers à la cause de la liberté religieuse que je défendais. L'absence du révérend Pritchard, alors en tournée épiscopale dans les archipels voisins, privait à la fois ses collègues de leur supérieur et de leur plus fort champion; enfin je pouvais compter, dans cette circonstance, sur l'appui de plusieurs chefs importants dont j'avais capté l'amitié, ainsi que sur celui des nombreuses connaissances de nos marins qui, eux aussi, avaient fait à leur manière et avec beaucoup de succès, une propagande religieuse dont les principes étaient peu favorables à la popularité des missionnaires anglais.

Si même mon ambition eût été plus loin que de placer la religion catholique ou pour mieux dire les Français sur un pied respectable dans l'archipel de la Société, j'aurais pu, en profitant des offres que me faisaient par l'intermédiaire de notre consul les chefs les plus influents du pays, mettre Taïti sous la protection de la France; j'aurais pu, dis-je, donner aisément

inutile : menaces, séductions, tous les moyens avaient été employés par eux afin d'accroître le nombre et de réchauffer le zèle de leurs partisans tant parmi les chefs que parmi les résidents européens tous professant, sans aucune exception, la même religion qu'eux ; aussi se considéraient-ils comme certains du succès.

En effet ma tâche devait leur paraître bien difficile à remplir heureusement jusqu'au bout. Ils comprenaient comme moi que les forces dont je disposais, tout imposantes qu'elles devaient sembler à de pauvres sauvages, devenaient inutiles par le fait même des bonnes relations qui s'étaient établies entre ces derniers et nous. Pouvais-je, dans le cas où mes propositions en faveur des catholiques seraient repoussées, faire la guerre à de bonnes gens qui avaient si bien accueilli les marins de *l'Artémise*, vécu avec eux dans les termes les plus affectueux ? Un pareil procédé aurait été odieux et les saints d'Hobart-Town ou de Sidney n'eussent pas manqué d'en faire le thème de nouvelles récriminations contre les Français, et avec raison cette fois, car les droits de l'hospitalité se seraient trouvés violés réellement dans cette circonstance.

Cependant il fallait absolument que je fisse rapporter la loi que les missionnaires, soutenus en cela par le commandant de la corvette anglaise *la Fly*, avaient pour ainsi dire obligé la reine et son conseil de chefs, peu de temps après le passage de *la Vénus* à Taïti, de rendre contre les catholiques;

loi par laquelle il était défendu à ces derniers de s'établir dans le pays et d'y professer publiquement leur religion.

Mais si, de leur côté, nos antagonistes n'avaient rien négligé pour assurer le triomphe de leur cause, du mien toutes les précautions étaient prises afin d'obtenir de qui de droit la signature du traité que je comptais présenter.

J'avais profité des rivalités, des jalousies qui existaient entre les ministres des diverses sectes établies dans l'île, pour gagner plusieurs de ces derniers à la cause de la liberté religieuse que je défendais. L'absence du révérend Pritchard, alors en tournée épiscopale dans les archipels voisins, privait à la fois ses collègues de leur supérieur et de leur plus fort champion; enfin je pouvais compter, dans cette circonstance, sur l'appui de plusieurs chefs importants dont j'avais capté l'amitié, ainsi que sur celui des nombreuses connaissances de nos marins qui, eux aussi, avaient fait à leur manière et avec beaucoup de succès, une propagande religieuse dont les principes étaient peu favorables à la popularité des missionnaires anglais.

Si même mon ambition eût été plus loin que de placer la religion catholique ou pour mieux dire les Français sur un pied respectable dans l'archipel de la Société, j'aurais pu, en profitant des offres que me faisaient par l'intermédiaire de notre consul les chefs les plus influents du pays, mettre Taïti sous la protection de la France; j'aurais pu, dis-je, donner aisément

inutile : menaces, séductions, tous les moyens avaient été employés par eux afin d'accroître le nombre et de réchauffer le zèle de leurs partisans tant parmi les chefs que parmi les résidents européens tous professant, sans aucune exception, la même religion qu'eux; aussi se considéraient-ils comme certains du succès.

En effet ma tâche devait leur paraître bien difficile à remplir heureusement jusqu'au bout. Ils comprenaient comme moi que les forces dont je disposais, tout imposantes qu'elles devaient sembler à de pauvres sauvages, devenaient inutiles par le fait même des bonnes relations qui s'étaient établies entre ces derniers et nous. Pouvais-je, dans le cas où mes propositions en faveur des catholiques seraient repoussées, faire la guerre à de bonnes gens qui avaient si bien accueilli les marins de *l'Artémise*, vécu avec eux dans les termes les plus affectueux ? Un pareil procédé aurait été odieux et les saints d'Hobart-Town ou de Sidney n'eussent pas manqué d'en faire le thème de nouvelles récriminations contre les Français, et avec raison cette fois, car les droits de l'hospitalité se seraient trouvés violés réellement dans cette circonstance.

Cependant il fallait absolument que je fisse rapporter la loi que les missionnaires, soutenus en cela par le commandant de la corvette anglaise *la Fly*, avaient pour ainsi dire obligé la reine et son conseil de chefs, peu de temps après le passage de *la Vénus* à Taïti, de rendre contre les catholiques;

loi par laquelle il était défendu à ces derniers de s'établir dans le pays et d'y professer publiquement leur religion.

Mais si, de leur côté, nos antagonistes n'avaient rien négligé pour assurer le triomphe de leur cause, du mien toutes les précautions étaient prises afin d'obtenir de qui de droit la signature du traité que je comptais présenter.

J'avais profité des rivalités, des jalousies qui existaient entre les ministres des diverses sectes établies dans l'île, pour gagner plusieurs de ces derniers à la cause de la liberté religieuse que je défendais. L'absence du révérend Pritchard, alors en tournée épiscopale dans les archipels voisins, privait à la fois ses collègues de leur supérieur et de leur plus fort champion; enfin je pouvais compter, dans cette circonstance, sur l'appui de plusieurs chefs importants dont j'avais capté l'amitié, ainsi que sur celui des nombreuses connaissances de nos marins qui, eux aussi, avaient fait à leur manière et avec beaucoup de succès, une propagande religieuse dont les principes étaient peu favorables à la popularité des missionnaires anglais.

Si même mon ambition eût été plus loin que de placer la religion catholique ou pour mieux dire les Français sur un pied respectable dans l'archipel de la Société, j'aurais pu, en profitant des offres que me faisaient par l'intermédiaire de notre consul les chefs les plus influents du pays, mettre Taïti sous la protection de la France; j'aurais pu, dis-je, donner aisément

une nouvelle possession à mon pays; mais je m'étais trouvé naguère encore trop à même de juger, tant à Hobart-Town qu'à Sidney, combien la punition infligée par le commandant de *la Vénus* à la reine Pomaré pour avoir laissé maltraiter nos prêtres dans ses États avait, quoique juste, excité un mécontentement aussi vif que général parmi les populations de Van-Diemen et de l'Australie ; je savais également de quoi était capable l'amour de la propriété, le fanatisme religieux chez nos voisins. Or les îles de la Société étaient considérées par les colons des terres australes comme une sorte de dépendance, comme les Antilles de leur nouvelle patrie, et plus encore que les autres, Taïti où se trouvait le centre des missions méthodiste ou wesleyenne dans la Polynésie.

M'attaquer à ces deux passions si exclusives, si vives, si faciles à irriter chez le peuple anglais, me sembla d'autant plus impolitique que je n'y voyais aucun avantage pour la France; et que mon succès, eût-il été complet comme tout semblait le faire présumer, je devais m'attendre à ce qu'il serait bientôt suivi d'une foule de déceptions et de difficultés. En effet la fureur des saints ne se serait pas traduite en plaintes, en cris seulement; et tandis que d'une part les sociétés bibliques de Londres, qui exercent une si grande influence sur les chambres législatives et sur la population britannique, seraient parvenues aisément à faire considérer de l'autre côté de la Manche cette affaire comme nationale et à soulever ainsi maints embarras à notre gouvernement ; de l'autre, les

nombreux membres des corporations analogues établis aux terres australes, auraient employé pour m'arracher ma conquête tous les moyens à leur disposition ; tels que les prédications furibondes pour ameuter les sauvages contre les catholiques, l'argent répandu à pleines mains parmi cette tourbe de mauvais sujets anglais ou américains déserteurs des baleiniers, vaguant dans la Polynésie, afin de leur faire prendre les armes et se joindre aux naturels que l'amour du pillage ou du désordre aurait également, sans nul doute, ameutés contre nous. Or, la lutte une fois engagée, je n'aurais plus été à même de reculer dans la crainte de compromettre en ces contrées la dignité et l'influence de la France à laquelle je n'avais rien à offrir d'avantageux tant au présent qu'au futur en compensation des sacrifices d'hommes et d'argent que cette levée de boucliers dans la Polynésie lui aurait imposés.

En effet, de quelle utilité pouvait être, à cette époque, pour elle, l'archipel de la Société; alors même que cette nouvelle possession ne lui aurait pas été disputée? Plusieurs milliers de lieues le séparent d'Europe; les navires pour s'y rendre doivent accomplir une longue et pénible navigation; les productions, que jusqu'alors l'industrie européenne avait tirées de son terroir, étaient identiquement les mêmes que celles de nos colonies de l'ouest, et nous avons vu plus haut que toutes les campagnes y restent en friche, faute de bras pour les cultiver, tant la population indigène, déjà bien réduite, disparaît avec une effrayante rapidité.

Sous le point de vue du commerce, Taïti et ses dépendances ne me semblaient pas devoir offrir plus de profit à la France, que sous celui de la colonisation. Les marchandises anglaises seront toujours à meilleur marché que les nôtres dans ces contrées, en raison du voisinage de Van-Diemen et de la Nouvelle-Galles du Sud, dont les chefs-lieux entretiennent, au moyen de nombreux caboteurs, un trafic très-actif avec les archipels polynésiens situés au sud de l'équateur. Ce trafic ne s'opère que par échanges; les étoffes de coton, la grosse quincaillerie, le rhum, la poudre, les armes à feu, les objets nécessaires à l'exploitation des sucreries sont payés en bois de charpente, en sucre, en poisson salé, tous articles que nos armateurs n'auraient aucun bénéfice à exporter, tandis que Hobart-Town et Sidney en consomment une forte quantité. Les rivages de ces îles fournissent encore, il est vrai, de la nacre de perle et des olothuries, qui trouvent des débouchés sur les marchés d'Europe et de Canton; mais deux cargaisons un peu considérables du premier de ces deux articles en font baisser considérablement le prix chez nous; quant à l'autre, nos armateurs ont trop peu de relations commerciales avec la Chine pour pouvoir en tirer un bien utile parti. Enfin parlerai-je de la pêche à la baleine? Qu'on juge, après ce que j'en ai dit dans le chapitre précédent, jusqu'à quel point elle mérite que le gouvernement fasse de nouveaux sacrifices en sa faveur!

Si de la question commerciale je passais à la question politique, je ne me trouvais pas plus autorisé dans

l'intérêt de mon pays, à placer Taïti sous la protection de la France. Car, en admettant que les difficultés matérielles et morales, que devait rencontrer cette sorte d'occupation de l'archipel de la Société, eussent été surmontées, quelles chances de succès semblaient réservées à notre nouvel établissement? je n'en découvrais aucune, et, au contraire, je voyais mille inconvénients; en temps de paix, il devenait un objet constant de jalousie et de défiance pour l'Angleterre, par conséquent un sujet inépuisable de froissement entre celle-ci et la France qui serait venue ainsi planter son pavillon, au sein même des plus belles colonies de sa rivale; et cela sans aucun bénéfice, je le répète, pour son commerce ou sa puissance. En temps de guerre, de quelle utilité pourrait être pour nos escadres, comme lieu de station ou de relâche, un point n'offrant aucun moyen de ravitaillement, et qui, isolé aux extrémités du monde, ne resterait en notre pouvoir, après le premier coup de canon tiré, qu'autant qu'il conviendrait aux autorités militaires de la Nouvelle-Galles du Sud de retarder l'envoi d'une expédition pour s'en emparer; car la défense serait impossible contre des forces considérables, et d'autant plus que l'animosité qui existait et existera toujours entre les membres des deux religions, qu'ils soient blancs ou indigènes, fournira dans l'archipel de nombreux partisans aux Anglais. Je pensai donc que la France pouvait employer ses forces navales et ses trésors d'une façon plus utile qu'à exciter, sans profit pour sa politique ou ses marchands, l'in-

quiétude de sa rivale, en s'emparant, pour le conserver sous son joug, d'un archipel que depuis longues années déjà les colons des terres australes étaient habitués à considérer comme leur appartenant, en raison de la communauté de religion qui existait entre eux et la population indigène; en raison des relations de tous genres que Sidney et Hobart-Town entretenaient avec Taïti; ou mieux encore, à cause de l'espèce de conquête que dès longtemps en avaient faite, pour ainsi dire, les missionnaires anglais. Mais je désirais que l'archipel de la Société, celui des Amis et les autres terres polynésiennes, restassent à la fois indépendants de tout pouvoir européen, d'un libre abord pour tout le monde, affranchis complétement du joug sous lequel ils se trouvaient, et surtout que les catholiques eussent la faculté de s'établir dans le pays et d'y exercer librement leur culte.

Cette demande si juste et si naturelle portait cependant, je le savais très-bien, si elle était accordée, un coup mortel à la puissance de mes rivaux, tant était dangereuse pour eux auprès des natifs, la concurrence apostolique de nos pauvres prêtres. Aussi étaient-ils tout prêts à entrer en lutte, quand le 19 juin, très-peu de jours avant l'époque fixée pour le départ, je demandai officiellement à la reine la réunion des principaux chefs pour recevoir, suivant l'usage, une communication importante. Elle me fit savoir que l'état de sa santé l'empêchait de venir à Papeïty, auprès duquel cependant elle était venue s'établir avec sa suite, y compris le

révérend ministre son conseiller et directeur de conscience en même temps. Lui ayant fait demander qu'elle voulût bien déléguer un chef pour présider le conseil en son absence, elle fixa son choix sur un vieillard son parent, gouverneur du chef-lieu et dévoué à ma partie adverse.

Le lendemain à midi, accompagné de l'agent consulaire de France, d'un résident anglais de ma connaissance, qui voulut bien me servir d'interprète, et de plusieurs officiers de *l'Artémise*, je me présentai à l'assemblée des chefs, réunis dans le temple méthodiste transformé pour la circonstance en salle de conseil. Les assistants étaient assez nombreux, et je remarquai, non sans plaisir, que si les partisans des missionnaires se trouvaient presque tous présents, les miens n'avaient pas manqué non plus au rendez-vous; circonstance heureuse, car je compris bientôt combien leur appui m'était nécessaire pour triompher, quand, ayant lu le traité proposé et dont j'avais soigneusement caché les principales clauses jusqu'alors, j'entendis les réclamations, puis les plaintes aussi vives que bruyantes de mes antagonistes et de leurs adhérents; toutefois je me rassurai en voyant la majorité des membres du conseil et de l'auditoire ne donner aucun signe de désapprobation.

La lecture du traité terminée (11), je me retirai avec ma suite, laissant derrière moi notre agent consulaire pour soutenir la discussion; elle fut vive; un missionnaire anglais ayant voulu prendre la parole pour donner l'impulsion aux notables de son parti,

opinion de nous que le reste du beau sexe indigène.

Ces diverses influences occultes ne tardèrent pas à porter leurs fruits. Pomaré rassurée et peut-être aussi cédant à un désir féminin, celui de voir des hôtes dont elle entendait dire tant de bien autour d'elle, se décida enfin à venir s'établir à Papeïty, le jour même de l'assemblée, contre l'assentiment de ses conseillers européens; et durant la visite que je me hâtai de lui rendre dans l'après-midi, elle se montra, il est vrai, un peu intimidée, craintive même, mais rien dans ses manières, dans ses paroles ne dut me faire supposer qu'elle avait conservé une impression bien fâcheuse de toutes les terreurs qu'on s'était efforcé de lui inspirer touchant notre venue dans ses États.

Je trouvai une jeune femme de vingt-deux ans environ, assez jolie, bien faite, et ne manquant pas d'un certain air de distinction. Sa taille un peu replète était enveloppée, suivant la mode taïtienne, de pagnes très-blanches, accusant des appas doucement arrondis, et laissant paraître au moindre mouvement de la royale beauté, des bras ronds et potelés, de petites mains tout à fait aristocratiques, enfin des pieds bien faits, mignons et gracieusement attachés.

La tête, couverte d'une épaisse chevelure coquettement arrangée sur le front et autour des tempes, était ornée de fleurs dont les couleurs s'harmonisaient de la façon la plus agréable avec la teinte brune et animée de la peau, de beaux yeux noirs, une bouche parfaitement meublée, enfin avec une certaine physionomie pro-

noncée qui semblait dénoncer un passé très-agité en fait de sentiment, et faire craindre un avenir non moins orageux. Auprès d'elle se tenait un missionnaire anglais, à la mine froide et puritaine, prêtant une vive attention à la conversation, et dictant par ses regards à sa pupille les réponses qu'elle faisait à mes questions; cependant elle n'en accepta pas moins, sans beaucoup d'hésitation, l'offre que je lui fis de venir visiter le lendemain la frégate; seulement elle me témoigna le désir d'amener avec elle, chose convenue d'avance comme je l'appris plus tard, un de ses conseillers privés, celui-là même qui dans ce moment jouait auprès d'elle le rôle de surveillant. Je m'empressai de lui répondre que ses désirs étaient des ordres pour moi, et que toutes les personnes de sa suite seraient parfaitement accueillies à bord de *l'Artémise*.

Cette réponse parut faire un vif plaisir à toutes les jeunes filles qui entouraient la reine et qui, assises par terre sur des nattes, composaient pour ainsi dire le seul ornement de la grande salle dans laquelle j'étais reçu.

La plupart avaient des mines éveillées, très-séduisantes, et leur toilette taïtienne laissait aisément deviner des charmes qui me parurent justifier complétement la réputation de beauté dont les femmes de cette île jouissent dans la Polynésie; elles entourent presque constamment leur souveraine qu'elles doivent amuser par des chants et des danses; du reste, elles n'en trouvaient pas moins le loisir de courir un peu dans le bourg, sans qu'elles eussent à rendre

un compte bien sévère de leurs actions, pourvu toutefois que la jalousie de leur maîtresse ne fût pas excitée à l'endroit de son jeune époux; car dès ce moment toute espèce de liberté leur était absolument interdite, et Dieu sait alors de quelles scènes conjugales la royale demeure devenait le théâtre!

Du reste, dans l'intérieur de cette demeure, les *aparté* me parurent fort difficiles; les portes, les rideaux, les tentures, voire même les meubles y étaient à peu près inconnus; et quoique la maison envoyée toute faite d'Angleterre fût un cadeau, disait-on, de la société des missions de Londres, elle n'en était pas moins une mauvaise baraque de planches renfermant quelques immenses chambres restées complétement nues en attendant la venue des meubles promis depuis plusieurs années par les donateurs; les planchers, les cloisons se trouvaient encore dans leur état primitif et partout régnait un air d'abandon, voire même de malpropreté, fort peu honorable pour le tuteur de la jeune reine qui très-probablement aurait préféré une de ces belles cases si commodes, si propres, si élégantes où elle avait passé ses premières années et maintenant disparues, à cette pauvre habitation dans laquelle tout se trouvait étranger à ses usages et à ses goûts, je dirai mieux, aux exigences du climat. Je ne pus m'empêcher de faire la réflexion en songeant à la spacieuse et confortable demeure que le révérend Pritchard s'était fait construire au nom du Seigneur par les pauvres naturels, dans une position charmante, en dehors de Papeïty sur le bord de la mer, que la

protectrice n'avait trouvé que des ingrats parmi ses protégés.

Avec ce tact, cet amour-propre féminin que le beau sexe possède dans tous les pays du globe, Pomaré comprit le sentiment que je devais éprouver en la trouvant logée aussi peu convenablement; elle s'en excusa avec naturel, avec esprit; mais je devinai aisément, à l'expression de sa physionomie, qu'elle était froissée dans son orgueil et que cette explication à laquelle le missionnaire se garda bien de prendre part, devait diminuer encore les chances de succès de nos rivaux pour le lendemain.

Dans un conseil privé qui fut tenu quelques heures seulement après que j'eus quitté la reine et auquel assista cette dernière, on agita de nouveau et d'une façon définitive la question du traité. La discussion fut vive plus encore peut-être que le matin; plusieurs missionnaires présents s'efforcèrent d'arracher de haute lutte le refus de Pomaré d'accepter mes propositions. Mais celle-ci dont les observations de Tati, ma visite et mieux que tout cela peut-être les réflexions de ses alentours touchant le caractère des Français et leur conduite à l'égard des indigènes, avaient beaucoup calmé les craintes, résista à toutes ces obsessions; et sur la réponse affirmative que fut contraint de faire le missionnaire son conseiller à la question qu'elle lui posa — si à Sidney ou en Angleterre, l'exercice de toutes les religions était libre — Pomaré se rangea de l'opinion de Tati, et il fut arrêté que mes demandes seraient accueillies favorablement. En conséquence

de cette décision, le jour suivant à onze heures les chefs réunis comme la veille dans la chapelle méthodiste, déclarèrent à une assez forte majorité, que le traité était accepté; et une heure après, la reine, accompagnée de Tati, de plusieurs autres notables personnages indigènes, de son mari, d'un missionnaire ainsi que de plusieurs de ses filles d'honneur, s'embarqua dans mon canot pour venir à bord de la frégate où je la reçus avec les plus grands honneurs.

Elle parut d'abord intimidée de cet appareil belliqueux dont le pont d'un navire de guerre offre l'image, mais trouvant de toutes parts des physionomies riantes et amies, voyant ses filles d'honneur en parfaite connaissance avec nos jeunes officiers qui se chargèrent sur-le-champ de leur faire les honneurs de *l'Artémise*, pendant que moi-même, donnant l'exemple, je lui prodiguais mes soins, la jeune reine se rassura promptement et accepta sans hésitation la proposition que je lui fis au moment où son surveillant s'était éloigné d'elle, de descendre dans mon salon. Là, se trouvant plus libre sans doute, elle se débarrassa bien vite de l'horrible chapeau à la mode britannique et du châle étouffant dont, pour satisfaire aux lois de l'étiquette, les ministres protestants avaient décidé qu'elle resterait affublée pendant la cérémonie.

Elle aurait bien désiré, la pauvre femme, pouvoir se défaire également du corset qui pressait cruellement sa taille, de sa robe à fleurs dont les falbalas, de mauvais goût, gênaient ses mouvements et l'embarrassaient dans sa marche, enfin de ses

vilains souliers dans lesquels ses pieds, ordinairement libres, avaient été emprisonnés.

Combien elle aurait été mieux aussi, sous tous les rapports, dans son costume national, combien plus encore elle aurait été reine de Taïti, à nos yeux, avec une couronne de fleurs et sa chevelure noire roulée autour de la tête, suivant la mode du pays! Sous le ridicule et fort peu convenable accoutrement qu'on lui avait imposé, c'était avec peine que je reconnaissait ma gracieuse hôtesse de la veille : sa taille, si moelleusement arrondie et si flexible en même temps, ainsi serrée, ressemblait à une valise ; ses cheveux, sur lesquels il était facile d'apercevoir la trace du fer à papillotes, se révoltaient contre ce nouveau joug et reprenaient sans cesse leur ancienne liberté malgré les efforts que la jeune femme, enchantée de se mirer dans les glaces, tentait constamment, pour conserver ses repentirs en bon état; exemple que s'empressaient de suivre, comme on pense bien, les filles d'honneur qui n'étaient ni plus commodément ni moins ridiculement fagotées que leur maîtresse. Malgré cela, la gaieté régnait dans mon salon, et je profitai de ce moment pour offrir à ma royale visiteuse un cabaret de porcelaine de Sèvres richement orné. Je comptais que mon cadeau causerait un vif plaisir; je fus d'abord déçu dans mon espoir : j'avais rappelé la femme à son rôle de reine, et elle le remplit très-bien; elle ne témoigna aucune joie, aucun étonnement, me remercia avec une sorte de dignité, et ce ne fut qu'un moment après

que le naturel prenant le dessus, elle désira visiter en détail sa nouvelle propriété.

Le missionnaire ne tarda pas à nous rejoindre, et sa présence fit changer en un instant les dispositions de ces dames. Au plaisir et à la gaieté succéda l'air cérémonieux qu'elles avaient en montant à bord. La conversation devenant de plus en plus languissante, quoique nos autres visiteurs de haut parage fussent également descendus dans mes appartements, j'engageai ma royale hôtesse à prendre place au milieu de sa suite et des officiers de *l'Artémise*, à l'entour d'une collation dont la vue sembla lui plaire infiniment.

Elle se mit à ma droite; tandis que son mari, beau jeune homme de dix-huit ans environ, bien fait, de bonne mine, portant la chemise et le pantalon de matelot, s'asseyait à ma gauche; le missionnaire, Tati, deux autres chefs, enfin les filles d'honneur se rangèrent autour de la table, et chacun prit part aux gâteaux ainsi qu'aux friandises servis devant lui. La reine mangea très-peu; sa tenue, ses manières, ne laissèrent rien à désirer. Elle se servit de la fourchette et de la cuiller en personne qui en connaît l'usage; et je remarquai, non sans étonnement, que pas un des convives de sa suite ne manqua aux convenances, quoique se trouvant dans une position complétement étrangère pour la plupart d'entre eux.

La reine ne voulut rester que peu de moments à table; toutefois elle ne l'abandonna qu'après que nous eûmes bu à sa santé et à celle de notre souverain qui fut portée par Tati; ensuite la société passa au salon

ù les dames reprirent leurs châles et leurs chapeaux, nais avec beaucoup moins d'empressement qu'elles 'en avaient mis à s'en débarrasser. Ces préparatifs de épart terminés, Pomaré se rembarqua dans mon caot et retourna à terre au bruit de vingt et un coups de non, aux acclamations de l'équipage rangé debout ır les vergues, et à celles de la foule de naturels qui, ıssemblés sur le rivage, paraissaient enchantés des onneurs rendus à leur souveraine et aux principaux ıefs du pays.

Décidément la victoire était à nous; le soir même traité, dûment signé, m'était remis par le consul de 'ance; et je reçus en même temps deux cochons, s fruits à pain, ainsi que plusieurs régimes de banes comme présent royal.

Ma tâche, telle du moins que je l'avais fixée, se ouvait donc remplie : les catholiques étaient placés r le même pied que les protestants dans l'archipel de Société; par conséquent tout prétexte légal était envé aux missionnaires anglais pour expulser nos comtriotes, ecclésiastiques ou non, de Taïti. Cependant ne me dissimulais pas que, la frégate une fois partie, xécution du traité éprouverait bien des difficultés, rtout quand le révérend Pritchard serait revenu à n poste; mais aussi je pensais que l'affection que ous avions inspirée, pour ainsi dire, à la population digène, la présence de *l'Artémise* dans la Polynésie, olongée par la relâche que je comptais faire aux îles ındwich en quittant Papeïty, et dont j'avais eu soin ıe l'on fût informé, enfin l'annonce de la venue

prochaine d'un bâtiment de guerre français appartenant à la station de la mer du Sud ; je pensais, dis-je, que ces diverses considérations empêcheraient suffisamment les méthodistes de maltraiter ceux de nos prêtres qui tenteraient de venir catéchiser les Taïtiens. Puis l'expérience m'avait suffisamment appris que ceux-ci, une fois établis parmi les sauvages et garantis par une protection suffisante des mauvais traitements ou de l'expulsion dont les menaçaient sans cesse leurs rivaux, se feraient en peu de temps un parti puissant, et finiraient par attirer toute la population à eux.

Je leur avais ouvert l'archipel de la Société : j'en prévins sur-le-champ l'évêque qui résidait aux Gambiers, par le capitaine d'un navire se rendant dans ces parages, afin qu'il profitât, sans perdre de temps, des chances favorables que je lui offrais. Toutes les précautions possibles ainsi prises, ayant une mission à peu près semblable à remplir aux Sandwich, et rien ne me retenant plus dans ces parages, *l'Artémise* leva l'ancre le 22 juin, peu d'instants après le lever du soleil, et pilotée à travers les récifs par le capitaine Abril, qui voulut jusqu'au dernier moment me rendre de signalés services comme pratique des côtes de l'île, elle sortit de Papeïty, et trouvant un peu au large une brise favorable, nous gouvernâmes encore une fois vers le nord.

Tout le monde à bord, officiers comme matelots, avait les yeux fixés sur ces heureux rivages, d'où chacun emportait quelque doux souvenir, et que la plupart d'entre nous ne devaient plus revoir ; aussi est-ce

avec un sentiment d'attendrissement, partagé par mes compagnons, que nous aperçûmes quelques moments avant que *l'Artémise* larguât ses voiles, toute la population de Papeïty et des environs rassemblée sur la plage ou bien couvrant la rade d'une foule de pirogues chargées d'hommes, de femmes et d'enfants, venus faire des adieux aux voyageurs qui les abandonnaient; et, quoique j'eusse éprouvé dans ces mêmes lieux bien des inquiétudes, bien des soucis, je n'en subis pas moins la douce influence de cette scène touchante. Car moi aussi j'avais goûté, au milieu de naturels bons, doux, gais, bienveillants pour nous, au sein d'une nature si riche, si belle, si gracieuse, quelques instants de repos, dont le souvenir adoucit encore aujourd'hui ce que cet épisode de mon voyage a pour mon âme de pénible, je dirai même de cruel. Toutefois, en faisant l'histoire et la description de Taïti, je n'ai dit que la vérité; je crois l'avoir vue telle qu'elle est, non pas sans doute comme l'ont dépeinte les explorateurs du siècle dernier, c'est-à-dire un Éden pour les navigateurs, couverte d'une population nombreuse, fortunée et offrant aux Européens une belle œuvre civilisatrice à accomplir; mais pauvre, misérable, n'ayant plus pour habitants que quelques blancs et une poignée d'indigènes que l'intempérance, les plus horribles maladies et plus que cela, un mauvais gouvernement, auront bientôt fait disparaître du sol natal. Et cependant je me sentis attendri en quittant cette terre lointaine; je suivis longtemps du regard, avec une

sorte de sympathie mêlée de regrets, ses vertes collines, jusqu'au moment où elles disparurent sous l'horizon : alors je fis des vœux pour que, soustraits enfin à un pouvoir si peu sympathique à leur nature, les insulaires de l'archipel de la Société pussent rentrer sous la direction de leurs anciens chefs, cultiver les terres, s'adonner à la navigation, et que cette partie intéressante de la Polynésie, placée sous la sauvegarde des grandes puissances maritimes du monde, ne subisse pas d'autre joug que celui de la véritable civilisation et de la religion qui rend les hommes heureux et meilleurs.

CHAPITRE IV.

TRAVERSÉE DE TAÏTI AUX SANDWICH. — COUP D'OEIL SUR LES DIVERS ARCHIPELS UN PEU IMPORTANTS DE L'OCÉAN PACIFIQUE. — ARRIVÉE DE L'ARTÉMISE A WAHOO. — TRAITÉ CONCLU AVEC TAMÉHAMEHA II. — DESCRIPTION DES ÎLES SANDWICH. — DÉPART POUR LE NORD-OUEST DE L'AMÉRIQUE.

Quelques heures s'étaient à peine écoulées depuis que nous avions franchi les passes étroites de Papeïty, et déjà nous trouvions les fraîches brises et les fortes mers qui règnent ordinairement dans cette partie de l'océan Pacifique : notre frégate, depuis si longtemps malade et captive, semblait avoir retrouvé toute sa vitesse, toute son ancienne vigueur; les lames qu'elle refoulait dans sa course rapide heurtaient en vain sa vaste carène, et les pompes, interrogées avec une sollicitude vraiment paternelle par le brave maître calfat, restaient muettes; elles aussi se reposaient des dures fatigues que leur avait imposées notre échouage sur les récifs.

Cette première épreuve de la solidité des réparations accomplies avec tant de promptitude, la belle attitude que conservait *l'Artémise* pendant les grains qui se succédèrent dans l'après-midi me rassurèrent complétement sur l'avenir de cette navigation commencée, pour ainsi dire, sous de nouveaux auspices; mais le

souvenir d'un passé malheureux était encore trop présent à ma pensée, pour que je ne prisse pas toutes les précautions afin d'éviter un nouveau désastre au milieu de ces écueils à peine connus dont la route que nous suivions est semée de toutes parts. La voilure, diminuée le soir dans le but de rendre moins rapide le sillage du navire que poussait une brise favorable; de nombreuses vigies chargées d'explorer au loin, de nuit comme de jour, la vaste mer s'étendant devant nous, étaient les seules garanties que je pusse avoir contre le danger de rencontrer tout à coup une de ces nombreuses petites îles de corail, à peine élevées de quelques pieds au-dessus de l'eau, et dont plusieurs se trouvaient sur notre chemin.

En effet, à peine avions-nous perdu de vue la gracieuse et hospitalière Taïti, sa non moins séduisante compagne Éméo, dont elle n'est séparée que par un étroit canal, que déjà l'île basse de Tétouroa avait surgi à l'horizon du sein de l'Océan, avec ses touffes de cocotiers et ses anses de sable blanc, bordées d'une ligne de coraux sur lesquels se brisaient avec fureur les lames du large. Elle était peu habitée; les riants et populeux villages qui l'ornaient autrefois avaient disparu en même temps que la splendeur de Taïti, dont les chefs et les principaux insulaires avaient la coutume d'y envoyer leurs femmes, leurs enfants et d'y venir eux-mêmes pour respirer l'air frais de la mer et rétablir leur santé, en vivant uniquement de poisson et de lait de coco, deux choses qu'on y trouve en abondance et de meilleure qua-

lité que partout ailleurs dans les archipels voisins. C'est au sein de ce riant séjour que les jeune filles acquéraient en peu de temps la fraîcheur de la peau, la rondeur potelée des formes qui, aux yeux de leurs compatriotes, étaient l'indispensable complément de la beauté. Là aussi, loin des yeux du vulgaire s'accomplissaient, à certaines époques de l'année, les rites de la secte des Aroïs; ces hommes chez lesquels les premiers voyageurs qui les visitèrent trouvèrent avec étonnement une grande similitude, sous le double rapport du goût des plaisirs sensuels et de la manière d'envisager la mort, avec les épicuriens de l'ancienne Grèce. Les Aroïs ont été visiblement calomniés par quelques navigateurs, qui, ne comprenant pas le but de cette institution, étaient incapables d'apprécier jusqu'à quel point ces prétendus sauvages avaient poussé loin leurs recherches en astronomie, en médecine, voire même en philosophie pratique, et ont ajouté foi trop facilement aux calomnies que les basses classes, mécontentes de leur supériorité, débitaient contre eux. Tous riches, tous issus des premières familles de l'archipel, ayant pour chef le Grand prêtre, qui marchait l'égal du souverain, ils jouissaient d'une immense influence sur la population, que leur exemple, leurs leçons et surtout la splendeur de leurs solennités, n'avaient pas faiblement contribué à faire monter au point de civilisation vraiment extraordinaire où elle était parvenue.

Nous passâmes à deux milles de Tétouroa. A sa surface basse et plane, je n'aperçus rien : les plages

étaient solitaires ; pas même une pirogue ne sillonnait les eaux en dedans des récifs ; les cocotiers seuls, agités par la brise et déroulant leurs hauts panaches aux rayons du soleil couchant, animaient le paysage. Mais bientôt, quoique la clarté de la lune alors pleine succédât à celle du jour, nous eûmes perdu de vue complétement Taïti, Éméo, Tétouroa, ainsi que les autres îles de l'archipel de la Société.

Nous commencions à traverser ces parages bornés au nord par l'équateur, où les cartes et les dires des marins pratiques placent une foule de bancs de corail, d'une existence douteuse, sans doute, mais qui, malheureusement, ne se trouve que trop souvent constatée par quelque naufrage, lorsque toutefois navire et équipage ne sont pas anéantis corps et biens sur les récifs toujours grondants qui défendent ces terres basses et isolées contre la fureur de la houle de l'Océan.

Dans les environs de notre route devait se trouver une de ces dernières, dont le capitaine Abril avait eu, prétendait-il, plusieurs fois connaissance dans ses courses aventureuses à la recherche du bois de sandal et de la nacre de perle. Son existence était très-problématique ; cependant je ne renonçai qu'avec regret à la chercher ; mais je dus prendre ce parti dans les circonstances où nous étions ; *l'Artémise* n'avait payé que trop chèrement son tribut à l'exploration des écueils ; toutefois je voulus reconnaître et nous aperçûmes en effet, le 24 au matin, l'île Lazareff, rocher aride, dont nous déterminâmes avec soin la position.

La vue de ce rocher à l'aspect désolé n'était pourtant pas sans attrait pour moi : elle ranimait dans mon âme, quoique celle-ci se sentît bien fatiguée par tant d'émotions pénibles, inséparables d'une navigation aussi longue, aussi difficile, elle ranimait, dis-je, la passion de ces alternatives de soucis poignants et de fortes jouissances, qu'éprouve l'explorateur marin dans l'accomplissement de son périlleux métier.

Combien alors je regrettais de ne pouvoir visiter ces nombreux et curieux archipels situés à l'est de notre route, et que nous laissions chaque moment davantage derrière nous en gouvernant vers le nord; celui des Amis dont les naturels, quoique d'un caractère énergique et guerrier, se sont toujours distingués aux yeux des navigateurs par leur hospitalité franche et ouverte ainsi que par un penchant décidé pour notre civilisation ; celui non moins considérable des Fidjees, où d'horribles insulaires à la peau noire, aux penchants féroces, adonnés aux plus affreuses coutumes, dévoraient leurs ennemis vaincus et les malheureux naufragés. Aussi inspiraient-ils une profonde aversion aux naturels cuivrés des groupes environnants, qui naguère encore venaient souvent porter la dévastation sur ces rivages inhospitaliers.

Depuis quelques années, grâce aux missionnaires anglais et français, cet état presque continuel d'hostilités avait subi de notables améliorations à Tonga; et bien d'autres améliorations non moins précieuses auraient été également obtenues, sans la mésintelligence flagrante qui existait entre nos prêtres et leurs rivaux;

cause permanente de guerres sanglantes entre les néophytes des deux religions.

Cependant comme les inclinations féroces et perverses des Fidjeens laissaient peu d'espérance d'un prompt et facile établissement, les méthodistes avaient laissé le champ libre presque complétement à nos pauvres missionnaires; aussi, n'est-ce qu'à force de patience, de dévouement, en subissant mille fatigues, mille cruelles privations, avec une résignation vraiment évangélique, en bravant même chaque jour le martyre, que ces derniers étaient parvenus à remplir en partie, parmi les cruels habitants de ce sombre archipel, l'admirable tâche qu'ils avaient accomplie aux Gambiers. Cette population barbare subissait peu à peu leur influence, se convertissait au christianisme, et l'on pouvait croire que le jour n'était pas très-éloigné où les Fidjees, naguère encore la terreur des marins, seraient fréquentés par les marchands étrangers venant échanger dans leurs ports les marchandises d'Europe, contre le sandal, les superbes bois de charpente, l'écaille de tortue, la nacre de perle, et voire même plus tard contre le sucre et le café que les forêts, les plaines et les plages de ces îles pourraient fournir en grande quantité.

Un avenir non moins heureux semblait également réservé aux mâles et intelligentes populations des groupes Wallis et des Navigateurs, chez lesquels nos prêtres avaient aussi, à force de persévérance, obtenu de notables succès depuis quelques années. Par leurs soins, la paix, la tranquillité régnaient là où se pas-

saient autrefois les plus abominables scènes de sang et de cannibalisme. L'agriculture florissait, le commerce était encouragé ; les blancs s'y établissaient sans crainte ; enfin les voyageurs pouvaient parcourir librement ces rivages où, disait-on, ils retrouvaient, non sans étonnement, des ruines de monuments annonçant un haut degré de splendeur évanouie, et sur lesquelles pourtant les naturels n'avaient conservé aucune espèce de tradition.

Sur plusieurs de ces terres qui étaient encore inconnues à la fin du siècle dernier, et dont les populations noires ou cuivrées sont encore de nos jours, pour les savants, un sujet de profondes recherches sous le double rapport de l'origine et du langage, on rencontre et particulièrement à l'Ascension, jolie île, dont la surface assez vaste est occupée par une race d'indigènes dont le physique, la langue, quelques coutumes, enfin le caractère, rappellent le souvenir des Indous, on rencontre, dit-on, des constructions considérables en pierres de taille des plus grandes dimensions et d'une espèce qu'on ne trouve pas aux environs. Dans plusieurs de ces constructions les explorateurs ont cru reconnaître des ruines de forteresses avec leurs plates-formes sur lesquelles devaient se tenir les défenseurs qui non-seulement étaient abrités par un parapet jusqu'à la hauteur de la tête, mais plus encore avaient des lieux de refuge destinés à les recevoir pendant les heures de repos ou après le combat. On assure même qu'il existe sur la côte de cette même île, à une place où la mer a considérable-

ment gagné sur le littoral, les restes d'une ville dont on découvre encore les édifices principaux construits dans un style d'architecture antique, les maisons avec leurs portes et leurs fenêtres, tout cela en pierres de taille soigneusement liées entre elles. Quels hommes ont entassé ces blocs énormes de granit les uns sur les autres, les ont façonnés en murailles, en portiques, en vastes appartements? personne n'en sait rien; les natifs eux-mêmes, dans l'ignorance où ils sont de tout ce qui touche à leur propre origine ou à l'histoire du pays qu'ils occupent, considèrent ces ruines comme les restes de temples construits par des génies.

L'unique solution admissible de ce problème qui se représente dans beaucoup d'autres îles de la Polynésie dont la surface est hérissée de hautes terres, est celle qu'ont admise bon nombre de personnes instruites en semblable matière, et que j'ai proposée plusieurs fois; solution d'après laquelle la plupart de ces îles élevées devraient être considérées comme les sommets de montagnes appartenant à quelque immense continent englouti par l'Océan, durant un de ces grands cataclysmes dont notre globe offre tant de traces dans le nouveau monde comme en Europe et en Asie.

Il n'est guère plus facile d'expliquer comment à si petite distance vers l'ouest de ces terres occupées par la race cuivrée, se trouvent sur la Nouvelle-Calédonie, la Nouvelle-Irlande, les Nouvelles-Hébrides, l'archipel Salomon, enfin la Nouvelle-Guinée, sur la foule de petites îles groupées auprès de l'équa-

teur dans cette partie de l'océan Pacifique, se trouvent, dis-je, ces tribus noires non moins affreuses au moral qu'au physique, aux mœurs atroces, et plongées dans la plus horrible barbarie. Elles sont encore aujourd'hui l'horreur et l'effroi des navigateurs; et bien peu de mois s'écoulent chaque année sans que quelques-uns des navires employés à la recherche du sandal, de l'écaille de tortue, de la nacre de perle et des olothuries, dont les insulaires de ces terres barbares font un trafic assez considérable, ne soient enlevés et l'équipage complétement dévoré par des misérables qu'excitent à la fois le désir de piller les cargaisons et celui de manger de la chair humaine.

Nos hardis missionnaires ont osé cependant pénétrer au milieu de ces abominables populations pour leur prêcher l'humanité, l'oubli des injures, l'amour du prochain, et plus que tout cela, le respect de la propriété. C'est une tâche qui semblait impossible aux méthodistes, ou que du moins ils n'avaient jamais osé entreprendre; eh bien! nos prêtres la poursuivent en ce moment avec succès sur plusieurs points, principalement à la Nouvelle-Calédonie, où ils comptent déjà bon nombre de néophytes dont ils sont parvenus à modifier étonnamment les mœurs.

Une autre tâche plus difficile encore peut-être les attend, c'est celle de ployer au joug de l'humanité et de la religion chrétienne les sanguinaires indigènes de la Nouvelle-Guinée, ce petit continent que le détroit de Torrès sépare de la Nouvelle-Hollande, et qui

placé dans le voisinage des Moluques hollandaises d'un côté, et de l'autre dominant la Polynésie vers le nord, excite à la fois la convoitise des maîtres de Sidney et de ceux de Batavia. Aussi ces derniers y avaient-ils construit depuis quelques années, au fond d'une baie offrant de bons mouillages, un comptoir fortifié sous la protection duquel les marchands de tous les établissements dépendant du gouvernement de Java peuvent venir commercer non-seulement avec les indigènes, mais encore avec les Malais des contrées environnantes, qu'y attire l'échange avantageux des articles européens contre les productions du pays. Dans le but d'obtenir les mêmes résultats et de faire concurrence à leurs rivaux, les Anglais s'étaient empressés de fonder des établissements à l'extrémité septentrionale du continent australien; mais ils n'avaient obtenu encore que peu de succès; l'insalubrité du climat auquel les blancs résistent bien difficilement; l'opposition de naturels non moins sanguinaires, défiants, perfides que ceux de la Nouvelle-Guinée et de la terre des Papous, etc., avaient paralysé leurs efforts jusqu'alors. Les Hollandais seront-ils plus heureux? Peut-être que oui, en raison de la proximité des Moluques, et disons-le, de cette persévérance, de cette ténacité naturelle au caractère batave, dont on trouve tant de preuves dans le Grand Archipel d'Asie.

Ainsi envahies de plusieurs côtés par des nations maritimes puissantes, leurs habitants étant initiés au christianisme par nos missionnaires, ces con-

trées, quoique encore sauvages, et occupées par la race la plus méchante, la plus féroce du monde, ne tarderont pas à subir l'influence de la civilisation européenne. Quel avenir leur est-il réservé? je ne puis le dire; mais si, comme tout l'annonce, l'Australie, devenue indépendante avant peu d'années, joue dans ces régions lointaines le rôle que remplit l'Amérique du Nord dans l'hémisphère opposé, pourquoi ces archipels ne deviendraient-ils pas un jour pour la Nouvelle-Galles du Sud et Van-Diemen des greniers de denrées coloniales comme l'ont été si longtemps les Indes occidentales pour notre continent, avant l'émancipation des esclaves qui les cultivaient et la découverte du sucre de betterave?

Espérons que ces populations, confiées par la Providence au soin de nos prêtres, ne seront pas dévorées par la civilisation comme celles que les ministres méthodistes ou wesleyens s'étaient chargés de convertir au christianisme et dont les misérables restes végètent dans la misère, dans l'oisiveté, et semblent n'avoir que perdu au contact de notre race!

Où devais-je trouver plus de preuves de cette vérité que dans l'archipel vers lequel nous gouvernions depuis le départ de Taïti avec des chances toujours favorables et dont par conséquent je ne pouvais tarder à voir les hautes montagnes surgir à l'horizon, maintenant que *l'Artémise* avait laissé assez loin derrière elle l'équateur, ses calmes et son ciel brumeux?

J'avais porté, dans l'archipel de la Société, un coup terrible à l'omnipotence des missionnaires an-

glais en y établissant, ainsi qu'on l'a vu plus haut, par un traité obtenu non sans peine, le libre exercice de leur religion si longtemps refusé à nos compatriotes catholiques; poursuivant l'accomplissement de ma tâche si heureusement commencée, je venais aux Sandwich pour mettre également un terme aux persécutions dont les missionnaires méthodistes américains établis en maîtres dans ces îles accablaient également nos prêtres et leurs néophytes.

J'allais me trouver aux prises avec des antagonistes bien autrement fougueux, bien autrement intolérants et amoureux du pouvoir temporel, que ceux contre lesquels j'avais lutté dernièrement. Ceux-ci, y compris même le révérend Pritchard, étaient des modèles de douceur et de charité chrétienne auprès du chef des méthodistes américains, et des nombreux collègues qui l'entouraient aux Sandwich. Je devais donc m'attendre à rencontrer une forte opposition de leur part, à la satisfaction que je venais demander au souverain de l'archipel pour toutes les vexations, qu'à leur instigation, il avait fait éprouver aux Français. Aussi toutes les précautions étaient-elles prises afin d'arracher cette satisfaction de vive force dans le cas où je ne pourrais l'obtenir par la douceur et la persuasion.

Le commencement de cette longue série de vexations datait de bien loin déjà, et à l'époque dont je parle, le gouvernement sandwichien avait mis le comble à ses mauvais procédés envers notre pays et notre religion, en traitant de la manière la plus barbare, à plusieurs reprises, deux ecclésiastiques français tout à fait inof-

fensifs, et en défendant aux catholiques le libre exercice de leur foi dans tout l'archipel sous peine des plus cruelles punitions. Notre longue relâche à Taïti m'avait mis à même de recueillir, sur l'état des choses à Wahoo, une foule d'utiles renseignements; je savais que si les missionnaires américains étaient tout-puissants dans le conseil du roi et exerçaient une influence sans bornes sur la plupart des grands chefs, ils étaient odieux à la majeure partie des indigènes et rencontraient dans les résidents étrangers de toutes les nations, même de la leur, une opposition non moins vive qu'incessante causée par leur intolérance, leur sévérité excessive en fait de mœurs et surtout par les traitements cruels qu'ils faisaient subir aux malheureux naturels qui refusaient de renier la foi catholique. Je m'attendais donc à ne rencontrer qu'une faible résistance morale ou matérielle dans les masses et à trouver des auxiliaires chez la population blanche, pour l'œuvre d'humanité que j'étais chargé d'accomplir, celle d'établir la liberté de religion dans l'archipel des Sandwich.

Le joug cependant que je devais briser était déjà ancien, et dans leur sollicitude pour leurs intérêts spirituels et surtout temporels, mes antagonistes n'avaient rien négligé pour le river solidement. Quelques mots que je dirai touchant l'histoire moderne de ces îles auxquelles probablement, en raison de leur admirable situation entre la Chine et le nouveau monde, l'avenir réserve de bien plus importantes destinées qu'aux autres archipels de la Polynésie, ne paraîtront peut-être pas superflus au lecteur qui vou-

dra connaître la position politique et commerciale des Sandwich à l'égard des principales nations maritimes du monde civilisé, et serviront, j'espère, à lui démontrer combien étaient sages, et nécessaires en même temps, les mesures auxquelles je crus devoir recourir pour mettre un terme aux avanies dont nos compatriotes étaient l'objet à Wahoo, de la part des missionnaires méthodistes américains.

Ce fut en 1819 que pour la première fois l'on vit des indigènes de cet archipel se convertir à la religion chrétienne; l'aumônier de *l'Uranie*, corvette française commandée par le capitaine Freycinet, explorateur distingué, baptisa bon nombre de naturels; entre autres deux grands chefs, les frères Boki: l'année suivante les méthodistes américains vinrent s'établir aux mêmes lieux et commencèrent leurs prédications.

A cette époque Taméhameha Ier, ce fameux chef d'Owiwi, qui avait réuni, en les conquérant les unes après les autres, toutes les îles Sandwich sous le même joug, était mort depuis quelques années. Son fils et son successeur désirant visiter la Grande-Bretagne, pour laquelle, à l'exemple de son père que le fameux Anglais Vancouver avait complétement gagné à son pays; il montrait non moins d'attachement que de respect, s'embarqua en 1823 avec sa femme et plusieurs de ses parents, parmi lesquels figurait le chef Boki nouvellement converti. Il arriva à Londres où il reçut du roi et des premiers seigneurs de la cour le plus gracieux accueil; malheureusement le climat humide et

froid de nos régions septentrionales ne tarda pas à exercer son influence dangereuse sur le souverain voyageur et sur sa compagne. Celle-ci, attaquée d'une maladie de poitrine, mourut la première et son mari ne tarda pas à la suivre au tombeau. Toutefois, avant d'expirer, il institua Boki régent durant la minorité de son fils alors âgé de quelques années seulement, en lui recommandant de retourner à Wahoo aussitôt qu'il aurait conclu un traité d'alliance et de commerce avec l'Angleterre. Ses dernières volontés furent fidèlement exécutées par son parent qui, emportant pieusement avec lui la dépouille mortelle de son souverain, s'embarqua sur la frégate de la marine britannique, *la Blonde*, commandée par le capitaine Byron, qui le déposa sain et sauf en 1826 sur le rivage de sa patrie, où arrivèrent presque en même temps deux prêtres français de la société de Picpus; qu'en partant d'Europe Boki avait engagés à venir travailler à la conversion de ses compatriotes.

Les commencements de la nouvelle mission furent heureux; les naturels, charmés de la douceur, de la charité, du dévouement de nos missionnaires, vinrent en foule se ranger sous leur direction. Plusieurs chefs suivirent cet exemple; enfin, le régent fit don d'un terrain sur lequel s'élevèrent une petite chapelle et un presbytère, véritable chaumière, mais où les pauvres gens et les malheureux trouvaient toujours quelques secours et des consolations. De leur côté, les missionnaires américains n'avaient pas perdu de temps, et, menant de front la poli-

tique et la religion, ils étaient parvenus à former un parti puissant, à la tête duquel ils avaient placé la veuve de Taméhameha I[er], vieille femme ambitieuse, bigote, leur créature, et qui, ainsi soutenue, partagea le pouvoir avec Boki.

Les catholiques, que protégeait ce dernier, et rivaux des méthodistes, furent naturellement l'objet de son animosité ; aussi défendit-elle aux naturels d'embrasser ou de suivre une autre foi que la sienne.

Cette première tentative de persécution n'eut pas d'abord un bien fâcheux résultat, grâce à l'appui que le régent continuait de prêter à ses coreligionnaires; mais bientôt ces derniers se trouvèrent à la merci de sectaires sans pitié, quand leur protecteur, contraint de céder au parti de la reine mère, et honteux sans doute du rôle qu'il jouait, partit, avec une partie de ses adhérents, pour aller guerroyer contre les naturels des îles Salomon. Le bâtiment qui le portait périt corps et biens probablement, car on n'entendit plus parler ni du chef ni de ses compagnons.

Vers cette époque mourut également la vieille veuve de Taméhameha, cette ennemie jurée des catholiques; mais malheureusement ceux-ci n'eurent pas lieu de s'en féliciter longtemps; une sœur aînée du jeune roi, non moins bigote, non moins ambitieuse, non moins dévouée aux intérêts des missionnaires américains que sa mère, remplaça celle-ci dans la direction des affaires, et, à peine arrivée au pouvoir, expulsa d'abord les prêtres français de l'archipel, puis commença une cruelle persécution contre ceux de ses sujets qui

refusaient d'embrasser le protestantisme sur-le-champ. Pour reconnaître tant de bons services rendus à leur cause, les méthodistes, sous le prétexte que le jeune prince montrait peu de goût pour leurs exhortations spirituelles, et aimait moins les prêches que les plaisirs mondains, décidèrent la régente à s'emparer du fort qui domine la capitale, ainsi que de la personne de son frère au moyen de leurs adhérents, et de l'envoyer dans une des îles voisines où il serait gardé et amené à des sentiments plus bibliques par les soins des ministres de leur secte résidant sur les lieux. C'était tout bonnement une usurpation. Heureusement que celui qui devait en être la première et principale victime ayant été prévenu à temps, put se mettre sous la protection des étrangers établis au chef-lieu, lesquels non-seulement déjouèrent les mauvais desseins de la régente, mais encore lui enlevèrent une partie de son autorité. Toutefois, les mauvais traitements dont les catholiques étaient l'objet duraient toujours. En vain les capitaines de *la Bonite*, en 1836, et de la frégate *la Vénus* l'année suivante, avaient porté de vives plaintes contre un pareil état de choses au gouvernement des Sandwich; celui-ci leur faisait les plus belles promesses du monde, acceptait tous les traités qu'ils présentaient, mais à peine étaient-ils partis que la persécution reprenait avec une nouvelle violence. Nos prêtres, qui chassés une première fois s'étaient réfugiés en Californie, encouragés par les protestations d'amitié faites par leurs persécuteurs aux deux officiers commandants dont j'ai parlé

plus haut, osèrent revenir à Honolulu, espérant y trouver plus de tolérance, un accueil moins hostile que par le passé; mais ces hommes de Dieu furent cruellement trompés dans leur espoir; à peine débarqués, ils reçurent l'injonction de la régente de se rembarquer sur-le-champ, et comme le capitaine du navire qui les avait apportés demanda un prix très-élevé pour reprendre la mer, on les jeta à bord d'un petit caboteur destiné pour quelque île de la Polynésie, sur lequel l'un d'eux mourut de misère et de besoin peu de jours après cette barbare expulsion. Pendant ce temps leurs misérables néophytes, abandonnés ainsi, sans aucune protection, à la merci de gens chez lesquels la soif de la domination non moins que le bigotisme étouffait tout sentiment d'humanité à leur égard, étaient en butte à mille mauvais traitements, se voyaient dépouillés de leurs biens et employés aux travaux publics sans distinction d'âge ni de sexe. Les méthodistes triomphaient, tout ployait sous leur volonté; ils dominaient complétement la population de l'archipel au moyen d'une foule de maîtres d'école, de catéchistes investis d'un pouvoir étendu, qu'ils entretenaient dans tous les lieux habités et avaient placés à la tête de prétendues congrégations religieuses où s'enrôlaient, soit par crainte, soit par intérêt, les naturels de tous sexes et de tous les rangs. Ces malheureux étaient astreints à un régime très-sévère pour tous les détails de leur vie intérieure ou extérieure; plus de fêtes, de plaisirs, de danses ou de chants, plus de toilettes, et même les femmes durent couper leurs

longs cheveux auxquels elles tenaient tant; la moindre faute de sentiment était sévèrement punie; enfin les missionnaires n'avaient laissé pour distraction à ces pauvres sauvages, si passionnés pour les jouissances matérielles vers lesquelles des passions ardentes et un climat très-chaud les entraînent naturellement, que de longues et fréquentes conférences dans les temples, auxquelles les nouveaux chrétiens étaient contraints d'assister presque chaque jour, au risque de laisser leurs champs en friche ou leurs travaux inachevés; tandis que d'un autre côté chacun d'eux était imposé, suivant sa fortune ou ses revenus, à une certaine contribution annuelle, soit en numéraire, soit en productions du pays, destinée à l'érection de temples ou de presbytères. Afin de rendre encore plus serré le réseau d'airain dont ils s'étaient efforcés d'envelopper cette population primitive, les méthodistes américains employaient tous les moyens possibles pour empêcher les étrangers de s'établir dans le pays et les naturels d'avoir des relations directes avec eux; aux premiers les achats de terre étaient défendus, et les seconds n'obtenaient que très-difficilement la permission de travailler pour d'autres maîtres que les chefs ou leurs pasteurs. En sorte que l'industrie et l'agriculture ne faisant aucun progrès, les basses classes devenaient de plus en plus misérables; aussi diminuaient-elles avec une effrayante rapidité.

Si les conseillers de la régente se fussent contentés d'un semblable pouvoir, exercé sans contrôle, peut-être l'auraient-ils conservé intact encore quel-

ques années; mais, aveuglés par le succès, non-seulement ils ne ménagèrent pas assez la susceptibilité de l'aristocratie indigène, en voulant la soumettre au même joug, aux mêmes pénitences que les pauvres gens; mais, plus encore, ils osèrent entrer en lutte ouverte avec les résidents étrangers, qui se virent soumis à une sorte d'inquisition puritaine, sous le double rapport de l'usage des liqueurs fortes et des mœurs. Quoique ces tentatives de réforme fussent faites au nom de la religion, elles n'en furent pas moins fort mal reçues, comme on le pense bien, par des gens que d'une autre part le pouvoir arbitraire des missionnaires gênait beaucoup dans leurs spéculations. L'animosité entre les deux camps devint d'autant plus vive, que, dans celui des laïques, les Américains se trouvaient en majorité, défendant non moins leurs intérêts matériels que leur indépendance spirituelle, deux choses auxquelles, on le sait, ils tiennent singulièrement.

Nous avons vu le jeune roi déjouant les projets ambitieux de sa sœur, grâce à la protection qu'il trouva chez les étrangers, dont l'influence a été, depuis cette époque, toujours en croissant aux dépens de la puissance de leurs rivaux. Les mécontents parmi les indigènes, trouvant ainsi une sorte d'appui, levèrent plus hardiment la tête, et chaque jour leur nombre augmentait aux dépens des congrégations. Des conférences secrètes avaient eu lieu, disait-on, entre le souverain et bon nombre de grands chefs pour aviser aux moyens d'expulser les missionnaires; enfin une

révolution semblait imminente, quand la régente mourut, débarrassant ainsi son frère et les catholiques de leur implacable ennemie.

Le jeune prince prit alors les rênes du gouvernement; il connaissait l'état pitoyable dans lequel se trouvait son pays et se montrait animé de bonnes intentions; mais il manquait des connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour les rendre fécondes, et plus encore de l'énergie suffisante pour briser complétement le joug sous lequel les méthodistes, liés d'intérêts politiques avec plusieurs des principaux chefs de l'archipel et par conséquent arbitres du sort d'un grand nombre d'indigènes, le tenaient ainsi que ses sujets.

A la régente décédée avait succédé dans la conduite des affaires comme premier ministre, suivant l'usage du pays, sa sœur, femme également dévouée aux missionnaires américains qui, pour la dominer plus aisément, lui avaient fait épouser une de leurs créatures, jeune chef ambitieux, intelligent, capable, nommé par leur influence à la haute dignité de gouverneur de Wahoo; de manière qu'à la faveur de cette combinaison ils se trouvaient encore maîtres du conseil et à même, par conséquent, de braver les mauvaises dispositions du roi et des résidents étrangers à leur égard. Aussi les persécutions contre les papistes fidèles à leur foi, au lieu de diminuer, prirent une nouvelle activité et beaucoup de ces derniers furent condamnés, sans distinction de sexe ni d'âge, les uns aux travaux forcés sur les chemins, les autres

au fouet et aux plus cruels traitements; enfin on vit de faibles femmes arrachées à leurs maris, à leurs enfants, attachées les bras en croix au pilori, flagellées indignement et payant ainsi leur inébranlable fidélité à la foi qu'elles avaient embrassée.

Tel était l'état des choses aux Sandwich à l'époque où *l'Artémise* quittant Taïti faisait voile vers cet archipel. La nouvelle de son échouage sur les récifs et celle de son prétendu abandon pour cause d'inavigabilité y étaient déjà parvenues et avaient comblé de joie, comme il est facile de le croire, les missionnaires américains qui supposaient, et avec juste raison, que mon intention était de venir demander raison au roi Taméhameha de la manière dont il avait exécuté les traités successivement conclus avec les commandants de *la Bonite* et de *la Vénus*.

Aussi éprouvèrent-ils un vif désappointement lorsque, à la grande satisfaction au contraire des résidents étrangers, *l'Artémise* parut le 19 juillet au matin devant Honolulu, capitale de Wahoo et siége du gouvernement.

A peine la frégate était à l'ancre et quoique mouillée en dehors des récifs, c'est-à-dire assez loin du rivage, que l'agent consulaire de France, M. Dudoit, nommé à ces fonctions par le capitaine Dupetit-Thouars, à cause des bons services rendus par lui en plusieurs circonstances à nos compatriotes, était à bord me rendant compte des événements et me donnant tous les renseignements dont j'avais besoin avant de prendre un parti décisif. J'appris par lui que nos rivaux

avaient abandonné précipitamment la ville pour se retirer avec leurs familles de l'autre côté de l'île dès la première annonce de notre apparition; abandonnant ainsi sans conseils, sans protection, à ma merci enfin, les principales autorités indigènes de l'île qu'ils avaient compromises vis-à-vis de la France; peut-être aussi espéraient-ils que, cédant encore à l'orage comme ils l'avaient fait jusqu'alors, une fois *l'Artémise* partie, ils reprendraient très-tranquillement leur affaire au point où ils l'auraient quittée; les autorités semblèrent également vouloir suivre la même voie, car non-seulement les catholiques employés aux travaux publics furent par leur ordre mis en liberté immédiatement, mais elles me firent offrir avec empressement tous les rafraîchissements dont nous pouvions avoir besoin.

Mon refus de rien recevoir avant qu'elles eussent satisfait complétement à tous les sujets de plaintes que le gouvernement de mon pays avait contre celui des Sandwich, leur fit comprendre sur-le-champ que le temps des tromperies de leur part et d'indulgence de la nôtre était passé et qu'elles allaient rendre un compte sévère de leur conduite barbare envers nos prêtres et leurs pauvres néophytes. En effet, le soir même je fis remettre au premier ministre et au gouverneur de Wahoo, le roi étant alors à une des autres îles, le manifeste dans lequel, après avoir fait l'énumération de tous les griefs de la France contre le souverain et les grands chefs de l'archipel; démontré avec quel mépris du droit des gens et de l'humanité ils avaient manqué aux derniers

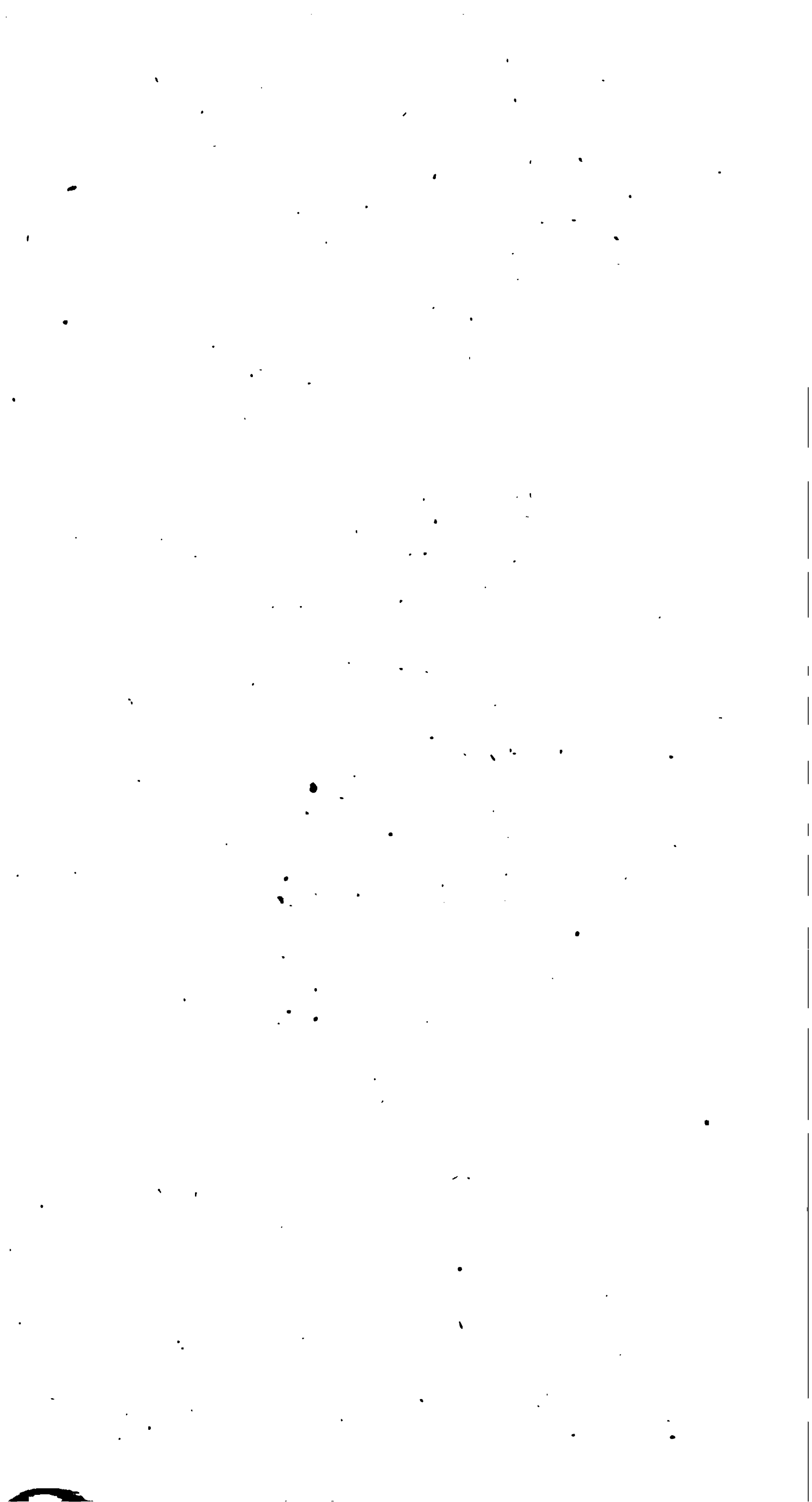
traités, je demandai, comme condition de l'oubli du passé, que les chrétiens catholiques fussent admis à jouir de la même liberté de conscience et des mêmes priviléges dont les membres de toutes les autres religions étaient en possession; et de plus qu'une somme de vingt mille piastres (100,000 fr.), déposée entre mes mains comme garantie de l'exécution du nouveau traité, fût apportée à bord de la frégate par le gouverneur de Wahoo en même temps que les batteries de terre salueraient de vingt et un coups de canon le pavillon national flottant sur la frégate, qui rendrait ensuite le même honneur à celui du roi des Sandwich hissé sur les forts (12).

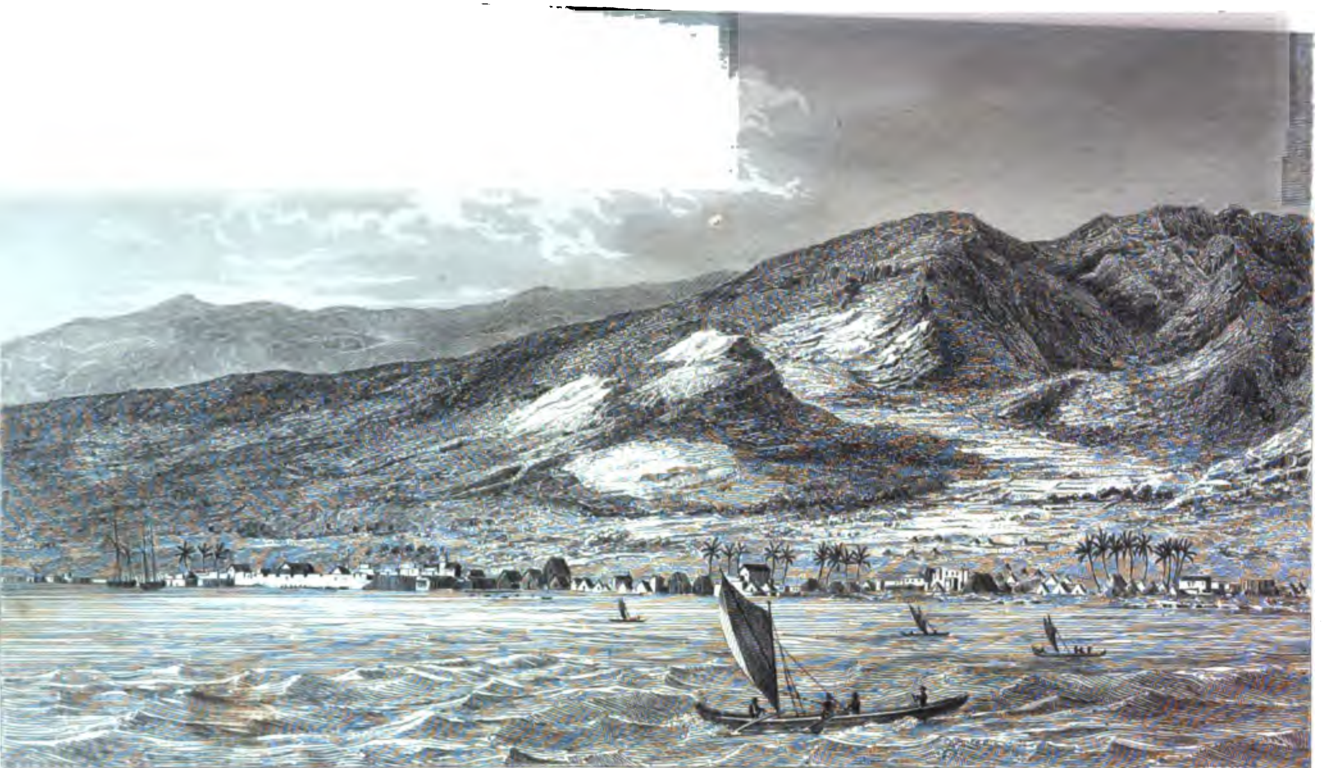
J'envoyai en même temps le traité dont j'exigeais la ratification avant le surlendemain à midi, faute de quoi les hostilités seraient commencées sur-le-champ.

La nuit n'était pas encore venue que le consul vint me demander de la part des principales autorités de l'île, assemblées en conseil, d'accorder un plus long répit avant la déclaration de guerre, afin qu'elles eussent le temps de prévenir le roi de ce qui se passait. Non-seulement j'accordai cinq jours, mais je permis qu'une goëlette destinée à rapporter le jeune prince à Wahoo sortît du port malgré le blocus sévère que j'avais établi; toutefois, je mis pour condition à cette concession de ma part, qu'un otage, envoyé à bord de la frégate, répondrait à la fois du retour de la goëlette et de la fidélité du gouverneur à remplir l'engagement qu'il prenait de ne faire aucun nouveau préparatif de défense jusqu'au moment où la fin

de l'armistice serait dénoncée. Un instant après je recevais chez moi un chef, secrétaire et en même temps favori du roi, jeune homme bien fait, de bonnes manières, costumé à l'européenne, d'une physionomie ouverte, agréable, parlant assez bien anglais, et qui, au bout de quelques moments, se montra enchanté d'une résidence où, de la part de tout le monde, il recevait un accueil amical; malheureusement, et pour cette cause sans doute, son séjour à bord ne fut pas long. Il fut remplacé le jour suivant par un de ses collègues, créature des missionnaires, ne parlant aucune langue européenne, à l'air faux, à la mine puritaine, se montrant observateur malveillant de tout ce qui se passait autour de lui; tandis que son prédécesseur, au contraire, était affectueux, expansif, et capable de servir, entre son souverain et nous, comme il le fit en effet, ainsi que je l'ai su depuis, d'intermédiaire favorable à mes projets.

La première journée de la relâche avait donc été bien employée; tous les renseignements qui me parvenaient me portaient à croire de plus en plus que je terminerais mes négociations avec le roi des Sandwich aussi pacifiquement que celles dont j'avais été chargé auprès de la reine Pomaré; les missionnaires n'étaient plus là pour exciter leurs créatures contre les Français; les principaux membres du gouvernement, délaissés par eux au moment critique, paraissaient très-effrayés et maudissant les conseillers qui les avaient jetés en pareil embarras, avouaient publiquement que mes plaintes de même que la réparation demandée,





N. Rémond imp. r. des Noyers 38 Paris

HONOROUROU, CAPITALE D'OUAHOU, VU DU MOUILLAGE.

(ÎLES HAWAÏ)

tramer pour s'emparer du pouvoir. Mais quoique honoré du nom de forteresse et considéré comme une place imprenable par les naturels, en raison du nombre de canons de gros calibre entassés sur les remparts, cet ouvrage n'était nullement redoutable pour les navires armés qui menaceraient le port et dont les boulets feraient bientôt tomber par morceaux des fortifications dont la terre glaise et les cailloux des environs avaient fourni à peu près tous les matériaux. Les affûts des pièces, du moins ceux qui existaient encore étaient dans le plus pitoyable état, et de plus, en admettant que ces pièces fussent convenablement approvisionnées et manœuvrées, ce qui était fort douteux, les maisons bâties postérieurement à la construction du fort entre celui-ci et le rivage, auraient garanti complétement les assaillants de leur effet meurtrier. Il y avait bien au sommet d'une colline, faisant partie du groupe de hautes terres auxquelles est adossée la ville, et appelé Bol de Punch à cause de sa forme concave au milieu, il y avait bien, dis-je, une batterie de huit pièces qui en raison de leur grande portée et de l'élévation où elles étaient au-dessus du niveau de la mer, auraient pu foudroyer les navires mouillés à l'entrée du port; mais cette batterie se trouvait dans un tel état d'abandon que son feu n'aurait rien eu de redoutable pour nous.

Ce fut donc bien moins sur les fortifications de la capitale des Sandwich que sur la ville elle-même et ses environs que se porta mon attention, lorsqu'un peu avant le coucher du soleil, ayant mis fin aux

occupations diplomatiques de la journée, je pus me reposer en m'occupant de choses beaucoup plus amusantes pour moi, ou pour mieux dire, en reprenant mon rôle d'observateur.

En effet, le coup d'œil que présentait Honolulu en ce moment était tout à fait pittoresque et imposant à la fois : le temps prenait une apparence menaçante; le ciel avait perdu sa sérénité du matin; les nuages, chassés par la forte brise dont l'île nous abritait, venaient se grouper au sommet des hautes montagnes qui occupent le centre de l'île, et, s'abaissant peu à peu, finirent par les envelopper presque entièrement. La blanche nappe d'écume dont les lames du large couvraient les récifs en grondant sourdement formaient pour ainsi dire le premier plan du tableau dont la ville occupait le milieu avec ses petites maisons construites à l'européenne, revêtues de couleurs brillantes, entourées de frais parterres garnis d'arbustes ou de fleurs. Elles formaient comme une ceinture autour du port dans lequel reposaient doucement, à la surface d'une mer parfaitement tranquille, quelques caboteurs et quatre ou cinq baleiniers. Je distinguais parfaitement le vaste édifice de pierre couvert de chaume où demeurait ordinairement le roi, de préférence à la forteresse dont les portes se fermant tout aussi bien qu'elles s'ouvraient, lui inspiraient, disait-on, une défiance que les événements n'avaient que trop bien justifiée.

Si, en s'éloignant des bords de la mer, ma vue remontait vers le pied des mornes, je trouvais le

paysage reprenant de plus en plus dans cette direction, sa physionomie indigène, c'est-à-dire quelque chose de triste, d'abandonné, de sauvage même, et en harmonie avec la perspective sombre, inhospitalière qu'offre Wahoo de ce côté, avec ses montagnes abruptes, noirâtres et en partie dépouillées de végétation.

Sur une plaine aride, que pas un arbre ne protégeait contre l'ardeur du soleil et dont par moments des nuages d'une poussière fine et blanchâtre soulevée par la brise cachaient à mes yeux la surface, étaient répandues çà et là, sans ordre, sans symétrie, une multitude de mauvaises cases construites de paille et de boue, occupées par la population native. Ces groupes de huttes, plus misérables les unes que les autres, formaient des espèces d'oasis d'un aspect d'autant plus repoussant, que les jardins et les plantations dont étaient entourées quelques jolies habitations disséminées autour de la ville, à l'endroit où les mornes commençaient à adoucir leurs pentes rapides vers la mer, prouvaient suffisamment que cette plaine recouverte d'une épaisse couche de cendres volcaniques si favorable à la végétation, et au sein de laquelle les nombreux ruisseaux descendant des hautes terres voisines, mieux dirigés dans leur cours, auraient aisément répandu la fertilité, pouvait se couvrir de riches moissons si la misère ou la paresse ne paralysaient pas les bras de ses habitants. Mon otage, le secrétaire du roi, qu'un bon dîner et quelques verres de bordeaux avaient rendu tout à fait con-

fiant, et qui, en sa qualité de mon hôte, mettait un empressement aimable à répondre à toutes mes questions, me fournissait sur l'archipel mille renseignements d'autant plus précieux pour moi, que j'entrevoyais déjà le moment bien rapproché où les affaires politiques qui m'arrêtaient à Honolulu étant terminées, je quitterais cette relâche pour continuer mon voyage vers le nord avant que la belle saison fût plus avancée.

C'est ainsi que j'obtins sur toutes les îles Sandwich, sur leur population, leur culture, leur commerce, de précieux détails, lesquels joints à ceux que me fournirent plus tard quelques-uns des plus notables résidents étrangers, m'ont permis de donner ici au lecteur une idée assez juste de ces terres nouvelles, auxquelles l'avenir semble réserver de hautes destinées.

La partie de Wahoo que j'avais sous les yeux est la moins fertile de toute l'île, et son chef-lieu n'est devenu, depuis que les Européens affluent dans l'archipel, le centre du commerce et le siége du gouvernement, qu'à cause de la sûreté de son port qui est considéré, à juste titre, comme un des meilleurs de l'archipel, quoique parfois les coups de vent de sud-ouest viennent troubler d'une manière assez dangereuse la tranquillité dont les navires y jouissent ordinairement.

De l'autre côté du massif de hautes terres si sombres, si nuageuses la plupart du temps, qui presse pour ainsi dire la capitale des Sandwich contre la

mer, et qu'on ne peut franchir qu'à travers un défilé escarpé, très-étroit, et dont le passage est souvent périlleux durant la saison des pluies; de l'autre côté, dis-je, de ces hautes terres, se trouvent de superbes vallées toujours couvertes d'une riche végétation; mais c'était encore la nature dans toute sa sauvage grandeur; seulement, par-ci par-là, le voyageur rencontrait, et encore seulement dans les cantons les moins éloignés de la ville, quelques petites sucreries entourées de plantations de cannes d'une étendue très-bornée et généralement mal entretenues, quoiqu'elles fussent exploitées sans presque aucune exception par des Anglais ou des Américains, gens très-industrieux généralement, et que les produits, en raison de leur bonne qualité, trouvassent un débouché avantageux sur les marchés de l'archipel et des contrées d'alentour; mais les naturels refusaient de travailler pour les colons, sous le prétexte, peut-être fondé, que leurs pasteurs méthodistes verraient d'un mauvais œil ces relations; ensuite, que les chefs dont ils dépendaient et auxquels ils devaient gratuitement leurs services, s'empresseraient de les dépouiller de ce qu'ils auraient ainsi gagné en travaillant. Ajoutons que les concessions de terres accordées par le gouvernement aux étrangers, ne l'étant qu'à des conditions très-onéreuses, dans le but probablement de les empêcher de s'établir à demeure dans le pays, quoique eux seuls pussent le faire prospérer, ils ne se lançaient qu'avec une grande défiance dans de semblables spéculations. En sorte qu'à l'exception d'une quantité minime de su-

cre, de quelques légumes d'Europe et de fruits des tropiques ou des zones tempérées, parmi lesquels on distinguait pour leur bon goût le raisin, les melons et les choux, le reste coûtait fort cher et ne méritait pas d'être cité.

Wahoo, quoique sa capitale fût le siége du gouvernement et possédât le seul port de l'archipel ouvert au commerce étranger, et comptât encore dix mille âmes dont environ trois cents blancs, ne fournissait presque rien de son propre cru à la consommation locale ou à l'exportation; à moins qu'on ne veuille citer quelques ouvrages de sellerie assez estimés, du reste, pour leur solidité, et fabriqués avec des cuirs tannés sur les lieux. Honolulu était donc, à vrai dire, l'entrepôt des marchandises européennes et en même temps celui des productions que les autres îles y envoyaient au moyen d'un assez grand nombre de caboteurs, dont les plus forts allaient ensuite porter des cargaisons, jusqu'en Californie et à la côte nord-ouest, d'où ils rapportaient des bois de construction, des fourrures, des chevaux, des cuirs verts, des céréales, ainsi que plusieurs autres articles dont ils trouvaient aisément le débit dans l'archipel, ou bien à bord des navires en relâche.

Malgré ce mouvement commercial, qui pourtant s'accroissait chaque année, Honolulu n'aurait été encore qu'une place tout à fait sans importance, si les bâtiments de toutes les nations qui parcouraient la Pacifique septentrionale n'y avaient touché généralement avant d'aller faire leur pêche d'été sur les côtes du

Japon, ou bien lorsque la mauvaise saison les contraignait de retourner vers le sud. Ils y venaient, les uns pour se réparer des avaries éprouvées sous les hautes latitudes, les autres pour embarquer des provisions destinées à remplacer celles qui avaient été consommées dans les précédentes croisières; aussi tous faisaient-ils une grande consommation de vivres frais, dont la vente formait une branche de trafic très-lucrative pour les habitants de la capitale des Sandwich.

Malheureusement pour la prospérité de celle-ci, ses marchands faisant payer fort cher leurs denrées, dépréciant celles que les visiteurs offraient, et ne recevant en payement que du numéraire, avaient fini par éloigner de leur port les navigateurs, tandis que les autres îles étaient beaucoup plus fréquentées qu'autrefois par ces derniers.

Celle qui alors les attirait davantage était Hawaï, la plus grande terre du groupe comme elle en est la plus élevée. Sa surface est hérissée de montagnes d'un aspect sombre et sauvage; deux d'entre elles renferment des volcans en éruption perpétuelle. Un côté de l'île sans cesse frappé par les fortes brises du large, semble condamné à une éternelle stérilité, mais des montagnes coulent, sur le versant opposé, une multitude de ruisseaux qui entretiennent dans les plaines voisines de la mer une magnifique végétation et de riches pâturages où se sont multipliés à l'infini les bestiaux que le fameux explorateur anglais Vancouver y déposa en 1793.

Ces animaux, presque sauvages, vivent dans les savanes, sous la garde de quelques naturels chargés de les conduire à certaines époques de l'année, aux parcs où, sacrifiés par centaines, leurs peaux, leur graisse, enfin leur chair coupée en étroites lanières et séchée au soleil, sont expédiées sur les caboteurs à Honolulu pour y être vendues.

L'agriculture ne contribuait en rien à ce mouvement d'exportation; elle était presque nulle; ce qu'il faut attribuer probablement à la faiblesse de la population et au penchant décidé qu'elle montre, de même que le petit nombre de blancs vivant au milieu d'elle, pour l'éducation des bestiaux, pour cette existence indépendante, nomade que menaient à Hawaï les hommes chargés de conduire les troupeaux sur les penchants des montagnes ou bien à travers de vastes plaines couvertes d'une herbe haute et touffue.

Il existait pourtant quelques petits bourgs dans le voisinage de la mer; le moins misérable était situé sur la côte nord auprès d'une baie au fond de laquelle les plus forts navires peuvent mouiller en sûreté et où les baleiniers venaient se fournir de salaisons fabriquées aux dépens des bœufs du pays ou des porcs sauvages qui fourmillent dans les forêts. On y trouvait également en abondance et à un prix modéré du bois à brûler, si cher à Wahoo, des madriers de fortes dimensions, qui étaient expédiés généralement dans la saison favorable à Honolulu et aux autres places de l'archipel, où les constructeurs les recherchaient beaucoup pour leurs travaux. L'approvision-

nement des végétaux dont les marins sont si avides après de longues traversées n'était pas aussi assuré; les légumes, les fruits des tropiques ne se trouvaient que difficilement dans l'île, d'abord parce que les indigènes s'occupaient fort peu de leur reproduction et préféraient aller chercher leur nourriture dans les bois à cultiver la terre; ensuite à cause des difficultés qu'opposent aux travaux des champs les pluies diluviennes que vomissent presque chaque jour, durant une partie de l'année, les nuages sombres amoncelés au sommet des mornes; enfin parce que les marais formés par ces pluies servent de repaire à des myriades de moustiques qui, dit-on, sont plus avides de sang humain que partout ailleurs. Malgré tous ces inconvénients, le pays prospérait, le nombre des navires en relâche croissait chaque année; les villages de la côte prenaient de jour en jour plus d'importance et les voies de communication entre eux, par terre, se multipliaient peu à peu; déjà même une route assez praticable permettait de traverser à cheval comme à pied d'un côté des montagnes à l'autre, malgré les obstacles nombreux qu'opposait la nature du terrain à l'accomplissement d'un semblable travail.

Si Hawaï est la plus grande île de l'archipel, Howié doit être considérée comme la plus favorisée de la nature sous tous les rapports. Son territoire est très-fertile et parfaitement arrosé; tous les végétaux des tropiques y poussent à l'envi, grâce à la douceur du climat. Les hautes terres, il est vrai, qui la plupart offrent les traces d'anciennes éruptions volcani-

ques, sont en partie dépouillées de végétation comme presque toutes celles des environs; mais les vallées renfermaient encore des forêts superbes remplies d'arbres excellents pour la charpente et l'ébénisterie.

Cette terre devait être naturellement la plus peuplée de toutes celles qui l'entourent, et elle l'était en effet; les indigènes y travaillaient davantage, et y souffraient moins de la misère qu'ailleurs; les chefs s'y montraient généraement à leur égard, moins durs, moins avides, et n'exigeaient d'eux que trois journées de travail seulement par semaine; tandis qu'à Wahoo et dans les autres îles les pauvres habitants des campagnes étaient astreints à un labeur continuel; aussi les cultures étaient-elles poussées très-loin à Howié : la plupart des cantons possédaient des sucreries considérables mues par la vapeur, appartenant à des étrangers parmi lesquels on comptait quelques Chinois. Ces usines entourées de vastes champs de cannes fournissaient annuellement au commerce une quantité sans cesse croissante de très-beau sucre; les penchants des collines se couvraient de cotonniers commençant à donner de très-bonnes récoltes; et si les missionnaires méthodistes, dans leur zèle religieux non moins aveugle qu'intolérant, n'avaient pas fait arracher, quelques années auparavant, les plantations de café formées à grand'peine par les natifs, sous le prétexte, disait-on, que la boisson fabriquée avec la fève d'Arabie est un luxe non moins pernicieux qu'inutile pour de véritables chrétiens, l'île jouirait dès longtemps d'une branche de commerce d'autant plus riche que

le café des Sandwich est très-estimé et y vient parfaitement. Le mal a été heureusement en partie réparé et le renouvellement de pareils actes, si réellement ils ont été commis, n'aura plus lieu, et moins encore, sans doute, dans cette île que dans les autres, en raison de l'affluence des étrangers qui s'y établissaient chaque jour et non-seulement répandaient les principes de l'industrie ainsi que de la véritable civilisation parmi les pauvres naturels, mais encore leur inspiraient le goût du travail, de la propriété, en leur donnant ce que ces malheureux ne pouvaient obtenir des chefs, la juste rémunération de leurs travaux. C'est ainsi qu'on parviendra à soustraire cette race infortunée au joug d'airain qui pèse sur elle, à la profonde misère qui l'accable, enfin à un anéantissement total. Chaque année elle diminue d'une manière effrayante, de l'aveu même de ses maîtres actuels. Cook la portait à quatre cent mille âmes il y a quatre-vingts ans, aujourd'hui elle est réduite au tiers environ de ce qu'elle était alors; et cependant des pasteurs chrétiens exercent sur elle, depuis plus d'un quart de siècle, le pouvoir le plus absolu. Du reste, tout semblait conspirer sa ruine. D'une part les maladies épidémiques l'avaient décimée cruellement à plusieurs reprises, et chaque année les fièvres, les affections de poitrine engendrées par la misère, par le dénûment complet dans lequel vivaient les basses classes, faisaient de terribles ravages au sein de ces dernières. Il est encore une cause qui n'a peut-être pas moins contribué à la dépopulation de l'archipel; je veux

parler des entraves mises sans discernement à la propagation de l'espèce par les lois répressives du libertinage, lesquelles, en Europe même, seraient trouvées trop sévères, et qui, imposées à une population presque sauvage, n'avaient eu jusqu'alors d'autre résultat que de décider les mères, soit à détruire leur fruit, soit à se sauver avec leurs complices dans les lieux isolés où les uns et les autres mouraient de misère ou de maladie, afin d'échapper à l'amende très-forte, voire même à la peine de six mois de travaux forcés qu'ils avaient encourue en manquant au septième commandement de Dieu. De sorte que tout, même les efforts des législateurs, concourait à faire disparaître ce qui restait encore de l'ancienne population des Sandwich.

Ce tableau pourra paraître bien sombre ; cependant il n'est que vrai. En le traçant, je n'ai cédé à aucune animosité, ni à aucun des sentiments pénibles que les procédés des missionnaires méthodistes à mon égard m'ont souvent fait éprouver. J'aurais vivement désiré trouver l'occasion de vanter leur charité, leur douceur, leur désintéressement, leur dévouement apostolique : je l'aurais saisie avec empressement. Malheureusement les preuves du contraire sont venues s'offrir en foule à moi dans la Polynésie : partout, dans ces contrées, les populations qu'ils se sont crus appelés à civiliser, et que j'ai visitées, ne m'ont paru ni moins relâchées dans leurs mœurs ni moins misérables qu'avant leur conversion au christianisme. Leurs pasteurs, au lieu de se contenter d'alléger le joug que les chefs faisaient peser sur leurs sujets,

l'ont complétement détruit, sans le remplacer par de bonnes institutions; ou bien, comme à Taïti et aux Sandwich, ils l'ont rendu encore plus lourd; enfin, les uns et les autres, Anglais ou Américains, ne se sont servis presque tous de leur influence sur la classe élevée de cette société à demi barbare, que pour accroître leur pouvoir ainsi que leur bien-être matériel, aux dépens des pauvres gens qu'ils devaient protéger.

Pour quiconque a vu de près ces législateurs, de semblables résultats n'ont rien d'étonnant. Comment des hommes appartenant pour la plupart aux rangs infimes de la bourgeoisie britannique ou des États-Unis, n'ayant qu'une instruction bornée, peu ou point d'expérience des hommes ou des choses, contraints presque tous d'embrasser la profession de missionnaires, par suite de revers de fortune, ou pour subvenir aux besoins de nombreuses familles, comment, dis-je, ces hommes ne s'efforceraient-ils pas, alors que les moyens s'en présentent à eux, sinon de faire fortune, du moins de substituer une existence large, honorable au genre de vie pauvre, obscur qu'ils menaient dans leur patrie? Là ils ne jouissaient d'aucun crédit, d'aucune considération; ici, au contraire, ils se voient, sinon les supérieurs, au moins les égaux des plus grands chefs, dont souvent, à la faveur de menées politiques et au nom de Dieu, ils tiennent les destinées entre leurs mains et les sujets à leur merci. Est-il extraordinaire qu'un semblable pouvoir, exercé sans contrôle, excite à la fois le fanatisme religieux et l'amour de la domination chez eux, et produise par

conséquent d'aussi mauvais résultats? Non, sans doute. Montrons-nous plutôt heureux que ces résultats ne soient pas pires encore, et tout en remerciant, au nom de l'humanité, les législateurs de la Polynésie du bien qu'ils ont pu faire, tenons-leur compte surtout du mal qu'ils n'ont pas fait et que, dans l'indépendance d'action dont ils jouissent en ces contrées lointaines, ils auraient pu accomplir si aisément. Toutefois faisons des vœux pour que les sociétés bibliques de Londres ou des États-Unis, au sein desquelles se trouvent tant de personnes recommandables par leur rang et leurs vertus, dévouées sans aucun intérêt personnel au triomphe de la religion chrétienne et de la civilisation sur l'idolâtrie et la barbarie, qui font tant de nobles sacrifices pour atteindre ce but, se montrent plus difficiles dans le choix de leurs envoyés et en même temps plus inquiètes, qu'elles ne le paraissent, de la manière dont ceux-ci remplissent une si délicate mission. Autrement, en place des actions de grâces qui leur sont dues à tant de titres par la véritable philanthropie, ils ne recueilleront, pour prix de leurs peines et de leurs sacrifices, que des malédictions.

Mais, entraîné par le cours de mes réflexions touchant les puissants rivaux de nos pauvres prêtres, j'allais oublier de parler de deux autres îles, les plus petites du groupe, Mowi et Atowa, et qui pourtant avaient déjà de l'importance, en raison de la fertilité de leur territoire et de la quantité de blancs qui s'y étaient établis depuis quelques années, comme artisans

ou comme cultivateurs. La première livrait chaque année à l'exportation quelques tonneaux de très-beau sucre, tandis que l'autre, dont les vallées sont très-favorables à la culture des mûriers, ne devait pas tarder à fournir de la soie d'une qualité supérieure aux manufactures des États-Unis.

Cependant, tout en causant de tant de choses si intéressantes pour moi avec mon otage, que j'avais fait asseoir à mes côtés sur la dunette de la frégate, d'où nous dominions tous les environs, le soleil s'était couché, et peu à peu les îles du groupe, dès auparavant légèrement embrumées, avaient disparu complétement dans l'obscurité; Wahoo elle-même, enveloppée d'épais nuages, n'offrit bientôt plus à mes regards qu'une grande ombre au pied de laquelle quelques lumières seulement indiquaient l'emplacement d'Honolulu, où sans doute se discutait en ce moment, dans le conseil d'État, l'acceptation du traité que j'avais présenté le matin. Ce sujet ne laissait pas de m'occuper aussi; mais comme les choses semblaient prendre une tournure favorable à mes désirs, et que toutes les précautions étaient prises pour les conduire à une heureuse solution, j'allai me coucher paisiblement, après avoir toutefois assuré un asile très-confortable à mon hôte; et quelques heures de sommeil m'eurent bientôt fait oublier les veilles des nuits précédentes et les soucis diplomatiques de la journée.

Mes inquiétudes devaient être dissipées complétement dans la matinée du lendemain. Je reçus de très-

bonne heure un message du comité des résidents étrangers, par lequel ceux-ci m'offraient leur appui, dans le cas où je serais forcé d'avoir recours à la force pour obtenir du gouvernement la juste réparation que j'exigeais. En outre, ils me demandaient des armes pour ceux d'entre eux qui n'en possédaient pas. J'acceptai avec empressement un secours aussi utile, moralement parlant, à mes projets ; mais je refusai les armes, non moins par un sentiment dont le lecteur appréciera, j'en suis convaincu, la nature, que parce que je n'en avais à bord que la quantité suffisante pour les compagnies de débarquement et les hommes destinés à garder le navire pendant l'expédition. Heureusement que toutes ces mesures belliqueuses se trouvèrent inutiles, grâce à la frayeur qu'elles avaient inspirée à la population indigène, non moins qu'aux missionnaires américains, qui, redoutant pour eux et pour leurs propriétés les conséquences d'un conflit s'il avait lieu, firent les morts, du moins en apparence, pendant tout le cours des négociations. Bientôt notre consul vint m'annoncer que le roi n'arrivant pas, le grand conseil s'était décidé, dans le but de faire cesser le plus tôt possible un état de choses aussi inquiétant pour toutes les classes d'habitants, à signer le traité et en remplir toutes ses clauses suivant mes désirs. En effet, dans l'après-midi le gouverneur de Wahoo vint à bord en uniforme de colonel, accompagné de plusieurs membres supérieurs du gouvernement costumés également à l'européenne, dans une belle embarcation très-bien armée qui ac-

costa la frégate pendant que les batteries de terre et celles de *l'Artémise* échangeaient les saluts. Je le reçus entouré de mon état-major sur le gaillard d'arrière de la frégate dont les compagnies de débarquement, sous les armes, garnissaient le pont. Il me remit le traité signé de qui de droit, ainsi qu'une caisse contenant les vingt mille piastres demandées comme garantie de son exécution; puis, lui ayant adressé quelques mots analogues à la circonstance, je le fis descendre avec sa suite dans mes appartements. Là, je signai à mon tour le traité dont nous échangeâmes les deux originaux; la caisse dont le contenu avait été reconnu exact par les personnes déléguées à cet effet, fut scellée en notre présence des cachets des deux souverains; enfin mes visiteurs, ayant pris part à une collation et parcouru la frégate, s'en retournèrent au rivage, au bruit de treize coups de canon tirés en l'honneur de l'auguste visiteur.

La paix était faite, le blocus du port levé; aussi eûmes-nous bientôt à bord nombreuse compagnie de résidents étrangers, empressés de venir me féliciter sur l'heureuse issue de mes négociations et de me témoigner leur reconnaissance du service que je venais de rendre au pays et à eux, en brisant le joug sous lequel les méthodistes les tenaient depuis si longtemps. Dans leurs rangs se trouvaient les personnes les plus notables de la société sous tous les rapports, et au nombre desquelles je citerai en particulier le consul d'Angleterre qui, dans maintes circonstances, avait pris le parti de nos prêtres et de leurs néophytes per-

sécutés; puis MM. ***, l'un capitaine de port, l'autre négociant, tous deux citoyens des États-Unis, jouissant d'une haute influence à Honolulu où ils étaient aimés, estimés généralement. Je les accueillis, comme on pense bien, avec non moins d'égards que de cordialité et les invitai tous à dîner pour le lendemain.

Ce jour-là devait être encore, pour moi, consacré à la représentation et au parfait accomplissement de la mission que j'avais menée à fin si heureusement; j'avais stipulé, et il était convenu que le service divin serait célébré suivant le rite catholique et avec solennité, dans un local convenable fourni par le gouvernement des Sandwich, afin qu'aux yeux de la multitude, les conséquences du traité fussent bien établies, et que notre religion prît, dès le premier moment, la place qui lui convenait.

Le 13 août, qui se trouvait un dimanche, nous descendîmes sur le rivage à dix heures du matin, l'état-major de *l'Artémise* et moi, en grande tenue, accompagnés d'une compagnie de débarquement, musique en tête, et suivie de la majeure partie du restant de l'équipage qui venait assister à la cérémonie.

Celle-ci eut lieu dans une vaste case où avait demeuré le précédent roi, et qu'on avait arrangée et ornée en conséquence; la messe fut dite par un prêtre catholique, Irlandais de nation, qui, à ce dernier titre, avait obtenu des autorités locales la permission de résider aux Sandwich, mais à la condition expresse de ne pas exercer son ministère à l'égard des indigènes. L'assis-

tance était nombreuse, la plupart des résidents étrangers et leurs familles, avaient voulu en faire partie, quoique protestants, afin de montrer combien ils blâmaient la conduite barbare que les missionnaires méthodistes avaient tenue envers nos coreligionnaires.

Tout se passa de la façon la plus convenable; ainsi fut inaugurée pour ainsi dire, sans qu'il s'élevât la moindre plainte, la moindre réclamation, une nouvelle ère religieuse pour les Sandwich, ère qui, j'en suis convaincu, sera également pour les malheureuses populations de ces îles, celle d'une civilisation et d'un bien-être qui leur avait été, on doit l'avouer, presque entièrement inconnus jusqu'alors. Nos prêtres, je le garantis, accompliront cette noble tâche avec leur persévérance, leur désintéressement, leur zèle, enfin avec leur charité ordinaires. Si le champ est laissé libre à leurs efforts, ils feront là ce qu'ils ont fait aux Gambiers, ce qu'ils ont accompli partout où ils ont pu porter la parole de Dieu parmi les populations sauvages; pourvu toutefois qu'ils restent humbles, désintéressés, amis des malheureux, au sein de la prospérité, comme ils l'ont été au milieu de l'adversité et des persécutions; pourvu encore qu'ils se montrent pénétrés, non moins que par le passé, de cette pensée que les prêtres catholiques doivent être modestes, réservés, afin d'obtenir l'affection, la confiance des populations; et que leur influence, établie sur de semblables bases, assurera bien mieux le triomphe du christianisme que le pouvoir temporel dont les ministres méthodistes

sont parvenus à s'emparer presque partout dans la Polynésie.

Je faisais ces réflexions pendant le service divin, en voyant dans l'enceinte où il se célébrait, une troupe d'indigènes victimes de la dernière persécution, pendant laquelle les infortunés avaient confessé leur foi au milieu des plus cruels traitements. Ils étaient heureux, la joie la plus vive se peignait sur leurs physionomies. J'ajouterai que cette musique, cette affluence de tout ce que la société d'Honolulu renfermait de respectable, enfin cette brillante solennité religieuse, déployée aux lieux mêmes où, quelques jours auparavant, nos prêtres et leurs néophytes n'osaient se réunir pour prier en commun, les rendaient fiers d'eux-mêmes, du titre de catholiques qui pendant si longtemps avait été pour eux une cause d'opprobre et de vexation. Ces pauvres gens sentaient qu'entre eux et nous il y avait un lien sacré, qui leur avait fait trouver dans les Français des frères et des protecteurs.

Du reste, cette sympathie pour nous semblait s'être emparée de tous les habitants, sans distinction de race, de couleur ni de religion; partout nous fûmes accueillis avec empressement, quand la cérémonie terminée, officiers, matelots ainsi que moi, nous parcourûmes en curieux les divers quartiers de la ville. Au sein des nombreuses familles blanches avec lesquelles je fis connaissance, en rendant les visites que j'avais reçues la veille, je rencontrai le même sentiment; et les Français de *l'Artémise* étaient accueillis

partout en hôtes auxquels on ne pouvait faire une trop aimable réception.

Le roi lui-même, arrivé incognito le matin dans une de ses goëlettes que rien ne distinguait des caboteurs de la localité, était, disait-on, enchanté. Il me fit savoir que d'après la tournure qu'avaient prise les choses, il désirait beaucoup me voir. Mais déjà les méthodistes revenus de leur terreur avaient reparu; ils lui rappelèrent sans doute la sainteté du jour du sabbat, car sur ma demande d'une audience, notre consul fut chargé de me répondre que le roi me recevrait le lendemain, dans l'après-midi.

Comme la veille, *l'Artémise* reçut ce jour-là une foule de visiteurs; j'eus brillante compagnie le soir, et mes convives du dîner ne se décidèrent que tard à retourner chez eux, quoique le ciel eût vilaine apparence, et que la forte brise qui soufflait de l'autre côté de l'île, comme nous l'annonçaient suffisamment les gros nuages amoncelés sur les sommets des montagnes, fissent lever au mouillage une grosse houle, qui, après avoir fatigué la frégate, allait se briser avec fureur sur les récifs environnants. Le jour suivant, le temps se montrait également mauvais; cependant de bonne heure j'étais à terre, suivant mon habitude, parcourant la ville en observateur pour juger par moi-même de la vérité des renseignements que j'avais recueillis avant et depuis mon arrivée dans le pays.

La ville n'avait plus cet air de fête que je lui avais trouvé la veille, et, comme son port ne se trouvait

que fort peu garni de navires en ce moment, la saison étant celle où les baleiniers tiennent la mer dans le nord, elle me parut triste et déserte. Le rivage voisin du fort, qui aux mois de novembre et d'avril, époques auxquelles les pêcheurs et les bâtiments venant des bords de l'Atlantique arrivent aux Sandwich, est si animé par la présence des équipages, le débarquement ou l'embarquement des cargaisons, était presque solitaire, de même que les rues par lesquelles je passai avant de parvenir à la demeure de notre consul, qui voulut bien être mon cicerone dans cette première excursion.

Ces rues sont larges, se coupent à angles droits et offrent à l'œil, de chaque côté, du moins celles qui avoisinent la mer, de jolies petites maisons de bois construites dans le genre américain, c'est-à-dire proprettes, coquettement arrangées à l'extérieur comme à l'intérieur, et entourées presque toutes de pelouses et de parterres de fleurs. Mais ni cette parure d'Honolulu qui charme les regards du marin nouvellement arrivé sur la rade, ni les magasins garnis abondamment de marchandises des deux mondes que je rencontrais à chaque pas, ne pouvaient effacer à mes yeux les traces d'abandon et un je ne sais quoi de sauvage, de primitif, qui me choquaient à tout moment.

En conséquence d'un arrêté de l'autorité locale, tous les terrains concédés dans les quartiers habités devaient être sur-le-champ entourés de murs, sous peine de confiscation. La mesure était conforme aux principes d'une sage police; mais ces clôtures faites

de boue mêlée d'herbes hachées, divisant un sol blanchâtre, poudreux et dépouillé complétement de végétation, avaient une apparence si misérable et les rues qu'elles bordaient étaient tellement raboteuses ou parsemées de fondrières, que l'aspect de la ville m'en parut gâté et faire un contraste choquant avec la position admirable de cette dernière, bâtie en amphithéâtre au bord de la mer, dominant un joli havre et l'immense Océan.

Si j'ajoute que, dans la saison des pluies, alors que les eaux du ciel tombent à torrents, les communications d'un quartier à un autre, voire même entre maisons voisines, devenaient impossibles durant des journées entières; et que, dans l'été, la moindre brise faisait lever, aux mêmes lieux, des tourbillons d'une poussière fine qui aveuglait les passants et pénétrait partout, on comprendra aisément que la capitale des Sandwich n'a rien de bien attrayant pour les étrangers.

En effet, ces derniers s'en plaignaient amèrement et accusaient d'une part l'autorité locale de négligence dans l'accomplissement des améliorations qu'exigeait l'état déplorable dans lequel se trouvait la ville, de l'autre les missionnaires de ce que, les considérant comme des rivaux dangereux en commerce comme en politique, ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour les éloigner de l'archipel. Les étrangers ajoutaient encore que c'était également à l'influence politique de ces mêmes missionnaires qu'il fallait attribuer les règlements vexatoires auxquels étaient soumises les concessions de terrains faites aux arrivants, entre autres celui

qui n'accordait à ceux-ci le droit de propriété sur les biens-fonds que pendant vingt années, à l'expiration desquelles les immeubles revenaient au fisc, ce qui empêchait nécessairement les colons d'entreprendre aucun établissement permanent un peu considérable, soit agronomique, soit industriel. A cela la partie adverse répondait, non sans raison peut-être, que, s'il en était autrement, ces mêmes colons, ne se considérant que comme campés dans le pays, qu'ils abandonnaient presque tous pour retourner dans leur patrie dès qu'ils avaient acquis une certaine aisance, vendraient leurs propriétés, lesquelles passant ainsi de mains en mains, finiraient par rester dans l'abandon sans que le gouvernement pût intervenir. On allait jusqu'à dire que les résidents étrangers n'avouaient pas le véritable motif de leur mécontentement, motif qui n'était autre que la sévérité des lois, appliquées sans égard pour le rang ou la couleur, à tout individu convaincu de relations illégitimes avec une femme indigène ou bien de s'être livré à quelque excès contraire à la morale publique. Jusqu'à quel point une assertion aussi grave est-elle fondée? Cette question me paraît trop délicate pour que j'ose la résoudre. Je resterai également dans le doute devant l'accusation de négligence et de manque de persévérance dans l'accomplissement de leurs obligations comme membres de la communauté, portée par les partisans des missionnaires contre leurs antagonistes. Ces derniers étaient-ils vraiment cause de ce que la construction d'un temple protestant auprès duquel je passai dans ma

promenade, avançait si lentement; que son architecture était si disgracieuse, et les pierres ou pour mieux dire les blocs de corail employés à la bâtisse si mal ajustés? Faut-il également les rendre responsables de l'abandon déplorable où je trouvai le cimetière des blancs, situé auprès de ce même temple? Les murs à moitié renversés donnaient presque partout passage aux bestiaux et à toute sorte d'animaux immondes venant prendre leurs ébats au milieu des tombes, parmi lesquelles cependant j'en remarquai bon nombre toutes nouvelles et faisant honneur, par une structure soignée, aux sentiments de famille qui avaient présidé à leur érection.

Je ne pouvais donc attribuer à l'oubli de ces mêmes sentiments, l'état de souillure dans lequel était le champ de repos, mais bien à quelque cause hors de ma portée et sur laquelle mon complaisant cicerone lui-même ne put me fournir de satisfaisantes explications. Je fus confirmé dans cette opinion quand, ayant continué ma promenade, j'arrivai devant un bel édifice nouvellement bâti, bien entretenu, et que j'appris avec plaisir avoir été élevé aux frais des résidents étrangers pour contenir une école à laquelle étaient admis tous les enfants, sans distinction de croyances et de couleurs. Malheureusement, les difficultés qu'éprouvait à fonctionner l'établissement naissant au milieu des rivalités et de l'esprit de parti auxquels la société d'Honolulu était en proie, faisaient douter fortement de sa durée, à moins que les méthodistes ne le prissent sous leur patronage, ce qui était

peu présumable en raison des principes de tolérance religieuse sur lesquels était basée l'iustitution.

On voit par tout ce qui précède que la capitale des Sandwich renfermait dans son sein toutes les passions bonnes ou mauvaises dont nos cités d'Europe offrent l'exemple; et pourtant Honolulu n'était qu'une petite ville, car on ne pourrait donner le nom de quartiers à ces groupes de misérables cases qui, vues de près, faisaient mal au cœur. Je trouvai, ainsi que je l'avais jugé d'abord de la rade au moyen de ma longue-vue, de misérables bouges où l'on ne pouvait entrer qu'en rampant, et qui pourtant la nuit abritaient à la fois père, mère, enfants, et les animaux domestiques parmi lesquels les chiens devaient être en majorité, si j'en jugeais par les nombreuses bandes que je rencontrais à chaque pas cherchant leur nourriture au milieu des ordures, de la poussière, et remplissant l'air de leurs tristes hurlements. Dès que nous approchâmes, les hôtes de ces pauvres demeures, avertis par les aboiements des gardiens, en sortirent pour nous regarder et j'eus ainsi sous les yeux un échantillon de la population native d'Honolulu. Les hommes étaient généralement de haute taille, bien bâtis, et quoique les traits de leur figure parussent grossiers, sauvages, l'ensemble de la physionomie ne manquait pas d'une certaine expression d'intelligence et de détermination. En effet, ces hommes se montrent bons matelots, courageux, durs à la fatigue, et rendraient de précieux services comme ouvriers ou agriculteurs s'ils étaient moins misérables et mieux gou-

vernés ; mais que peuvent faire des malheureux qui n'osent rien posséder dans la crainte d'attirer sur eux l'attention rapace de leurs chefs, aux mains desquels passerait sur-le-champ le salaire des travaux qu'ils auraient exécutés pour les blancs? Aussi croupissent-ils dans la paresse et dans la plus dégoûtante saleté, et manquant souvent du nécessaire, succombent-ils en foule, non à des maladies endémiques, car le climat des Sandwich est très-sain, mais à des inflammations d'entrailles, conséquences naturelles du manque de vêtements chauds durant l'hiver, des mauvais aliments dont ils se nourrissent et de la malpropreté. Sous ce dernier point de vue, les femmes ne m'ont pas semblé mieux partagées; toutefois, si on n'est pas repoussé par cet aspect peu ragoûtant, il est aisé de découvrir chez elles, en les observant de plus près, toutes les marques d'une vigoureuse organisation physique et morale. Elles sont grandes, fortement constituées, et exercent sur les hommes, dans toutes les classes, à ce qu'il paraît, un ascendant reconnu, sous le double rapport de l'intelligence et de l'énergie. Leurs traits n'offrent généralement rien de bien agréable, ils sont même durs; leurs formes très-prononcées ne peuvent guère inspirer qu'un sentiment très-respectueux; mais dans leur regard fauve, leurs grands yeux noirs, sous ce front cuivré, on reconnaît aisément l'empreinte de passions violentes qui pendant bien longtemps encore secoueront le joug d'obéissance et de fidélité que le christianisme impose aux femmes mariées dans l'intérêt de la société.

Était-il étonnant, après cela, qu'elles cherchassent à s'y soustraire par tous les moyens, même les plus condamnables, et presque toujours aux dépens de la population naissante ; ce qui probablement ne serait pas arrivé si des lois empruntées au code que les puritains échappés aux persécutions religieuses avaient établi à la Nouvelle-Angleterre, n'imposaient pas à ces pauvres enfants de la nature à peine sortis de la barbarie, des obligations de continence et de chasteté que, même dans nos contrées si avancées en civilisation, le beau sexe oublie quelquefois.

De là provenait aux Sandwich la déplorable coutume de l'avortement ou bien de la fuite dans les montagnes, moyens auxquels avait généralement recours la femme ou la jeune fille qui devenait mère illégitimement, pour échapper aux peines sévères prononcées contre ce genre de délit, et dont la conséquence était la mortalité qui décimait la génération naissante; de là aussi cette effrayante dépopulation de l'archipel que les missionnaires méthodistes eux-mêmes déploraient, sans pour cela avoir voulu apporter quelques adoucissements au code pénal institué par eux.

Aussi n'apercevais-je que très-peu d'enfants, et ceux que je découvrais, accroupis la plupart du temps auprès de la hutte de leurs parents, pêle-mêle avec les porcs, les volailles ou les chiens, étaient à peine vêtus, me parurent maigres, hâves, dégoûtants de malpropreté et abrutis par la misère.

Et pourtant le sol sur lequel ces malheureux végétaient ainsi en proie au plus complet dénûment, aux

plus cruelles privations, est fertile et aurait pu être sillonné d'eaux courantes, si les nombreux ruisseaux qui descendent des montagnes voisines avaient été mieux dirigés dans leurs cours vers la mer. Sur le penchant de ces mêmes montagnes, là où les résidents étrangers avaient élevé quelques jolies habitations, parmi lesquelles se distinguaient, par leur air confortable et les belles plantations environnantes, celles des plus notables missionnaires américains, les terres sont excellentes et produisent tous les végétaux des tropiques. Un peu plus loin dans l'intérieur et quand on a passé le défilé au moyen duquel les habitants franchissent les hautes terres dont le centre de l'île est hérissé, il existe des vallées délicieuses à peine habitées, où cependant des mains industrieuses feraient venir en peu de temps d'abondantes moissons. Mais les indigènes refusaient de travailler aux propriétés des blancs, qui, du reste, ne paraissaient pas se soucier, dans la crainte d'exciter, disaient-ils, la défiance des missionnaires, de former des établissements agricoles de ce côté. En sorte que toutes les cultures aux environs de la ville se bornaient à des champs de légumes et à quelques arbres fruitiers transportés d'Europe et d'Amérique aux Sandwich où ils semblaient venir à regret, tant on les soignait mal, quoique leurs produits fussent vendus à un prix très-élevé aux équipages des navires en relâche.

Une autre branche de trafic, celle des bestiaux et des bêtes de basse-cour destinés à la consommation des étrangers, marins ou autres, pourrait également enrichir le pays ou du moins répandre une certaine aisance

dans les classes inférieures de la population de Wahoo; elle est aussi négligée que les autres industries. Les bœufs sont maigres, les moutons mauvais, les volailles de toute espèce rares, enfin les porcs ont un aspect bien capable de dégoûter les acheteurs; et cela, je le répète, dans une contrée qui possède un terroir excellent et des vallées couvertes de superbes pâturages.

Durant une de mes excursions matinales, je poussai jusqu'à l'espèce d'enfoncement que forment les montagnes derrière Honolulu; je passai d'abord par le petit village de Watiti, réunion de quelques cases dont la plus grande servait d'auberge où les capitaines marchands venaient jouer à la boule et se rafraîchir, quand les affaires leur en laissaient le loisir. Auprès de ce village est un petit lac sur les bords duquel on voyait les ruines d'une maison de campagne appartenant au roi et que les missionnaires avaient fait détruire quelques années auparavant, sous le prétexte que le jeune prince y recevait mauvaise compagnie, mais probablement à cause du voisinage de l'auberge de Watiti, qu'alors fréquentaient beaucoup les résidents étrangers. A l'époque de mon passage, le souverain en possédait une autre auprès de la capitale, où il se rendait quelquefois en partie fine, disait-on, avec quelques jeunes chefs de son intimité, au grand scandale des méthodistes; mais le temps était passé où ils auraient osé la faire démolir. Ils sentaient que le roi ne supportait plus leur joug qu'avec peine; et que, soutenu comme il l'était par les étrangers, entouré d'un bon nombre de chefs mé-

contents de l'ordre de choses actuel, il se trouvait en position de les braver, et peut-être même, de les expulser tôt ou tard de ses États.

Quelque temps avant notre arrivée aux Sandwich, ils l'avaient cependant blessé d'une manière bien sensible dans son amour-propre et dans ses affections les plus chères, en refusant obstinément d'accorder les honneurs de la sépulture chrétienne à sa sœur, jeune femme que sa grâce, son esprit et sa douceur avaient fait chérir de toutes les classes de la population, et pour laquelle on prétendait qu'il avait montré une tendresse plus que fraternelle, ainsi que le toléraient les anciens usages du pays, à moins qu'il n'épousât une fille de naissance obscure avec laquelle il vivait depuis quelques années. La lutte se prolongea longtemps; les missionnaires remportèrent enfin la victoire; le jeune prince, cédant bien plus au désir d'honorer le souvenir de sa sœur qu'à la crainte de les mécontenter, épousa sa maîtresse, mais en se promettant bien, sans doute, de se venger quand il le pourrait, de la violence humiliante qui, dans cette circonstance, était faite à ses sentiments.

Au delà de Watiti on ne rencontre plus d'habitations, et le chemin serpente à travers des terrains abrupts couverts de fourrés épais ou sur un sol caillouteux, labouré profondément par les torrents de l'hiver. Le paysage qui alors s'étendait sous mes yeux était triste et sauvage; les montagnes avaient leurs flancs noirâtres complétement dépouillés de végétation et sillonnés de nombreuses crevasses accusant la

présence ancienne de feux souterrains. Mon cheval gravissait avec peine un sentier escarpé, rocailleux, et soulevait en marchant des nuages de cendre volcanique qui le fatiguaient non moins que moi. Mais je fus bien dédommagé de ces petites souffrances quand je fus enfin parvenu au sommet du rocher élevé qui surmonte un des mornes du groupe, et auprès duquel passe le défilé qui sert de voie de communication entre les deux parties opposées de Wahoo.

Du côté d'Honolulu, ce rocher est taillé perpendiculairement jusqu'à une si énorme profondeur, que je fus forcé de m'asseoir pour échapper aux vertiges que j'éprouvai quand mes yeux voulurent la mesurer; et pourtant c'est de ce point culminant que, vaincu et poursuivi jusqu'à cette dernière retraite par Taméhameha I[er], quand ce conquérant voulut joindre Wahoo à ses autres possessions, un fameux chef de l'île se précipita avec un assez grand nombre de ses adhérents plutôt que de tomber vivant aux mains d'un implacable ennemi. Un pareil héroïsme montre de quoi seraient capables ces insulaires avilis aujourd'hui, s'ils étaient bien conduits et traités convenablement.

Le récit de cet événement dramatique, dont le souvenir est encore présent chez les naturels des Sandwich, me fut fait sur les lieux mêmes par mon cicerone; et les émotions fortes qu'il me fit éprouver se trouvèrent en harmonie avec celles que me causa la perspective sévère qui s'étendait à mes pieds. Des

mornes aux formes aiguës et bizarres, aux flancs déchirés, les uns rouges, les autres noirs, tous horriblement dénudés; plus bas, la plaine blanchâtre, stérile, à la surface de laquelle se montraient, comme des points noirs, les maisons d'Honolulu; pour fond du tableau, les longues bandes de récifs qui protégent le port contre la mer du large; puis *l'Artémise*, que les rafales échappées des gorges des montagnes faisaient tourner rapidement sur ses ancres; enfin, l'immense Océan, à l'horizon duquel paraissaient, comme des ombres bleuâtres, les hautes terres de Mowi et d'Owii.

Quand, après avoir admiré ce magnifique point de vue, je tournai mes regards vers les bords opposés de l'île, un tout autre spectacle s'offrit à moi: plus de montagnes coupées à pic, aux formes fantastiques; plus de plaine aride disparaissant parfois sous des flots de poussière; mais des collines aux pentes douces, couvertes d'une luxuriante végation au sein de laquelle semblait s'égarer l'unique chemin serpentant à travers les vertes vallées qui allaient comme en s'épanouissant jusqu'au rivage du vent de l'île que la houle battait avec fureur.

J'apercevais bien par-ci par-là quelques petites habitations et des champs cultivés; c'étaient des sucreries, faibles vestiges de civilisation perdus au milieu d'une nature sauvage et féconde. Ces solitudes ne sont pas cependant complétement abandonnées par l'espèce humaine; on dit qu'elles recèlent dans leurs plus secrètes profondeurs des familles entières d'in-

digènes qui ont fui des lieux habités et sont venues chercher à une époque plus ou moins reculée la liberté dans ces lieux inconnus. Retombés promptement dans la barbarie, ils s'adonnaient, à ce qu'il paraît, aux plus abominables pratiques de l'idolâtrie. Jusqu'alors aucune tentative n'avait été faite pour les ramener au sein de la civilisation et de la religion chrétienne, et je me plaisais à croire que nos prêtres entreprendraient un jour cette tâche digne de leur zèle apostolique et rallieraient à leur troupeau ces malheureux que les travaux forcés attendaient quand, surpris au sein de leurs retraites, ils tombaient aux mains des nouveaux législateurs de leur patrie.

Ces mesures de rigueur n'avaient pas eu jusqu'alors les résultats avantageux qu'on en attendait, puisqu'il existait encore, sans qu'elles fussent sensiblement diminuées, de semblables hordes de proscrits dans les autres îles du groupe; et que là aussi on les accusait d'être féroces, traîtres, méchants, de détester les blancs et de se livrer aux plus horribles superstitions.

Durant notre excursion, la brise avait augmenté, les nuages pressés par elle cherchaient un abri dans les gorges des montagnes et restaient suspendus comme un voile sombre sur Honolulu. Aussi, quand j'atteignis le lieu où stationnait mon canot, la mer était agitée et les récifs faisaient entendre un bruit assez semblable à celui d'un tonnerre lointain. Cependant je n'en arrivai pas moins promptement à bord, et quelques heures après, accompagné des officiers de *l'Artémise*, je dé-

barquais de nouveau sur le rivage où m'attendait notre consul pour me conduire chez le roi.

La demeure du souverain des Sandwich n'a rien de somptueux ni même de confortable, en comparaison des maisons occupées par les résidents étrangers; celles-ci sont moins vastes peut-être mais bien arrangées à l'intérieur comme à l'extérieur, closes soigneusement, couvertes d'ardoises, entourées de verdure, enfin munies de tout ce qui peut rendre leur séjour agréable; tandis que la résidence royale, quoique composée d'un corps de logis flanqué de deux ailes et entouré par derrière de bâtiments de servitude, voire même d'une espèce de caserne, avait un aspect nu, triste, quelque chose de négligé que l'espèce d'apparat déployé pour ma réception ne put dissimuler à mes yeux.

Je fus reçu dans une grande salle à peine meublée, aux murs blanchis à la chaux : au milieu se tenait le roi en costume de colonel anglais, flanqué de ses deux sœurs, tous trois assis gravement sur de larges fauteuils qu'entouraient les hauts fonctionnaires du gouvernement, et tous vêtus d'uniformes plus ou moins grotesques. Un ministre méthodiste nous servit d'interprète conformément à l'usage suivi à la cour sandwichienne; aussi, la conversation se borna-t-elle à des félicitations mutuelles sur les bonnes relations qui venaient de s'établir entre les deux pays, et à l'assurance que le prince me donna, qu'il confirmait avec empressement, non-seulement le traité consenti l'avant-veille par ses ministres, mais encore la conven-

tion de commerce que j'avais présentée en même temps et qui en était la conséquence naturelle (13).

Pendant que le missionnaire faisait ainsi des frais d'éloquence aux dépens peut-être de la traduction, l'auguste trio et moi nous nous regardions avec une égale curiosité. Taméhameha III, ou comme on l'appelait généralement, Kawy-Keaouly, me parut un grand et beau jeune homme de vingt et quelques années, taillé en force, d'un physique assez agréable; sa physionomie, ses yeux malgré leur teinte fauve, ne manquaient pas de dignité ni d'expression, et ses manières étaient assez distinguées; enfin, il portait sans trop d'embarras son costume européen, quoiqu'il ne l'endossât, à ce qu'il paraît, que dans les circonstances extraordinaires, aimant mieux son costume national, et non sans raison, comme plus commode sous un climat chaud.

Malgré la manière très-avenante dont le roi me faisait les honneurs de l'audience, j'avoue que les deux princesses me causaient des distractions continuelles, ou pour mieux dire absorbaient toute mon attention; non pas vraiment que je leur payasse ce tribut d'admiration comme amateur du beau sexe, mais tout bonnement en ma qualité d'observateur des choses extraordinaires qu'un heureux hasard plaçait sur mon chemin; et certainement depuis longtemps la nature, si riche dans ses œuvres, ne m'avait offert une plus belle occasion de l'admirer.

Qu'on se figure deux femmes, jeunes encore, hautes de cinq pieds six pouces au moins, d'une carrure à proportion et favorisées d'appas dont l'imagi-

nation la plus dévergondée dans ses rêves ne pourrait embrasser les gigantesques développements; un grand nez, de grands yeux noirs et jaunes, la bouche énorme, un teint de cuivre rouge, une physionomie qui ne militait nullement en faveur de l'aménité de caractère de ces dames, enfin tout cela surmonté d'une masse de cheveux ébouriffés entremêlés de fleurs rouges produisant le plus bizarre effet; puis une robe à ramages garnie de nombreux falbalas et montant jusqu'au cou, afin probablement de voiler évangéliquement aux yeux des profanes une gorge qui, furieuse sans doute d'être soumise au joug du corset, cherchait à s'en affranchir en pesant vers les genoux de toute son énorme rotondité; enfin les pieds, les jambes et les appas environnants n'étaient guère moins imposants pour les amours.

En considérant ces deux colosses femelles, en voyant le feu sombre qui brûlait dans leurs yeux, combien leurs regards durs et impérieux d'ordinaire pouvaient devenir expressifs, j'admettais la probabilité des prodigieux exploits érotiques que parfois accomplissaient, suivant le dire des anciens voyageurs, les princesses du sang royal à certaines solennités publiques avant que les missionnaires fussent venus leur imposer l'obligation de soumettre autant que possible au saint nœud du mariage les trésors d'amour dont leurs cœurs, à ce qu'il paraît, ont été de tout temps largement dotés. L'ambition y trouve une place cependant, et l'histoire de la famille royale des Sandwich montre suffisamment que ces belles dames savent parfaitement mener de front les affaires de sentiment et celles de la

politique. On les voit, exerçant une immense influence aux dépens de leurs maris, frères ou enfants, sur le gouvernement dont elles occupent par droit de naissance les premières places, tantôt comme régentes, tantôt comme premiers ministres, et toujours complotant quelque révolution pour s'emparer du pouvoir, surtout depuis que, converties au christianisme, elles sont devenues, dans les mains des méthodistes, un moyen de domination.

A la faveur d'un pareil ascendant, ces derniers étaient parvenus à faire prendre pour mari un jeune chef, leur créature, à la plus jeune des deux intéressantes princesses en présence desquelles je me trouvais et à obtenir pour leur protégé les importantes fonctions de gouverneur de Wahoo. C'était avec lui que j'avais conclu le traité, et il était venu l'avant-veille à bord me l'apporter ainsi que les cent mille francs. Je le trouvai très-bien, d'un physique agréable, sa tournure était distinguée, sa physionomie ne manquait pas d'intelligence et d'énergie. On le disait ambitieux et ne visant à rien moins qu'à faire désigner, avec l'aide de la régente et des missionnaires américains auxquels il se montrait dévoué, son fils aîné pour successeur du roi, qui n'avait pas d'enfants de la femme que ses saints conseillers lui avaient fait épouser.

Le jeune souverain des Sandwich se trouvait donc entouré d'ennemis au sein même de sa famille; et malheureusement l'éducation plus qu'incomplète qu'il a reçue n'a pu développer que bien imparfaitement les qualités morales qui lui étaient si nécessaires pour

déjouer toutes les embûches, surmonter toutes les difficultés; que ses plus proches parents et la plupart des grands chefs, jaloux de son autorité, multipliaient sans cesse autour de lui. D'un autre côté les résidents étrangers, ses seuls soutiens et sans l'appui desquels il aurait été déjà détrôné probablement, le tourmentaient de leurs justes mais incessantes réclamations. Se trouvant ainsi aux prises avec des amis exigeants et des ennemis aussi puissants que dangereux, privé de conseillers sages, désintéressés, manquant des moyens pécuniaires dont il avait besoin pour accroître le nombre de ses partisans, le jeune prince abandonnait les rênes du pouvoir aux mains de ses sœurs et de son beau-frère, préférant mener une existence obscure mais tranquille à Mowi, dont il aimait le séjour, que de résider dans sa capitale, où il ne rencontrait que des dangers et des ennuis.

Dans cette position, tout changement venu de l'extérieur ne pouvait qu'être avantageux à ses intérêts et même lui plaire, si, comme il arrivait en ce moment, ce changement était contraire à ses ennemis. Aussi, malgré la diminution, momentanée il est vrai, que je venais de faire subir à son trésor, les meilleures relations s'établirent promptement entre nous, et quand, l'audience terminée, je lui demandai en anglais, qu'il parlait assez bien, de venir visiter *l'Artémise*, ma proposition fut acceptée avec empressement, quoiqu'elle ne parût pas trop du goût de l'interprète ni de celui de quelques-uns des grands personnages présents. Quant aux princesses qui s'étaient tenues jus-

qu'alors dans une immobilité tout à fait officielle, elles firent un mouvement qui trahit chez elles un vif désir d'accompagner leur frère en rade; mais comme dans l'intérêt de celui-ci, comme dans le mien, je désirais qu'il pût jouir au moins cette fois d'un moment de liberté, je fis semblant de ne pas comprendre, et le consul auquel on s'adressa plus tard pour arranger la partie, trouva moyen de m'éviter cette terrible corvée, en donnant le prétexte que le temps était depuis quelques jours trop mauvais en rade pour que des dames d'un aussi haut parage pussent s'aventurer en dehors du port.

Du reste il était vrai que la mer, soulevée par une très-forte brise, était houleuse; mais comme le vent soufflant de terre, la frégate ne courait aucun risque au mouillage, je me décidai aisément à finir la journée en ville et à dîner chez notre consul, qui avait eu l'aimable pensée de réunir chez lui plusieurs personnes notables de sa connaissance à mon intention. Je devais y rencontrer les premiers négociants étrangers, et la plupart des jolies femmes d'Honolulu. Je fus donc fidèle au rendez-vous, et mes espérances de goûter d'utiles et agréables distractions ce soir-là furent remplies sous tous les rapports.

J'avais beaucoup entendu vanter, depuis mon arrivée aux Sandwich, les charmes et l'amabilité des dames de la famille de mon hôte et de celle du représentant de la Grande-Bretagne, qui, toutes, de même que bon nombre de jeunes femmes et demoiselles anglaises ou américaines, assistaient à la réunion. Ce-

pendant j'avoue que, malgré mon attente, je fus très-agréablement surpris de rencontrer, dans une île aussi éloignée de toutes les contrées civilisées, au milieu de cette population presque sauvage, une société où les femmes, par leur toilette, leur ton, leurs manières; les hommes, par leur tenue, leur conversation et leurs moyens, se montrassent ainsi à la hauteur des salons de nos grandes villes d'Europe. Séduit par cette brillante assemblée, par un très-bon dîner, et par le bal, où les jeunes gens de la ville rivalisèrent d'amabilité avec les danseuses en faveur des jeunes officiers de *l'Artémise*, j'allais croire que le paradis des marins se trouvait décidément dans la capitale des Sandwich, si, avec ma défiance ordinaire, je n'eusse attendu pour cela, qu'une plus longue connaissance de cette société nouvelle pour moi m'eût convaincu que, sous cette enveloppe séduisante, ne se cachaient pas les jalousies, les rivalités, plaies auxquelles sont en proie, dans les pays civilisés du nouveau comme de l'ancien monde, presque toutes les réunions, et, peut-être plus que les autres encore, celles dont le but est le plaisir.

Malheureusement j'avais raison de me défier, car il en était à Honolulu comme partout ailleurs, et ce bal, où je voyais régner une joie si franche, que je croyais à l'abri des tracasseries ainsi que de l'influence des mauvaises passions, devait être, comme toutes les fêtes semblables données précédemment, suivant l'usage, par les autres consuls, aux états-majors des navires de guerre de leur nation en relâche aux Sand-

promettait d'être un peu plus tard une des principales causes de la prospérité des Sandwich.

Des caboteurs, dont le nombre allait toujours croissant, assez forts pour naviguer en été sur les côtes nord-ouest d'Amérique, et de fréquenter en toute saison celles de la Californie, portaient à ces diverses contrées, du sucre, du café, des cuirs tannés, des ouvrages de sellerie, produits du sol ou de l'industrie de la population de l'archipel, auxquels on joignait quelques marchandises exotiques. Ces divers articles étaient troqués avec avantage aux établissements russes ou mexicains contre des planches, des bois de mâture ou de construction, du suif, des peaux de bœufs, enfin, quelques fourrures communes, qui se consommaient sur les lieux ou bien servaient à composer les cargaisons des navires retournant aux États-Unis.

A mesure que les côtes de la Californie se peupleront de Settlers armés, dont ni les Montagnes Rocheuses, ni les hordes de sauvages féroces postés sur leur chemin, ne peuvent arrêter la marche vers l'ouest; à mesure que sur les bords de la rivière Colombia se multiplieront chaque année davantage les colons venus du Canada et des États septentrionaux de l'Union, ce trafic augmentera et donnera, par conséquent, une impulsion de plus en plus forte aux cultures dans les Sandwich. Quelles bornes aurait cette impulsion, si elle était favorisée par un bon gouvernement? demandai-je à un de mes voisins à table, riche négociant, homme instruit, calme et d'un juge-

famille, elles auraient pu trouver de si bons exemples, étaient restées à peu près ce qu'elles étaient autrefois. On leur voyait porter, il est vrai, dans les grandes circonstances, des robes et des chapeaux suivant les modes de Londres ou de New-York; elles étaient mariées conformément aux lois du christianisme, allaient au prêche au moins une fois par jour; mais là se bornait toute l'éducation morale et physique qu'étaient parvenus à leur donner les méthodistes; aussi repre naient-elles avec empressement les anciens usages dans leur intérieur, où elles passaient la majeure partie du temps étendues sur des nattes, livrées à la plus profonde oisiveté, dédaignant généralement ces vertus domestiques qui rehaussent tant le beau sexe à nos yeux; en sorte qu'on pouvait dire que toute leur vertu consistait à bien cacher aux yeux des missionnaires les péchés mignons qu'elles commettaient et à les faire payer le plus cher possible aux blancs qui osaient braver les dangers que de pareilles liaisons pouvaient avoir pour leur fortune et pour leur réputation.

Il est facile de reconnaître à quelle source j'ai puisé ces renseignements : les vieilles femmes ne sont-elles pas toujours parfaitement au courant des cancans ainsi que des tracasseries du monde dans lequel elles vivent, de ses dissensions intestines, et surtout des affaires de sentiment? Aussi n'ai-je fait que répéter ici, et sans me rendre responsable de leur authencité, les confidences que m'ont faites des matrones très-respectables sur les causes de la zizanie qui règne dans la société et sur les risques que les grands yeux noirs,

les appas très-prononcés et la désinvolture un peu primitive des dames bronzées d'Honolulu, faisaient courir à la vertu ou mieux encore à la bourse de leurs fils, de leurs frères, voire même de leurs maris.

Ces derniers étaient-ils vraiment coupables de tous les méfaits dont assez généralement leurs mères ou leurs femmes les accusaient? Je n'ose décider une aussi scabreuse question; seulement je me permettrai de dire que ces époux, si véhémentement soupçonnés, et entre autres mes voisins à table, me parurent extrêmement vertueux, adorateurs passionnés de leurs moitiés jeunes ou vieilles, de plus, hommes d'esprit, et, ce qui me charma davantage encore, parfaitement instruits des affaires politiques ou commerciales du pays.

Aussi profitai-je de cette bonne fortune pour m'initier à beaucoup de détails touchant ces deux sujets. Je me suis déjà servi des matériaux que je recueillis dans cette circonstance pour donner au lecteur une idée de l'état des Sandwich sous le double rapport des institutions politiques et de l'agriculture : c'est encore aux mêmes sources que j'ai puisé les renseignements qui vont me servir pour expliquer ici ce qu'était, à cette époque, le commerce maritime de l'archipel, et quelles destinées l'avenir semblait lui réserver.

Ce commerce était presque entièrement aux mains des Anglais et des Américains, principalement de ces derniers qui fournissaient la majeure partie des

articles exotiques consommés ou employés sur les lieux par les diverses classes de la population; le reste était apporté par les baleiniers venus des ports de la Grande-Bretagne ou d'ailleurs, comme pacotille appartenant au capitaine et à d'autres personnes du bord; [cette branche d'importation se bornait donc à peu de chose et ne pouvait être regardée comme un équivalent des frais parfois considérables que ces navires font d'ordinaire dans les relâches, en achats de vivres ou en réparations.

Cependant, comme le personnel des nombreux bâtiments qui fréquentaient ces parages se livrait au même genre de trafic dans les différentes îles du groupe, le passage d'une quantité aussi considérable de consommateurs en avril et en novembre, époques auxquelles commence ou finit la pêche dans le nord de l'équateur, était assez avantageux pour l'archipel et en particulier pour Honolulu, seul port où les marchandises européennes pussent être débarquées : aussi se trouvait-il toujours plein de visiteurs durant ces deux mois, et dans la ville régnait une très-grande activité. Les magasins se remplissaient et se vidaient rapidement; les négociants profitant des circonstances, c'est-à-dire des besoins des nouveaux venus, faisaient généralement de très-bonnes affaires, et se préparaient ainsi des ressources pour la morte saison, celle où la rade est veuve de navires.

Cependant leur active industrie était parvenue à créer pour toute l'année une autre sorte de trafic, qui, bien faible encore, grandissait chaque année, et

promettait d'être un peu plus tard une des principales causes de la prospérité des Sandwich.

Des caboteurs, dont le nombre allait toujours croissant, assez forts pour naviguer en été sur les côtes nord-ouest d'Amérique, et de fréquenter en toute saison celles de la Californie, portaient à ces diverses contrées, du sucre, du café, des cuirs tannés, des ouvrages de sellerie, produits du sol ou de l'industrie de la population de l'archipel, auxquels on joignait quelques marchandises exotiques. Ces divers articles étaient troqués avec avantage aux établissements russes ou mexicains contre des planches, des bois de mâture ou de construction, du suif, des peaux de bœufs, enfin, quelques fourrures communes, qui se consommaient sur les lieux ou bien servaient à composer les cargaisons des navires retournant aux États-Unis.

A mesure que les côtes de la Californie se peupleront de Settlers armés, dont ni les Montagnes Rocheuses, ni les hordes de sauvages féroces postés sur leur chemin, ne peuvent arrêter la marche vers l'ouest; à mesure que sur les bords de la rivière Colombia se multiplieront chaque année davantage les colons venus du Canada et des États septentrionaux de l'Union, ce trafic augmentera et donnera, par conséquent, une impulsion de plus en plus forte aux cultures dans les Sandwich. Quelles bornes aurait cette impulsion, si elle était favorisée par un bon gouvernement? demandai-je à un de mes voisins à table, riche négociant, homme instruit, calme et d'un juge-

ment très-sain : Aucune, me répondit-il, tant le pays est riche par son terroir et admirablement placé comme point commercial et militaire en même temps : aussi est-il destiné à devenir non-seulement un grenier de denrées intertropicales pour les contrées septentrionales du nouveau monde, riveraines de la Pacifique, mais encore l'entrepôt de l'immense commerce que feront un jour directement avec la Chine ces mêmes contrées, ainsi que la vieille Europe, quand l'isthme de Panama laissera communiquer les deux mers (14).

La venue de *l'Artémise* aux Sandwich leur ouvre une nouvelle ère, continuait mon spirituel interlocuteur, car nul doute que la secousse salutaire donnée par vous au gouvernement local, ne l'éclaire enfin sur ses véritables intérêts et ne le décide à briser complétement le joug politique sous lequel le tiennent depuis longtemps les missionnaires méthodistes ; alors tomberont nécessairement les entraves absurdes que ces derniers ont mises à l'introduction des blancs dans le pays; alors encore la population indigène, soustraite au dur servage de ses chefs et de ses pasteurs, s'adonnera à l'agriculture, à l'industrie. Ces conditions remplies, l'archipel parviendra en peu de temps à un haut degré de prospérité, surtout si les grandes puissances maritimes du monde, y compris les maîtres du Kamtchatka, parvenant à s'entendre dans leur intérêt mutuel, le prennent sous leur protection, lui assurent une indépendance absolue, par conséquent une complète neutralité au milieu des

conflits dont sans doute la Russie, la Grande-Bretagne et les États-Unis ne tarderont pas à donner le spectacle dans ces lointaines contrées.

De la France il n'était point question dans l'énumération des nations intéressées aux événements dont avant longtemps cette partie de l'océan Pacifique sera le théâtre. Pouvais-je m'en plaindre, puisqu'elle n'y possédait rien et que ses armateurs n'y paraissaient presque jamais, quoique nos produits n'y fussent pas inconnus. Nos vins, nos eaux-de-vie, nos étoffes, nos articles de Paris, trouvaient non moins à Honolulu que dans les établissements russes, anglais ou mexicains, d'assez nombreux consommateurs. Mais ces articles y étaient portés par les négociants des États-Unis ou bien remplacés par des productions analogues fournies par les marchands de l'Union. Aussi les deux premiers de ces produits de notre sol ou de notre industrie, étaient-ils frappés de droits excessifs aux Sandwich, sous le prétexte que leur introduction était dangereuse pour la moralité des indigènes, tandis que le rhum américain introduit licitement ou illicitement, je ne sais, y était consommé en énorme quantité.

Je devais mettre un terme à cette espèce de prohibition si contraire à notre commerce, et j'y parvins au moyen d'une convention que je fis signer au souverain de l'archipel, dans laquelle j'introduisis la clause importante que dorénavant nos vins et nos eaux-de-vie ne payeraient plus pour droits d'entrée à Honolulu que six pour cent *ad valorem*, lorsqu'ils seraient importés sous pavillon français. Les mission-

naires américains jetèrent feu et flamme contre moi, crièrent que j'étais antichrétien, me vouèrent à l'exécration de toutes les sociétés bibliques des deux mondes, auxquels ils me représentèrent comme le soutien de l'ivrognerie parmi leurs néophytes; comme si leur administration avait laissé à ces pauvres gens les moyens de gagner assez d'argent pour acheter du champagne, du bordeaux, ou bien de l'eau-de-vie de Cognac (15). Malgré ces diatribes non moins injustes que perfides, je n'en accomplis pas moins mon projet jusqu'au bout, et l'expérience a prouvé de toutes manières, que je ne m'étais pas fourvoyé. De plus, afin de mettre mon œuvre à l'abri autant que possible de la malveillance d'aussi dangereux ennemis, j'exigeai qu'à l'avenir mes compatriotes accusés d'un délit, ou même d'un crime quelconque, fussent jugés par un jury composé uniquement de résidents étrangers et non de prétendus magistrats indigènes, créatures dévouées des missionnaires américains, et instruments dociles de leurs animosités.

J'espérais aussi travailler d'une manière non moins efficace à l'émancipation de cette malheureuse population, dans la conversation que je comptais avoir avec le jeune roi, lorsque je le tiendrais à bord, loin des membres de sa famille et de ses autres surveillants. Il ne put venir le jour suivant comme il en avait l'intention, le temps étant mauvais et pluvieux, mais le surlendemain 17 juillet je l'eus à déjeuner ainsi que mon ancien otage, son secrétaire, et plusieurs autres personnages de la cour. Reçu en grande pompe, il en

parut enchanté; aussi fûmes-nous bientôt dans les meilleurs termes, et une sorte de confiance, d'abandon même s'établit entre nous. Je reconnus chez lui un vif désir de s'instruire, principalement dans tout ce qui a rapport à l'armement des navires de guerre; ses nombreuses questions annonçaient de l'intelligence, quelques notions du métier de marin, pour lequel du reste, on disait qu'il montrait beaucoup de penchant; sa tenue était très-bonne et empreinte d'une certaine dignité; il portait son brillant uniforme anglais avec aisance et ne paraissait nullement embarrassé de sa position vis-à-vis de moi. Je l'ai jugé d'un caractère bienveillant et doux quoique entaché de cette ruse et de cette défiance inhérentes, on peut le dire, à la nature sauvage; cependant, en sortant de table, et quand nous nous promenâmes seuls sur le pont, la question du traité, puis celle de la convention commerciale qu'il avait signée le matin, furent abordées franchement par lui : il ne me témoigna aucun chagrin de ce qui s'était passé; convint même de la vérité de tous les griefs reprochés par la France à son gouvernement, enfin partagea à peu près complétement ma manière de voir à cet égard; surtout quand je lui renouvelai l'assurance que les cent mille francs demandés en garantie lui seraient restitués aussitôt que toutes les clauses du traité auraient été fidèlement et loyalement exécutées.

Je le trouvai animé de non moins bons sentiments lorsque j'appelai son attention sur la nécessité de porter un prompt remède aux maux dont ses sujets

étaient accablés, en changeant le mode vicieux d'administration imposé au pays. Il m'avoua ne pas être assez fort pour se soustraire tout seul au joug des missionnaires qui, en liant par mille moyens ses grands chefs, voire même ses plus proches parents, à leurs intérêts, étaient parvenus à le mettre complétement hors d'état, à son grand regret, d'opérer le moindre changement à l'ordre de choses établi.

Pourquoi ne restez-vous pas quelque temps auprès de moi, ajoutait-il, pour me guider, pour me soutenir; aidé ainsi, j'aurais bientôt fait entrer mon pays dans la voie des améliorations et sorti sa population du gouffre de misère au fond duquel je la vois disparaître avec une désespérante rapidité? Mais non, de même que les autres commandants de bâtiments de guerre français qui vous ont précédé, vous allez partir pour ne plus revenir, après m'avoir fait comprendre tout ce que ma situation a de pénible, d'humiliant et rendu, par les nouvelles conditions que vous m'imposez, ma tâche encore plus difficile; sans pour cela me laisser davantage les moyens de lutter avec quelque succès contre des gens qui, une fois votre frégate éloignée, feront tous leurs efforts, comme par le passé, pour m'empêcher de les remplir (16).

J'avoue que touché des plaintes naïves de ce jeune roi de sauvages, je me serais peut-être rendu à ses désirs, si la belle saison, déjà bien avancée, ne m'avait contraint de continuer sans retard ma route vers les côtes nord-ouest de l'Amérique avant que les mau-

vais temps qui précèdent l'automne dans ces contrées hyperboréennes ne nous en fermassent l'abord. J'aurais été heureux de contribuer, mieux encore, à soustraire les Sandwich au joug des missionnaires méthodistes, d'assurer à la population indigène l'indépendance politique et religieuse, que je crois absolument indispensable à sa prospérité. L'Angleterre surtout devait désirer que cette révolution s'accomplît aux Sandwich, afin non-seulement de soustraire ces îles à l'influence toujours croissante des États-Unis; mais plus encore d'y établir la sienne, ce qui ne lui aurait pas été difficile dans ce cas; car en le faisant causer, je reconnus chez le jeune souverain de l'archipel, de même que chez la plupart de ses sujets, une très-vive sympathie pour la Grande-Bretagne, qu'ils considéraient comme la protectrice de leur pays, en raison de la cession qu'en 1773 Taméhameha Ier lui fit, dit-on, de Wahoo, par l'entremise de Vancouver, et mieux encore à cause du brillant accueil que le dernier souverain reçut à Londres de l'aristocratie britannique qui le combla, ainsi que sa compagne, de prévenances et de cadeaux. D'une manière ou d'une autre, du reste, il me parut opportun que toutes les nations intéressées à ce que cette petite puissance restât indépendante, veillassent d'un commun accord à sa conservation; car elle était hors d'état de se défendre, abandonnée à ses seules forces contre la moindre tentative qu'une nation ambitieuse aurait faite pour la conquérir. L'armée n'est composée que de trois cents soldats sans discipline et fort mal équipés; il n'y a

même pas d'exception à faire en faveur de ceux qui composaient la garde royale, pauvres diables qu'on affublait d'une espèce de jaquette rouge et d'un mauvais shako dans les grandes circonstances, et qui le reste du temps étaient en guenilles et sales à faire mal au cœur. La marine militaire n'était guère mieux soignée ; elle comptait encore, une année avant mon passage à Honolulu, un brick et quelques petites goëlettes; ces dernières seulement existaient lors de la relâche de *l'Artémise;* le brick avait été vendu comme vieux, ou pour mieux dire par économie, à un marchand américain. Et si vraiment au temps de sa splendeur, alors qu'il servait de yacht au roi pour visiter ses domaines, sa tenue tant au personnel qu'au matériel n'était pas meilleure que celle des goëlettes dont j'ai parlé plus haut et qui se trouvaient dans le port d'Honolulu, cette diminution dans la marine armée du souverain des Sandwich ne devait inspirer que bien peu de regrets aux amis de ce dernier.

Il ne se lassait pas de me questionner sur les divers objets qui, à bord de la frégate, attiraient son attention : il voulut tout visiter, tout voir, en sorte que deux heures étaient sonnées depuis longtemps quand il se décida à retourner au rivage; ce qu'il fit dans mon canot, au bruit de nos canons et des acclamations de l'équipage rangé sur les vergues.

Cette cérémonie était la dernière que je devais accomplir aux Sandwich; j'étais pressé de continuer mon voyage pour les raisons énoncées plus haut; de plus la

mauvaise apparence que conservait le temps depuis notre arrivée faisait craindre un de ces coups de vent de sud qui rendent parfois la rade d'Honolulu si dangereuse pour les gros navires mouillés en dehors des récifs. Cependant je sacrifiai encore la journée du 19 à compléter l'approvisionnement d'eau que l'on était obligé de faire peu à peu aux puits des maisons particulières, seuls endroits où il fût possible de s'en procurer de potable. Je profitai de ce retard pour faire une dernière visite à mes bonnes connaissances, aux charmantes familles des consuls de France et d'Angleterre par lesquelles nous avions été si gracieusement accueillis, enfin aux principaux négociants étrangers qui, la veille encore, m'avaient adressé, au nom de tous les résidents étrangers, des remercîments pour la manière calme, heureuse, et en même temps favorable à leurs intérêts avec laquelle s'étaient accomplis les derniers événements.

Nous avions profité de cette relâche pour munir la frégate de quelques articles d'armement tout à fait indispensables et dont les travaux de réparation accomplis à Taïti l'avaient complétement dépourvue. Nos hommes qui, chaque jour, s'étaient promenés à terre et avaient joui de tous les avantages d'une bonne relâche où les rafraîchissements sont abondants, se portaient parfaitement. La traversée précédente m'avait démontré suffisamment que notre frégate n'avait rien à redouter, malgré ses malheurs passés, du vent et de la mer; ce fut donc sans crainte de l'avenir ni des parages orageux que nous allions parcourir, et même

avec ce plaisir que me causait non moins qu'à tous mes compagnons chaque départ qui rapprochait *l'Artémise* du terme de ses courses lointaines, que je la fis mettre sous voile le 20 juillet au matin et se diriger vers les établissements russes du nord-ouest.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.



NOTES.

Note 1, page 125.

Je ne puis donner aujourd'hui d'exacts renseignements sur l'état actuel de la colonie de Van-Diemen; de bons documents me manquent à cet égard. Cependant j'ai lieu de penser que mes prédictions faites en 1839 ne se sont malheureusement que trop tôt réalisées.

En effet, 1842 vit mettre en vigueur le nouveau système d'assignement des convicts dont il a été question dans la narration, d'après lequel ces derniers n'étaient plus donnés en service aux particuliers, mais seulement employés aux travaux publics. Ce système ne pouvait durer; il était trop dispendieux, d'une application trop difficile et n'offrait aucun avantage réel; aussi peu d'années après, en 1847, se trouvait-il déjà abandonné et remplacé par le *Probation-system* qui est en vigueur aujourd'hui, et dont les conséquences sont à ce qu'il paraît non moins contraires aux intérêts de la colonie. De là est né un surcroît d'irritation chez les habitants qui ont adressé à ce sujet les plus vives réclamations au gouvernement métropolitain et se montrent même disposés, imitant l'exemple de leurs compatriotes du cap de Bonne-Espérance, à refuser que leur nouvelle patrie ou du moins Port-Arthur reste plus longtemps, ainsi que cela a lieu pour Van-Diemen comme pour l'île Norfolk, le réceptacle de tout ce qu'il y a de plus méchant, de plus profondément dépravé parmi les hôtes

des établissements pénitentiaires des trois royaumes ; et cela sans aucun dédommagement pour la colonie ; car si d'un autre côté la Tasmanie reçoit chaque année des convicts auxquels leur bonne conduite dans les prisons de la métropole a valu la faveur d'être transportés aux terres australes pour y jouir d'une certaine liberté ; de l'autre ces nouveaux venus vendent leurs services aussi chers que les émigrants libres sans offrir cependant les mêmes garanties de moralité. En sorte que la population de Van-Diemen ne veut plus, comme je l'ai dit plus haut, recevoir encore de pareilles recrues dans son sein.

Cette opposition que sembleraient avoir dû calmer les concessions, en fait de liberté politique, accordées dernièrement par la mère patrie à ses sujets australiens, s'est accrue au contraire, ainsi qu'on devait s'y attendre, par suite de la défaveur de plus en plus marquée que trouve en ce moment la transportation dans le parlement d'Angleterre et plus encore peut-être des circonstances malheureuses par lesquelles a passé successivement la colonie depuis quelques années.

D'abord le flot de l'émigration, qui, en 1839, abandonnait peu à peu la Tasmanie, s'est depuis presque complétement éloigné de ses bords pour se diriger vers les provinces d'Adélaïde et d'Australia-Felix, entraînant avec lui chaque jour davantage les colons des classes inférieures de la population de Van-Diemen. Ensuite des événements bien extraordinaires sont venus porter un coup plus sensible encore à la prospérité du pays ; je veux parler de la découverte des terrains aurifères à la Nouvelle-Galles du Sud ; de cette fièvre d'or qui s'est emparée de tous les habitants australiens, et qui, gagnant de proche en proche tous les établissements de la Nouvelle-Hollande, en entraîne par milliers les habitants vers les placers des Montagnes Bleues, leur faisant abandonner ainsi la culture des terres, les travaux de l'industrie et la garde des troupeaux, au grand détriment de la véritable richesse de ces nouvelles contrées. Peut-être même apprendrons-nous au premier jour que, réussissant dans leurs ardentes recherches de mines d'or dans la chaîne de montagnes qui traverse Van-Diemen du nord au sud, et n'est

autre chose que la continuation, à ce qu'il paraît, de celle qui, dans les environs de Melbourne, fournit en ce moment de si prodigieuses quantités du précieux métal, les colons de la Tasmanie imitent l'exemple de leurs voisins de la Nouvelle-Galles du Sud, c'est-à-dire ont délaissé l'agriculture et l'éducation des moutons, et consommé ainsi pour longtemps la ruine de leur nouvelle patrie.

Note 2, page 169.

Que de choses du même genre j'ai apprises en compulsant les nombreux rapports faits depuis quelques années aux chambres législatives d'Angleterre touchant les meilleurs moyens à employer pour arrêter et réprimer, si cela est possible, l'effrayante dépravation des enfants appartenant aux classes inférieures de la population des grandes cités, surtout de Londres, de Liverpool et de Manchester! Quel tableau de mœurs! et combien, sous ce rapport encore, la France doit se féliciter de son état social comparé à celui de sa voisine! Chez celle-ci les tribunaux condamnent annuellement, tant au criminel qu'au correctionnel, pour vagabondage, escroquerie, ou pour crimes commis de complicité avec des voleurs et des assassins, cinq mille enfants environ, c'est-à-dire deux fois environ le nombre des petits malfaiteurs qui en France subissent dans le même espace de temps la juste sévérité des lois.

Cette différence paraîtra d'autant plus extraordinaire au premier abord que l'Angleterre a une population moins nombreuse que la nôtre, et que, de plus, l'émigration la débarrasse constamment d'une foule de familles indigentes sorties des villes comme des campagnes. Mais cet étonnement diminuera beaucoup quand on saura jusqu'à quel point sont abandonnés dans ce pays, sous le rapport du moral et du physique, les enfants du bas peuple dans les grands centres de population. Là n'ont été fondés encore qu'en petit nombre ces établissements de bienfaisance qui, sous les noms de crèches, de salles d'asile, enfin d'écoles communales, servent si efficacement à l'éducation et, par conséquent, à la moralisation de l'enfance pauvre, tandis que sont multipliés dans une

proportion fabuleuse les cabarets où, non moins que les hommes, affluent les enfants pour s'y livrer à tous les excès de l'ivrognerie et y prendre des leçons de dépravation.

Ajouterai-je, et toujours sur la foi des rapports officiels dont j'ai parlé plus haut, que dans les villes citées déjà se sont multipliés d'une manière bien fatale pour les mœurs des classes inférieures, de petits théâtres où, pour un penny (dix centimes), les enfants des deux sexes viennent en foule chaque soir prendre des leçons de libertinage et de coquinerie ; en sorte qu'on peut dire que chez nos voisins tout semble conspirer pour pervertir la jeune génération indigente, laquelle déjà la misère, portée à un degré heureusement inconnu chez nous, pousse au mal d'une façon bien inquiétante pour l'avenir de l'ordre social.

Aussi le gouvernement britannique en paraît-il préoccupé sérieusement depuis quelques années. D'abord il a formé à Port-Arthur un pénitencier pour les enfants condamnés à la déportation ; puis une maison de correction et de détention en même temps a été fondée à Parkhurst sur l'île de Wight, où plusieurs centaines de jeunes convicts subissent leur peine. Là rien n'est épargné pour les moraliser, faire leur éducation pratique et morale afin de les rendre capables d'être un jour de bons et honnêtes ouvriers ou cultivateurs. Ils travaillent en commun le jour, mais restent en cellule la nuit. Le matin, après la prière dite au temple sous les yeux du chapelain, ils sont conduits au travail. Les uns s'occupent d'agriculture ou de la garde des troupeaux, sous la direction de gens chargés spécialement de cette partie ; les autres vont faire dans des ateliers, et sous la surveillance de maîtres d'états, l'apprentissage de tous les métiers mécaniques qui concourent à la construction des maisons et aux réparations des instruments aratoires.

Cet établissement contenait en 1851 cinq à six cents détenus, dont chacun coûtait à l'État quatre cent cinquante francs en sus de ce que pouvait rapporter de profit son travail quotidien.

Les résultats de cet essai dispendieux peuvent-ils faire espérer à la communauté quelques dédommagements notables de ces nou-

veaux sacrifices ? Il semblerait que non ; du moins jusqu'à présent les enfants condamnés ne se sont montrés que très-peu sensibles à l'intérêt qu'on leur porte et déploient, pour la plupart, un esprit turbulent, aventureux, montrent un désir d'indépendance qu'on n'a pas remarqué encore chez les petits hôtes des établissements du même genre fondés dès longtemps chez nous, et qui, à ce qu'il paraît, ont généralement prospéré. Mais aussi, il faut le dire, leur organisation est tout à fait différente de celle des établissements analogues dont j'ai parlé plus haut. En France, la plupart des jeunes détenus subissent toute la durée de leur peine dans des espèces de colonies agricoles et peuvent concevoir l'espérance qu'une bonne conduite, de meilleurs sentiments pourront les conduire à une libération anticipée et les faire rentrer au sein de leurs familles ou de la société. En Angleterre, il n'en est pas ainsi : l'enfant condamné pour quelque délit grave par les tribunaux, et envoyé au pénitencier de l'île de Wight, est d'abord mis en cellule pendant un espace de temps plus ou moins long, suivant le degré de sa culpabilité, et qui peut durer jusqu'à deux mois. A l'expiration de ce temps de solitude, employé toutefois à son instruction ou à sa moralisation, il passe dans une des deux catégories de prisonniers composées l'une des plus grands, l'autre des plus jeunes prisonniers, lesquels, suivant les dispositions qu'ils montrent pour le bien, passent successivement et plus ou moins promptement dans les diverses classes d'épreuve, où le traitement infligé aux détenus devient de moins en moins rigoureux; enfin, quand on suppose qu'il s'est amendé suffisamment et que son instruction dans une profession quelconque se trouve assez avancée pour lui assurer des moyens d'existence, on le déporte aux terres australes, où il complète le temps de travaux forcés auquel il avait été primitivement condamné, en entrant au service de quelque colon. Rarement, si sa conduite ne donne pas lieu à des plaintes graves, il reste longtemps dans cette position ; bientôt il obtient, et sans beaucoup de peine, une liberté conditionnelle qui ne tarde pas à devenir absolue.

Pour ces enfants, cette perspective d'exil et d'un nouveau ser-

vage sous des cieux lointains, au lieu de paraître une punition, est considérée comme une faveur et n'éveille chez la plupart d'entre eux que l'envie de courir le monde, que la soif des aventures. Ils deviennent très-indociles au joug de l'ordre et se montrent, en général, peu disposés à profiter des instructions religieuses et morales qui leur sont prodiguées durant le temps d'épreuve qui précède l'époque de leur expulsion de la mère patrie.

D'un autre côté, il faut en convenir, la discipline sévère à laquelle sont assujettis ces jeunes détenus, et plus encore peut-être les précautions prises afin de les empêcher de subir, tant qu'ils sont en Europe sous les verrous, l'influence fatale qui les a poussés dans le précipice où ils sont tombés, celle de leurs parents ou de leurs connaissances, ces précautions, dis-je, ont été peut-être portées trop loin et ont donné, par cela même, des résultats contraires à ceux qu'on s'était promis. En effet, ne pouvant jamais communiquer d'aucune façon avec leur famille pendant l'emprisonnement et n'obtenant même la faveur de la voir qu'au moment où ils quittent l'Angleterre pour toujours et commencent un éternel exil, ces malheureux enfants deviennent en peu de temps tout à fait indifférents à ces doux sentiments de la nature, qu'on aurait pourtant pu faire vibrer dans l'intérêt de leur amendement, et qui en même temps leur auraient fait considérer la déportation comme une sévère punition, tandis que, au contraire, elle ne semble être pour eux qu'une heureuse occasion de satisfaire leur goût pour le vagabondage. Que leur importent les cieux sous lesquels ils doivent vivre, puisqu'ils n'ont ni famille ni patrie!

Cet état de choses a déjà fixé l'attention de la société philanthropique de Londres; aussi a-t-elle fondé, il y a quelques années, dans le comté de Surrey, à Reed-Hill, un établissement du même genre mais dont le régime intérieur est basé sur des principes différents. Ainsi point de châtiments corporels; plus de liberté; les bons sentiments de l'âme et du corps sont soigneusement excités au profit de l'amendement des prisonniers; les encouragements moraux et pécuniaires ne sont pas ménagés à ceux qui, parmi ces derniers, montrent le désir de bien faire; enfin

un patronage aussi actif que bien entendu continue de veiller sur le jeune convict, alors même qu'il est libéré ou gracié, ou bien déporté aux terres australes pour s'y créer une nouvelle existence. Toutefois la discipline, quoique moins sévère qu'à Parkhurst, où sous ce rapport les règlements sont à peu près les mêmes que dans les pénitenciers d'hommes, est encore assez répressive. L'encellulement est employé également comme première épreuve et comme punition. La ration des détenus n'est composée que de denrées très-communes, et jamais le vin ni les spiritueux n'en font partie; enfin on cherche, tout en s'occupant de l'éducation religieuse et professionnelle des jeunes prisonniers, à leur faire sentir physiquement qu'ils sont coupables envers la société et ne peuvent espérer trouver grâce devant elle qu'en se conduisant bien.

Ce pénitencier, ainsi que je l'ai dit plus haut, est une œuvre privée; mais le gouvernement l'encourage et s'est réservé la faculté d'y placer, moyennant une somme fixée pour chaque individu et payée annuellement, des enfants condamnés à la prison ou à la déportation, en outre de ceux qui, provenant de la même source, sont confiés également à l'association.

Il est sensible que, dans ces essais, le gouvernement anglais et la société philanthropique de Londres ont cherché à imiter notre établissement de Mettray et quelques autres du même genre où, chez nous, les petits voleurs ou vagabonds subissent leur temps de captivité. Faisons des vœux pour que ces essais soient aussi heureux qu'ils l'ont été chez nous.

Mais, en serait-il ainsi; aurait-on obtenu, d'un côté de la Manche comme de l'autre, tous les résultats qu'on peut tirer de ce mode pénitentiaire, que seront, je le demande, comme remède au mal qui dévore la société, quelques centaines de conversions en présence de ces milliers de coupables endurcis, quoique à peine sortis des langes de l'enfance, que frappe annuellement la juste sévérité des lois protectrices de la propriété? Peu de chose; ou bien il faudra multiplier nécessairement à l'infini les établissements de ce genre, dont le nombre, celui surtout des établissements destinés à contenir les criminels adultes, est déjà si considérable : alors

dans quelles dépenses excessives le pays ne sera-t-il pas entraîné nécessairement de plus en plus, puisque chaque année, malgré les adoucissements apportés successivement aux lois pénales en Angleterre comme chez nous, le nombre des condamnations prononcées par les tribunaux va toujours en croissant, quels que soient l'âge et le sexe des prévenus? Et pourtant, dans cette alternative où se trouvent les gouvernements de s'arrêter dans cette voie en présence d'une aussi grave considération, ou bien de renoncer à faire de nouveaux sacrifices pour atténuer le mal, le parti à prendre n'est pas douteux; il faut marcher en avant, puisqu'il ne s'agit de rien moins que du salut de la société; mais, d'un autre côté, on doit s'efforcer de trouver un moyen qui, tout en conduisant vers le même but, rende moins lourdes les charges de la communauté. Or, ce moyen est connu : les hommes si distingués qui se sont occupés de cette importante matière l'ont indiqué; aussi plusieurs fois l'ai-je signalé dans le courant de cet ouvrage; et chez nous il est appliqué d'une manière efficace, ainsi que le prouve la différence énorme existant entre le nombre d'enfants condamnés par les tribunaux en France et celui des petits criminels de la même catégorie chez nos voisins. Ce moyen c'est l'amélioration physique et morale du sort des classes inférieures de la population, leur moralisation; lui seul pourra enrayer le mal dans sa marche rapide. Toutefois, combattre de front celui-ci est chose impossible, il est trop fort; nous n'en faisons que trop l'expérience chaque jour; mais c'est dans sa racine qu'il doit être attaqué, et on le combattra heureusement en s'occupant avec sollicitude des petits enfants appartenant aux familles pauvres, en les conduisant, dès leur naissance, de la crèche à la salle d'asile; de celle-ci à l'école communale, toujours patronnés, toujours surveillés, dans les campagnes comme dans les villes, par des personnes respectables animées de l'amour du bien, comme on en rencontre tant aujourd'hui dans les sommités de la société de tous les pays européens, et déléguées, si je puis m'exprimer ainsi, pour ces honorables fonctions par les rangs élevés de la société. Ainsi protégés, ces enfants, devenus adultes

et, par conséquent, citoyens, pourront alors vivre de leur travail, et prospérer sous l'égide des gouvernements, qui doivent toujours veiller, et plus encore aujourd'hui que jamais, au bien-être de la classe ouvrière, laquelle se recrutera peu à peu ainsi d'hommes qui devant à la communauté la santé, l'éducation et les moyens de gagner honorablement leur vie, s'attacheront à elle, en deviendront des membres utiles et dévoués au lieu d'en être le fardeau ou l'effroi comme beaucoup d'entre eux le sont aujourd'hui.

Telle est la voie qui semble la meilleure à suivre pour mettre des bornes aux dépenses énormes où les nations civilisées sont entraînées par la punition et l'amendement des criminels jeunes ou vieux. Le remède est lent, sans doute, mais il est d'un effet certain : l'exemple de la France qui l'emploie depuis quelques années, et avec succès, puisqu'elle compte bien moins de prisonniers enfants que sa voisine, en offre une suffisante preuve. Que cette dernière l'imite donc ; qu'elle multiplie les établissements de charité en faveur de l'enfance nécessiteuse, si misérable, si ignorante, et en même temps si démoralisée chez elle, et on verra diminuer sensiblement dans les grandes cités des trois royaumes cette effrayante quantité de petits convicts destinés à recruter, soit en Europe soit aux terres australes, la tourbe de misérables dont l'Angleterre ne sait plus comment se débarrasser.

Note 3, page 187.

Ce fut peu de temps après mon passage à Hobart-Town, que sir John Franklin, chez lequel les souvenirs de sa dernière campagne au pôle nord réveillaient sans cesse le désir de revoir ces parages glacés, partit pour le voyage qui devait être si fatal à ses compagnons et à lui. Quel a été leur sort, comment ont-ils péri? C'est un problème dont malheureusement la solution est encore inconnue, et qui probablement ne sera pas trouvée, car tout espoir de découvrir leurs traces est à peu près évanoui aujourd'hui.

Par quelles horribles épreuves le capitaine Franklin n'aura-t-il

pas dû passer durant ce voyage où l'attendait une mort ignorée! Combien il a dû souffrir avant de succomber au milieu des glaces sous les cruelles étreintes du froid, de la misère et de la faim! mais son nom, déjà fameux parmi ceux des grands navigateurs, aura reçu un nouveau lustre de tous les généreux efforts tentés pour le soustraire, ainsi que ses compagnons, à un affreux exil. De quels beaux souvenirs sa mémoire ne sera-t-elle pas entourée jusque bien loin dans l'avenir par toutes ces expéditions envoyées à sa recherche, non-seulement par le gouvernement britannique, mais encore par sa noble et fidèle épouse dont la tendresse et le dévouement n'ont reculé devant aucune fatigue, aucun sacrifice pour envoyer au secours de son mari des marins habiles, intrépides, qui, montés sur des navires équipés à ses frais, ont bravé mille dangers pour atteindre le but de leur périlleuse et sainte mission!

De nouvelles tentatives s'accomplissent encore en ce moment : puissent-elles être plus heureuses que les précédentes; et s'il est vrai, comme le prétendent quelques-uns des courageux navigateurs qui ont été à la découverte de *l'Érèbe* et de *la Terreur*, que le capitaine Franklin et ses équipages se trouvent encore sur quelque plage déserte et reconnue par eux seuls, attendant, les yeux tournés vers la patrie, qu'elle vienne à leur secours; faisons des vœux ardents pour que cet espoir ne soit pas plus longtemps déçu, et que leur chef, ayant survécu, quoique d'un âge déjà bien avancé, à tant de misères, à tant de périls, rentré enfin dans ses foyers, y trouve un noble et juste dédommagement de tout ce qu'il a souffert, dans le vif intérêt que l'Europe entiere a pris à son sort, et mieux encore dans la belle renommée qui entoure le nom de sa digne compagne et le sien.

Note 4, page 200.

Depuis que j'écrivais ces lignes, de notables améliorations ont eu lieu, chez nous, dans les établissements consacrés à la reclusion et à la punition des criminels. Partout s'est opérée cette sé-

paration tant demandée des enfants et des hommes. Les édifices ont été mieux appropriés à leur destination. Là où se montraient auparavant le désordre et la malpropreté, avec leur hideux cortége, règne à présent un meilleur régime sous tous les rapports. Les prisonniers sont mieux traités, plus surveillés, et surtout moins abandonnés des sociétés de bienfaisance que par le passé. Mais il y a beaucoup à faire encore avant que les justes exigences de la société, sous le double point de vue de sa sûreté et des intérêts de l'humanité, soient satisfaites. Ainsi, on peut voir dans de petites villes, voire même dans quelques chefs-lieux d'arrondissement, des lieux de détention où les premières lois de l'hygiène physique et morale sont négligées d'une manière déplorable, surtout dans les prisons dites de passage, où séjournent parfois assez longtemps cependant, pour des causes quelconques, des malfaiteurs conduits de brigade en brigade par la gendarmerie. Combien ce contact entre des criminels venant de toutes les parties de la France et ceux de la localité enfermés sous les mêmes verrous, n'est-il pas dangereux pour les populations environnantes! C'est un véritable enseignement mutuel au mal. Aussi, cet état de choses est-il le sujet des réclamations incessantes de la part des autorités départementales : réclamations qui sont en partie restées sans résultats jusqu'ici faute des finances nécessaires pour accomplir les améliorations demandées dans le matériel et le personnel de ces lieux de détention. Cette espèce d'abandon n'aura rien d'étonnant pour les personnes qui savent que, dans bon nombre de villes d'une importance secondaire, les prisons, au lieu d'être considérées, ainsi que cela devrait être, comme un détail d'administration méritant toute l'attention des autorités locales et municipales, sont traitées comme une plaie immonde et qu'on ne saurait trop cacher afin d'éviter un sentiment pénible aux visiteurs officiels ou bénévoles. Or, comme pour ces diverses raisons, ce détail n'a rien de flatteur pour l'ambition ou l'amour-propre du fonctionnaire qui en est chargé, celui-ci se montre bien rarement animé, ainsi qu'on doit s'y attendre, de cet ardent amour du bien si nécessaire pour lui faire braver les nombreux obstacles que fait

naître sur son chemin le dégoût qu'inspire généralement aux classes élevées de la société un pareil sujet, tout important qu'il est pour leur sûreté présente et surtout à venir.

Toutefois, je le répète, cet état de choses se modifie chaque jour davantage, en province comme à Paris, où de si beaux pénitenciers ont été élevés depuis quelques années; on comprend bien mieux que par le passé combien il est urgent d'entrer à pleines voiles dans la réforme des prisons; là où doit se résoudre un problème si important pour l'ordre social. Aussi, à ce propos, reproduirai-je ici l'opinion que j'ai émise plusieurs fois dans le cours de cette relation, qu'il faut, pour que cette réforme soit complète, efficace, et dédommage, par ses résultats, des dépenses qu'elle aura coûté, que chaque département, s'il est suffisamment riche et populeux, et, dans le cas contraire, réuni à un ou à plusieurs autres, reste chargé, sous la haute surveillance et avec l'aide, si c'est nécessaire, du gouvernement, de l'organisation et de l'entretien de ses prisons, non pas toutefois remplies comme elles le sont aujourd'hui de criminels étrangers à la localité, par leur famille et leur naissance, mais ne servant qu'aux individus appartenant au pays même, quelle que soit la partie de la France où ils ont été condamnés par les tribunaux; de manière que, subissant ainsi le châtiment de leurs méfaits sous les yeux mêmes de leurs parents, de leurs concitoyens, la honte qu'ils devront en éprouver naturellement leur serve de leçon pour l'avenir, et en même temps soit un frein pour ceux qui se montreraient disposés à les imiter.

En adoptant ces dispositions on parviendrait à éveiller, sans nul doute, une sorte de louable émulation entre les populations des départements dont les classes éclairées, mues par un double motif, la diminution des dépenses à leur charge, puis l'amour-propre de localité, s'efforceraient, sans nul doute, par tous les moyens matériels et moraux à leur portée, de diminuer le nombre des criminels fournis par les villes ou les campagnes dépendantes du chef-lieu, et de perfectionner constamment les établissements pénitentiaires de ce dernier, sous le double rapport de l'économie dans les dépenses et de leur organisation.

Ainsi disparaîtraient ces immenses pénitenciers, si dispendieux à fonder et à entretenir, et où les prisonniers, entassés par milliers, ne peuvent être surveillés suffisamment dans l'intérêt de l'ordre et de leur moralisation, quel que soit le système de répression employé envers eux.

C'est alors seulement, je crois, que la France entrera complétement dans la voie qui doit la conduire au but qu'elle cherche à atteindre, je veux dire la punition, ainsi que l'amendement, au meilleur marché possible, de cette tourbe de misérables qui vivent sous les verrous aux dépens de la communauté.

Note 5, page 275.

Ce que la France n'aurait pas osé tenter en 1847, elle le met à exécution en 1852 avec beaucoup de chances de succès ; et de plus sans risquer, comme l'a fait l'Angleterre, non-seulement de dépenser ses trésors en pure perte, mais encore de donner une fatale impulsion à la démoralisation des classes inférieures de sa population. Tant il est vrai que chez nous un gouvernement énergique, fort, voulant le bien, qui se trouve soutenu par l'opinion publique toujours favorable aux projets nobles et hardis, peut accomplir des choses qui, à une autre époque, paraîtraient impossibles, et trouve comme à point nommé l'homme d'État possédant la réunion de toutes les grandes qualités nécessaires à la formation et à l'exécution d'une aussi vaste entreprise que celle de la déportation en masse du personnel des bagnes de nos arsenaux maritimes.

Plus la tentative est belle, importante par les résultats qu'on en doit espérer, plus elle sera glorieuse aux yeux de l'Europe pour le souverain qui l'aura ordonnée et pour le ministre chargé de la conduire à heureuse fin, alors même que l'événement ne répondrait pas complétement à toutes les précautions prises pour en assurer le succès. Car souvent, même dans les affaires les mieux combinées, les circonstances peuvent mettre en défaut les calculs de la prudence et du génie.

Faisons donc des vœux pour que l'essai de déportation des cri-

mitiels sur les rivages de la Guyane soit heureux; pour que les obstacles que nos voisins ont rencontrés dans cette même voie et contre lesquels, il faut le dire, leur persévérance et leurs moyens d'exécution sont venus échouer en partie, ne réservent pas un pareil sort à notre patrie. Probablement il en sera ainsi; mais dans le cas où il en arriverait autrement; si le climat équatorial de la Guyane se montrait inexorable pour nos déportés; si d'un autre côté ceux-ci, devenus tout à fait indignes des soins que prend le gouvernement pour leur assurer une nouvelle existence, une nouvelle patrie, causaient par leur turbulence ou leur mauvaise conduite des embarras capables de compromettre le succès de l'opération, n'oublions pas que la France ne possède ni ne peut acquérir de contrées aussi bien situées pour servir de colonies pénales que Van-Diemen et l'Australie; que son gouvernement a ménagé soigneusement dans cette circonstance les finances du pays; enfin, qu'en entrant dans cette voie nouvelle, il marchait accompagné des souhaits de tous les bons citoyens, désireux de voir débarrasser la France de ses bagnes, à quelque prix que ce fût.

Note 6, page 315.

Douze années se sont écoulées depuis que je traçais le tableau de la Nouvelle-Galles du Sud, et ce laps de temps, bien long à l'époque où nous sommes, a dû apporter nécessairement bien des changements aux teintes si variées de ce tableau. J'aurais voulu pouvoir faire apprécier ces changements aux lecteurs avec autant de garantie de leur vérité que je l'ai fait dans le cours de cet ouvrage pour les choses du même genre étudiées et jugées par moi sur les lieux; mais malheureusement, en donnant ici un simple aperçu de l'état actuel des colonies australes britanniques, je n'écrirai que d'après des notions puisées dans quelques rapports ou empruntées à des renseignements qui peuvent être entachés d'exagération, d'esprit de parti ou bien de jalousie nationale, et dont je suis aujourd'hui hors d'état de constater l'authenticité. Mes craintes à cet égard paraîtront d'autant plus

fondées, que les possessions britanniques ont continué à se transformer sous les divers rapports de la politique, du commerce et de leur état social, avec une rapidité toujours croissante depuis mon passage dans la Polynésie. Cependant je dirai que ces changements, tout importants qu'ils semblent être, n'ont affecté, je le crois, que la surface des choses, et que le fond en est resté toujours à peu près le même, c'est-à-dire que la Nouvelle-Galles du Sud a pu grandir en population, en richesses, en importance commerciale; les diverses classes de la société s'y modifier d'une manière favorable à leur cohésion, à leur moralité; elle a pu échanger son état de colonie pénale contre celui de colonie libre; se faire doter par la métropole de libertés politiques plus étendues; enfin elle a pu s'affranchir complétement de l'obligation de recevoir les criminels déportés; mais par le fait rien n'est changé dans sa position vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Les mêmes causes de dissentiment existent entre elles, le même esprit d'indépendance agite toutes les classes de la population australienne, et heureusement pour le pouvoir chargé de les gouverner, celles-ci ne sont guère moins divisées qu'auparavant par des jalousies, des rivalités, et mieux encore par les préjugés qui séparent, comme une barrière infranchissable, les colons d'origine libre des familles d'émancipés ou, comme on les appelle aujourd'hui, des classes du gouvernement.

Ainsi que je l'annonçais comme un événement prochain, l'Angleterre s'est vue contrainte, malgré sa répugnance à faire de semblables concessions, de proclamer la Nouvelle-Galles et Van-Diemen, colonies libres, par conséquent de les doter de tous les priviléges attachés à ce titre, et dont jusqu'à 1843 elles avaient été privées comme établissements pénitentiaires. En conséquence a été créée à Sidney une chambre législative dont la moitié seulement des membres provient de l'élection, tandis que le reste est au choix du gouvernement. Il est vrai que cette chambre se trouve chargée de discuter et de voter le budget financier de la colonie, voire même de faire des règlements touchant la cession des terres de la couronne aux émigrants; deux sujets d'inter-

minables débats. Ces concessions ont-elles satisfait, du moins pour quelque temps, les populations australiennes? Non vraiment; et, comme on devait s'y attendre, à peine jouissaient-elles des institutions libérales que la mère patrie venait de leur accorder, qu'elles en demandaient de plus étendues encore, avec non moins d'exigence qu'auparavant. Les habitants prétendent, non sans quelque raison du reste, que la chambre législative ne représente qu'à moitié les intérêts de la colonie, et se trouve par le fait même de sa composition à la dispostion du pouvoir; et, sous ce prétexte, ont recommencé à assaillir celui-ci de plaintes et de réclamations plus ou moins vives, plus ou moins fondées, dont les journaux du chef-lieu se montrent, suivant une ancienne habitude, les fougueux interprètes. Dans leurs longues colonnes paraissent chaque matin d'amères diatribes contre les députés nommés par l'administration, qu'ils accusent naturellement de livrer à celle-ci les intérêts de leurs concitoyens. Des deux parts l'irritation allait toujours croissant et chaque jour les embarras se multipliaient autour de l'autorité.

Ainsi les squatters, dont le nombre et la fortune se sont considérablement accrus, et qui, non moins remuants que par le passé, font toujours cause commune avec le parti de l'opposition, les squatters, dis-je, auxquels le fisc est enfin parvenu à faire payer des taxes proportionnées aux revenus considérables qu'ils tirent de leurs nombreux troupeaux, réclament à ce titre la faculté de concourir à l'élection des membres de l'assemblée législative, ou, pour mieux dire, de prendre rang parmi les antagonistes du gouvernement. Afin même d'assurer le succès de cette prétention, ils ont formé entre eux une sorte d'association dont l'influence, basée sur la richesse et le nombre de ses membres, ne peut manquer de causer tôt ou tard de graves ennuis au gouvernement local.

D'après ces données, il paraîtrait donc que sous le point de vue politique les choses sont restées à la Nouvelle-Galles dans l'état où je les avais laissées; mais que cette colonie a fait d'immenses progrès sous tous les rapports; que les émigrants y ont

afflué par milliers; que son commerce d'importation comme d'exportation a presque doublé; que ses troupeaux de moutons, mine inépuisable de richessses pour elle, se sont étendus au loin dans les pâturages de l'intérieur, tandis que sur les côtes, au bord des moindres cours d'eau, se trouvent à présent des villes commerçantes et populeuses. Adélaïde, Port-Philippe, sont devenues de riches provinces, dignes succursales de la Nouvelle-Galles du Sud, dont la belle Sidney, communiquant aujourd'hui en quelques journées seulement, au moyen de plusieurs lignes de steamers, avec l'Orient par le détroit de Torrès, avec l'Occident par Chagres et Panama, règne plus que jamais en métropole sur l'Océanie.

Une semblable puissance, soutenue, accrue même rapidement par une population active, intelligente, presque entièrement fournie par cette race anglo-saxonne au caractère fier et indépendant, aurait déjà, depuis quelques années, soustrait sans doute l'Australie au joug de l'Angleterre, ainsi que tout semblait l'annoncer en 1839, si les circonstances n'étaient venues depuis cette époque, heureusement pour nos voisins, faire diversion dans cette colonie aux passions hostiles à la mère patrie, qui fermentaient dans son sein. Les guerres plus ou moins heureuses que les Anglais ont soutenues successivement en Chine et au nord-ouest de l'Asie, jetèrent dans les affaires à Canton, Calcutta et Bombay une perturbation qui se fit sentir également à Sidney. La banque australienne suspendit ses payements et entraîna dans sa ruine beaucoup des riches capitalistes de la colonie qui toutefois soutint victorieusement cette terrible épreuve, grâce au mouvement rapide qu'imprimait au commerce local cette foule d'établissements se formant de toutes parts à cette époque sur les côtes de la Nouvelle-Hollande; mais aussi les colons s'occupèrent alors bien moins de politique que des moyens de réparer les pertes dans lesquelles les avait entraînés ce désastre financier. Puis, un peu plus tard, l'émigration à la Californie, où les gisements aurifères venaient d'être découverts, en débarrassant l'Australie d'une foule d'individus remuants et amoureux de changements, apporta quelque

trêve aux embarras du gouvernement. Toutefois cette trêve touchait à sa fin; la Nouvelle-Galles du Sud était sortie de ces épreuves plus riche, plus puissante, mais aussi plus passionnée d'indépendance que jamais; et par conséquent la Grande-Bretagne allait être contrainte de faire de nouvelles concessions afin de calmer cet esprit si dangereux pour son pouvoir dans ces lointaines contrées; lorsque, en mai 1851, la nouvelle se répand, comme un éclair, dans la colonie, que l'Australie possède, elle aussi, des terrains aurifères aussi riches que ceux de la Californie. On dit qu'un fermier a trouvé sur sa propriété des Canobolas, groupe de collines situées de l'autre côté des Montagnes Bleues auprès de Baturtz, de l'or en abondance sur les bords de deux petites rivières. Cette nouvelle se confirme, et bientôt une multitude de travailleurs de toutes les classes, de toutes les conditions, se dirige vers la petite ville d'Ophir, nom donné au nouvel établissement formé sur les lieux d'exploitation. Partout, dans les campagnes comme au sein des villes, le désir, l'espoir de trouver de l'or, de faire fortune en un moment, tournent les têtes, la cité et les hameaux sont abandonnés pour les Canobolas; mais la réaction ne tarde pas à se faire sentir et bien de ces chercheurs d'or, rebutés par les fatigues, les privations qu'ils éprouvent dans une contrée aride, alors encore déserte, assez élevée pour que les nuits y soient très-fraîches, reviennent dans leurs foyers malades ou découragés. Toutefois le nombre de ceux qui, doués de forces physiques et morales suffisantes pour supporter ces épreuves, persévérèrent dans leur entreprise et firent des profits énormes, étant considérable, l'autorité prit sur-le-champ des mesures aussi sages qu'énergiques pour maintenir dans l'ordre cette réunion d'hommes, dont bon nombre n'avaient pas toujours respecté l'autorité des lois; mais qui cette fois s'y montrèrent fidèles, subjugués qu'ils furent sans doute par le désir de mettre à l'abri de toute spoliation violente le fruit de leur travail, et peut-être aussi par l'ascendant que prit sur eux un magistrat sage, ferme et capable, envoyé par le gouvernement pour les conduire, et qui parvint, avec une dizaine de soldats

et quelques agents de police seulement, à faire respecter les propriétés, empêcher les rixes, et mieux encore à faire payer à chaque mineur, dans l'intérêt du fisc, une patente dont le prix ne montait pas à moins de quarante francs. Tous se soumirent sans résistance, sans murmure, à toutes les mesures ordonnées par l'autorité; tant il est vrai que, dans une société organisée, il est bien difficile aux individus, même les plus turbulents, de se soustraire complétement au joug des lois préservatrices des intérêts de la communauté.

Les choses allaient donc bien jusque-là, et la partie éclairée de la population, que la découverte des terrains aurifères avait effrayée pour la prospérité matérielle du pays, commençait à se rassurer; les classes ouvrières elles-mêmes, renonçant aux rêves de fortune, reprenaient leurs travaux, quand de nouveaux gisements du précieux métal sont découverts simultanément sur plusieurs points de la colonie, et bientôt après aux environs de Melbourne, chef-lieu de l'Australia-Felix, c'est-à-dire au sein de la chaîne de montagnes qui, longeant la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, s'étend, dit-on, depuis le détroit de Torrès jusqu'à la partie méridionale de Van-Diemen.

Les conséquences naturelles de ces découvertes furent une recrudescence effrayante de la maladie morale à laquelle les esprits se trouvaient encore en proie, et qui tourna à la folie, quand de nouvelles recherches constatèrent que dans un rayon de soixante à quatre-vingts milles autour de Melbourne, se trouvaient de vastes terrains aurifères, bien plus abondants que tout ce qu'on avait découvert jusqu'alors en Californie. Ces événements graves se passaient en août 1851; et à peine deux mois s'étaient-ils écoulés que déjà l'on comptait plus de quarante mille chercheurs d'or réunis autour des mines de Wellington, là où se trouvent les plus riches gisements de l'Australia-Felix, tandis que le chef-lieu et les autres villes maritimes de la province, quoique constamment traversés par des flots d'aventuriers venant de tous les établissements australiens, voire même de Californie et courant aux mines, restaient désertes et comme abandonnées aux

seuls employés du gouvernement. La tâche de ceux-ci n'en était pas moins pénible, épineuse; car ce n'était pas à quelques centaines d'hommes seulement, parlant la même langue, habitants du même pays et reconnaissant par conséquent les mêmes autorités, comme aux Canobolas, que le gouverneur de l'Australia-Felix avait affaire, mais à un immense rassemblement d'individus appartenant à des nations différentes, venant de tous les pays et aux yeux desquels la seule loi bonne à observer était leur intérêt. Aussi les règlements qui avaient été exécutés sans peine parmi les chercheurs d'or en Australie, trouvèrent-ils au mont Wellington une résistance si formelle que par prudence et pour éviter des malheurs l'autorité dut les modifier et même en suspendre l'exécution; toutefois comme les prodigieuses quantités du précieux métal que récoltaient les mineurs s'exportaient par les ports de la province où elles payaient un droit élevé, et que ce mouvement d'hommes et de richesses était cause d'un commerce important, les chemins conduisant aux *placers* furent arrangés pour faciliter le transport des marchandises et des voyageurs, des escortes assurèrent la libre circulation des produits des mines, enfin plusieurs mesures fort sages, mises à exécution par l'autorité locale, adoucirent les misères auxquelles les travailleurs se trouvaient en proie. En effet, les vivres nécessaires pour un si considérable rassemblement d'individus manquaient souvent; durant la saison des pluies chaque rivière, chaque ruisseau devenait un torrent impétueux, inondant au loin ses rives escarpées comme cela se voit chaque année à la Nouvelle-Hollande; puis, dès que commençait l'été, tous les cours d'eau s'asséchaient, les sources tarissaient, en sorte que la plupart du temps les mineurs manquaient non-seulement de l'eau nécessaire pour accomplir le lavage du sable aurifère, mais plus encore étaient exposés à toutes les horreurs de la soif. Au milieu de cette masse d'individus possédés de la soif de l'or, appartenant, dit-on, aux divers rangs de la société depuis le plus élevé jusqu'au plus infime, tous courbés sans distinction d'éducation, d'origine, de mœurs, sous le niveau de la plus complète égalité, ne reconnaissant sur les lieux d'exploi-

tation d'autre distinction que la vigueur physique et morale, enfin, ne paraissant nullement comprendre les avantages de l'association; au milieu, dis-je, de ce mouvement d'individus, l'ordre et la paix ne règnent pas toujours, et souvent le droit du plus fort remplace la justice et la légalité. Aussi bon nombre des nouveaux arrivants se sentant incapables de supporter un pareil régime, abandonnent la partie, cédant la place à une foule toujours croissante de gens qui, de même que leurs devanciers, n'ont en fait de fortune rien à perdre et tout à gagner.

Tel était à peu près l'état des choses aux dernières nouvelles. Les quantités d'or sorties des mines étaient inconcevables et croissaient en même temps que la multitude des émigrants, recrutée parmi ces aventuriers qui pullulent dans notre ancien monde, allait en augmentant. La Californie, le Mexique, le Pérou sont éclipsés; l'Angleterre reçoit à certaines époques de l'année, celles de l'arrivage des navires venant des terres australes, plus d'or que l'Espagne n'en recueillit jamais de ses riches possessions d'Amérique, même alors que celles-ci étaient dans toute leur splendeur. Mais aussi dans quel état se trouvent les colonies australes? Arrêtées presque complétement dans leur essor vers les brillantes destinées qui leur semblaient promises, et leurs populations en proie au plus violent paroxysme de la fièvre de l'or; les classes inférieures de la population ont fourni un tel contingent de mineurs, que faute de bras, les travaux de l'industrie et de l'agriculture sont à peu près abandonnés; les troupeaux de moutons, cette principale source de prospérité pour l'Australie, abandonnés de leurs pasteurs, diminuent rapidement et ne fournissent plus cette énorme quantité de belles laines que consommaient les manufactures de la métropole. Les colons restés dans les villes, dans les campagnes, sont contraints de demander au commerce extérieur la plupart des articles de première nécessité qui naguère encore étaient confectionnés ou préparés sur les lieux. Sans doute que ce surcroît d'importation est favorable au commerce, à l'industrie de l'Angleterre, chez laquelle l'or coule ainsi à flots; sans doute encore que ses finances y trouvent de notables ressources : toute-

fois ses hommes d'État, ses économistes ne doivent-ils pas être un peu inquiets de l'avenir, en songeant combien est gravement compromis cet échange entre la Grande-Bretagne et ses possessions de la Nouvelle-Hollande, des produits de leur sol et de leur industrie; échange qui les enrichissait mutuellement, et favorisait la transformation et en même temps l'accroissement de la société australienne dont il vivifiait pour ainsi dire tous les intérêts.

Oui, le mal paraît avoir fait déjà de bien fâcheux progrès. Cette société nouvelle qui commençait à sortir plus blanche et plus pure des langes de sa première enfance, tachée encore par le convictisme, se trouve de nouveau désorganisée, on peut le dire, par cette fatale découverte des terrains aurifères. Au goût du travail, des occupations paisibles de l'agriculture et de l'industrie, ces puissants moyens de civilisation, ont succédé la soif de l'or, la passion des gains excessifs dans presque toutes les classes de la population où ils jettent de nouveaux germes de démoralisation qu'il sera bien difficile d'étouffer plus tard.

Quand et comment ces belles colonies australes sortiront-elles d'une aussi terrible épreuve? C'est une question bien difficile à résoudre en ce moment; cependant on peut espérer que l'exploitation des terrains aurifères, devenant en quelque sorte une branche d'industrie, se réglera et finira par tomber aux mains de compagnies qui en fermeront les abords aux aventuriers, dont la présence est et sera longtemps une véritable calamité pour ces nouvelles sociétés. L'équilibre se rétablira peu à peu entre la production et la consommation, entre le travail et le salaire. Grâce à l'introduction des familles honnêtes d'artisans ou de laboureurs venus d'Angleterre, les hommes qui auront échangé le métier d'ouvrier, de cultivateur, ou enfin de berger, contre celui de mineur, seront remplacés avec avantage dans les villes et les campagnes; alors, sans doute, les colonies australes reprendront avec une nouvelle vigueur, avec de nouveaux moyens de prospérité, leur mouvement d'ascension; et soit qu'elles restent sous le joug de l'ancien monde, soit qu'elles se rendent indépendantes de leur métropole, elles seront toujours pour celle-ci un

débouché immense pour ses manufactures, par conséquent une source de profits plus solides, plus durables surtout que ceux qu'offrent aux nations les mines d'or et de diamants.

Note 7, page 317.

Notre commerce avec les terres australes ne sera jamais de quelque importance tant que les huiles de poisson, et surtout les laines, productions principales que la Nouvelle-Galles du Sud et Van-Diemen livrent à l'industrie, seront frappées à leur entrée en France de droits élevés. Nos bâtiments du commerce pourront bien venir détailler aux divers points de ces contrées lointaines habités par les Européens, quelques cargaisons composées principalement d'articles de Paris, de vins, de liqueurs, d'eaux-de-vie et de comestibles; mais, dans ces nouveaux établissements, les objets d'un prix élevé étant d'une défaite difficile, et ceux du pays qui pourraient servir à former les chargements de retour manquant à nos armateurs, ainsi que je viens de le dire plus haut, ce genre de trafic ne pourra jamais prendre une grande extension, et d'autant moins que n'étant alimenté que par les besoins, ou pour mieux dire, par les fantaisies de la classe riche, guère plus nombreuse là que partout ailleurs, il serait bientôt épuisé par ses succès mêmes.

Cependant, quelques affaires assez heureuses ont eu lieu en raison de la nouveauté de nos produits pour les émigrants, aux colonies naissantes situées sur les côtes méridionales et occidentales de la Nouvelle-Hollande, peu fréquentées encore par les marchands anglais, et où, par conséquent, les laines étaient encore à bas prix. Mais, ce débouché a été bientôt fermé par la concurrence britannique, et quoique ces mêmes colonies aient grandi avec une rapidité vraiment inconcevable, nos armateurs ne les visitent plus que rarement.

Aujourd'hui, les chances semblent être plus favorables pour eux en Australie ; la découverte des terrains aurifères a changé complétement la face du commerce de ces contrées avec l'Eu-

rope. Les artisans, les ouvriers des villes, les laboureurs, les bergers, ayant pour la plupart couru en masse aux mines, les productions indigènes, surtout celles de l'industrie, manquent à la fois, de façon qu'aujourd'hui les colons sont obligés de demander à l'ancien monde les denrées alimentaires et les articles de première nécessité que leur fournissait autrefois le pays; et comme faute de bras la récolte des laines n'a pu se faire que très-difficilement, les cargaisons apportées de la métropole ou de l'étranger ne sont plus guère payées qu'avec l'or fourni par les mines, dont les revenus, et la population, vont à la fois sans cesse en augmentant.

Sans doute que notre commerce aura profité de ces circonstances pour tenter quelques opérations avec les colonies australes, et que ces opérations auront été assez fructueuses pour l'engager à persévérer dans cette voie. Cela du moins est à désirer; car, malgré l'impossibilité où l'on se trouve actuellement de préjuger quelque chose de l'avenir plus ou moins prochain que la découverte des terrains aurifères réserve à la Nouvelle-Galles du Sud, nous pouvons penser que les changements politiques ou commerciaux qui ont lieu maintenant ou pourront advenir dans ces contrées, seront plus favorables aux intérêts de la France sous tous les rapports que l'état de choses précédent.

Note 8, page 326.

Ainsi étaient les choses en 1840. J'ai lieu de penser qu'elles se sont notablement modifiées depuis cette époque. Toutefois, encore aujourd'hui, les droits prélevés sur les huiles de poisson de provenance étrangère sont toujours trop forts pour que cet article puisse figurer, autant que cela serait nécessaire pour la prospérité du commerce français, dans les chargements de retour que nos bâtiments rapportent des terres australes en échange des produits de notre sol et de notre industrie.

De même que par le passé, la pêche de la baleine n'est exploitée chez nous encore aujourd'hui qu'à la faveur de la prime qui lui est accordée par l'État; laquelle prime, de même aussi qu'autre-

fois, au lieu de profiter aux équipages des navires employés à ce rude et périlleux genre de navigation, ainsi que semblerait le faire penser l'esprit même de la loi faite à ce sujet par les chambres législatives, entre complétement dans les coffres des armateurs; lesquels, du reste, pour la plupart, s'ils n'étaient mis par cet avantage à l'abri de tout mécompte financier dans leurs opérations, ne les renouvelleraient pas probablement; tant il est vrai que ces opérations ne sont pas plus favorables aux intérêts des négociants qu'à ceux de nos classes maritimes.

Cependant, quelques améliorations notables ont été introduites dans la manière dont cette branche d'industrie est exploitée, grâce à la surveillance de l'administration de la marine, tutrice naturelle de tous les intérêts engagés dans les armements de navires du commerce. Ainsi, par exemple, les baleiniers sont généralement commandés à présent par des capitaines offrant les garanties désirables sous tous les rapports, et qui, par conséquent, traitent convenablement leurs équipages, et les maintiennent autant qu'ils le peuvent sous le joug de l'ordre et de la discipline. Mais il ne paraît malheureusement que trop certain que les matelots employés à cette pêche désertent en tout aussi grand nombre à l'étranger que par le passé.

Je n'ai donc pas lieu de modifier sensiblement l'opinion que j'émettais à ce sujet il y a douze années, alors que je parcourais la Polynésie sur *l'Artémise;* et à mes yeux, encore aujourd'hui, la pêche de la baleine est une branche d'industrie maritime dispendieuse pour l'État; gênante pour les manufactures auxquelles elle fait payer cher un article de première nécessité; contraire aux intérêts de notre commerce d'outre-mer; fatale à notre inscription maritime dont elle décime le personnel par la désertion; enfin, n'ayant ni présent ni avenir

Note 9, page 330.

Nos classes maritimes exercent une trop grande influence sur les relations politiques et commerciales de la France avec presque

toutes les contrées du globe pour qu'elles n'excitent pas la sollicitude du gouvernement chargé maintenant des destinées de notre patrie. En effet, nous avons vu dernièrement encore l'administration de la marine accomplir avec fermeté, intelligence, et en moins d'une année, des changements attendus depuis bien longtemps. C'est ainsi que, grâce à elle, la marine marchande jouit enfin d'un code disciplinaire qui, réglant d'une façon aussi claire que juste et sage les devoirs mutuels des capitaines et des matelots embarqués sur les bâtiments du commerce, fera régner dorénavant l'ordre et la bonne harmonie là où naguère encore se montrait bien souvent un esprit d'insubordination parmi les inférieurs et du penchant à l'arbitraire chez les chefs. Des lois sévères, mais équitables, ont mis un terme à la désertion, cette lèpre de nos classes, qui non-seulement faisait manquer parfois les opérations commerciales les mieux conçues, les mieux dirigées, mais encore diminuait annuellement d'une manière bien fâcheuse notre personnel marin. Enfin, le sort de ce même personnel marin a été amélioré sous plusieurs rapports, autant que le temps et les circonstances pouvaient le permettre.

A tous ces bienfaits qui excitent l'envie des marines étrangères, même celle d'Angleterre, dont l'administration cherche en vain depuis longtemps les moyens d'obtenir les mêmes résultats, à tous ces bienfaits, dis-je, d'autres, sans nul doute, viendront encore bientôt se joindre, et donneront une nouvelle vie, pour ainsi dire, à nos classes maritimes, dont l'organisation, depuis qu'elle fut établie par le grand Colbert, a traversé tant de révolutions politiques et sociales sans être modifiée, qu'elle se trouve surannée maintenant et avoir besoin d'être retouchée par une main habile pour être mise en harmonie avec l'état actuel de nos institutions. L'œuvre de Colbert existe encore, sans doute, mais elle ne donne plus les résultats précieux dont, en la créant, son illustre auteur avait doté la marine militaire. Il voulait, et sa volonté fut remplie, il voulait, dis-je, que la marine marchande formât des matelots pour la flotte, de manière que les navires de l'État pussent être armés aussi vite que possible au moment opportun.

L'inverse a lieu maintenant, et l'on peut dire que c'est la flotte qui semble chargée de former des matelots pour la marine du commerce; aussi ne connaissons-nous plus guère que par tradition cette célérité vraiment merveilleuse avec laquelle se préparaient dans nos arsenaux ces nombreuses escadres qui illustrèrent par leurs victoires la marine française sous le règne de Louis XIV.

D'où provient cette lenteur actuelle dans les armements et en même temps la faiblesse de nos équipages sous le double rapport de la force des hommes et de leur capacité? des modifications successives que les grands événements qui ont changé d'une manière si profonde, depuis soixante années, les institutions de toutes sortes chez nous, ont contraint de faire subir à l'organisation primitive de nos classes maritimes. Ces modifications sont justes, nécessaires; le temps les a consacrées; revenir sur le passé est chose impossible, et peut-être même un semblable parti offrirait-il bien des inconvénients. Il paraît donc plus sage et plus avantageux en même temps de prendre la belle œuvre de Colbert telle que le temps nous l'a transmise et de la façonner suivant les besoins, les exigences de notre époque, en ne nous éloignant toutefois que le moins possible des principes qui ont présidé à sa création, j'entends l'intérêt général de la navigation, celui des populations maritimes, enfin le bien-être du matelot et de sa famille.

Que ces moyens de doter la France d'une inscription maritime plus considérable et mieux composée sous le rapport des capacités, suffisant à la fois aux besoins des deux marines militaire et marchande, soient employés avec autant de discernement et de persévérance qu'ils l'ont été il y a deux siècles environ, et l'on parviendra à rendre aux classes, autant du moins qu'il est raisonnable de l'espérer, leur ancienne splendeur. Il faut favoriser par toutes sortes de sacrifices financiers ou autres leur accroissement parmi la population de nos côtes. Protéger l'enfant du pauvre pêcheur depuis le moment où il naît jusqu'à celui où, devenu vieux, après avoir longtemps contribué à la prospérité commerciale ou à la gloire militaire de sa patrie, il se trouve entouré

d'une nombreuse famille, dont cette dernière assurera, comme elle l'a fait pour lui et aux mêmes conditions, l'existence présente et à venir. Il faut que les administrateurs de nos ports marchands, comme les chefs de nos arsenaux, veillent avec autant de sollicitude que par le passé à ce que les armateurs et les équipages des navires du commerce remplissent fidèlement leurs mutuelles obligations; il faut de plus qu'ils veillent à ce que le matelot embarqué sur la flotte y jouisse de tout le bien-être physique et moral compatible avec la discipline et les exigences du service : en sorte que ce même service, au lieu de lui paraître une obligation qu'il ne remplit qu'avec répugnance, devienne à ses yeux une source d'avantages assurés, où il trouvera, en servant fidèlement, activement l'État, les moyens de s'assurer, tant pour lui que pour sa famille, une existence tranquille pour l'époque où les années l'accableront.

La voie qui conduira à ce but est-elle difficile, dispendieuse? Non, il ne faut, pour la parcourir avec succès que montrer de la persévérance, et, comme je le disais plus haut, se bien pénétrer de l'esprit qui a présidé à ces anciennes ordonnances que l'on considère encore aujourd'hui comme un modèle dans ce genre. Ces ordonnances accordent à chaque enfant mâle de marin appartenant à l'inscription maritime, et jusqu'au sortir de l'enfance, un secours annuel, assez fort autrefois, mais trop faible aujourd'hui pour dédommager les parents des dépenses dont il est le sujet pour eux, jusqu'au moment où, devenu homme, et homme de mer, il abandonne le foyer maternel pour commencer ses campagnes au long cours, mais reste toujours sous l'égide de l'administration de la marine, chargée de veiller à ses intérêts, qu'il soit embarqué sur la flotte ou à bord d'un navire du commerce, et qui se montrera toujours pénétrée à son égard de cette pensée que, pour son protégé, le métier de marin est l'occupation de toute sa vie, et le seul moyen, par conséquent, à la faveur duquel il puisse se créer des ressources pour l'âge mûr et pour ses vieux jours.

Il paraît donc équitable que les services qu'il est contraint, par les ordonnances, de rendre à l'État, soient rémunérés en conséquence; que le montant de ses salaires gagnés au prix de tant

de fatigues et de privations soit diminué le moins possible par les frais de tenue, et d'autres imposés, parfois trop largement peut-être, au marin embarqué sur la flotte; qu'au retour en France du navire sur lequel il a affronté mille dangers pendant plusieurs années dans les contrées lointaines, il obtienne la permission d'aller, recevant toujours une partie de sa solde, se reposer quelque temps au sein de sa famille, au lieu d'être renvoyé dans ses foyers, dès que son bâtiment est désarmé, sans aucun moyen d'existence assuré, comme cela n'arrive que trop souvent malheureusement aujourd'hui chez nous, et ne se voit pas chez nos voisins, où, au contraire, tout est sacrifié pour conserver les bons matelots au service de l'État. Si les moyens que je viens d'énumérer pour atteindre ce dernier but sont employés sans parcimonie, avec suite, avec ce discernement dont tout ce que fait notre administration actuelle de la marine porte le cachet, si le service, déjà bien adouci à bord de nos vaisseaux dans ce qu'il pouvait avoir de trop sévère est encore modifié dans l'intérêt moral et physique de cette race d'hommes si bonne, si dévouée, si digne de la sollicitude paternelle du gouvernement, alors celui-ci peut espérer voir son inscription maritime grandir, se développer en même temps que le matériel de la flotte qui s'accroît tant en ce moment; alors aussi nos vaisseaux recevront des équipages composés, non comme aujourd'hui de jeunes gens à peine initiés à notre difficile métier, mais de l'élite de nos classes; de marins qui, trouvant au service de l'État tous les avantages qu'ils peuvent désirer, tant au présent que pour l'avenir, s'y voueront corps et âme, et dédommageront ainsi grandement le gouvernement, par leurs bons services, des dépenses, peu considérables, du reste, que celui-ci aura faites pour se les attacher.

Cette question, je le répète, est d'une importance immense pour la marine; aussi a-t-elle, sans doute, déjà fixé l'attention de l'homme d'État distingué qui préside en ce moment à ses destinées. Toutefois, convaincu, comme je le suis, qu'on ne saurait trop tôt s'en occuper, j'ai cru devoir entrer dans les détails qui précèdent et ne manquent pas d'une certaine actualité.

Note 10, page 331.

Depuis que j'ai écrit ces lignes, les choses ont beaucoup changé sous ce rapport. Aujourd'hui, nos marchands trouvent des consuls ou des agents consulaires de leur nation, non-seulement aux terres australes, mais encore sur tous les points de quelque importance de la côte occidentale d'Amérique où le commerce peut les attirer; et chaque année voit créer de nouveaux consulats dans ces régions éloignées. De plus, le gouvernement s'occupe avec une sollicitude et un empressement, méritant la reconnaissance de nos armateurs et négociants, de tout ce qui peut leur faire trouver à la fois dans les pays d'outre-mer, cette protection efficace, puissante, et chez les autorités étrangères ces égards que le nom seul de la France doit assurer à nos nationaux jusque dans les plus lointaines contrées.

Note 11, page 403.

C'était bien moins un traité que je passais, qu'une clause unique dont je voulais obtenir l'insertion dans la convention conclue précédemment entre la reine Pomaré et le capitaine Dupetit-Thouars, convention qui avait tant exaspéré le parti saint à Sidn y. Mais cette clause avait par le fait toute l'importance d'un traité, puisque les conséquences de son acceptation par la souveraine et les grands chefs de l'Archipel, devaient être l'admission pleine et entière, non-seulement du culte catholique, mais bien plus encore de nos prêtres à Taïti, c'est-à-dire la substitution de l'influence française à celle qu'avaient exercée jusqu'alors sans concurrence les missionnaires anglais, et sur laquelle la puissance temporelle de ces derniers était basée principalement. Je crus donc devoir me contenter de cette concession arrachée à Pomaré, ou, pour mieux m'exprimer, aux méthodistes, d'autant plus qu'en raison de la situation dans laquelle je me trouvais vis-à-vis de la population et du surcroît d'irritation que cet événement ne pouvait

manquer de causer, j'en étais convaincu, dans les deux principales colonies australes britanniques, il n'aurait été ni convenable, ni prudent à moi, d'exiger davantage en ce moment. La mésintelligence, pour ne pas dire davantage, que provoqua quelques années seulement plus tard, entre l'Angleterre et la France, le protectorat imposé par cette dernière à la reine Pomaré, et les débats non moins longs que sanglants qui en furent les suites, dans l'archipel de la Société, sont venus malheureusement prouver combien j'avais eu raison d'agir ainsi.

Convention passée entre la reine de l'archipel de la Société et le capitaine de vaisseau Laplace, commandant la frégate française l'Artémise.

« La reine Pomaré et les grands chefs de Taïti voulant donner à la France un témoignage de leur désir d'entretenir avec elle des relations d'amitié et d'alliance, et assurer aux Français arrêtés dans leur île par le commerce ou par l'intention d'y résider, les moyens de remplir leurs devoirs religieux, ont décidé, à la demande du capitaine Laplace, commandant de la frégate française *l'Artémise*, que l'article suivant serait ajouté à ceux du dernier traité conclu, en septembre 1838, entre la reine Pomaré et le capitaine de vaisseau Dupetit-Thouars.

« Savoir :

« Le libre exercice de la religion catholique est permis dans l'île Taïti et dans toutes les autres possessions de la reine Pomaré. Les Français catholiques y jouiront de tous les priviléges accordés aux protestants, sans que pourtant ils puissent s'immiscer sous aucun prétexte dans les affaires religieuses du pays.

« Fait à Taïti, le 20 juin 1839. »

Aujourd'hui Taïti est aux mains de la France, et les frais d'occupation d'un archipel situé aussi loin d'Europe, doivent être encore considérables, malgré les sages réformes que le gouvernement a successivement introduites dans les dépenses.

Ces dépenses sont-elles compensées par quelques avantages politiques ou commerciaux, un peu notables pour notre pays? Je ne puis répondre à cette question d'une manière certaine, je sais seulement que les relations très-actives qui se sont établies entre la Nouvelle-Hollande et la Californie depuis que celle-ci est devenue le pays de l'or, ont donné à Taïti un certain mouvement au trafic d'exportation. En sorte qu'aujourd'hui un assez grand nombre de navires des côtes d'Amérique viennent y embarquer des végétaux et des fruits, principalement des oranges ou des citrons, que les bois fournissent en inépuisable quantité, et dont pourtant, en raison des demandes multipliées, le prix s'est élevé très-haut. Sous le double point de vue de l'ordre dans l'administration et du bien-être des indigènes, les choses ont également fait des progrès assez marqués, grâce aux soins éclairés et philanthropiques des autorités instituées par la France auprès de la reine Pomaré. Les naturels encouragés au travail par l'espoir d'un gain assuré, et surtout mieux traités et mieux dirigés, commencent à se livrer à l'agriculture et deviennent de moins en moins malheureux; aussi, la dépopulation qui menaçait naguère de faire un désert de l'Archipel, a-t-elle sensiblement diminué. Le pays a donc gagné sous la domination française, et il en aurait sans doute profité davantage encore, si les missionnaires anglais, abusant de la liberté complète laissée à tous les cultes, n'avaient causé souvent des embarras aux autorités locales par de continuelles tracasseries. Mais comme l'attitude actuelle de notre gouvernement ne laisse aux maîtres de Sidney aucun espoir au présent ni pour l'avenir, d'obtenir de nouveau de la France quelque concession indigne de sa dignité ou de sa grandeur, ces embarras auront bientôt disparu, et d'autant mieux que bon nombre de ces mêmes missionnaires, ayant cessé de faire cause commune contre les catholiques avec leurs remuants collègues, concourent franchement et paisiblement aujourd'hui avec nos prêtres à la moralisation et au bien-être de la population indigène.

Ainsi donc, si la France n'est pas destinée à retirer de la possession de Taïti des avantages capables de la dédommager des

sacrifices de toutes sortes qu'elle a faits pour établir sa puissance dans l'archipel de la Société, du moins y laissera-t-elle des traces aussi nobles que durables de sa force et de sa générosité, dans le souvenir des pauvres naturels de cette partie intéressante de la Polynésie.

Note 12, p. 440.

Voici le manifeste. Il se ressent peut-être, dans sa teneur, des circonstances dans lesquelles je me trouvais. Je n'avais que très-peu de temps à donner aux négociations, en raison des exigences de la mission dont j'étais chargé, et dont le succès pouvait être compromis par un séjour trop prolongé à Taïti, où déjà l'échouage de la frégate ne m'avait que trop retenu. D'un autre côté, en agissant ainsi avec vigueur et célérité j'enlevais à ma partie adverse le temps de se reconnaître et d'avoir recours à quelque intervention étrangère, soit fortuite, soit attendue, qui aurait pu me gêner dans mon expédition. Le succès a justifié mes prévisions, et j'ai pu obtenir du roi des Sandwich, sans coup férir, sans causer de dommage à qui que ce soit, toutes les concessions, toutes les garanties que je pouvais désirer dans l'intérêt de notre politique et de notre commerce.

Manifeste adressé au roi des Sandwich par le capitaine de vaisseau Laplace, commandant la frégate française l'Artémise, *au nom de son gouvernement.*

« Sa Majesté le roi des Français m'ayant ordonné de venir à Honolulu afin de mettre un terme aux mauvais traitements dont les Français sont victimes aux îles Sandwich, soit par la force, soit par la persuasion, je m'empresse d'employer d'abord ce dernier moyen comme plus conforme au système politique, noble et libéral, suivi par la France envers les nations faibles, espérant que je parviendrai à faire ainsi comprendre au roi et aux principaux chefs de ces îles combien la conduite qu'ils suivent à son égard sera fatale à leurs intérêts, et peut causer de malheurs à eux et à leur pays s'ils s'obstinent à y persévérer. Égarés par des

conseils perfides, trompés par l'excessive indulgence dont mon pays a fait preuve en leur faveur depuis plusieurs années, ils ignorent sans doute combien la France est forte et qu'il n'est au monde aucun pouvoir capable de l'empêcher de punir ses ennemis ; autrement ils se seraient efforcés de mériter sa bienveillance au lieu de la mécontenter comme ils l'ont fait en maltraitant les Français; ils auraient exécuté fidèlement les traités au lieu de les violer, aussitôt que la crainte par laquelle les mauvaises intentions étaient comprimées avait disparu avec les bâtiments de guerre qui la causaient; enfin ils auraient compris que persécuter la religion catholique, la flétrir du nom d'idolâtrie, chasser sous ce prétexte absurde les Français de l'Archipel, était faire une injure à la France et à son souverain.

« Sans doute que l'intention formelle de la France est que le roi des Sandwich soit puissant, indépendant de tout pouvoir étranger, qu'il se considère comme son allié; mais aussi elle exige qu'il se conforme aux usages établis chez les nations civilisées. Or, parmi ces dernières, il n'en est pas une seule qui ne permette sur son territoire le libre exercice de toutes les religions; et pourtant aux Sandwich les catholiques ne peuvent pas exercer publiquement la leur, tandis que les méthodistes y jouissent des priviléges les plus étendus : à ceux-ci toutes les faveurs, aux autres les plus cruelles persécutions. Un tel état de choses étant contraire au droit des gens, insultant pour les nations catholiques, ne peut durer plus longtemps, et je suis envoyé pour le faire cesser. En conséquence, j'exige, au nom de mon souverain :

« 1° Que le culte catholique soit déclaré libre dans toutes les îles soumises au roi des Sandwich. Les membres de cette communion y jouiront de tous les priviléges accordés aux protestants;

« 2° Que l'emplacement d'une église catholique soit concédé par le gouvernement à Honolulu, port fréquenté par les Français, et cette église desservie par des prêtres de leur nation;

« 3° Que tous les catholiques emprisonnés pour cause de religion depuis les dernières persécutions exercées contre les missionnaires français soient sur-le-champ mis en liberté;

« 4° Que le roi des Sandwich dépose entre les mains du capitaine de *l'Artémise* la somme de vingt mille piastres comme garantie de sa conduite future envers la France, dont le gouvernement lui restituera cette somme quand il jugera que les clauses du traité ci-joint auront été fidèlement exécutées;

« 5° Enfin que le traité signé par le roi des Sandwich ainsi que la somme mentionnée ci-dessus seront apportés à bord de *l'Artémise* par un des premiers chefs du pays en même temps que les batteries d'Honolulu salueront le pavillon français de vingt et un coups de canon, qui seront rendus par la frégate.

« Telles sont les conditions équitables au prix desquelles le roi des Sandwich conservera l'amitié de la France. Je me plais à croire que, comprenant combien il est nécessaire à la conservation de son peuple qu'il reste en paix avec tout le monde, il s'empressera d'y souscrire et imitera le louable exemple que vient de lui donner la reine de Taïti en permettant le libre exercice de la religion catholique dans ses possessions. Mais si, contre mon attente, il en était autrement; si le roi et les principaux chefs des Sandwich, égarés par de mauvais conseils, refusaient de signer le traité que je présente, la guerre serait commencée sur-le-champ, et toutes les dévastations, toutes les calamités qui en seront les malheureux mais inévitables résultats, ne devront être imputées qu'à eux : aussi devront-ils payer les dédommagements que les étrangers lésés dans ces circonstances auront le droit de réclamer.

Honolulu, 10 juillet 1839.

« Le capitaine de vaisseau commandant
la frégate française *l'Artémise*.

« Laplace. »

Traité conclu entre le roi des Sandwich et le capitaine Laplace, commandant la frégate française l'Artémise *agissant au nom du roi des Français.*

« Art. 1er. La religion catholique est declarée libre dans toutes les îles soumises au roi des Sandwich. Les membres de cette

communion jouiront de tous les priviléges accordés aux protestants.

« Art. 2. L'emplacement d'une église catholique sera concédé par le gouvernement à Honolulu, port fréquenté par les Français, et cette église sera desservie par des prêtres de leur nation.

« Art. 3. Tous les catholiques emprisonnés pour cause de religion depuis les dernières persécutions exercées contre les missionnaires français seront mis sur-le-champ en liberté.

« Art. 4. Le roi des Sandwich déposera entre les mains du capitaine de *l'Artémise* la somme de vingt mille piastres, comme garantie de sa conduite future envers la France, dont le gouvernement lui restituera cette somme quand il jugera que les clauses de ce traité et celles de la convention passée avec le capitaine Dupetit-Thouars en juillet 1837 auront été fidèlement exécutées.

« Art. 5. Le traité ainsi que la somme mentionnée ci-dessus seront apportés à bord de *l'Artémise* par un des premiers chefs du pays en même temps que les batteries d'Honolulu salueront le pavillon français de vingt et un coups de canon, qui seront rendus par la frégate.

« Fait et signé entre les parties contractantes le 12 juillet 1839.

« Le gouverneur de Wahoo.

« Le capitaine de vaisseau commandant
la frégate française *l'Artémise*.

Note 13, page 478.

En effet, cette convention devait être la conséquence nécessaire de la levée de boucliers que je venais de faire aux Sandwich, ainsi que du traité signé par le souverain de cet archipel.

Ce traité, il est vrai, avait mis les catholiques, ou, pour mieux dire, les Français, à l'abri de nouvelles persécutions; mais ma tâche n'aurait été qu'à moitié remplie et serait restée probable-

ment sans résultats favorables, si je ne m'étais efforcé d'assurer les droits des marchands et de nos compatriotes établis dans ces pays lointains, contre le mauvais vouloir des missionnaires américains, qui sensiblement comptaient servir les intérêts politiques et commerciaux de leur pays, en fermant l'entrée de l'Archipel aux Français, sous le prétexte qu'ils sont papistes, et à ce titre pervertissaient leurs néophytes.

Les formules diplomatiques ne sont pas généralement très-familières aux officiers de marine, du moins, pour moi, à cette époque; aussi me trouvai-je assez embarrassé quand il me fallut formuler sur-le-champ un traité de paix d'abord, puis une convention de commerce, par lesquels tant d'intérêts divers devaient être assurés et ménagés à la fois.

Ai-je réussi dans cette épreuve nouvelle pour moi, les lecteurs en jugeront; toutefois, je dirai en ma faveur que j'ai été approuvé par le gouvernement et que les événements sont venus justifier ce que j'avais fait.

Je transcris donc ici sans trop de crainte cette convention avec la pensée que si son exécution a été poursuivie avec prudence, intelligence et fermeté, le passage de *l'Artémise* aux Sandwich n'aura pas été sans quelques bons résultats pour mon pays.

Convention conclue entre le roi des Sandwich Taméhameha III et le capitaine de vaisseau Laplace, commandant la frégate française l'Artémise, *et représentant son gouvernement.*

« Art. 1er. Il y aura paix et amitié perpétuelle entre le roi des Français et le roi des Sandwich.

« Art. 2. Les Français seront protégés d'une manière efficace dans leurs personnes et leurs propriétés par le roi des Sandwich, qui devra également leur accorder l'autorisation nécessaire pour qu'ils puissent poursuivre juridiquement ceux de ses sujets contre lesquels ils auraient des réclamations à élever.

« Art. 3. Cette protection s'étendra aux navires français, aux équipages et aux officiers. En cas de naufrage, les chefs et les

habitants des diverses parties de l'Archipel devront leur porter secours et les garantir du pillage. Les indemnités de sauvetage seront réglées en cas de difficultés par des arbitres nommés par les deux parties.

« Art. 4. Aucun Français accusé d'un crime quelconque ne pourra être jugé autrement que par un jury composé de résidents étrangers proposés par le consul de France et agréés par le gouvernement des Sandwich.

« Art. 5. La désertion des marins embarqués sur les navires français sera réprimée sévèrement par les autorités locales, qui devront employer tous les moyens à leur disposition pour faire arrêter les déserteurs. Les frais de capture seront payés par les capitaines ou par les armateurs desdits navires, suivant le tarif adopté par les autres nations.

« Art. 6. Les marchandises françaises ou reconnues être de provenance française, et notamment les vins et les eaux-de-vie, ne pourront être prohibées ni payées d'un droit d'entrée plus élevé que 5 p. 100 *ad valorem*.

« Art. 7. Aucun droit de tonnage ou d'importation ne pourra être exigé des marchands français, à moins qu'ils ne soient payés par la nation la plus favorisée dans son commerce avec les Sandwich.

« Art. 8. Les sujets du roi Taméhameha III auront droit dans les possessions françaises à tous les avantages dont les Français jouissent aux Sandwich, et seront en outre considérés comme appartenant à la nation la plus favorisée dans ses relations commerciales avec la France.

« Fait et signé entre les parties contractantes le 17 juillet 1839. »

Note 14, page 489.

Mes prévisions n'ont pas beaucoup tardé à se réaliser, et aujourd'hui les îles Sandwich, dont, à l'époque où j'en parlais, l'importance sous le double point de vue du commerce et de la politique était à peine admise en diplomatie, jouent déjà un rôle

important et qui grandira encore à mesure que les événements vraiment extraordinaires qui se passent sur les côtes occidentales du nouveau monde, au nord de l'équateur, changeront de plus en plus la face de ces régions à peine connues il y a quelques années.

Depuis la découverte des sables aurifères en Californie, et que cette contrée, naguère à peu près déserte, compte à présent ses habitants par milliers, les Sandwich sont devenues le centre d'un commerce considérable sous tous les rapports. Les émigrants affluent dans toutes les îles dont les campagnes se couvrent ainsi d'habitations d'où sortent en abondance des denrées coloniales et d'autres productions des tropiques, qu'exportent la foule de navires étrangers qui fréquentent ces parages. Les nombreux bâtiments qui font le commerce entre San Francisco et la Chine y touchent presque tous, et par leurs dépenses enrichissent le pays. A Honolulu ont été formés des dépôts de charbon de terre, qui attirent dans ce port les steamers desservant les lignes qui se sont établies dernièrement entre Hong-Kong et la Californie. Enfin, le cabotage des îles avec la terre ferme a pris une nouvelle activité, surtout depuis que les autorités des établissements russes au nord-ouest ne pouvant plus se procurer en Californie, qu'à des prix très-élevés, les céréales et les autres produits du sol dont elles ont constamment besoin pour nourrir les garnisons et les employés du gouvernement, s'en procurent à Wahoo, qui est devenu une espèce d'entrepôt de marchandises de tous les pays civilisés du monde, dans cette partie de l'océan Pacifique. Ces mêmes autorités y font également acheter ou même construire aujourd'hui les navires dont elles ont besoin pour assurer les communications entre la Nouvelle-Archangel et le Kamtchatka et les autres comptoirs moscovites voisins.

Ce nouvel état de choses a-t-il diminué l'influence puissante que les Américains du nord exerçaient en 1840 sur la population et le gouvernement des Sandwich? Il paraît que non; et si l'on songe à la transformation que vient de subir la Californie, cause première de celle qui s'est opérée aux Sandwich, on pensera,

et avec raison, que cette influence a dû plutôt s'accroître que diminuer; mais, comme d'un autre côté le nombre des colons étrangers a considérablement augmenté dans les îles, qu'ils y jouissent à présent du droit de posséder des biens-fonds, enfin que la religion catholique a fait de remarquables progrès parmi les populations, on peut croire aussi que les méthodistes n'ont plus autant que par le passé les chefs et les sujets à leur dévotion. Toutefois, il ne faut pas se dissimuler que les États-Unis, en raison de la proximité où se trouvent les Sandwich de San Francisco, en raison aussi de la prise de possession morale, si je puis m'exprimer ainsi, de cet archipel, accomplie dès longtemps par eux, grâce à l'intervention politique des méthodistes, il ne faut pas se dissimuler, dis-je, que les États-Unis exerceront de plus en plus un puissant patronage sur cet archipel qui, par la force seule des choses, finira par devenir une colonie de l'Union.

Mais, je le répète, l'œuvre de nos missionnaires existe, elle est là, elle grandira constamment, surtout si la France la protége avec un soin aussi éclairé que persévérant; et je ne crois pas éloigné le jour où, contrairement à ce qui avait lieu il y a quelques années encore en Polynésie, le double titre de Français et de catholique, au lieu d'être une cause de répulsion de la part des populations indigènes, deviendra une recommandation à leur affection et à leur respect.

Note 15, page 491.

Au moment même où, en 1842, je recevais les remercîments du respectable chef des missions étrangères à Paris, de cet ordre qui a fourni et fournit encore chaque jour un nombre toujours croissant de courageux apôtres de la religion chrétienne, pour les services que j'avais rendus à la foi catholique dans la Polynésie et apprenais en même temps les succès de nos prêtres aux Sandwich, au moment, dis-je, où je recevais ainsi une douce récompense du soin que j'avais pris de cette belle cause, un de nos prélats les plus distingués m'envoyait en communication plusieurs passages d'un article publié dans la troisième livraison du Journal des

missions évangéliques pour 1842, et écrit par un missionnaire méthodiste américain sous le titre : *Effets de l'introduction simultanée des missionnaires catholiques et des eaux-de-vie françaises aux îles Sandwich*. Ils étaient ainsi conçus : « Nous croyons remplir un devoir en montrant les résultats de la conduite d'un marin français envers les îles Sandwich. Il est pénible mais il est nécessaire de le constater. Ce n'est que le rouge au front que des Français chrétiens, amis non pas de l'Évangile seulement mais en même temps que de l'Évangile, de l'honneur véritable de leur pays, pourront aborder ce sujet humiliant. Écoutons les plaintes de deux de nos frères des îles Sandwich. Depuis le triomphe des Français sur le gouvernement de ce pays, écrivent-ils, l'aspect moral de ces îles est changé, le *romanisme* a fait et fait encore des progrès considérables parmi nous. Ses prêtres accourent de France sur nous et préparent contre nous au milieu des natifs une association redoutable ; ils cherchent à séduire ce peuple simple par les moyens les plus artificieux.

« C'est à Honolulu, capitale des îles et théâtre de l'exploit de M. le capitaine Laplace qu'ont dû se faire sentir les effets premiers de la double introduction des catholiques et des eaux-de-vie françaises. On a protesté contre *l'intempérance* et la conduite imprudente du capitaine Laplace, et le contraste entre les marins américains et les marins français est si grand que, même à moitié civilisés qu'ils sont seulement, les indigènes n'ont pu s'empêcher de voir la différence. Les premiers viennent ici faire du bien *au point de vue politique* aussi bien que moral, les seconds *pour les ruiner et les rendre esclaves*. Les uns ont laissé soixante-deux mille dollars pour enrichir le gouvernement et les autres étrangers, et les autres ont *volé au gouvernement vingt mille dollars et imposé à la nation le fléau de l'ivrognerie*. Les auxiliaires les plus efficaces des prêtres catholiques sont les liqueurs avec toutes leurs nuances, eaux-de-vie, rhum, vins, etc., c'est l'esprit qui les a accompagnés dans ces îles, c'est l'esprit qui les aide à convertir les âmes.... »

Ces extraits de rapports faits à leurs coreligionnaires d'Europe par les missionnaires méthodistes établis aux Sandwich montrent bien

mieux que je ne pourrais le faire, quels étaient les rivaux contre qui j'avais à défendre à la fois les intérêts religieux, politiques et commerciaux de mon pays ; et s'ils ont été jugés impartialement par moi, ces hommes qui ont déployé quelques années seulement plus tard d'une façon si redoutable pour notre puissance, tant à Taïti qu'aux Sandwich, les sentiments hostiles dont ils étaient animés contre la France.

Ils se sont montrés injustes, passionnés à mon égard ; je ne l'ai pas été envers eux. C'est sans amertume dans l'âme que j'ai jugé leur conduite dans la Polynésie. J'ai blâmé, il est vrai, leur intolérance ; j'ai dit que la manière dont ils remplissaient la belle, la touchante mission confiée à leur zèle pour la propagation de l'Évangile, ne me semblait pas devoir les conduire directement au but si noble, si élevé que s'étaient proposé tant de membres respectables de l'Église réformée en les envoyant et en les entretenant à grands frais dans ces lointaines contrées. Mais, d'un autre côté, j'ai toujours rendu hommage quand l'occasion s'en est présentée pour moi, au bien qu'ils avaient fait, à la dignité de de leur tenue et à la pureté de leurs mœurs. Est-il vrai, comme je le prétends tout en appréciant les motifs qui les faisaient agir ainsi, qu'ils se soient trompés dans le choix des moyens à employer pour remplir leur tâche ; ou bien ai-je moi-même erré ? le lecteur en jugera. Toutefois, j'espère que, quelle que soit sa décision, il reconnaîtra que dans mes écrits il n'y a rien qui puisse soulever des susceptibilités religieuses, et que je n'ai jamais manqué au principe dont je me suis fait une loi sacrée comme écrivain et comme observateur : celui d'une impartialité invariable dans l'appréciation des choses, d'un respect profond pour tout ce qui est vénérable, enfin et surtout d'une abstention absolue de toute espèce de personnalités.

Note 16, page 493.

Le pauvre jeune prince ne se trompait pas dans ses prévisions, car à peine la frégate s'était-elle éloignée, que nos rivaux

firent tout leur possible pour se soustraire aux conséquences du traité que j'avais contraint le gouvernement des Sandwich de conclure avec moi; et sans doute il en aurait été de ce traité comme de ceux qu'avaient faits également les commandants de *la Bonite* et de la frégate *la Vénus*, si je n'avais pris la précaution de me nantir des vingt mille piastres en garantie de son exécution. Sans cette garantie également, nos missionnaires ne seraient certainement pas parvenus à faire prospérer, comme ils l'ont fait depuis cette époque, le catholicisme à Wahoo ainsi que dans la plupart des autres îles de l'Archipel, au point qu'aujourd'hui il est présumable que, grâce à leur nombre, nos coreligionnaires se trouvent à l'abri de persécutions semblables à celle sous laquelle ils gémissaient lors de l'arrivée de *l'Artémise* devant Honolulu.

Mais, comme on pense bien, ce succès n'a pas été obtenu par nos prêtres sans exciter vivement la jalousie, l'animosité de leurs antagonistes, qui bien certainement auraient eu recours de nouveau à des moyens violents pour se débarrasser d'une semblable concurrence, si la crainte de perdre le dépôt en question, dont, à ce qu'il paraît, ils avaient avancé la plus grande partie, ne les avait contenus.

Cet état de choses dura tant que notre gouvernement, se rendant à mes observations, ne se dessaisit pas des vingt mille piastres, qu'en abandonnant la mer Pacifique pour revenir en France j'avais remises entre les mains de notre commandant de station dans ces mers. Mais malheureusement celui-ci, obéissant aux instructions venues de Paris en 1846 ou 1847, les rendit au roi des Sandwich. A peine cet acte d'une générosité exagérée, plutôt conforme à l'esprit chevaleresque de notre nation qu'aux principes de la vraie politique, était-il accompli, que les affaires se brouillèrent de nouveau entre les deux nations. Les papistes, il est vrai, ne furent ni dépouillés de leurs biens, ni mis aux travaux forcés, ni enfin séparés violemment de leurs pasteurs; cela n'était plus possible; mais on leur fit éprouver mille tracasseries dont la liberté de conscience, que je leur avais conquise, eut beaucoup à souffrir. Les droits sur nos vins et nos eaux-de-vie, qui

avaient été fixés par la convention de commerce, furent considérablement augmentés sous des prétextes spécieux; les marchands français ne trouvèrent plus auprès des autorités indigènes la même protection qu'auparavant; enfin, les choses en vinrent au point que le commandant de notre station se vit contraint, après bien des réclamations, des plaintes accompagnées de menaces, d'aller demander sur les lieux mêmes, il y a quelques années, réparation au roi des Sandwich d'une foule de manquements à l'exécution des traités. Cette réparation ayant été refusée par le gouvernement de Wahoo, qui probablement espérait voir quelque grande puissance intervenir en sa faveur, le fort d'Honolulu fut démantelé, ses munitions prises ou détruites; puis, l'amiral français ne trouvant aucune autorité pour traiter avec lui, s'éloigna sans avoir pu obtenir du souverain de l'Archipel aucune garantie de meilleurs procédés à l'avenir envers nous.

Maintenant que les événements extraordinaires qui se sont passés en Californie depuis deux années ont tout à fait changé la face de ces contrées, l'importance des îles Sandwich, ainsi que je l'ai dit dans une note précédente, s'est étonnamment accru comme point commercial et militaire; et l'influence des États-Unis y est plus grande que jamais. Mais la position que j'y ai fait prendre aux catholiques, offrira toujours à la France un fort point d'appui quand elle voudra s'occuper sérieusement de ses intérêts politiques et commerciaux au delà du cap Horn et dans le sud de l'équateur.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES PLANCHES

DU CINQUIÈME VOLUME.



